This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

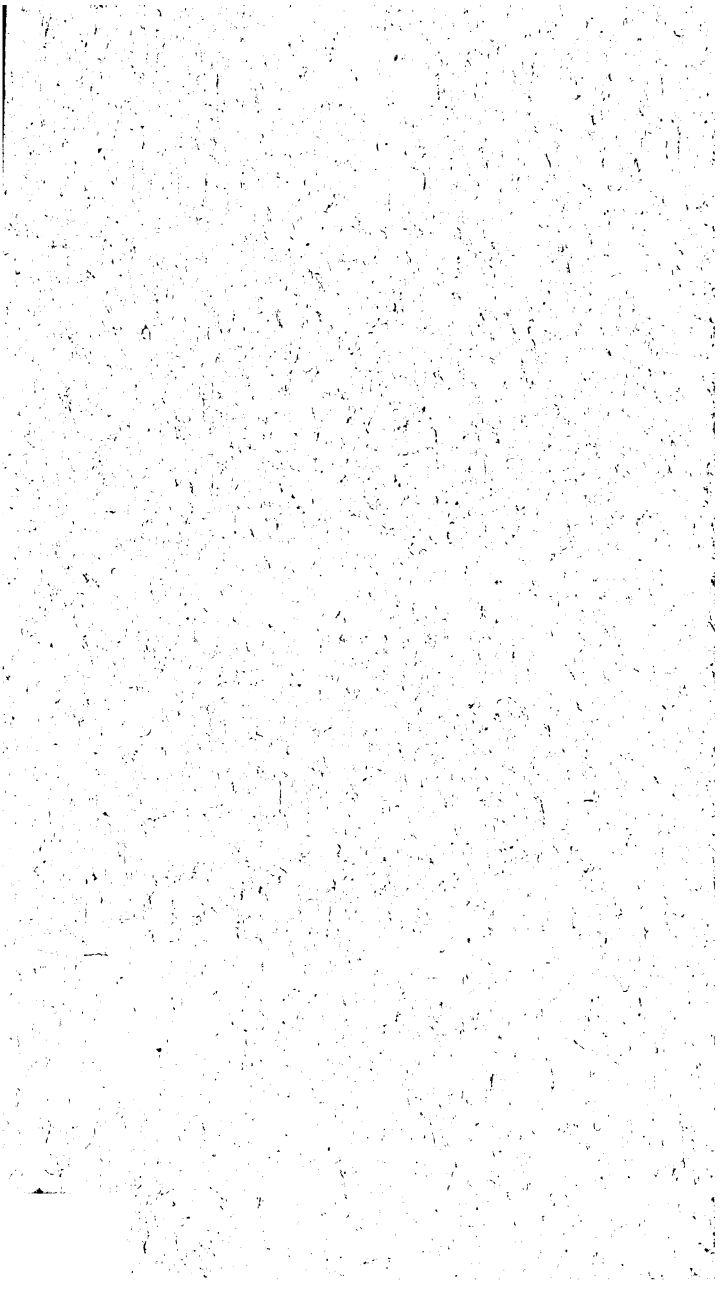
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

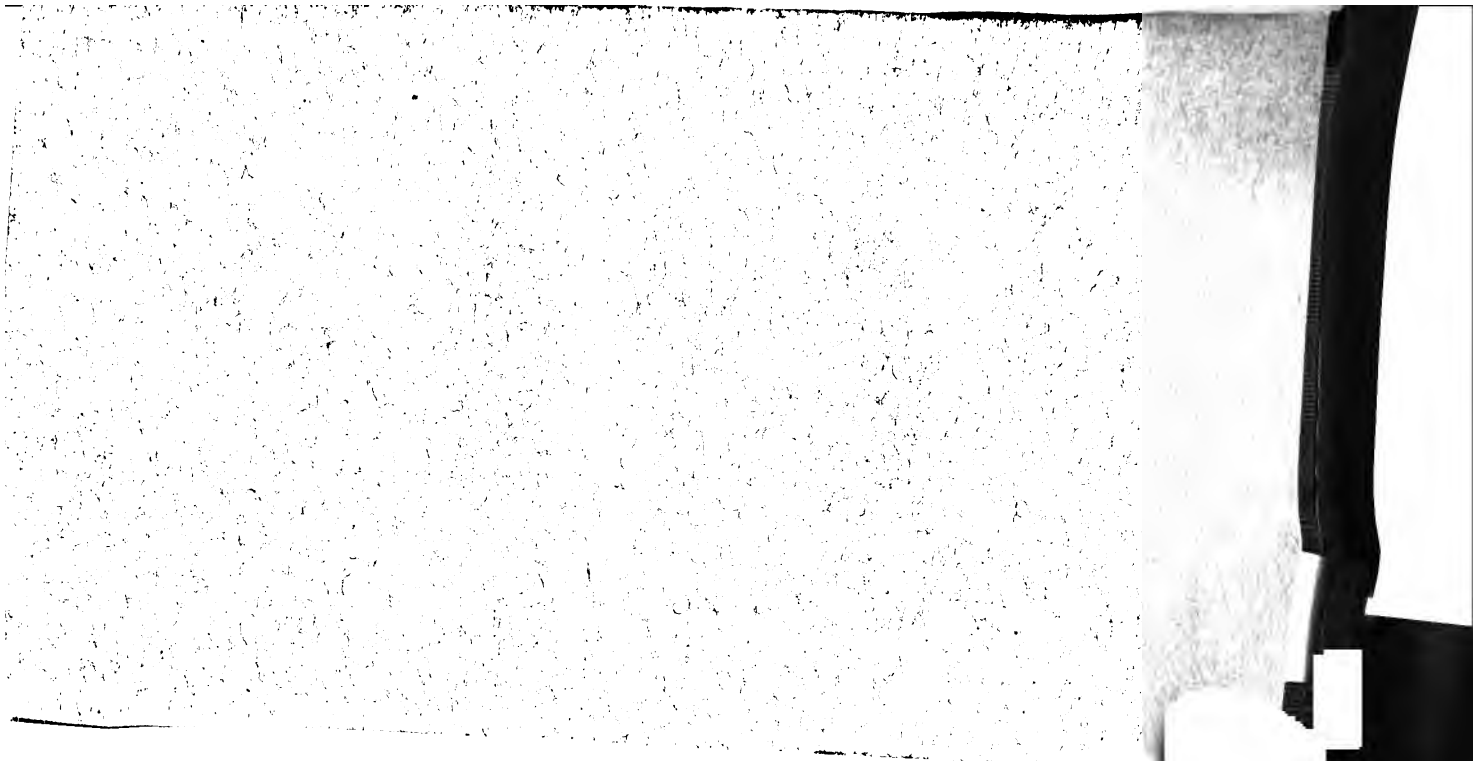
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GENERAL LIBRARY
OF
University of Michigan
Presented by
Daughters of Dr. Dunster
August
1900





NOUVEAU

# RECUEIL:

OU,

# MÉLANGE LITTERAIRE,

# HISTORIQUE,

# DRAMATIQUE ET POETIQUE,

A L'USAGE DES ECOLES,

ET DES

AMATEURS DE LA LANGUE FRANCOISE.

LE TOUT REUNISSANT
L'AGREABLE, LE CURIEUX, ET L'UTILE

PAR A. SCOT, A. M.
MEMBRE DE L'UNIVESITE' DE PARIS.

QUATRIEME EDITION,
SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGE'E.

*Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,*
*Omnia nos.*

A LONDRES:

Imprimé pour THO. KAY, 332, dans le Strand;
& GUIL. CREECH,
à EDINBOURG.

1798.

Entered in Stationers Hall.

# AVIS

*Sur cette Nouvelle Edition.*

L'ACUEIL favorable que le Public à fait à trois Impreſſions de cet Ouvrage, a engagé les Editeurs à lui en preſenter une Quatrieme.

On a lu et corrigé avec toute l'exactitude poſſible cette Nouvelle Edition ; ainſi, on a lieu de préſumer qu'elle ſera trouvée plus correcte que les précédentes, dans leſquelles pluſieurs fautes s'etoient gliſées.

*à Edinbourg,*
*le* 1 *Aout* 1798.

# PREFACE.

SI le desir de plaire au PUBLIC, en tâchant de rendre quelque service à la Jeunesse, est un titre pour meriter ses suffrages, l'EDITEUR de ce RECUEIL ôse se flatter de n'etre pas tout à fait indigne de son APPROBATION.

# TABLE
## DES
# MATIERES
## CONTENUES DANS LE RECUEIL.

*HISTOIRE de Joseph.* Tirée des Belles Lettres, par M. Rollin, - - - - 1
*Histoire de Cyrus.* Tirée du dit livre, - 8
*Seconde Guerre Punique.* Ibid. - - 25
*Du Luxe de la Table.* Ibid. - - - - 33
*Le Diable Boiteux,* - - - - 35
*Les Deux Premiers Livres des Avantures de Télémaque,* - - - - - 58

## LES AVANTURES DE GIL BLAS.
### PREMIER LIVRE.

CHAP. I.
*De la naissance de Gil Blas et de son éducation,* 88
CHAP. II.
*Des allarmes qu'il eut en allant à Peñaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; et avec quel homme il soupa,* - - - - 90
CHAP. III.
*De la tentation qu'eut le muletier sur la route ; quelle en fut la suite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla,* - - 96
CHAP. IV.
*Description du Souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas,* - - 99
CHAP. V.
*De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble,* - - - 101
CHAP. VI.
*De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès,* - - 108
CHAP. VII.
*De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux,* 110

CHAP.

CHAP. VIII.

*Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel emploi il fait sur les Grand-chemins,* 112

CHAP. IX.

*De l'Evénement sérieux qui suivit cette Avanture,* 115

CHAP. X.

*De quelle manière les Voleurs en usèrent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évenement,* 117

CHAP. XI.

*Histoire de Donna Mencia de Mosquéra,* 122

CHAP. XII.

*De quelle manière désagréable Gil Blas et la Dame furent interrompus,* 129

CHAP. XIII.

*Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla,* 132

CHAP. XIV.

*De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos,* 135

CHAP. XV.

*De quelle façon s'habilla Gil Blas. Du nouveau présent qu'il reçut de la Dame. Et dans quel équipage il partit de Burgos,* 138

CHAP. XVI.

*Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité,* 142

CHAP. XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni,* 148

## LIVRE SECOND.

CHAP. I.

*Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le Licentié Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante,* 155

CHAP. II.

*De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas,* 161

CHAP. III.

*Gil Blas s'engage au service du Docteur Sangrado, et devient un célebre Médecin,* 166

CHAP.

CHAP. IV.

*Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Avanture de la Bague retrouvée,* 171

CHAP. V.

*Suite de l'Avanture de la Bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine, et le séjour de Valladolid,* 180

CHAP. VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin,* 185

CHAP. VII.

*Histoire du Garçon Barbier,* 188

CHAP. VIII.

*De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui,* 209

CHAP. IX.

*Dans quel état Diego retrouva sa famille, et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se séparèrent,* 212

*La Mauvaise Mère. Conte Moral.* Par Marmontel, 217

*La Bergère des Alpes. Conte Moral.* Par le même Auteur, 228

*Siege de Tournay. Bataille de Fontenoy.* Par M. de Voltaire, 248

*Voyage de l'Amiral Anson autour du Globe.* Par le même, 261

*George Dandin. Comedie.* Par Moliere, 268

*Le Mariage Forcé. Comedie.* Par le même, 309

*Macbeth. Conte Moral.* Tiré de Shakespeare. Par M. Perrin, 332

*Sur les Spectacles des Anglois. Lettre du Baron de Rielfeld, à M. le Baron K*** à Berlin,* 344

*Sur la Marine.* Par l'Abbé Raynal, 348

*Sur le Commerce.* Par le même, 356

*Portrait de Cromwell.* Par Voltaire, 367

*Discours de M. de Voltaire, à sa reception à l'Académie Françoise,* 372

*Athalie. Tragédie.* Par M. Racine, 383

*Le Cocu Imaginaire. Comedie.* Par M. Moliere, 439

CHAP.

EXTRAITS DES VARIE'TE'S HISTORIQUES.

*Charles XII. Roi de Suède,* - - 462
*Staniſlas I. Roi de Pologne,* - - 467
*Pierre Alexiowitz, Czar de Moſcovie, ſurnommé le Grand,* - - - - 473
*Catherine Alexeowna, Epouſe de Pierre le Grand,* 481
*Lettres de Madame du Bocage, ſur l'Italie,* 483
*Chant Premier Des Jardins.* Par M. L'Abbé de Lille, - - - - 495

EGLOGUES DE VIRGILE. Par M. GRESSET.

EGLOG. I. *Tityre,* - - - 507
——— II. *Iris,* - - - 510
——— III. *Palemon. Combat Paſtoral,* - 513
*Satyre.* Par Boileau, - - - 519
*Epitre.* Par le même, - - - 525

FABLES par LA FONTAINE.

*L'Hirondelle et les petits Oiſeaux,* - - 529
*Le Rat de Ville et le Rat des Champs,* - - 531
*Le Loup et l'Agneau,* - - - - ib.

ODES par ROUSSEAU.

*A la Fortune,* - - - 532
*A M. le Comte de Sinzendorf,* - - - 536
*Ode Sacrée.—Tirée du Pſeaume* XIV. - - 539
——— *Tirée du Pſeaume* XVIII. - - 540

IDYLLES DE THE'OCRITE, - 542

# RECUEIL

## A L'USAGE DES

# ECOLES FRANÇOISES.

---

## HISTOIRE DE JOSEPH.

*Josèph vendu par ſes Frères : Conduit en Egypte chez Putiphar : Mis en priſon.* Gen. chap. 37, 39, et 40.

JACOB avoit douze enfans, dont Josèph et Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob témoignoit à Josèph, la liberté que celui-ci prit d'accuſer devant lui ſes frères d'un crime que l'Ecriture ne nomme point, et le récit qu'il leur fit des ſonges qui marquoient ſa future grandeur, excitèrent leur jalouſie et leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paiſſoient leurs troupeaux, ils ſe dirent l'un à l'autre : Voici notre ſongeur qui vient ; allons, tuons-le, et le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront ſervi ſes ſonges. Sur la remontrance de Ruben, ils ſe contentèrent de le jetter dans la citerne, après lui avoir ôté ſa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent, pour le vendre à des Marchands Iſmaélites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent ſa robe, et l'ayant trempée dans le ſang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez ſi ce n'eſt pas celle de votre fils. Il la reconnut, et dit : C'eſt la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Josèph. Il déchira

ſes vêtemens ; et s'étant couvèrt d'un cilice, il pleura ſon fils fort longtems.

Les Iſmaélites amenèrent Josèph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Josèph, et tout lui réuſſiſſoit heureuſement.* Son Maître, qui voyoit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit intendant de ſa maiſon, et il ſe repoſa abſolument ſur lui du ſoin de toutes ſes affaires. Auſſi Dieu bénit la maiſon de Putiphar, et il multiplia ſes biens de tous côtés à cauſe de Josèph.

Il y avoit déjà longtems qu'il étoit dans cette maiſon, lorſque ſa Maîtreſſe l'ayant regardé avec un mauvais déſir, le ſollicita en l'abſence de ſon mari à commettre le crime. Mais Josèph en eut horreur, et lui dit : Comment ſerois-je aſſez malheureux, pour abuſer de la confiance que mon Maître a en moi, et pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainſi pendant pluſieurs jours à le ſolliciter, ſans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Josèph étoit ſeul, elle le prit par le manteau, et le preſſoit de conſentir à ſon mauvais déſir. Alors Josèph, lui laiſſant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jetta un grand cri, et ayant appellé les gens de ſa maiſon, elle leur dit que Josèph avoit voulu lui faire violence, et qu'il avoit pris la fuite auſſitôt qu'il l'avoit entendue crier. Lorſque ſon mari fut de retour, elle lui perſuada la même chôſe, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle diſoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de ſa femme, entra dans une grande colère, et le fit enfermer dans la priſon, où étoient ceux que le Roi feſoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Josèph : Il en eut compaſſion, et il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Josèph étoit en Priſon, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, ſavoir le grand Echanſon et le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le ſoin à Josèph, comme de tous les autres priſonniers. Quelque tems après ils eurent tous deux dans la même nuit un ſonge qui les jetta dans de grandes inquiétudes. Josèph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanſon, que dans trois jours il ſeroit rétabli dans l'exercíſe de ſa charge ;

charge ; et au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où ſa chair ſeroit dechirée par les oiſeaux. Les choſes arrivèrent, comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, et l'autre rétabli. Josèph avoit prié l'Echanſon de ſe ſouvenir de lui, et d'obtenir du Roi ſon élargiſſement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude et par violence du pays des Hébreux ; et j'ai été renfermé dans cette priſon, ſans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur ne penſa plus à ſon Interprète.

*Elévation de Josèph. Prémier Voyage de ſes Frères en Egypte* Gen. ch. 41, & 42.

Deux ans ſe paſsèrent depuis que l'Echanſon eut été rétabli, après leſquels Pharaon eut deux ſonges en une même nuit. Dans l'un, il vit ſept vaches graſſes qui ſortoient du Nil, et qui furent dévorées par ſept autres vaches maigres ſorties après elles du même fleuve. Dans le ſecond, il vit ſept épis pleins, qui furent auſſi dévorés par ſept autres épis fort maigres. Aucun des Sages de l'Egypte n'ayant pu expliquer ces ſonges, l'Echanſon ſe ſouvint de Josèph, et en parla au Roi, qui le fit auſſi-tôt ſortir de priſon, et lui raconta ſes ſonges. Josèph répondit, que les ſept vaches graſſes et les ſept épis pleins ſignifioient ſept années d'abondance ; et que les vaches et les épis maigres marquoient ſept années de ſtérilité et de famine qui viendroient enſuite. Il conſeilla au Roi d'établir un homme ſage et habile, qui eût ſoin, pendant les ſept années d'abondance, de faire ſerrer une partie des grains dans des gréniers publics, a fin que l'Egypte y trouvât une reſſource pendant la ſtérilité. Ce conſeil plut à Pharaon, et il dit à Josèph : C'eſt vous même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte : tout le monde vous obéira, et il n'y aura que moi au-deſſus de vous. En même tems il ôta ſa bague de ſon doigt, et le mit au doigt de Josèph : il le fit monter ſur ſon ſecond char, et fit crier par un héraut, que tout le monde flechît le genou devant lui. Il changea auſſi ſon nom, et lui en donna un qui ſignifioit *Sauveur du Monde*.

Les ſept années d'abondance arrivèrent, comme Josèph l'avoit prédit. Pendant ce tems, il fit mettre en réſerve une grande quantité de blé dans les gréniers du Roi.

La ſtérilité vint enſuite, et la famine étoit dans tous les pays : mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple préſſé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Josèph, et faites tout ce qu'il vous dira. Josèph donc, ouvrant tous les gréniers, vendoit du blé aux Egyptiens et aux autres peuples.

Jacob l'ayant appris, commanda à ſes enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix : car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Josèph, et l'adorèrent. Josèph les reconnut d'abord ; et en les voyant proſternés devant lui, il ſe ſouvint des ſonges qu'il avoit eus autrefois : mais il ne ſe fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, et les traita d'eſpions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent : Seigneur, nous ſommes venus ici pour acheter du blé. Nous ſommes douze frères, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous eſt demeuré avec notre père, et l'autre n'eſt plus au monde. Hé bien, reprit Josèph, je m'en vais éprouver ſi vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos frères : et cependant les autres demeureront en priſon. Il ſe contenta néanmoins d'en retenir un ſeul. Pénétrés de frayeur et de regret, ils ſe diſoient l'un à l'autre en leur langue : C'eſt avec juſtice que nous ſouffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère. Nous le voyions accablé de douleur, lorſqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui : mais nous ne voulumes pas l'écouter. C'eſt pour cela que ce malheur nous eſt arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur diſoit : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un ſi grand crime contre cet enfant ? Cependant vous ne m'écoutates point. C'eſt ſon ſang maintenant que Dieu vous redemande. Josèph, qui les entendoit, ſans qu'ils le ſuſſent, ne put retenir ſes larmes. Il ſe retira pour un moment, et revint enſuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, et le fit lier devant eux : puis il commanda ſécrèttement à ſes Officiers de remettre leur argent dans leurs ſacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

*Second Voyage des Enfans de Jacob en Egypte. Josèph reconnu par ses Frères.* Gen. ch. 43, 44, 45.

Lorsque les enfans de Jacob, au retour de leur voyage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'empriſonnement de Simeon, et l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triſte nouvelle le perça de douleur, et renouvella celle que la perte de Josèph lui avoit cauſée. Il refuſa longtems de laiſſer partir ſon cher Benjamin, qui ſeul ſeſoit toute ſa conſolation. Mais enfin, voyant que c'étoit une néceſſité, et qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il conſentit à ſon depart ſur les aſſurances réitérées que lui donnèrent ſes autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous enſemble avec des préſens pour Josèph, et le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs ſacs.

Etant arrivés en Egypte, ils ſe préſentèrent devant Josèph. Lorſqu'il les eut aperçus, et Benjamin avec eux, il dit à ſon Intendant: Faites entrer ces gens-là chez moi, et préparez un feſtin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre, et les fit entrer. Eux, tout ſurpris d'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs ſacs. Ils commencèrent donc par ſe juſtifier auprés de l'Intendant, diſant qu'ils ne ſavoient pas comment cela étoit arrivé; et que, pour preuve de leur bonne foi, ils reportoient cet argent. L'Intendant les raſſura, en leur diſant: Ne craignez rien: c'eſt votre Dieu et le Dieu de votre père qui vous a fait trouver l'argent dans vos ſacs: Car pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. Auſſitôt après, il leur amena Simeon leur frère. On leur apporta de l'eau: ils ſe lavèrent les piès, et attendirent l'arrivée de Josèph.

Des qu'il parut, ils ſe proſternèrent devant lui, et lui offrirent leurs préſens. Josèph, après les avoir ſalués avec bonté, leur dit: Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? Comment ſe porte-t-il? Ils répondirent: Notre père, votre ſerviteur, eſt encore en vie, et il ſe porte bien. En même tems ils ſe proſternèrent de nouveau. Josèph ayant aperçu Benjamin: Eſt-ce là, leur dit-il, votre jeune frère, dont vous m'aviez

parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous bénisse. Et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frère l'attendrissoit si fort, qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques momens après il vint retrouver ses frères, et ayant commandé qu'on servit à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Josèph eut mangé avec ses frères, il donna sécrèttement cet ordre à son Intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là, et l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; et mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville, que Josèph envoya son Intendant auprès eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient vôlé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si noire, à laquelle ils n'avoient pas seulement pensé. Nous vous avons reporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre Maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vôl, meure ; et nous demeurerons tous esclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés ; et enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés, et allérent se jetter aux piés de Josèph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui, dans le sac de qui on avoit trouvé la coupe, demeureroit son esclave. Alors Juda ayant demandé permission de parler, représenta à Josèph que s'ils retournoient vers leur père sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon père : que ce soit moi, s'il vous plaît, qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

A ces paroles, Josèph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jetta un grand cri, et dit à ses frères : Je suis Josèph. Mon père vit-il encore ? Aucun d'eux

d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Josèph votre frère, que vous avez vendu pour être amené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi : car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera auprès de moi ; et je le nourrirai, lui, et toute sa famille ; car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé, et tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez vous de me l'amener. Après leur avoir parlé *ainsi*, il se jetta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant : il embrassa de même tous ses autres frères ; et après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna sa joie à Josèph, et lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Josèph fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour transporter leur père, leurs femmes, et leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Josèph est vivant, et il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; et il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, et voyant les chariots et les autres choses que son fils lui envoyoit, il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Josèph vit encore : j'irai, et je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, et arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Josèph l'établit dans le pays de Gessen le plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

# HISTOIRE DE CYRUS.

## *Education de Cyrus.*

CYRUS étoit fils de Cambyſe Roi de Perſe et de Mandane fille d'Aſtyage Roi des Mèdes. Il étoit bien fait de corps, et encore plus eſtimable par les qualités de l'eſprit : plein de douceur et d'humanité, de deſir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agiſſoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé ſélon la coutume des Perſes, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe et le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important, et la partie la plus eſſentiélle du gouvernement. On ne s'en repoſoit pas ſur l'attention des pères et des mères, qu'une aveugle et molle tendreſſe rend ſouvent incapables de bien : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniére uniforme. Tout y étoit réglé ; le lieu et la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des Maîtres, les différentes ſortes de châtimens. Toute leur nourriture, auſſi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du creſſon, et de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la ſobriété ; et d'ailleurs cette ſorte de nourriture ſimple et frugale, ſans aucun mélange de ſauces ni de ragouts, leur fortifioit le corps, et leur préparoit un fond de ſanté capable de ſoutenir les plus dures fatigues de la guèrre, juſque dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, qui dans la vieilleſſe ſe trouva auſſi fort et auſſi robuſte qu'il l'avoit été dans ſes premières années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la Juſtice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les Lettres : et le crime qu'on y puniſſoit le plus ſévèrement étoit l'ingratitude.

La vue des Perſes, dans tous ces ſages établiſſemens, étoit d'aller au devant du mal, perſuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : et au lieu que dans les autres Etats on ſe contente d'établir

des

dès punitions contre les méchants, ils tâchoient de faire en ſorte que parmi eux il n'y eût point de méchants.

On étoit dans la claſſe des enfans juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans: après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'eſt alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de beſoin. Ils étoient dix années dans cette claſſe et paſſoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la ſûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorſqu'il alloit à la chaſſe, ou ſe perfectionnoient dans les exercices.

La troiſième claſſe étoit compoſée des hommes faits; et ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'eſt de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, et remplir les différents poſtes de l'Etat, les Charges, les Dignités. Enfin ils paſſoient dans la dernière claſſe, où l'on choiſiſſoit les plus ſages et les plus expérimentés pour former le conſeil public.

Par-là tous les Citoyens pouvoient aſpirer aux premières Charges de l'Etat: mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir paſſé par ces différentes claſſes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la ſorte juſqu'à l'âge de douze ans, et ſurpaſſa toujours ſes égaux, ſoit par la facilité à apprendre, ſoit par le courage, ou par l'addreſſe à executer tout ce qu'il entreprenoit. Alors ſa mère Mandane le mena en Médie chez Aſtyage ſon grand-père, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de ſon pays. Le faſte, le luxe, la magnificence y régnoient partout. Il n'en fut point ébloui, et ſans rien critiquer ni condamner, il ſut ſe maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès ſon enfance. Il charmoit ſon grand-père par des ſaillies pleines d'eſprit et de vivacité, et gagnoit tous les cœurs par ſes manières nobles et engageantes. J'en raporterai un ſeul trait qui pourra faire juger du reſte.

Aſtyage, voulant faire perdre à ſon petit-fils l'envie de retourner en ſon pays, fit préparer un repas ſomptueux, dans lequel tout fut prodigué, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité et la délicateſſe des mets. Cyrus regardoit

doit avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris : Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour appaiser la faim, prènnent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain et de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mèts qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouvèrent présents : a l'un, parce qu'ils lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mère. Sacas, Echanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'Echanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience : comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eut fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une consideration particulière, et qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : Ne faut-il que cela, mon Papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces ? je les aurai bientôt gagnées : car je me sais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en Echanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviètte sur l'epaule, et tenant la coupe délicatement des trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité et une grace qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jetta au cou de son grand-père, et en le baisant il s'écria plein de joie : O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu ? j'aurai ta charge. Astyage lui temoigna beaucoupe d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentièlle : c'est de faire l'essai. En effet l'Echanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en gouter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage ? C'est que j'ai apprehendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison ? et comment cela ? Oui, mon Papa. Car il n'y a pas longtems que dans

dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'apperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort et à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous, que vous étiez Roi, et eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez, vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père ? Jamais, repondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand il a bu, il cesse d'avour soif ; et voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa mère Mandane etant sur le point de returner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-père de rester en Médie ; Afin, disoit-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse et la situation du pays, coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer et aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes, et il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse ayant rappellé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui, ni à son Père, ni à sa Patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tont le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards : Astyage même le conduisit à cheval assez loin ; et quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le séjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu' étoit celle des Mèdes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand

quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, et que s'il se rencontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette premiére classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

*Premères Campagnes et Conquêtes de Cyrus.*

Astyage Roi des Mèdes étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guèrre à soutenir. Il apprit que le Roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, et qu'il avoit déjà engagé dans sa quérèlle plusieurs Princes, entre autres Crésus Roi de Lydie. Aussi-tôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui envérroit. Ils n'eurent point de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement: car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jèunes officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de tems: mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les Dieux. Car sa grande maxime, et il la tenoit de son père, étoit, qu'on ne devoit jamais former aucune entrepriſe, soit grande, soit petite, sans consulter les Dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudance des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine: au lieu que les Dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment, ce qu'il est à propos d'entreprendre: protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'ex-

d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'Armée. Cyrus, qui croyoit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guèrre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son tems, reconnut pour lors qu'il ignoroit absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin, et d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis et obéissants. Le moyen m'en paroit bien facile et bien sûr, dit Cyrus : il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obeïr volontairement. Or, le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le Médecin, des Voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le Médecin, le guide, le pilote sont plus habiles et plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demande Cyrus à son père, pour paroître plus habile et plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement : et pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les regles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles Maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et sur-tout implorer le secours des Dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit après les compliments ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à soixante

mille chevaux, et à deux cent mille hommes de pié ; et que par conſéquent il s'en falloit plus des deux tiers que les Mèdes et les Perſes joints enſemble n'euſſent autant de cavalerie qu'eux, et qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une ſi grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras et une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perſe, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède auroit été fort lent, il paroiſſoit impraticable. Cyrus ſur le champ propoſa un moyen plus ſûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perſes ; et au lieu que la plupart ne ſe ſervoient preſque que de l'arc et du javelot, et ne combattoient par conſéquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement ſur le petit, il fut d'avis de les armer de telle ſorte qu'ils puſſent tout d'un coup combattre de près, et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainſi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, et il fut exécuté ſur le champ.

Un jour que Cyrus feſoit la revue de ſon Armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des ambaſſadeurs du Roi des Indes, et qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce ſujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement ; car il ſouhaite que vous paroiſſiez ſuperbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit ſur le champ avec ſes troupes pour aller trouver le Roi, ſans avoir d'autre habit que le ſien, qui étoit fort ſimple à la manière des Perſes. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, ſi je m'étois habillé de pourpre, ſi je m'étois chargé de braſſelets et de chaines d'or, et qu'avec tout cela j'euſſe tardé plus longtems à venir, que je ne vous en fais maintenant par la ſueur de mon viſage et par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promtitude on exécute vos ordres ?

La grande atténtion de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des officiers, de ſe faire aimer et eſtimer des ſoldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté et douceur, ſe rendoit populaire et affable,

les

les invitoit ſouvent à manger avec lui, ſurtout ceux qui ſe diſtinguoient parmi leurs égaux. Il ne feſoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il diſtribuoit avec largeſſe des préſens à chacun ſelon ſon mérite et ſa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, où quelque choſe de pareil. C'étoit par cette grandeur d'âme, cette généroſité, et ce penchant à faire du bien, qu'il croyoit qu'un Général devoit ſe diſtinguer, et non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits et des équipages, et encore moins par la hauteur et la fierté.

Voyant toutes ſes troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, il propoſa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On ſe mit donc en marche, après avoir offért des ſacrifices aux Dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on ſe prépara au combat. Les Aſſyriens s'étoient campés en raſe campagne : Cyrus, au contraire, s'étoit couvert de quelques villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre quelques jours à ſe regarder. Enfin, les Aſſyriens étant ſortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ſes troupes. Avant qu'elles fuſſent à la portée du trait, il donna le mot de guet, qui fut, *Jupiter ſecourable et conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Caſtor et de Pollux, et les ſoldats pleins d'une religieuſe ardeur y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégreſſe, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéiſſance, ce qui jettoit une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'hiſtorien, on a remarqué qu'en ces occaſions ceux qui craignent plus les Dieux, ont moins de peur des hommes. Du côté des Aſſyriens les archers, les frondeurs, et ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perſes, animés par la préſence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Aſſyriens ne purent ſoutenir un choc ſi rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut auſſi bientôt miſe en déroute. Ils furent vivement pourſuivis juſques dans leur camp. Il

s'en fit un effroyable carnage, et le Roi des Aſſyriens y perdit la vie. Cyrus ne ſe crut pas en état de les forcer dans leurs rétranchements, et il fit ſonner la retraite.

Cependant les Aſſyriens après la mort de leur Roi, et la perte des plus braves gens de l'Armée, étoient dans une étrange conſternation. Créſus, et tous les autres alliés, perdirent auſſi toute eſpérance. Ainſi ils ne penſèrent plus qu'à ſe ſauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, et il ſe préparoit à les pourſuivre vivement. Mais il avoit beſoin pour cela de Cavalerie, et comme on l'a déjà remarqué, les Perſes n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui propoſa ſon deſſein. Cyaxare l'improuva fort, et lui repréſenta le danger qu'il y avoit de pouſſer à bout des ennemis ſi puiſſants, à qui l'on inſpireroit peut-être du courage en les réduiſant au deſeſpoir: qu'il étoit de la ſageſſe d'uſer modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité: que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repôs qu'ils avoient ſi juſtement mérité. Cyrus ſe réduiſit à lui demander la permiſſion d'amener ceux qui voudroient bien le ſuivre, à quoi Cyaxare conſentit ſans peine; et il ne ſongea plus qu'à paſſer le tems en feſtin et en joie avec ſes Officiers, et à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Preſque tous les Mèdes ſuivirent Cyrus, qui ſe mit en marche pour pourſuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui ſervoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils ſe rendroient à lui, et en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, et ayant marché toute la nuit, il arriva près des Aſſyriens. Créſus avoit fait partir ſes femmes durant la nuit pour prendre le frais; car c'étoit en Eté, et il les ſuivoit avec quelque cavalerie. La déſolation fut extrême parmi les Aſſyriens, quand ils virent l'ennemi ſi près d'eux. Pluſieurs furent tués dans la fuite: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp ſe rendirent: la victoire fut complette, et le butin immenſe. Cyrus ſe réſerva tous les chevaux qui ſe trouvèrent dans le camp, ſongeant dès lors à former parmi les Perſes un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué juſques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout

ce

ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la pourſuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avértiſſant d'envoyer ſeulement du pain aux Perſes, qui avoient d'ailleurs, ſoit pour les ragouts, ſoit pour la boiſſon, tout ce qui leur étoit néceſſaire. Leur ragout étoit la faim, et leur boiſſon l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la pourſuite des ennemis, Cyaxare l'avoit paſſée dans la joie et dans les feſtins, et s'étoit enyvré avec ſes principaux Officiers. Le lendemain à ſon réveil il fut étrangement étonné de le voir preſque ſeul. Plein de colère et de fureur il dépêcha ſur le champ un Courier à l'Armée avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes ſans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement ſi injuſte. Il lui écrivit une lettre reſpectueuſe, mais pleine d'une généreuſe liberté, où il juſtifioit ſa conduite, et le feſoit reſſouvenir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'amener tous ceux des Mèdes qui voudroient bien le ſuivre. Il envoya en même tems en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Parmi les priſonniers de guèrre qu'on avoit faits, il ſe trouva une jeune Princeſſe d'une rare beauté, qu'on avoit réſervée pour Cyrus. Elle ſe nommoit Panthée, et étoit femme d'Abradate Roi de la Suſiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de ſa beauté, il refuſa de la voir; dans la crainte, diſoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, et ne le détournât des grands deſſeins qu'il avoit formés. Araſpe, jeune Seigneur de Mèdie, qui l'avoit en garde, ne ſe défioit pas tant de ſa foibleſſe, et prétendoit qu'on eſt toujours maître de ſoi-même. Cyrus lui donna de ſages avis, en lui confiant de nouveau le ſoin de cette Princeſſe. Ne craignez rien, reprit Araſpe; je ſuis ſûr de moi, et je vous rèponds ſur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant ſa paſſion pour cette jeune Princeſſe s'alluma peu à peu juſqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement oppoſée à ſes deſirs, il étoit près de lui faire

violence. La princeſſe enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea auſſitôt Artabaze d'aller trouver Araſpe de ſa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha ſa faute d'une manière propre à le jetter dans le deſeſpoir. Araſpe, outré de douleur, ne put retenir ſes larmes, et demeura interdit de honte et de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au lieu des violents reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la dernière douceur, reconnoiſſant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec une ennemie ſi redoubtable. Une bonté ſi ineſpérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confuſion, la joie, la reconnoiſſance, firent couler de ſes yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connois maintenant, dit-il, et j'éprouve ſenſiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon ſecours, et que vous me parlez ; je cède à l'autre, et je ſuis vaincu, quand je ſuis ſeul. Il répara avantageuſement ſa faute, et rendit un ſervice conſidérable à Cyrus, en ſe retirant comme eſpion chez les Aſſyriens ſous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus ſe préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter, ni retourner ſans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colère et la cruauté. L'Armée ſe mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux priſonniers de guèrre, en les renvoyant libres chacun dans ſon pays, avoit répandu partout le bruit de ſa clémence. Beaucoup de peuples ſe rendirent à lui, et grôſſirent le nombre de ſes troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Aſſyriens un défi de terminer leur quérèlle par un combat ſingulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ſes Alliés en ſûreté pendant ſon abſence, il fit avec lui une eſpèce de trève et de traité par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laiſſer cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la ſituation de Babylone, et s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, il reprit le chemin de la Mèdie.

Quand

Quand il fut près de la frontière, il députa auſſitôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de ſon arrivée, et pour recevoir ſes ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans ſon pays une Armée ſi conſidérable, et qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perſe. Le lendemain il ſe mit en chemin avec ce qui lui étoit reſté de Cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la ſienne, qui étoit fort nombreuſe et fort leſte. A cette vue la jalouſie et le mécontentement de Cyaxare ſe reveillèrent. Il fit un accueil très froid à ſon neveu, détourna ſon viſage pour ne point recevoir ſon baiſer, et laiſſa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclairciſſement. Il lui parla avec tant de douceur, de ſoumiſſion, de raiſon; lui donna de ſi fortes preuves de la droiture de ſon cœur, de ſon reſpect, et d'un inviolable attachement à ſa perſonne et à ſes intérêts, qu'il diſſipa en un moment tous ſes ſoupçons, et rentra parfaitement dans ſes bonnes graces. Ils s'embraſsèrent mutuellement, en répandant des larmes de part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perſes et des Mèdes, qui attendoient avec inquiétude et tremblement de quelle façon ſe termineroit cette entrevue. A l'inſtant Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval: et alors tous les Mèdes ſe rangèrent à la ſuite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait ſigne. Les Perſes ſuivirent Cyrus, et les autres Nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduiſirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dreſſée. Il fut auſſitôt viſité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le ſaluer, et lui faire des préſens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ſes ſujets, et que les Mèdes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

*Continuation de la Guerre. Priſe de Babylone, nouvelles Conquêtes. Mort de Cyrus.*

Dans le conſeil qui ſe tint en préſence de Cyaxare, il fut réſolu de continuer la guèrre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'Armée des ennemis

ennemis étoit encore plus nombreuſe qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne, et l'Egypte ſeule leur avoit fourni plus de ſix vingts mille hommes. Leur rendezvous étoit à Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour que ſon Armée ne manquât de rien, et après être deſcendu dans un détail ſurprenant, que Xenophon raporte fort au long, ſongea à ſe mettre en marche. Cyaxare ne le ſuivit point, et demeura avec la troiſième partie des Mèdes ſeulement, pour ne pas laiſſer ſon pays entièrement degarni.

Abradate, Roi de la Suſiane, ſe préparant à prendre ſon armure, Panthée ſa femme lui vint preſenter un caſque, des braſſars, et des braſſelets, tout cela d'or maſſif, avec une cotte d'armes de ſa hauteur pliſſée par en bas, et un grand panache couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'inſçu de ſon mari, pour lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Quelque tendreſſe qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas ſe ſignaler d'une manière digne de ſa naiſſance et digne de l'idée qu'elle avoit tâchée de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été ſa priſonnière, et comme telle deſtinée pour lui; mais je ne me ſuis point trouvée eſclave entre ſes mains, ni ne me ſuis point vue livrée à des conditions honteuſes. Il m'a gardée comme il auroit gardé la femme de ſon propre frère; et je lui ai bien promis que vous ſauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate, et levant les yeux vers le Ciel, fais que je paroiſſe aujourd'hui digne mari de Panthée, et digne ami d'un ſi généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta ſur ſon char. Panthée ne pouvant plus l'embraſſer, voulut encore baiſer le char où il etoit, et le ſuivit quelque tems à pié; après quoi elle ſe retira.

Quand les Armées furent en préſence, tout ſe prépara pour le combat. Après les priéres publiques et générales, Cyrus fit des libations en particulier, et pria encore de nouveau le Dieu de ſes pères de vouloir être ſon guide, et de venir à ſon ſecours. Ayant entendu un coup de tonnere, *Nous te ſuivons, ſouverain Jupiter*, s'écria-t il; et à l'inſtant même s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille ſurpaſſoit de beaucoup celle des

Perſes,

Perſes, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancèrent en ſe courbant à droite et à gauche dans le deſſein d'envelopper l'Armée de Cyrus, et de l'aſſaillir en même tems par pluſieurs endroits. Il s'y attendoit, et n'en fut pas ſurpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ſes troupes; et lui qui en toute autre occaſion étoit ſi modeſte, et ſi éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme et déciſif: Suivez-moi, leur diſoit-il, à une victoire aſſurée; les Dieux ſont pour nous. Après avoir donné tous les ordres néceſſaires, et fait entonner par toute l'Armée l'hymne du combat, il donna le ſignal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée ſur le flanc droit de ſon Armée; et l'ayant priſe elle même en flanc, la mit en deſordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'Eſcadron des chameaux. La Cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et de ſi loin que les chevaux l'apperçurent ils ſe renverſèrent les uns ſur les autres, et pluſieurs ſe cabrant jettèrent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armées de faulx achevèrent d'y mettre la confuſion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'Armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent ſoutenir un choc ſi rude, et furent mis en deſordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais ſon char s'étant malheureuſement renverſé, il fut tué avec les ſiens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, et les Perſes furent contraints de reculer juſqu'à leurs machines. Là les Egyptiens ſe trouvèrent fort incommodés des flêches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes et les battaillons de l'arrière-garde des Perſes s'avançant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de paſſer plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruiſſeaux de ſang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, aprés avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit préſenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perſes avoient lâché le pié, et jugeant bien que les Egyptiens ne ceſſeroient de gagner toujours du terrain, il réſolut de les aller prendre par derriére, et en un inſtant ayant paſſé avec ſa troupe à la queue de leurs battaillons,

il

il les chargea rudement. La Cavalerie ſurvint en même tems, et pouſſa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés feſoient face partout, et ſe defendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, et ayant peine à laiſſer périr de ſi braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur repreſentant que tous leurs Alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent, et ſervirent depuis dans ſes troupes avec une fidélité inviolable.

Après la perte de la bataille, Créſus s'enfuit en diligence avec ſes troupes à Sardes, où Cyrus le ſuivit dés le lendemain, et ſe rendit maître de la ville ſans y trouver aucune réſiſtance.

De là il marcha droit vers Babylone, et ſubjugua en paſſant la grande Phrygie et la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, et qu'il en eut examiné avec ſoin la ſituation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impoſſible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc ſe déterminer au deſſein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuſer tout autour de la ville des foſſés fort larges et fort profonds, pour empêcher, diſoit-il, que rien ne pût y entrer ou en ſortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du deſſein qu'il avoit formé de les aſſiéger ; et comme ils ſe voyoient des vivres pour plus de vingt ans, ils ſe mocquoient de toute la peine qu'il ſe donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande ſolemnité, dans laquelle tous les Babyloniens paſſoient la nuit entière à boire et à ſe rejouir. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutiſſoit au fleuve, à l'inſtant même l'eau entrant avec impétuoſité dans ce nouveau canal, laiſſa à ſec ſon ancien lit, et ouvrit à Cyrus un paſſage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc ſans trouver aucun obſtacle. Elles pénétrèrent juſques dans le Palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la Citadelle ſe rendit, ſur les nouvelles de la priſe de la ville et de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie ſauve, demeuraſſent dans leurs maiſons, et lui envoyaſſent leurs armes : ce qui fut fait ſur le champ. Voilà ce que coûta

à

à ce Prince la prise de la Ville la plus riche et la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les Dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder ; il assembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et destribua des récompenses dans toute l'Armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par-là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne vérront et n'entendront rien qui ne les porte à la Vertu, et qu'ils feront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties et différents soins du Gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des Généraux, des Gouverneurs de Provinces, des Ministres, des Ambassadeurs, persuadé que c'étoit proprement le devoir et l'occupation d'un Roi, et que de là dépendoit la gloire, le succès de toutes les affaires, le repôs et le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guèrre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les Provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit, on les appelloit les *yeux* et les *oreilles* du Prince. Il étoit attentif à honorer et à recompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, et qui excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraine souvent la ruine et la désolation des Peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et sa-

ſalutaire. Il ſavoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, ſelon lui, le Prince devoit être par ſon exemple une loi vivante ; et il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumières et plu des vertu que ſes ſujèts. La libéralité lui paroiſſoit une vertu véritablement Royale ; mais il feſoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à ſe faire aimer du Peuple, ce qui eſt proprement régner, outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on eſt infiniment plus riche qu'eux, eſt une choſe moins ſurprenante, que de deſcendre en quelque ſorte du trône pour s'égaler à ſes ſujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des Dieux, et le reſpect pour la Religion ; perſuadé que quiconque étoit ſincérement religieux et craignant Dieu, étoit en même tems bon et fidèle ſerviteur des Rois, et inviolablement attaché à leur perſonne et au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir ſuffiſament donné ordre aux affaires de Babylone, il ſongea à faire un voyage en Perſe. Il paſſa par la Médie pour y ſaluer Cyaxare, à qui il fit de grands préſens, et lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un Palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, et qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit ſa fille en mariage, et la Médie pour dot. Il fut fort ſenſible à une offre ſi avantageuſe, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le conſentement de ſon père et de ſa mère ; laiſſant pour tous les ſiècles un rare exemple de la reſpectueuſe ſoumiſſion, et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occaſion à l'egard des pères et des mères tous les enfans, quelque âge qu'ils puiſſent avoir, et à quelque degré de puiſſance et de grandeur qu'ils ſoient parvenus. Cyrus épouſa donc cette Princeſſe à ſon retour de Perſe ; et l'amena avec lui à Babylone, où il avoit établi le ſiège de ſon Empire.

Il y aſſembla ſes troupes. On dit qu'il s'y trouva ſix vingts mille chevaux, deux mille chariots armés de faulx, et ſix cent mille hommes de pié. Il ſe mit en campagne avec cette Armée nombreuſe, et ſubjugua toutes les Nations qui ſont depuis la Syrie juſqu'à la mer

des

des Indes : Après quoi il tourna vers l'Egypte, et la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ses pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hyver, parceque le climat y est chaud ; trois mois à Suse, pendant le printems ; et deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie. Cambyse et Mandane étoient morts il y avoit déjà longtems, et lui même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, et les grands de l'empire ; et après avoir remercié les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, et pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils aîné son successeur, et laissa à l'autre plusieurs gouvernements fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellents avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les Dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire et de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

## SECONDE GUERRE PUNIQUE.

An. de Rom. 534

*Commencement de la guerre, et heureux succès d'Annibal.*

LE commencement de la seconde guerre Punique, à ne la considérer qu'à la date des tems, fut la prise de Sagonte par Annibal, et l'irruption qu'il fit sur les terres des peuples situés au-delà de l'Ebre, et alliés du peuple Romain : Mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile et la Sardaigne par des traités auxquels la seule nécessité des tems et le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis longtems de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer sur les Autels qu'il se déclareroit ennemi du peuple Ro-

main dès qu'il ſeroit en âge de le faire, entra dans toutes ſes vues, et fut l'héritier de ſa haine contre les Romains, auſſi bien que de ſon courage. Il prépara tout de loin pour ce grand deſſein: Et quand il ſe crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le ſiége de Sagonte. Soit pareſſe et lenteur, ſoit prudence et ſageſſe, les Romains conſumèrent le tems en différentes ambaſſades, et laiſsèrent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il ſut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, et laiſſé ſon frère Aſdrubal en Eſpagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingt dix mille hommes de pié, et dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obſtacles ne furent point capables de l'effrayer, ni de l'arrêter. Les Pyrenées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le paſſage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout ceda à ſon ardeur et à ſa conſtance infatigable. Vainqueur des Alpes, et en quelque ſorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit réſolu de rendre le théatre de la guèrre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu' à vingt mille hommes de pié, et ſix mille chevaux; mais elles étoient pleines de courage et de confiance.

Une rapidité ſi inconcevable étonna et déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guèrre au-dehors, et qu'un de leurs Conſuls tiendroit tête à Annibal en Eſpagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de meſures, et ſonger à défendre leur propre pays. Publius Scipion Conſul, qui croyoit Annibal encore dans les Pyrénées, lorſqu'il avoit déjà paſſé le Rhone, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir ſur ſes pas pour l'attendre, et l'attaquer à la deſcente des Alpes; et cependant il envoya ſon frère Cneius Scipion en Eſpagne contre Aſdrubal.

La première bataille ſe donna auprès de la petite rivière du Teſin. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le conſul Romain fut bleſſé dans le combat; et ſon fils, âgé pour lors à peine de dix ſept ans, lui ſauva la vie. C'eſt le même qui vainquit dans la ſuite Annibal, et qui fut ſurnommé l'Africain.

Sur

Sur la première nouvelle de cette défaite, Sempronius l'autre consul, qui étoit en Sicile, accourut promtement par l'ordre du sénat au secours de son collègue, qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espéroit en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, et ayant exprès laissé emporter un léger avantage à Sempronius, pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près de la rivière de Trébie. Il avoit placé son frère Magon en embuscade dans un lieu fort favorable, et avoit fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim et contre le froid, qui étoit alors extrême. On n'avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées, et mises en fuite; et Magon étant sorti de son embuscade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems et de ses premières victoires, alloit toujours en avant, et s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement auprès de l'ennemi, il falut passer un marais, où son armée essuya des fatigues incroyables, et où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Consuls qu'on avoit nommés depuis peu étoit parti de Rome. C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, et dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat, et par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aisément qu'il se laisseroit aller à son génie impétueux et bouillant; et Annibal, pour seconder encore son penchant, ne manqua pas de piquer et d'irriter sa témérité par les dégats et les ravages qu'il fit faire à sa vue dans toutes les campagnes. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Consul au combat, malgré les remontrances de tous les officiers, qui le prioient d'attendre son collègue. Le succès fut tel qu'ils avoient prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur chef, et rendirent célèbre à jamais par leur sanglante défaite le Lac de Thrasymène.

*Fabius Dictateur.*

Cette triſte nouvelle, quand on l'eut appriſe à Rome, y jetta une grande alarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir donné les ordres néceſſaires pour la ſureté de la ville, il ſe rendit à l'armée, bien réſolu de ne point hazarder de combat ſans y être forcé, ou ſans être bien aſſuré du ſuccès. Il conduiſoit ſes troupes par des hauteurs, ſans perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais aſſez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en eloignant pas non plus tellement, qu'il put lui échapper. Il tenoit exactement ſes ſoldats dans ſon camp, ne les laiſſant jamais ſortir que pour les fourages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes eſcortes. Il n'engageoit que de légères eſcarmouches, et avec tant de précaution, que ſes troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendoit inſenſiblement au ſoldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, et le mettoit en état de compter comme autrefois ſur ſon courage et ſur ſon bonheur. L'ennemi s'apperçut bientôt que les Romains, inſtruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal; et celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives et hardies, mais une conduite prudente et meſurée.

Minucius, général de la cavalerie des Romains, ſouffroit avec plus d'impatience encore qu' Annibal même la ſage conduite de Fabius. Emporté et violent dans ſes diſcours comme dans ſes deſſeins, il ne ceſſoit de décrier le dictateur: Il le traitoit d'homme irréſolu et timide, au lieu de prudent et de circonſpect qu'il étoit, donnant à ſes vertus le nom des vices qui en approchoient le plus, et par un artifice qui ne réuſſit que trop ſouvent, il établiſſoit ſa réputation en ruinant celle de ſon ſupérieur. Enfin, par ſes intrigues et ſes cabals auprès du peuple il vint à bout de faire égaler ſon autorité à celle du dictateur, ce qui étoit ſans exemple. Fabius bien perſuadé que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, ſouffrit cette injure avec une moderation, qui fit bien voir

quil

qu'il n'étoit pas moins invincible à ſes concitoyens, qu'à ſes ennemis.

Minucius, en conſéquence de l'égalité du pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui et Fabius, lui propoſa de commander chacun leur jour, ou même un plus long eſpace de tems. Fabius refuſa ce parti, qui expoſoit toute l'armée au danger, pendant le tems qu'elle ſeroit commandée par Minucius ; et il aima mieux partager les troupes pour ſe mettre en état de conſerver au moins la partie qui lui ſeroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son collègue, avide et impatient de combattre, avoit donné tête baiſſé dans des embuches que lui avoit dreſſé Annibal, et ſon armée alloit être entièrement défaite. Le dictateur, ſans perdre du tems en d'inutiles reproches ; " Marchons," dit-il à ſes ſoldats, " au ſecours de Minucius, et " arrachons aux ennemis la victoire, et à nos concitoyens " l'aveu de leur faute." Il arriva fort à propos, et obligea Annibal de ſonner la retraite. Ce dernier en ſe retirant diſoit, " que cette nuée, qui depuis longtems " paroiſſoit ſur le haut des montagnes, avoit enfin crevé " avec un grand fracas, et cauſé un grand orage."

Un ſervice ſi important, et placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, et lui fit reconnoître ſa faute. Pour la réparer ſans délai, il alla dans le moment même avec ſon armée à la tente de Fabius, et l'appellant ſon père et ſon libérateur, lui déclara qu'il venoit ſe remettre ſous ſon obéiſſance, et qu'il caſſoit lui-même un décrèt dont il ſe trouvoit plus chargé qu' honoré. Les ſoldats de leur côté en firent autant, et ce ne fut plus de part et d'autre qu'embraſſements et marques de la reconnoiſſance la plus vive ; et le reſte de ce jour, qui avoit penſé être ſi funeſte à la république, ſe paſſa dans la joie et les divertiſſements.

*Bataille de Cannes.*

L'action la plus célèbre d'Annibal, et qui devoit, ce ſemble, renverſer pour toujours la puiſſance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour conſuls L. Æmilius Paulus, et C. Terentius Varron. Ce dernier d'une baſſe et vile naiſſance, par les grands biens que ſon père lui avoit laiſſés, et par ſon adreſſe à

gagner les bonnes graces du peuple en ſe déclarant contre les grands, avoit trouvé le moyen de parvenir au conſulat ſans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démeſurée et d'une eſtime de lui même ſans bornes. Il diſoit hautement, " que le moyen de perpétuer " la guèrre, étoit de mettre des Fabius à la tête des " armées : Que pour lui, dès le premier jour qu'il ver- " roit l'ennemi, il ſauroit bien la terminer." Son collègue, qui ſavoit que la témérité, outre qu'elle eſt deſtituée de raiſon, avoit toujours été juſques-là très-malheureuſe, penſoit bien autrement. Fabius le voyant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces ſentiments, et lui répéta bien des fois que le ſeul moyen de vaincre Annibal étoit de temporiſer, et de trainer la guèrre en longueur. " Mais," lui dit-il, " les " citoyens, encore plus que les ennemis, travailleront à " vous rendre ce moyen impraticable. Vos ſoldats en " cela conſpireront avec ceux des Carthaginois : Varron " et Annibal penſeront de même ſur ce point. Il faut " que vous ſeul teniez tête et réſiſtiez à ces deux chefs. " Le moyen de le faire, c'eſt de demeurer ferme contre " les bruits et les diſcours populaires, et de ne vous laiſ- " ſer ébranler ni par la fauſſe gloire de votre collègue, ni " par la fauſſe honte dont on tâchera de vous couvrir. " Souffrez qu'au lieu d'homme précautionné, circonſpect, " et habile dans le métier de la guèrre, on vous faſſe paſ- " ſer pour un chef timide, lent, ſans connoiſſance de l'art " militaire. J'aime mieux vous voir craint par un en- " nemi ſage, que loué par des citoyens imprudents."

Chez les Romains, en tems de guèrre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit compoſée de quatre mille hommes de pié, et de trois cens cavaliers. Les alliés, c'eſt à-dire les peuples voiſins de Rome, fourniſſoient un pareil nombre de fantaſſins, avec le double et quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux conſuls, qui faiſoient la guèrre ſéparément, et en différents pays. Ici, comme l'affaire étoit déciſive, les deux conſuls marchèrent enſemble, et le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, et les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, et de cent de cavalerie.

Le

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : C'eſt pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en raſe campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient abſolument de vivres, et ne pouvoient pas encore ſubſiſter dix-jours dans le pays, de ſorte que les troupes Eſpagnoles étoient près de ſe débander. Les armées furent quelques jours à ſe regarder : Enfin, après divers mouvements, Varron, malgré les remontrances de ſon collègue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois ; et Annibal, qui ſavoit profiter de tout, avoit rangé ſes troupes de ſorte que le vent Volturne, qui ſe lève dans un certain tems réglé, devoit ſouffler directement contre le viſage des Romains pendant le combat, et les inonder de pouſſière. La victoire fut longtems diſputée, et tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le conſul L. Paulus fut bleſſé à mort, et plus de cinquante mille hommes demeurèrent ſur la place, parmi leſquels étoit l'élite des officiers. Varron l'autre conſul, ſe retira à Venouſe avec ſoixante et dix cavaliers ſeulement.

Maharbal, l'un des généraux Carthaginois, vouloit que ſans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire ſouper à cinq jours delà dans le capitole. Et ſur ce que celui-ci répliqua qu'il faloit prendre du tems pour délibérer ſur cette propoſition : " Je vois bien, " dit Maharbal, " que les Dieux " n'ont pas donné au même homme tous les talens à la " fois. Vous ſavez vaincre, Annibal, mais vous ne " ſavez pas profiter de la victoire." En effet, pluſieurs croyent que ce délai ſauva Rome et l'Empire.

Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la conſternation à Rome, quand cette funeſte nouvelle s'y fut repandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le ſecours des Dieux par des prières publiques, et par des ſacrifices, les Magiſtrats, raſſurés par les ſages conſeils, et par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, et pourvurent à la ſureté de la ville. On leva ſur le champ quatre légions, et mille cavaliers, en accordant diſpenſe d'âge à pluſieurs, qui n'avoient pas dix-ſept ans. Les alliés firent auſſi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laiſſé ſortir ſur leur parole, arrivèrent à Rome, pour demander qu'on

rachetât

rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la république de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine, qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi ; et elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, et des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes ou pour crimes, qui montèrent jusqu'à six mille ; *l'honnête*, dit l'historien, cédant à *l'utile* dans ces tristes conjonctures.

A Rome, le zèle des particuliers et l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité ; mais ce dernier coup, qui selon eux devoit abattre l'Empire, les renversa, et plusieurs se rangèrent du côté du vainqueur. Cependant, ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement. Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'âme ; et lorsque le Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les corps de l'Etat allèrent au devant de lui, et lui rendirent graces de ce qu'il *n'avoit point désespéré de la République* ; au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrace, il n'y avoit point de supplice auquel un général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hyver, leur devint bien funeste. Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entièrement énervé par les délices de Capoue ; où les soldats se plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commise, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit paroître n'avoir que différé la victoire : Au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. Ainsi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

Du-

## Du LUXE de la TABLE.

IL fut porté à Rome dans les derniers tems de la république à un excès qui paroit à peine croyable: Et sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jusques-là.

Luculle, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes et des combats celle de la magnificence, et il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens et pour ses jardins : Il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il vouloit que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût il personne de dehors. Comme son maître d'hôtel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : " Ne savois-tu pas," lui dit-il, " que Luculle devoit man- " ger aujourd'hui chez Luculle ?" Cicéron et Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, et s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à diner, et ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fit manger dans la sale d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude, une opulence qui surprit et effraya les conviés. Ils ne savoient pas que *la sale d'Apollon* étoit le mot de guet, et signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille drachmes.

Si la bonne chère et le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Luculle étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, et même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur et sa réputation à persuader le public que tous les jours il fesoit pour lui seul des dépenses énormes et insensées ? Voila pourtant de quoi il se repaissoit.

Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on fesoit rôtir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand ; ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il falloit que vers l'heure

l'heure du ſouper il y eût toujours un repas magnifique prêt à ſervir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maiſon de ſe mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquiſes, cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenſes pouſſées juſqu'à l'extravagance et à la fureur : Un plat compoſé de langues des oiſeaux les plus rares qui fuſſent dans l'univers ; pluſieurs perles d'un prix infini fondues, et infuſées dans une liqueur, pour avoir le plaiſir d'avaler en un ſeul coup un million.

A ces monſtres de faſte et de luxe, qui deshonorent l'humanité, oppoſons la modeſtie et la frugalité d'un Caton, l'honneur de ſon ſiècle et de ſa république : Je parle de l'ancien, ſurnommé ordinairement le Cenſeur. Il ſe glorifioit de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ſes ouvriers et de ſes domeſtiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour ſon ſouper qui paſsât trente ſeſterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent. Il avoit appris, diſoit-il, à vivre ainſi, par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chaſſa Pyrrhus d'Italie, et qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maiſon qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voiſine de celle de Caton, et par cette raiſon il le regardoit comme un modèle que le titre du voiſinage devoit encore lui rendre plus reſpectable. C'eſt ce Curius que les ambaſſadeurs des Samnites trouvèrent dans une maiſon petite et pauvre aſſis au coin de ſon feu où il feſoit cuire des racines ; et qui refuſa avec hauteur leurs préſens, ajoutant que quiconque ſe pouvoit contenter d'un tel repas, n'avoit pas beſoin d'or ; et que pour lui, il eſtimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir ſoi même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impreſſion ſur la plupart des hommes de notre ſiècle : Mais ils en feſoient une ſi profonde ſur pluſieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fuſſent au comble des richeſſes et de la puiſſance, qu'ils duſſent ſoutenir la majeſté d'un vaſte empire, et qu'ils euſſent devant les yeux les profuſions en tout genre de leurs prédéceſſeurs ; ils croyoient ne pouvoir aſpirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au deſſus

de

de la corruption de leur siècle, ils se rapprocheroient de ces vénérables modeles de l'antiquité, formés sur les regles de la raison la plus pure, et sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des delices, de la bonne chère, et qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie et la frugalité des anciens. C'est par ses vertus qu'il arrêta le cours du luxe public et des dépenses excessives, sur-tout celles de la table. Et ce desordre, qui avoit paru à Tibère au-dessus des remèdes, qui s'étoit infiniment accru depuis sous les mauvais princes, et que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété et de sa simplicité, et au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il degrada de même et deshonora le luxe et la molleſſe en ôtant le brévet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, et en ajoutant: *J'aimerois mieux que vous fentiſſiez l'ail.*

## LE DIABLE BOITEUX.

UNE nuit du mois d'Octobre couvroit d'épaisses ténebres la célèbre Ville de Madrid : Déjà le peuple retiré chez lui, laissoit les rues libres aux amants qui vouloient chanter leurs peines ou leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses : Déjà le son des guitares causoit de l'inquiétude aux pères, et alarmoit les maris jaloux ; Enfin il étoit près de minuit, lorsque Don Cléofas Léandro Pérez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison, où le fils indiscret de la Déesse de Cithere l'avoit fait entrer. Il tâchoit de conserver sa vie et son honneur, en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivoient de près pour le tuer, ou pour lui faire épouser par force une Dame avec laquelle ils venoient de le surprendre.

Quoique seul contre eux il s'étoit défendu vaillament, et il n'avoit pris la fuite que parce qu'ils lui avoient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits ; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité. Il marcha vers une lumiere qu'il

qu'il apperçut de loin, et qui, toute foible qu'elle étoit, lui ſervit de fanal dans une conjoncture ſi périlleuſe. Après avoir plus d'une fois couru riſque de ſe rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où ſortoient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, auſſi tranſporté de joie qu'un pilote qui voit heureuſement ſurgir au port ſon vaiſſeau menacé de naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts, et fort étonné de ne trouver perſonne dans ce galetas, qui lui parut un appartement aſſez ſingulier, il ſe mit à le conſidérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confuſion ſur une table, une ſphère et des compas d'un côté, des phioles et des cadrans de l'autre : Ce qui lui fit juger qu'il demeuroit au-deſſous quelque Aſtrologue, qui venoit faire ſes obſervations dans ce réduit.

Il rêvoit au péril que ſon bonheur lui avoit fait éviter, et délibéroit en lui-même s'il demeureroit là juſqu'au lendemain, ou s'il prendroit un autre parti, quand il entendit pouſſer un long ſoupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'étoit quelque fantôme de ſon eſprit agité, une illuſion de la nuit ; c'eſt pourquoi, ſans s'y arrêter, il continua toutes ſes réflections.

Mais ayant ouï ſoupirer pour la ſeconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une choſe réelle ; et bien qu'il ne vit perſonne dans la chambre, il ne laiſſa pas de s'écrier : Qui diable ſoupire ici ? C'eſt moi, Seigneur écolier, lui répondit auſſi-tôt une voix qui avoit quelque choſe d'extraordinaire. Je ſuis, depuis ſix mois, dans une de ces phioles bouchées. Il loge en cette maiſon un ſavant Aſtrologue, qui eſt Magicien. C'eſt lui qui, par le pouvoir de ſon art, me tient enfermé dans cette étroite priſon. Vous êtes donc un eſprit, dit Don Cléofas un peu troublé de la nouveauté de l'avanture. Je ſuis un Démon, répartit la voix. Vous venez ici fort à propos pour me tirer d'eſclavage. Je languis dans l'oiſiveté ; car je ſuis le Diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au Seigneur Zambullo ; mais, comme il étoit naturellement courageux, il ſe raſſura, et dit d'un ton ferme à l'Eſprit : Seigneur Diable, apprenez moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos Confrères, ſi vous êtes un Démon noble ou roturier. Je ſuis un Diable d'importance, ré-

pon-

pondit la voix, et celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et l'autre Monde. Seriez-vous par hazard, répliqua Don Cléofas, le Démon qu'on appelle Lucifer ? Non, repartit l'Eſprit : C'eſt le Diable des Charlatans. Etes-vous Uriel ? reprit l'ecolier. Fi donc, interrompit bruſquement la voix, c'eſt le Patron des Marchands, des Tailleurs, des Bouchers, des Boulangers, et des autres voleurs du Tiers-Etat. Vous êtes peut-être Belzebut, dit Léandro. Vous moquez-vous, répondit l'Eſprit ? C'eſt le Démon des Duegnes et des Ecuyers. Cela m'étonne, dit Zambullo ; je croyois Belzébut un des plus grands perſonnages de votre compagnie. C'eſt un de ſes moindres ſujets, repartit le Démon. Vous n'avez pas des idées juſtes de notre Enfer.

Il faut donc, reprit Don Cléofas, que vous ſoyez Léviathan, Belphégor ou Aſtarot. Oh ! pour ces trois-là, dit la voix, ce ſont des Diables du premier ordre ce ſont des Eſprits de Cour. Ils entrent dans les conſeils des Princes, animent les Miniſtres, forment les ligues, excitent les ſoulevements dans les Etats, et alument les flambeaux de la guèrre. Ce ne ſont pas-là des maroufles, comme les premiers que vous avez nommés. Eh ! dites-moi, je vous prie, repliqua l'ecolier, quelles ſont les fonctions de Flagel ? Il eſt l'âme de la Chicane et l'eſprit du Barreau, repartit le Démon. C'eſt lui qui a compoſé le Protocole des Huiſſiers et des Notaires. Il inſpire les Plaideurs, poſſede les Avocats, et obſede les Juges.

Pour moi, j'ai d'autres occupations ; je fais des mariages ridicules : j'unis des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs ſervantes, et des filles mal dotées avec de tendres Amants qui n'ont point de fortune. C'eſt moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hazard et la Chymie. Je ſuis l'inventeur de la Danſe, de la Muſique, de la Comédie, et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Aſmodée, ſurnommé le Diable Boiteux.

Hé quoi ! s'écria Don Cléofas, vous ſeriez ce fameux Aſmodée, dont il eſt fait une ſi glorieuſe mention dans Agrippa ? Ah ! vraiment vous ne m'avez pas dit tous vos amuſements. Vous avez oublié le meilleur. Je ſais que vous vous divertiſſez quelquefois à ſoulager les Amants malheureux. A telles en-

feignes que, l'année paſſée, un Bachelier de mes amis obtint, par votre ſecours, dans la Ville d'Alcala, les bonnes graces de la femme d'un Docteur de l'Univerſité. Cela eſt vrai, dit l'eſprit. Je vous gardois celui-là pour le dernier. Je ſuis le Dieu Cupidon, car les Poëtes m'ont donné ce joli nom, et ces Meſſieurs me peignent fort avantageuſement. Il diſent, que j'ai des aîles dorées, un bandeau ſur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de flêches ſur les épaules, et avec cela une beauté raviſſante. Vous allez voir toute à l'heure ce qui en eſt, ſi vous voulez me mettre en liberté.

Seigneur Aſmodée, repliqua Léandro Perez; il y a long-temps, comme vous ſavez, que je vous ſuis entièrement dévoué. Le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je ſuis bien aiſe de trouver l'occaſion de vous ſervir. Mais le vaſe qui vous recéle eſt ſans doute un vaſe enchanté. Je tenterois vainement de le déboucher, ou de le briſer. Ainſi je ne ſais pas trop bien de quelle manière je pourrois vous delivrer de priſon. Je n'ai pas un grand uſage de ces ſortes de délivrances: et entre nous, ſi tout fin Diable que vous êtes, vous ne ſauriez vous tirer d'affaire, comment un chetif mortel en pourra-t-il venir à bout? Les hommes ont ce pouvoir, répondit le Démon. La phiole où je ſuis retenu n'eſt qu'une ſimple bouteille de verre, facile à briſer. Vous n'avez qu'à la prendre, et qu'à la jetter par terre; j'apparoîtrai tout auſſi-tôt en forme humaine. Sur ce pied-là, dit l'écolier, la choſe eſt plus aiſée que je ne penſois. Apprenez-moi donc dans quelle phiole vous êtes? J'en vois un aſſez grand nombre de pareilles, et je ne puis la démêler. C'eſt la quatrieme du côté de la fenêtre, repliqua l'eſprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique ſoit ſur le bouchon, la bouteille ne laiſſera pas de ſe caſſer.

Cela ſuffit, reprit Don Cléofas. Je ſuis prêt à faire ce que vous ſouhaitez. Il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête. Quand je vous aurai rendu le ſervice dont il s'agit, je crains de payer les pots caſſés. Il ne vous arrivera aucun malheur, répartit le Démon. Au contraire, vous ſerez content de ma reconnoiſſance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez ſavoir. Je vous inſtruirai de tout ce qui ſe paſſe dans le monde. Je vous découvrirai les defauts des hommes. Je ſerai

votre

votre Démon tutélaire ; et plus éclairé que le Génie de Socrate, je prétends vous rendre encore plus savant que ce grand Philosophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes et mauvaises qualités ; elles ne vous seront pas moins utiles les unes que les autres.

Voilà de belles promesses, repliqua l'écolier. Mais vous autres, Messieurs les Diables, on vous accuse de n'être pas fort religieux à tenir ce que vous nous promettez. Cette accusation n'est pas sans fondement, répartit Asmodée. La plupart de mes confrères ne se font pas un scrupule de vous manquer de parole. Pour moi, outre que je ne puis trop payer le service que j'attends de vous, je suis esclave de mes sermens, et je vous jure par tout ce qui les rend inviolables, que je ne vous tromperai point. Comptez sur l'assurance que je vous en donne. Et ce qui doit vous être bien agréable, je m'offre à vous venger dès cette nuit de Donna Thomasa, de cette perfide Dame qui avoit caché chez elle quatre scélérats pour vous surprendre et vous forcer à l'épouser.

Le jeune Zambullo fut particulièrement charmé de cette dernière promesse. Pour en avancer l'accomplissement, il se hâta de prendre la phiole où étoit l'esprit, et sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourroit arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pieces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle venant à se dissiper tout-à-coup, fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avoit des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ; les yeux qui paroissoient très-petits, ressembloient à deux charbons allumés ; sa bouche excessivement fendue, étoit surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lipes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avoit la tête envelopée d'une espéce de turban de crépon rouge, rélevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portoit au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étoient dessinés divers modéles de colliers et de pendans d'oreilles. Il étoit revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le millieu d'une large bande de parchemin vierge toute

marquée de Caracteres Taliſmaniques. On voyoit peints ſur cette robe pluſieurs corps à l'uſage des Dames, très avantageux pour la gorge; des écharpes, des tabliers bigarrés et des coiffures nouvelles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaiſon de ſon manteau, dont le fond étoit auſſi de ſatin blanc. Il y avoit deſſus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine, avec une ſi grande liberté de pinceau, et des expreſſions ſi fortes, qu'on jugeoit bien qu'il falloit que le Diable s'en fût mêlé. On y remarquoit d'un côté une Dame Eſpagnole couverte de ſa mante, qui agaçoit un étranger à la promenade; et de l'autre une Dame Françoiſe qui étudioit dans un miroir de nouveaux airs de viſage, pour les eſſayer ſur un jeune Abbé, qui paroiſſoit à la portiere de ſa chambre avec des mouches et du rouge. Ici des Cavaliers Italiens chantoient et jouoient de la guitare ſous les balcons de leurs maîtreſſes; et là, des Allemands déboutonnés, tout en déſordre, plus pris de vin et plus barbouillés de tabac que des Petits-Maîtres François, entouroient une table inondée des débris de leur débauche. On appercevoit dans un endroit un Seigneur Muſulman ſortant du bain, et environné de toutes les femmes de ſon Serrail, qui s'empreſſoient à lui rendre leurs ſervices. On découvroit dans un autre un Gentilhomme Anglois, qui préſentoit galamment à ſa Dame une pipe et de la bière.

On y démêloit auſſi des joueurs merveilleuſement bien repréſentés: les uns, animés d'une joie vive, rempliſſoient leurs chapeaux de pieces d'or et d'argent; et les autres ne jouant plus que ſur leur parole, lançoient au Ciel des regards ſacriléges, en mangeant leurs cartes de déſeſpoir. Enfin, l'on y voyoit autant de choſes curieuſes, que ſur l'admirable Bouclier que le Dieu Vulcain fit à la priere de Thétis. Mais il y avoit cette différence entre les ouvrages de ces deux Boiteux, que les figures du Bouclier n'avoient aucun rapport aux exploits d'Achile, et qu'au contraire, celles du manteau étoient autant de vives images de tout ce qui ſe fait dans le monde par la ſuggeſtion d'Aſmodée.

Ce Démon, s'appercevant que ſa vue ne prévenoit pas en ſa faveur l'ecolier, lui dit en ſouriant: Hé bien, Seigneur

nous Don Cléofas Léandro Pérez Zambullo, vous voyez le charmant Dieu des Amours, ce souverain Maître des cœurs. Que vous semble de mon air et de ma beauté ? Les Poëtes ne sont-ils pas d'excellents Peintres ? Franchement, répondit Don Cléofas, ils sont un peu flatteurs. Je crois que vous ne parutes pas sous ces traits devant Psyché. Oh ! pour cela non, repartit le Diable. J'empruntai ceux d'un petit Marquis François, pour me faire aimer brusquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable ; autrement il ne plairoit pas. Je prends toutes les formes que je veux, et j'aurois pu me montrer à vos yeux sous un plus beau corps fantastique ; mais puisque je me suis donné tout à vous, et que j'ai dessein de ne vous rien déguiser, j'ai voulu que vous me visiez sous la figure la plus convenable à l'opinion qu'on a de moi et de mes exercices.

Je ne suis pas surpris, dit Léandro, que vous soyez un peu laid, pardonnez, s'il vous plaît, le terme : le commerce que nous allons avoir ensemble demande de la franchise. Vos traits s'accordent fort avec l'idée que j'avois de vous. Mais apprenez-moi, de grace, pourquoi vous êtes boiteux ?

C'est, repondit le Démon, pour avoir eu autrefois en France un différend avec Pillardoc, le Diable de l'intérêt. Il s'agissoit de savoir qui de nous posséderoit un jeune Manceau, qui venoit à Paris chercher fortune. Comme c'étoit un excellent sujet, un garçon qui avoit de grands talens, nous nous en disputâmes vivement la possession. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort, et me jetta sur la terre, de la même façon que Jupiter, à ce que disent les Poëtes, culbuta Vulcain. La conformité de ces avantures fut cause que mes camarades me surnommèrent le Diable Boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce sobriquet, qui m'est resté depuis ce temps-là. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train. Vous serez témoin de mon agilité.

Mais, ajouta-t-il, finissons cet entretien. Hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le Magicien y va bientôt monter, pour travailler à l'immortalité d'une belle Sylphide, qui le vient trouver ici toutes les nuits. S'il nous surprenoit, il ne manqueroit pas de me remettre en bouteille,

et il pourroit bien vous y mettre auſſi. Jettons auparavant par la fenêtre les morceaux de la phiole briſée, afin que l'Enchanteur ne s'apperçoive pas de mon élargiſſement.

Quand il s'en appercevroit après notre depart, dit Zambullo, qu'en arriveroit-il? Ce qu'il en arriveroit, répondit le Boiteux. Il paroît bien que vous n'avez pas lu le Livre de la *Contrainte*. Quand j'irois me cacher aux extrêmités de la Terre, ou de la Région qu'habitent les Salamandres enflammées; quand je deſcendrois chez les Gnomes, ou dans les plus profonds abymes des Mers, je n'y ſerois point à couvert de ſon reſſentiment. Il feroit des conjurations ſi fortes, que tout l'enfer en trembleroit. J'aurois beau vouloir lui déſobéir, je ſerois obligé de paroître, malgré moi, devant lui, pour ſubir la peine qu'il voudroit m'impoſer.

Cela étant, reprit l'ecolier, je crains fort que notre liaiſon ne ſoit pas de longue durée. Ce redoutable Négromancier découvrira bientôt votre fuite. C'eſt ce que je ne ſais point, repliqua l'eſprit, parce que nous ne ſavons pas ce qui doit arriver. Comment, s'écria Léandro Pérez, les Démons ignorent l'avenir? Aſſurément répartit le Diable; les perſonnes qui ſe fient à nous là-deſſus ſont de grandes dupes. C'eſt ce qui fait que les Devins et les Devineresſes diſent tant de ſottiſes, et en font tant faire aux femmes de qualité qui vont les conſulter ſur les événemens futurs. Nous ne ſavons que le paſſé et le préſent. J'ignore donc ſi le Magicien s'appercevra bientôt de mon abſence; mais j'eſpere que non. Il y a pluſieurs phioles ſemblables à celle où j'étois enfermé; il ne ſoupçonnera pas qu'elle y manque. Je vous dirai de plus, qu'il ne penſe point à moi; et quand il y penſeroit, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir; c'eſt le plus fier Enchanteur que je connoiſſe. Depuis le temps qu'il me tient priſonnier, il n'a pas daigné me parler une ſeule fois.

Quel homme? dit Don Cléofas. Qu'avez-vous donc fait pour vous attirer ſa haine? J'ai traverſé un de ſes deſſeins, repartit Aſmodée. Il y avoit une place vacante dans une certaine Académie: il prétendoit qu'un de ſes amis l'eût; je voulois la faire donner à un autre. Le Magicien fit un Taliſman compoſé des plus puiſſants caractere

racteres de la cabale ; moi je mis mon homme au ſervice d'un grand Miniſtre, dont le nom l'emporta ſur le Taliſman.

Après avoir parlé de cette ſorte, le Démon ramaſſa toutes les piéces de la phiole caſſée, et les jetta par la fenêtre.

Seigneur Zambullo, dit-il enſuite à l'ecolier, ſauvons-nous au plus vite ; prenez le bout de mon manteau, et ne craignez rien. Quelque perilleux que parût ce parti à Don Cléofas, il aima mieux l'accepter, que de demeurer expoſé au reſſentiment du Magicien, et il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable, qui l'emporta dans le moment.

Aſmodée n'avoit pas vanté ſans raiſon ſon agilité. Il fendit l'air, comme une fléche décochée avec violence, et s'alla percher ſur la Tour de *San Salvador*. Dès qu'il y eut pris pied, il dit à ſon Compagnon : He bien, Seigneur Léandro, quand on dit d'une rude voiture, que c'eſt une voiture de Diable, n'eſt il pas vrai que cette façon de parler eſt fauſſe ? Je viens d'en vérifier la fauſſeté, répondit poliment Zambullo. Je puis aſſurer que c'eſt une voiture plus douce qu'une litiere, et avec cela ſi diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer ſur la route.

Oh ça, reprit le Démon, vous ne ſavez pas pourquoi je vous amène ici. Je prétends vous montrer tout ce qui ſe paſſe dans Madrid. Et comme je veux débuter par ce quartier-ci, je ne pouvois choiſir un endroit plus propre à l'exécution de mon deſſein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maiſons, et malgré les ténébres de la nuit, le dedans va ſe découvrir à nos yeux. A ces mots, il ne fit ſimplement qu'étendre le bras droit, et auſſi-tôt tous les toits diſparurent. Alors l'ecolier vit comme en plein midi l'intérieur des maiſons ; de même, qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte.

Le ſpectacle étoit trop nouveau, pour ne pas attirer ſon attention toute entiere. Il promena ſa vue de toutes parts, et la diverſité des choſes qui l'environnoient, eut de quoi occuper long-tems ſa curioſité Seigneur Don Cléofas, lui dit le Diable, cette confuſion d'objets que vous regardez avec tant de plaiſir, eſt, à la vérité, très-agréable à contempler ; mais ce n'eſt qu'un amuſement frivole.

frivole. Il faut que je vous le rende utile, et pour vous donner une parfaite connoiſſance de la vie humaine je veux vous expliquer ce que font toutes ces perſonnes que vous voyez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, et vous révéler juſqu'à leurs plus ſecrètes penſées ?

Par où commencerons-nous ! Obſervons d'abord, dans cette maiſon à main droite, ce vieillard qui compte de l'or et de l'argent. C'eſt un Bourgeois avare. Son carroſſe, qu'il a eu preſque pour rien à l'inventaire d'un *Alcade de Corte*, eſt tiré par deux mauvaiſes mules qui ſont dans ſon écurie, et qu'il nourrit ſuivant la Loi des douze Tables, c'eſt-à-dire, qu'il leur donne tous les jours à chacune un livre d'orge. Il les traite comme les Romains traitoient leurs Eſclaves. Il y a deux ans qu'il eſt revenu des Indes, chargé d'une grande quantité de lingots, qu'il a changés en eſpeces. Admirez ce vieux fou. Avec quelle ſatisfaction il parcourt des yeux ſes richeſſes ! Il ne peut s'en raſſaſier. Mais prenez garde, en même-temps, à ce qui ſe paſſe dans une petite ſalle de la même maiſon. Y remarquez-vous deux jeunes garçon avec une vieille femme ? Oui, répondit Don Cléofas. Ce ſont apparemment ſes enfans ? Non, reprit le Diable, ce ſont ſes neveux qui doivent en hériter et qui dans l'impatience où ils ſont de partager ſes dépouilles, ont fait venir ſecrètement une Sorciere, pour ſavoir d'elle quand il mourra.

J'apperçois dans la maiſon voiſine deux tableaux aſſez plaiſants. L'un eſt une Coquette ſuranée, que ſe couche après avoir laiſſé ſes cheveux, ſes ſourcils, et ſes dents ſur ſa toilette. L'autre, un Galant ſexagénaire, qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté ſon œil et ſa mouſtache poſtiche, avec ſa perruque qui cachoit une tête chauve. Il attend que ſon valet lui ôte ſon bras et ſa jambe de bois pour ſe mettre au lit avec le reſte.

Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette maiſon une grande et jeune fille, faite à peindre. Qu'elle a l'air mignon ! Hé bien, reprit le Boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe, eſt ſœur ainée de ce galant qui va ſe coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille que vous admirez eſt une machine qui a épuiſé les méchaniques.

ques. Sa gorge et ſes hanches ſont artificielles, et il n'y a pas long-temps qu'étant allée au Sermon, elle laiſſa tomber ſes feſſes dans l'Auditoire. Néanmoins, comme elle ſe donne un air de Mineure, il y a deux jeunes Cavaliers qui ſe diſputent ſes bonnes graces. Ils en ſont même venus aux mains pour elle. Les enragés! Il me ſemble que je vois deux chiens qui ſe battent pour un os.

Jettez les yeux ſur cet Hôtel magnifique, pourſuivit le Démon; vous y verrez un Seigneur couché dans un ſuperbe appartement. Il a près de lui une caſſette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueuſement; car ils ſont d'une Dame qu'il adore, et qui lui fait faire tant de dépenſe, qu'il ſera bientôt réduit à ſolliciter une Vice-Royauté.

Si tout repoſe dans cet Hôtel, ſi tout y eſt tranquille, en récompenſe on ſe donne bien du mouvement dans la maiſon prochaine, à main gauche. Y démêlez-vous une Dame dans un lit de Damas rouge? C'eſt une perſonne de condition. C'eſt Donna Fabula qui vient d'envoyer chercher un Sage-femme, et qui va donner un héritier au vieux Don Torribio ſon mari, que vous voyez auprès d'elle. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de cet Epoux? Les cris de ſa chere moitié lui percent l'âme. Il eſt pénétré de douleur. Il ſouffre autant qu'elle. Avec quel ſoin et quelle ardeur il s'empreſſe à la ſecourir! Effectivement, dit Léandro, voilà un homme bien agité. Mais j'en apperçois un autre qui me paroît dormir d'un profond ſommeil dans la même maiſon, ſans ſe ſoucier du ſuccès de l'affaire. La choſe doit pourtant l'intéreſſer, reprit le Boiteux, puiſque c'eſt un domeſtique qui eſt la cauſe premiere des douleurs de ſa Maîtreſſe.

Examinons, dit Don Cléofas, ce qui ſe préſente à notre vue. Que ſignifient ces étincelles de feu qui ſortent de cette cave? C'eſt une des plus folles occupations des hommes, répondit le Diable. Ce perſonnage qui, dans cette cave, eſt auprès de ce fourneau embraſé, eſt un Souffleur. Le feu conſume peu-à-peu ſon riche patrimoine, et il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Entre nous, la pierre philoſophale n'eſt qu'une belle chimere, que j'ai moi-même forgée pour me jouer de l'eſprit humain,

main, qui veut paſſer les bornes qui lui ont été preſcrites.

J'apperçois dans la maiſon qui fait face à celle d'un Apothicaire, dit Zambullo, un homme qui ſe leve et s'habille à la hâte. Malepeſte, répondit l'eſprit ; c'eſt un Médecin qu'on appelle pour un affaire bien preſſante. On vient le chercher de la part d'un Prélat, qui depuis une heure qu'il eſt au lit a touſſé deux ou trois fois.

Portez la vue au-delà ſur la droite, et tâchez de découvrir dans un grenier, un homme qui ſe promene en chemiſe, à la ſombre clarté d'une lampe. J'y ſuis, s'écria l'ecolier, à telles enſeignes, que je ferois l'inventaire des meubles qui ſont dans ce galetas. Il n'y a qu'un grabat, un placet, et une table, et les murs me paroiſſent tout barbouillés de noir. Le perſonnage qui loge ſi haut eſt un Poëte, reprit Aſmodée, et ce qui vous paroît noir, ce ſont des vers tragiques de ſa façon, dont il a tapiſſé ſa chambre, étant obligé, faute de papier, d'écrire ſes Poëmes ſur le mur.

A le voir s'agiter et ſe démener comme il le fait en ſe promenant, dit Don Cléofas, je juge qu'il compoſe quelque ouvrage d'importance. Vous n'avez pas tort d'avoir cette penſée, repliqua le Boiteux : Il mit hier la derniere main à une tragédie intitulée, *Le Déluge univerſel*. On ne ſauroit lui reprocher qu'il n'a point obſervé l'unité de lieu, puiſque toute l'action ſe paſſe dans l'Arche de Noé.

Je vous aſſure que c'eſt une Piece excellente ; toutes les Bêtes y parlent comme des Docteurs. Il a deſſein de la dédier : il y a ſix heures qu'il travaille à l'Epître Dédicatoire. Il en eſt à la derniere phraſe en ce moment. On peut dire que c'eſt un chef-d'œuvre, que cette Dédicace : toutes les vertus morales et politiques, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illuſtre par ſes Ancêtres et par lui-même, n'y ſont point épargnées : jamais Auteur n'a tant prodigué l'encens. A qui prétend-il adreſſer un éloge ſi magnifique, reprit l'ecolier ? Il n'en fait rien encore, repartit le Diable ; il a laiſſé le nom en blanc. Il cherche quelque riche Seigneur, qui ſoit plus libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres. Mais les gens qui payent des Epîtres Dédicatoires, ſont bien rares aujourd'hui. C'eſt un défaut

faut dont les Seigneurs ſe ſont corrigés ; et par là, ils ont rendu un grand ſervice au public, qui étoit accablé de pitoyables productions d'eſprit, attendu que la plupart des Livres ne ſe faiſoient autrefois que pour le produit des Dédicaces.

A propos d'Epîtres Dédicatoires, ajouta le Démon, il faut que je vous rapporte un trait aſſez ſingulier. Une femme de la Cour ayant permis qu'on lui dédiât un ouvrage, en voulut voir la Dédicace avant qu'on l'imprimât ; et ne s'y trouvant pas aſſez bien louée à ſon gré, elle prit la peine d'en compoſer une de ſa façon, et de l'envoyer à l'Auteur pour la mettre à la tête de ſon Ouvrage.

Il me ſemble, s'écria Léandro, que voilà des vôleurs qui s'introduiſent dans une maiſon, par un balcon. Vous ne vous trompez point, dit Aſmodée ; ce ſont des vôleurs de nuit. Ils entrent chez un Banquier. Suivons-les de l'œil. Voyons ce qu'ils feront. Ils viſitent le comptoir. Ils fouillent partout. Mais le Banquier les a prévenus : Il partit hier pour la Hollande, avec tout ce qu'il avoit d'argent dans ſes coffres.

Conſidérez dans cette maiſon bourgeoiſe ce gros Bachelier. Il n'a pas ſon pareil au monde pour plaiſanter. Volumnius, ſi vanté par Ciceron pour ſes traits piquants et pleins de ſel, n'étoit pas ſi fin railleur. Ce bachelier, nommé par excellence dans Madrid le Bachelier *Domoſo*, eſt recherché de toutes les perſonnes de la Cour et de la Ville qui donnent à manger. C'eſt à qui l'aura. Il a un talent tout particulier pour réjouir les Convives. Il fait les délices d'une table. Auſſi va-t-il tous les jours dîner dans quelque bonne maiſon, d'où il ne revient qu'à deux heures après-minuit. Il eſt aujourd'hui chez le Marquis d'Alcanizas, où il n'eſt allé que par hazard. Comment, par hazard, interrompit Léandro ? Je vais m'expliquer plus clairement, repartit le Diable. Il y avoit ce matin ſur le midi, à la porte du Bachelier, cinq ou ſix carroſſes, qui venoient le chercher de la part de différents Seigneurs. Il a fait monter leurs pages dans ſon appartement, et leur a dit, en prenant un jeu de cartes ; Mes amis, comme je ne puis contenter tous vos Maîtres à la fois, et que je n'en veux point préférer un

aux

aux autres, ces cartes en vont décider. J'irai dîner chez le Roi de trefle.

Quel deſſein, dit Don Cléofas, peut avoir, de l'autre côté de la rue, certain Cavalier qui ſe tient aſſis ſur le ſeuil d'une porte : Attend-il qu'une Soubrette vienne, l'introduire dans la maiſon ? Non, non, repondit Asmodée. C'eſt un jeune Caſtillan qui ſait l'amour parfait. Il veut par pure galanterie, à l'exemple des Amans de l'Antiquité, paſſer la nuit à la porte de ſa Maîtreſſe. Il racle de temps en temps une guitarre, en chantant des Romances de ſa compoſition ; mais ſon Infante, couchée au ſecond étage, pleure, en l'écoutant, l'abſence de ſon rival.

Venons à ce bâtiment neuf, qui contient deux corps de logis ſéparés. L'un eſt occupé par le propriétaire, qui eſt ce vieux Cavalier, qui tantôt ſe promene dans ſon appartement, et tantôt ſe laiſſe tomber dans un fauteuil. Je juge, dit Zambullo, qu'il roule dans ſa tête quelque grand projet. Qui eſt cet homme-là ? Si l'on s'en rapporte à la richeſſe qui brille dans ſa maiſon, ce doit être un grand de la premiere claſſe. Ce n'eſt pourtant qu'un Contador, répondit le Démon. Il a vieilli dans des emplois très lucratifs. Il a quatre millions de bien. Comme il n'eſt pas ſans inquiétude ſur les moyens dont il s'eſt ſervi pour les amaſſer, et qu'il ſe voit ſur le point d'aller rendre ſes comptes dans l'autre monde, il eſt devenu ſcrupuleux. Il ſonge à bâtir un Monaſtere. Il ſe flatte qu'après une ſi bonne œuvre, il aura la conſcience en repos. Il a déja obtenu la permiſſion de fonder un Couvent : mais il n'y veut mettre que des Religieux qui ſoient tout enſemble chaſtes, ſobres, et d'un extrême humilité. Il eſt fort embarraſſé ſur le choix.

Oh ! oh ! s'écria l'ecolier, j'entends retentir l'air de cris et de lamentations. Viendroit-il d'arriver quelque malheur ? Voici ce que c'eſt, dit l'eſprit : deux jeunes Cavaliers jouoient enſemble aux cartes, dans ce tripot où vous voyez tant de lampes et de chandelles allumées. Ils ſe ſont échauffés ſur un coup, ont mis l'épée à la main, et ſe ſont bleſſés tous deux mortellement. Le plus âgé eſt marié, et le plus jeune eſt fils unique. Ils vont rendre l'âme. La femme de l'un, et le père de l'autre, avertis de ce funeſte accident, viennent d'arriver. Ils rempliſſent

remplissent de cris tout le voisinage. Malheureux enfant, dit le père en apostrophant son fils, qui ne sauroit l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu ? Combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûteroit la vie ? Je déclare que ce n'est pas ma faute si tu péris misérablement. De son côté, la femme se désespere. Quoique son époux ait perdu au jeu tout ce quelle lui a apporté en mariage, quoiqu'il ait vendu toutes les pierreries qu'elle avoit et jusqu'à ses habits, elle est inconsolable de sa perte. Elle maudit les cartes qui en sont la cause : elle maudit celui qui les a inventées ; elle maudit le tripot, et tous ceux qui l'habitent.

Je plains fort les gens que la fureur du jeu possede, dit Don Cléofas : ils ont souvent l'esprit dans une terrible situation. Graces au Ciel, je ne suis point adonné à ce vice-là. Vous en avez un autre qui le vaut bien, reprit le Démon. Est-il plus raisonnable, à votre avis, d'aimer les courtisanes ? Et n'avez-vous pas ce soir couru risque d'être tué par des spadassins ? J'admire Messieurs les hommes ! Leurs propres défauts leur paroissent des minuties, au lieu qu'ils regardent ceux d'autrui avec un microscope.

Il faut encore, ajouta-t-il, que je vous présente des images tristes. Voyez dans une maison à deux pas du tripot, ce gros homme étendu sur un lit. C'est un malheureux Chanoine, qui vient de tomber en apoplexie. Son valet et sa petite niece, bien loin de lui donner du secours, le laissent mourir, et se saisissent de ses meilleurs effets, qu'ils vont porter chez des receleurs ; après quoi, ils auront tout le loisir de pleurer et de lamenter.

Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on ensévelit ? Ce sont deux frères. Ils étoient malades de la même maladie ; mais ils se gouvernoient différemment : l'un avoit une confiance aveugle en son médecin ; l'autre a voulu laisser agir la nature. Ils sont morts tous les deux : celui-là, pour avoir pris tous les remedes de son Docteur ; et celui-ci, pour n'avoir rien voulu prendre. Cela est fort embarassant, dit Léandro. Eh ! que faut-il donc que fasse un pauvre malade ? C'est ce que je ne puis vous apprendre, répondit le Diable. Je sais bien

qu'il y a de bons remedes ; mais je ne ſais s'il y a de bons médecins.

Changeons de ſpectacle, pourſuivit-il. J'en ai de plus divertiſſants à vous montrer. Entendez-vous dans la rue un Charivari ? Une veuve de ſoixante ans a épouſé ce matin un Cavalier de dix-ſept. Tous les rieurs du quartier ſe ſont ameutés pour célébrer ces noces par un concert bruyant de baſſins, de poeles et de chaudrons. Vous m'avez dit, interrompit l'écolier, que c'étoit vous qui feſiez les mariages ridicules : cependant vous n'avez point de part à celui-là. Non vraiment, repartit le Boiteux ; je n'avois garde de le faire, puiſque je n'étois pas libre. Mais quand je l'aurois été, je ne m'en ſerois pas mêlé. Cette femme eſt ſcrupuleuſe. Elle ne s'eſt remariée, que pour pouvoir goûter ſans remords des plaiſirs qu'elle aime. Je ne forme point de pareilles unions. Je me plais bien davantage à troubler les conſciences, qu'à les rendre tranquilles.

Malgré le bruit de cette burleſque ſérénade, dit Zambullo, un autre, ce me ſemble, frappe mon oreille. Celui que vous entendez en dépit du Charivari, répondit le Boiteux, part d'un cabaret, où il y a un gros Capitaine Flamand, un Chantre François, et un Officier de la Garde Allemande, qui chantent en *trio*. Ils ſont à table depuis huit heures du matin ; et chacun d'eux s'imagine qu'il y va de l'honneur de ſa nation d'enivrer les deux autres.

Arrêtez vos regards ſur cette maiſon iſolée vis-à-vis celle du Chanoine ; vous verrez trois fameuſes Gallicienes, qui ſont la débauche avec trois hommes de la Cour. Ah ! qu'elles me paroiſſent jolies ! s'écria Don Cléofas. Je ne m'étonne pas ſi les Gens de qualité les courent. Qu'elles ſont bien amoureuſes d'eux ! Que vous êtes jeune, repliqua l'Eſprit ! vous ne connoiſſez gueres ces ſortes de Dames. Elles ont le cœur encore plus fardé que le viſage. Quelques démonſtrations qu'elles faſſent, elles n'ont pas la moindre amitié pour ces Seigneurs. Elles en ménagent un pour avoir ſa protection, et les deux autres pour en tirer des contrats de rente. Il en eſt de même de toutes les coquettes. Les hommes ont beau ſe ruiner pour elles, ils n'en ſont pas plus aimés. Au contraire, tout payeur eſt traité comme un mari.

C'eſt

C'eſt une regle que j'ai établie dans les intrigues amoureuſes. Mais laiſſons ces Seigneurs ſavourer des plaiſirs qu'ils achetent ſi chers, pendant que leurs valets, qui les attendent dans la rue, ſe conſolent dans la douce eſpérance de les avoir *gratis*.

Changeons de ſpectacle, dit Aſmodée. Tournons-nous du coté des priſons, où il y a un grand nombre de coupables et d'innocents. Il faut que je vous montre quelques priſonniers de ces deux eſpèces, et que je vous diſe pourquoi on les retient dans les fers.

Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite, quatre hommes couchés dans ces deux mauvais lits. L'un eſt un cabaretier, accuſé d'avoir empoiſonné un étranger qui creva l'autre jour dans ſa taverne. On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt; l'Hôte ſoutient que c'eſt la quantité; et il ſera cru en juſtice, car l'étranger étoit Allemand. Eh! qui a raiſon, du Cabaretier ou de ſes accuſateurs, dit Don Cléofas? La choſe eſt problématique, repondit le Diable. Il eſt bien vrai que le vin étoit frélaté; mais ma foi, le Seigneur Allemand en a tant bu, que les juges peuvent en conſcience remettre en liberté le cabaretier.

Le ſecond priſonnier eſt un aſſaſſin de profeſſion, un de ces ſcélerats qu'on appelle *Volcurs*, et qui, pour quatre ou cinq piſtoles, prêtent obligeamment leur miniſtere à tous ceux qui veulent faire cette dépenſe pour ſe débarraſſer de quelqu'un ſecrètement. Le troiſieme un Maître à danſer, qui s'habille comme un Petit-Maître, et qui a fait faire un mauvais pas à une de ſes ecolieres. Et le quatrieme, un galant qui a été ſurpris la ſemaine paſſée par la *Ronda*, dans le temps qu'il montoit par un balcon à l'apartement d'une femme qu'il connoit; et dont le mari eſt abſent. Il ne tient qu'à lui de ſe tirer d'affaire, en déclarant ſon commerce amoureux; mais il aime mieux paſſer pour un voleur, et s'expoſer à perdre la vie, que de compromettre l'honneur de ſa Dame.

Voilà un Amant bien diſcret, dit l'ecolier! Il faut avouer que notre Nation l'emporte ſur les autres, en fait de galanterie. Je vais parier qu'un François, par exemple, ne ſeroit pas capable, comme nous, de ſe laiſſer pendre par diſcretion. Non, je vous aſſure, dit le Dia-

ble : il monteroit plutôt exprès à un balcon, pour déshonorer une femme qui auroit des bontés pour lui.

Dans un cabinet auprès de ces quatre hommes, poursuivit-il, eſt une fameuſe ſorciere, qui a la réputation de ſavoir faire des choſes impoſſibles. Par le pouvoir de ſon art, de vieilles Douairieres trouvent, dit-on, de jeunes gens qui les aiment but à but ; les maris deviennent fideles à leurs femmes, et les coquettes véritablement amoureuſes des riches cavaliers qui s'attachent à elles. Mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne poſſede point d'autre ſecret que celui de perſuader qu'elle en a, et de vivre commodément de cette opinion. Le Saint Office réclame cette créature-là, qui pourroit bien être brûlée au premier Acte de Foi.

Au deſſous du cabinet, il y a un cachot noir, qui ſert de gîte à un jeune cabaretier. Encore un Hôte de taverne, s'écria Léandro ! Ces ſortes de gens-là veulent-ils donc empoiſonner tout le monde ? Celui-ci, reprit Aſmodée, n'eſt pas dans le même cas. On arrêta ce miſérable avant hier, et l'Inquiſition le réclame auſſi. Je vais en peu de mots vous dire le ſujet de ſa détention.

Un vieux Soldat, parvenu par ſon courage, ou plutôt par ſa patience, à l'emploi de Sergent dans ſa compagnie, vint faire des recrues à Madrid. Il alla demander un logement dans un cabaret. On lui dit qu'il y avoit à la vérité des chambres vuides, mais qu'on ne pouvoit lui en donner aucune, parcequ'il revenoit toutes les nuits dans la maiſon un eſprit qui maltraitoit fort les etrangers, quand ils avoient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le Sergent : Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra. Donnez-moi de la lumiere, du vin, une pipe et du tabac, et ſoyez ſans inquiétude ſur le reſte. Les eſprits ont de la conſidération pour les gens de guèrre, qui ont blanchi ſous le harnois.

On mena le Sergent dans une chambre, puiſqu'il paroiſſoit ſi réſolu, et on lui porta tout ce qu'il avoit demandé. Il ſe mit à boire et à fumer. Il étoit déjà plus de minuit, que l'Eſprit n'avoit point encore troublé le profond ſilence qui regnoit dans la maiſon. On eût dit qu'effectivement il reſpectoit ce nouvel hôte. Mais entre une heure et deux, le grivois entendit tout-à coup un

bruit

Bruit horrible, comme de ferrailles, et vit bientôt entrer dans sa chambre un fantôme épouvantable, vêtu de drap noir, et tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur ne fut nullement ému de cette apparition. Il tira son épée, s'avança vers l'esprit, et lui en déchargea du plat sur la tête un assez rude coup.

Le fantôme, peu accoutumé à trouver des hôtes si hardis, fit un cri, et remarquant que le soldat se préparoit à recommencer, il se prosterna très humblement devant lui, en disant: De grace, Seigneur Sergent, ne m'en donnez pas davantage. Ayez pitié d'un pauvre diable, qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence. Je vous en conjure par Saint Jacques, qui étoit, comme vous, un grand heros. Si tu veux conserver ta vie, répondit le soldat, il faut que tu me dises qui tu es, et que tu me parles sans déguisement: Ou bien, je vais te fendre en deux, comme les Chevaliers du temps passé fendoient les Géans qu'ils rencontroient. A ces mots, l'esprit, voyant à qui il avoit affaire, prit le parti d'avouer tout.

Je suis, dit-il au Sergent, le Maître garçon de ce cabaret; je m'appelle Guillaume. J'aime Juanilla, qui est la fille unique du logis, et je ne lui déplais pas. Mais comme son père et sa mère ont en vue une alliance plus relevée que la mienne, pour les obliger à me choisir pour gendre, nous sommes convenus, la petite fille et moi, que je ferois toutes les nuits le personnage que je fais. Je m'enveloppe le corps d'un long manteau noir, et je me pends au cou une chaine de tourne-broche, avec laquelle je cours toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, en faisant tout le bruit que vous avez entendu. Quand je suis à la porte de la chambre du Maître et de la Maîtresse, je m'arrête, et m'écrie: *N'espérez pas que je vous laisse en repos, que vous n'ayez marié Juanilla avec votre Maître-garçon.*

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte grosse et cassée, je continue mon carrillon, et j'entre ensuite par une fenêtre dans un cabinet où Juanilla couche seule, et je lui rends compte de ce que j'ai fait. Seigneur Sergent, continua Guillaume, vous jugez bien que je vous dis la vérité. Je sais qu'après cet aveu, vous pouvez me perdre, en apprenant à mon Maître ce qui se

peſſe ; mais ſi vous voulez me ſervir, au lieu de me rendre ce mauvais office, je vous jure que ma reconnoiſſance—Eh ! quel ſervice peux-tu attendre de moi ? interrompit le ſoldat. Vous n'avez, reprit le jeune homme, qu'à dire demain, que vous avez vu l'eſprit, et qu'il vous a fait ſi grande peur—Comment, Ventrebleu, grande peur, interrompit encore le grivois ! Vous voulez que le Sergent Annibal Antonio Quebrantador aille dire qu'il a eu peur ? J'aimerois mieux que cent mille diables m'euſſent—Cela n'eſt pas abſolument néceſſaire, interrompit à ſon tour Guillaume ; et après tout, il m'importe peu de quelle façon vous parliez, pourvu que vous ſecondiez mon deſſein. Lorſque j'aurai épouſé Juanilla, et que je ſerai établi, je promets de vous régaler tous les jours pour rien, vous et tous vos amis. Vous êtes ſéduiſant, Monſieur Guillaume, s'écria le grivois ! Vous me propoſez d'appuyer une fourberie ; l'affaire ne laiſſe pas d'être ſérieuſe ; mais vous vous y prenez d'une manière qui m'étourdit ſur les conſéquences. Allez, continuez de faire du bruit, et d'en rendre compte à Juanilla. Je me charge du reſte.

En effet, dès le lendemain matin le Sergent dit à l'hôte et à l'hôteſſe : J'ai vu l'eſprit. Je l'ai entretenu. Il eſt très raiſonnable. Je ſuis, m'a-t-il dit, le biſayeul du Maître de ce cabaret. J'avois une fille que je promis au père du grand père de ſon garçon. Néanmoins, au mépris de ma foi, je la mariai à un autre ; et je mourus peu de temps après. Je ſouffre depuis ce temps-là. Je porte la peine de mon parjure ; et je ne ſerai point en repos que quelqu'un de ma race n'ait épouſé une perſonne de la famille de Guillaume. C'eſt pourquoi je reviens toutes les nuits dans cette maiſon. Cependant j'ai beau dire que l'on marie enſemble Juanilla et le Maître-garçon ; le fils de mon petit-fils fait la ſourde oreille, auſſi bien que ſa femme. Mais dites-leur, s'il vous plaît, Seigneur Sergent, que s'ils ne font au-plutôt ce que je déſire, j'en viendrai avec eux aux voies de fait. Je les tourmenterai l'un et l'autre d'une étrange façon.

L'hôte étoit un homme aſſez ſimple, il fut ébranlé de ce diſcours ; et l'hôteſſe encore plus foible que ſon mari, croyant déjà voir le Revenant à ſes trouſſes, conſentit à ce mariage, qui ſe fit dès le jour ſuivant. Guillaume

peu

peu de temps après s'établit dans un autre quartier de la Ville. Le Sergent Quebrantador ne manqua pas de le visiter fréquemment ; et le nouveau cabaretier, par reconnoissance, lui donna d'abord du vin à discrétion : ce qui plaisoit si fort au grivois, qu'il menoit tous ses amis à ce cabaret. Il y faisoit même ses enrolements, et y enfermoit la recrue.

Mais enfin, l'Hôte se lassa d'abreuver tant de gosiers altérés. Il dit sur cela sa pensée au Soldat, qui, sans songer qu'effectivement il passoit la convention, fut assez injuste pour traiter Guillaume de petit ingrat. Celui-ci répondit : l'autre repliqua, et la conversation, finit par quelques coups du plat d'épée, que le Cabaretier reçut. Plusieurs passants voulurent prendre le parti du bourgeois. Quebrantador en blessa trois ou quatre, et n'en seroit pas demeuré là, si tout-à coup il n'eût été assailli par une foule d'Archers qui l'arrêtèrent comme un perturbateur du repos public. Ils le conduisirent en prison, où il a déclaré tout ce que je viens de vous dire ; et sur sa déposition, la Justice s'est aussi emparée de Guillaume. Le beau-pere demande que le mariage soit cassé, et le Saint Office informé, que Guillaume a de bons effets, veut connoître de cette affaire.

Vive Dieu, dit Don Cléofas la sainte Inquisition est bien alerte ? Sitôt qu'elle voit le moindre jour à tirer quelque profit—Doucement, interrompit le Boiteux ; gardez-vous bien de vous lâcher contre ce Tribunal. Il a des espions par tout. On lui rapporte jusqu'à des choses qui n'ont jamais été dites. Je n'ôte en parler moi-même qu'en tremblant.

Au-dessus de l'infortuné Guillaume, dans la premiere chambre à gauche, il y deux hommes dignes de votre pitié. L'un est un jeune valet de chambre, que la femme de son maître traitoit en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit ensemble. La femme aussitôt se met à crier au secours, et dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre malheureux, qui, selon toutes les apparences, sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse.

Le compagnon du valet de chambre, encore moins coupable que lui, est sur le point de perdre aussi la vie. Il est Ecuyer d'une Ducheſſe à qui l'on a volé un gros diamant,

diamant. On l'accuſe de l'avoir pris. Il aura demain la queſtion, où il ſera tourmenté juſqu'à ce qu'il confeſſe avoir fait le vol ; et toutefois la perſonne qui en eſt l'auteur, eſt une femme de chambre favorite qu'on n'oſeroit ſoupçonner.

Ah ! Seigneur Aſmodée, dit Léandro, rendez, je vous prie, ſervice à cet Ecuyer. Son innocence m'intéreſſe pour lui. Dérobez-le, par votre pouvoir, aux injuſtes et cruels ſupplices qui le menacent. Il mérite que... Vous n'y penſez pas, Seigneur Ecolier, interrompit le Diable : pouvez-vous demander que je m'oppoſe à une action inique, et que j'empêche un innocent de périr ? C'eſt prier un procureur de ne pas ruiner une veuve ou un orphelin.

Oh ! s'il vous plaît, ajouta-t-il, n'exigez pas de moi que je faſſe quelque choſe qui ſoit contraire à mes intérêts, à moins que vous n'en tiriez un avantage conſidérable. D'ailleurs, quand je voudrois délivrer ce priſonnier, le pourrois-je ? Comment donc, repliqua Zambullo, eſt-ce que vous n'avez pas la puiſſance d'enlever un homme de la priſon ? Non certainement, repartit le Boiteux. Si vous aviez lu l'Enchiridion, ou Albert le Grand, vous ſauriez que je ne puis, non plus que mes confreres, mettre un priſonnier en liberté. Moi-même ſi j'avois le malheur d'être entre les griffes de la Juſtice, je ne pourrois m'en tirer qu'en finançant.

Dans la chambre prochaine, du même côté, loge un Chirurgien convaincu d'avoir, par jalouſie, fait à ſa femme une ſaignée comme celle de Sénéque. Il a eu aujourdui la queſtion, et après avoir confeſſé le crime dont on l'accuſoit, il a déclaré que depuis dix ans, il s'eſt ſervi d'un moyen aſſez nouveau pour ſe faire des pratiques. Il bleſſoit la nuit les paſſants avec une bayonnette, et ſe ſauvoit chez lui par une petite porte de derriere. Cependant le bleſſé pouſſoit des cris, qui attiroient les voiſins à ſon ſecours. Le Chirurgien y accouroit lui-même comme les autres, et trouvant un homme noyé dans ſon ſang, il le feſoit porter dans ſa boutique, où il le panſoit de la même main dont il l'avoit frappé.

Quoique ce Chirugien cruel ait fait cette déclaration, et qu'il mérite mille morts, il ne laiſſe pas de ſe flatter qu'on lui fera grace, et c'eſt ce qui pourra fort bien arriver,

river, parce qu'il eſt parent de Madame le Remueuſe de l'Infant. Outre cela, je vous dirai qu'il a chez lui une eau qui a la vertu de blanchir la peau, et de faire d'un viſage décrépit une face enfantine : et cette eau incomparable ſert de fontaine de jouvence à trois Dames du Palais, qui ſe ſont jointes enſemble pour le ſauver. Il compte ſi fort ſur leur crédit, ou ſi vous voulez, ſur ſon eau, qu'il s'eſt endormi tranquillement, dans l'eſpérance qu'à ſon reveil, il recevra l'agréable nouvelle de ſon élargiſſement.

J'apperçois ſur un grabat, dans la même chambre, dit l'ecolier, un autre homme qui dort, ce me ſemble, auſſi d'un ſommeil paiſible. Il faut que ſon affaire ne ſoit pas bien mauvaiſe. Elle eſt fort délicate, répondit le Démon. Ce Cavalier eſt un Gentilhomme Biſcayen, qui s'eſt enrichi d'un coup d'eſcopette : et voici comment. Il y a quinze jours que, chaſſant dans une forêt avec ſon frere aîné, qui jouiſſoit d'un revenu conſidérable, il le tua par malheur, en tirant ſur des perdreaux. L'heureux *quiproquo* pour un Cadet, s'écria Don Cléofas en riant ? Oui, reprit Aſmodée ; mais les Collatéraux, qui voudroient bien s'approprier la ſucceſſion du défunt, pourſuivent en Juſtice ſon meurtrier, qu'ils accuſent d'avoir fait le coup pour devenir unique héritier de ſa famille. Il s'eſt de lui-même conſtitué priſonnier ; et il paroît ſi affligé de la mort de ſon frère, qu'on ne ſauroit imaginer qu'il ait eu intention de lui-ôter la vie. Et n'a-t il effectivement rien à ſe reprocher là-deſſus, que ſon peu d'adreſſe, repliqua Léandro ? Non repartit le Boiteux : il n'a pas eu une mauvaiſe volonté. Mais lorſqu'un fils aîné poſſede tout le bien d'une maiſon, je ne lui conſeille pas de chaſſer avec ſon cadet.

# AVANTURES DE TELEMAQUE,

## FILS D'ULYSSE.

## LIVRE PREMIER.

*Télémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos, et à Lacedemone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchise; le secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste dans une invasion de barbares, et le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.*

CALYPSO † ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse ‡. Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus de son chant. Les nymphes, qui la servoient, n'ôsoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit

† Calypso, déesse, fille d'Atlas et de Thétis, étoit Reine, de l'île Ogygie, où elle reçut Ulysse après son naufrage. Son nom vient du verbe καλυπτω, cacher, et signifie *Déesse du secret*; ce qui marque, ou qu'Ulysse, s'est encore perfectionné chez Calypso dans l'art de dissimuler, qu'il possedoit dèjà; ou simplement, qu'il y est demeuré caché long-tems, sans qu'on sût ce qu'il etoit devenu.

‡ Ulysse fils de Laerte et d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il épousa Pénelope fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le siége de Troie, il erra dix ans sur les mers, avant que de revoir sa patrie; et ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'île Ogygie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalousie des autres Dieux. *Homer, Odyss. liv. 5.*

bordoit ſon île *. Mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, lui feſoient rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer, qu'elle arroſoit de ſes larmes, et elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout à coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pieces, des rames écartées ça et là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flotant ſur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé; l'autre quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe. Il avoit ſa douceur et ſa fierté, avec ſa taille et ſa démarche majeſtueuſe. La Déeſſe comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros; mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable, dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plait; et Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor †, ne vouloit pas être connue de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage, qui mettoit dans ſon île le fils d'Ulyſſe

* L'île Ogygie, appellée auſſi *Gaulos*, eſt un peu au deſſus de Malite ou Malte, entre le rivage d'Afrique et le promontoire de Sicile appellée *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'île de Caude ou Goude, qui eſt voiſine de Crete.

† Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour éterniſer ſon nom, l'a placé dans l'Odyſſée par reconnoiſſance, parce qu'etant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, et ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de ſoin de lui. Homere en fait un des plus fideles amis d'Ulyſſe, et celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le ſoin de ſa maiſon. L'auteur de Télémaque continue la même fiction; et comme cet ouvrage étoit deſtiné à l'inſtruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit precèpteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle même, deguiſée ſous la forme de ce vieillard, pour donner plus de poids à ſes preceptes, qui ſont dignes en effet de la plus haute ſageſſe.

d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon père. Elle s'avance vers lui et ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : D'où vous vient lui dit elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir, ſous ces paroles menaçantes, la joie de ſon coeur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui repondit : O vous ! qui que vous ſoyez, mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une Divinité), ſeriez vous inſenſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon père à la merci des vents et des flots, a vu briſer ſon navire contre vos rochers ? Quel eſt donc votre père que vous cherchez ? reprit la Déeſſe. Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télémaque. C'eſt un des rois qui ont, après un ſiége de dix ans, reverſé la fameuſe Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grece et dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, et plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui. Penelope ſa femme, et moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il eſt : mais, que dis-je ! peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; et ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée et attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe et d'eloquence, ne pouvoit raſſaſier ces yeux en le regardant, et elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre père ; mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous ferez ma conſolation dans cette ſolitude, et je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouir.

Télémaque ſuivit la Déeſſe environnée d'une foule de jeunes nymphes, au deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes au deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pour-

pourpre de sa robe longue et flotante, ses cheveux noués par derriere négligement, mais avec grace ; le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de recailles et de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline. De là on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une riviere, où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, et de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les divers canaux, que formoient les îles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source.

et ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines et des montagnes, qui ſe perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampres verds, qui pendoient en feſtons. Le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, et la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grénadier, et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en feſoient un grand jardin.

Calypſo ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Repoſez-vous ; vos habits ſont mouillés ; il eſt tems que vous en changiez. Enſuite nous vous revérrons, et je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus ſecret et le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtés, et elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur éffaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme en conſiderant cette magnificence.

Mentor lui dit, d'un ton grave : Eſt-ce donc là, ô Télémaque, ſes pénſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre pere, et à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe et de la gloire. La gloire n'eſt due qu'à un cœur, qui ſait ſouffrir la peine, et fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la moleſſe et la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et effeminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux. Craignez ſes trompeuſes douceurs plus que

les

les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse. Elle se promet tout d'elle-même. Quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre. Elle se confie légerement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flateuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce poison caché. Defiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendoit. Les nymphes, avec leurs cheveux treſſés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, et que l'automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les géants, puis les amours de Jupiter et de Semélé, la naissance de Bacchus, et son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Atalante et de Hippomene, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides. Enfin la guèrre de Troie fut aussi chantée ; les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La premiere des nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes, qui coulèrent le long de ses joues, donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi : Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec

quelle faveur je vous reçois. Je ſuis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île, ſans être puni de ſa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous. Mais hélas ! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette île. Il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages *. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'île d'Ithaque après lui. Conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avantures dans la caverne du Cyclope Polypheme †, et chez Antiphates Roi des Leſtrigons ‡. Elle n'oublia pas ce qui

* La cauſe de ſon impatience étoit ſon amour pour ſa femme Penelope, dont l'image l'occupoit nuit et jour. Il l'aimoit ſi éperdument, qu'il contrefit l'inſenſé, pour ne pas aller au ſiege de Troie ; mais ſa ruſe fut decouverte.

† On peut voir dans le 9me livre de l'Odyſſée la deſcription de cette caverne, qui étoit dans la Sicile : Comment Ulyſſe et ſes campagnons s'y trouvèrent enfermés : De quelle maniere ils crevèrent l'oeil au géant Polypheme, après avoir lié ſes forces par le vin ; et comment ils en ſortirent, en ſe liant eux-mêmes ſous le ventre des plus forts beliers de ſon troupeau.

‡ Les Leſtrigons ſéſoient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement Formies, ſur la côte de la Campanie ; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom ſignifie *dévorateur*, etant tiré de *labama*, qui veut dire *dévorer*. Ulyſſe perdit chez eux quelques uns de ſes compagnons, qui furent dévorés par ces peuples. *Odyſſ. liv.* 10.

qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé fille du Soleil *, et les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charybde †. Elle représenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens ‡.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, et la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage. Elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles avantures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde



* L'île de Circé s'appelloit *Æœa* ou *Circeii*, qui est une montagne fort voisine de Formies : Homere l'appelle une île, parce que la mer et les marais qui l'environnent en font une presque-île. Les compagnons d'Ulysse y furent changés en pourceaux. *Ibid. liv.* 12.

† Scylle et Charybde sont deux roches placés à l'entrée du détroit de la Sicile, du côté de Pelore ; la 1. sur la côte d'Italie, et la 2. sur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors, mais on s'en moque aujourd'hui que la navigation est beaucoup plus perfectionée. Ulysse y perdit encore six de ces compagnons. *Ibid.*

‡ L'île des Phéaciens est Corcyre ou Corfou, appellée anciennement *Scherie*. Elle est vis-à-vis du continent d'Epire. Les Phéniciens l'avoient nommée *Scherie* de *schara*, qui signifie *lieu de négoce*.

de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-tems. Enfin il ne put lui réſiſter, et il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiége de Troie, des nouvelles de mon père. Les amants de ma mère Penelope furent ſurpris de mon départ *. J'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor †, que je vis à Pylos, ni Menelas ‡, qui me reçut avec amitié dans Lacedemone, ne purent m'apprendre ſi mon père étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens et dans l'incertitude, je me reſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein. Il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, géants monſtreux qui dévorent les hommes ; de l'autre la flotte d'Enée et des Troyens, qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grecs : mais ſurtout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque ; peut-être que votre père, aimé des Dieux, y ſera auſſitôt que vous. Mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grece un Roi auſſi digne de regner, que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires ; mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter. Je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ſes conſeils ; et les Dieux permirent

* L'Extrême beauté de Penelope avoit attiré auprès d'elle pluſieurs princes, qui prétendoient l'epouſer, croyant Ulyſſe mort.

† Neſtor, fils de Nelée et de Chloride, fut un des Rois qui allérent au ſiége de Troie ; il y mena une flotte de XC vaiſſeaux.

‡ Menelas étoit fils d'Atrée et d'Æurope : il avoit épouſé Helene, fille de Jupiter et de Leda, dont l'enlevement fut cauſe de la guèrre de Troie.

vent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin : mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et ſatisfaites ma curioſité. Télémaque reprit ainſi :

Nous eumes aſſez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fumes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçumes d'autres vaiſſeaux expoſés au même péril, et nous reconnumes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſidérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non ſeulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'eſt vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en ſouriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il ſuffit que vous la ſentiez, et qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos deſirs ; mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être. Maintenant, il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre. Mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe, montrez un coeur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La

La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent. Mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux, qui étoit presque semblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables. Il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passames au milieu de leur flotte. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous demeurames un peu derriere; et pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fimes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivames en effet. Mais ce que nous cherchions n'étoit guères moins funeste que la flotte qui nous fesoit fuir. Nous trouvames sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceste † sorti de Troie. A peine fumes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brulent notre vaisseau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons; ils ne reservent que Mentor et moi, pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, et notre mort n'étoit

† Aceste fils de Crinise, fleuve de Sicile, et d'Egeste, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchise et Enée lorsqu'ils alloient en Italie. *Virgil. Eneid. liv.* 5.

toit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui, tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévere quel étoit notre pays, et le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Heſperie, et notre patrie n'eſt pas loin de là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'écouter d'avantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque fils du ſage Ulyſſe Roi des Ithaciens : je cherche mon père dans toutes les mers ; ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez moi la vie que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troie. O fils d'Ulyſſe ! me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités ſur les rivages du noir Cocyte ; vous, et celui qui vous mene, vous périrez. En même-tems un vieillard de la troupe propoſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe †. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce héros : Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, et on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe : on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compaſſion ne pouvoit garantir notre

† Le tombeau d'Anchiſe étoit ſur le Mont Eryce ; ce furent Aceſte et Enée qui l'y enſevelirent.

notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au Roi, lui dit.

O Aceſte ! ſi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages et de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples barbares, que viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir : mettez vos peuples ſous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours ; ſi au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſperités. En même-tems il retarda le ſacrifice, et donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les bœuffs mugiſſants et les brebis bélantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens, qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiere ; puis on apperçut

apperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himériens *, peuples féroces, avec les nations qui habitent ſur les monts Nebrodes, et ſur le ſommet d'Agragas, où regne un hyver que les Zephyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves et leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor, J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fideles; les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver: je n'attends pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combatants. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les ſoldats d'Aceſte: il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près; mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſembloit dans le combat à l'immortelle Egide †. La mort couroit de rang en rang par-tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faime dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il dechire, il égorge, il nage dans le ſang; et les bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblants, pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris et déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'example et par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point

* La Ville d'Himere étoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très floriſſante pendant cent quarante ans, au bout deſquels elle fut ruïnée par les Carthaginois ſous la conduite d'Annibal, environ quatre cents ans avant J. C.

† L'Egide étoit le bouclier de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie *chevre*, parce que ce Dieu fut nourri par la chevre Amalthée, et qu'il couvrit enſuite ſon bouclier de ſa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Meduſe, dont le ſeul aſpect métamorphoſoit les hommes en rochers,

point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi : il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi, car ce peuple venoit d'une race de géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage et brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, et je lui fit vomir en expirant des torrents d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, et je revins trouver Aceſte. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pieces, et pouſſa les fuyards juſque dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſperé fit regarder Mentor comme un homme chéri et inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance nous avertit, qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſents, et nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſés ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque : mais les Dieux, qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

*Fin du Premier Livre.*

LIVRE

## LIVRE SECOND.

*Télémaque raconte, qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sesostris, et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, et la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute, que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis; que Termosiris prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admete; que Sesostris avoit enfin apris tout ce qu'il fesoit de merveilleux parmi les bergers; qu'il l'avoit rapellé, étant persuadé de son innocence, et lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs: qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Bochoris qui périt dans un combat contre ses sujets revoltés et secourus par les Tyriens.*

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Sesostris, qui regnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes; et ils avoient fourni des troupes à son frere, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sesostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Pheniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre sembloient fuir derriere nous, et se perdre dans les nues. En même-tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flotante. Les Pheniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner: mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres; le vent les favorisoit;

leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, et nous emmenent priſonniers en Egypte.

En vain je leur repréſentai, que nous n'étions pas Pheniciens: à peine daignerent ils m'écouter. Ils nous regarderent comme des eſclaves dont les Pheniciens trafiquoient, et ils ne ſongerent qu'au profit d'une telle priſe. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchiſſent par le mêlange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte preſque auſſi baſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'île de Pharos, voiſine de la ville de No. De là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux ſur les deux rivages, ſans appercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſituées, des terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée ſans ſe répoſer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoint accablés ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein, des bergers qui feſoient répéter les doux ſons de leurs flûtes, et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage Roi! il eſt dans l'abondance; il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez regner, et faire la joie de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſeder le royaume de votre pere. Aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaiſir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix et la joie, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon Roi qui leur a fait ces riches préſents. Les Rois qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre, et qu'à abattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis, ſont les fléaux du genre humain. Ils ſont craints comme ils le veulent être; mais ils ſont haïs, déteſtés; et ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor, Hélas! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit regner.

ner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Penelope : et quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe : mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écrioit-il ! Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous revérrez un jour l'île d'Ithaque et Penelope : vous vérrez même dans ſa premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abatre, et qui, dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, et lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-tems.

Enſuite Mentor me feſoit remarquer la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfants qu'on accoûtumoit à l'obeiſſance, au travail, à la ſobrieté, à l'amour des arts ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion, le deſintéreſſement, le deſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux, que chaque pere inſpiroit à ſes enfants. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le ſien dans ſa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéit; mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs; cha-

cun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, et je ſentois renaitre mon courage au fond de mon cœur, à méſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fumes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thebes, pour être préſentés au Roi Seſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontames donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, et plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grece. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts et pour la ſureté publique. Les places ſont ornées de fontaines et d'obeliſques; les temples ſont de marbre, et d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville : on n'y voit que colomnes de marbre, que pyramides et obeliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or et d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris dirent au Roi, que nous avions été trouvés dans un navire Phenicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures reglées, tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, et ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs et des manieres des peuples éloignés. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous preſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire, tenant en main un ſceptre d'or; il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majeſté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience et une ſageſſe qu'on admiroit ſans flaterie. Après avoit travaillé toute la journée à regler les affaires, et à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavants, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité.

On

On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, et de s'être confié à un de ſes ſujets que je vous dépeindrai tout-à-l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe et de ma douleur. Il me demanda ma patrie et mon nom; nous fumes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis: O grand Roi! vous n'ignorez pas le ſiége de Troie, qui a duré dix ans, et ſa ruine, qui a coûté tant de ſang à toute la Grece: Ulyſſe mon pere a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre ſur toutes les mers, ſans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui eſt ſon royaume: je le cherche; et un malheur, ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere et à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfants, et leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon pere.

Seſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion: mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir; pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si, au contraire, ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux; car j'aime la Grece; pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'âme auſſi corrompue et auſſi artificieuſe, que Seſoſtris étoit ſincere et généreux. Cet officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea, pour tâcher de nous ſurprendre, et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion et avec défiance; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, et depuis ce tems-là je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut

un coup de foudre pour moi. Metophis eſpéroit toujours, qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires; ſur-tout, il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flateuſes, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité: mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi, que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, et malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas! à quoi les rois ſont-ils expoſés? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux et intéreſſés les environnent; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés ni flateurs: les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne ſavent gueres les aller chercher. Au contraire, les méchants ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer et à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui regne. O! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchants! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, et s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les reflexions que je feſois dans mon malheur, et je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant, Eh bien! que fîtes vous alors, vous qui aviez préferé en Sicile la mort à la ſervitude? Télémaque répondit, Mon malheur croiſſoit toujours: je n'avois plus la miſerable conſolation de choiſir entre la ſervitude et la mort; il falut être eſclave, et épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me delivrer. Mentor m'a dit depuis, qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des deſerts affreux. On y voit des ſables brulants au milieu des plaines, des nieges qui ne fondent jamais, et qui ſont un hyver perpetuel ſur le ſommet des montagnes; et on trouve ſeulement, pour

pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zele et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes et les pins sembloient descendre du sommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujours été heureux, ne sont guères dignes de l'être; la molesse les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre, et souffrant comme eux; prens plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flaterie, et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras moderé et courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie et le courage: je ne sentis point cette horreur qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même-tems je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude

actitude appaiſerent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité et de la ſolitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit et le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violents, et qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'intruiſant, et qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire ; et qui ne ſont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt où j'appereus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, et un peu ridé ; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture ; ſa taille étoit haute et majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais et vermeil, ſes yeux vifs et perçants, ſa voix douce, ſes paroles ſimples et aimables. Jamais je n'ai vu un ſi vénerable vieillard : il s'appelloit Termoſiris, il étoit prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons ; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prevoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui feſoit connoitre les hommes, et les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, et la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée : auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoit dociles, et qu'ils avoient le gout de la vertu.

Bien-tôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me conſoler ; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſoit ſouvent,

ſouvent, Mon père, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée * ou à Linus †, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de pluſieurs excellents poëtes favoriſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions, venoient le flater et lécher ſes pieds. Les ſatyres ſortoient des fôrets pour danſer autour de lui, les arbres mêmes paroiſſoient émus ; et vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accents Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, et la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent, que je devois prendre courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin, il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné que Jupiter par ſes foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes, qui forgeoient les foudres, et il les perça de ſes fleches. Auſſitôt le Mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flames : on n'entendoit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume feſoient gémir les profondes cavernes de la terre, et les abymes de la mer. Le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive ſuant et couvert de pouſſiere dans l'aſſemblée des Dieux : il fait des plaintes ameres. Jupiter, s'irritant contre Apollon, le chaſſe du ciel, et le précipite ſur la terre. Son char vuide feſoit

* Orphée étoit fils d'Apollon et de Calliope une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la lyre.

† Linus étoit auſſi fils d'Apollon et de Terpſichore. Il ſurpaſſa encore Orphée dans la ſcience de la muſique, puiſqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enſeignoit à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce héros lui caſſa la tête avec cet inſtrument.

feſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger, et de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flûte, et tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux ſur le bord d'une claire fontaine écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage et brutale; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromage : toute la campagne étoit comme un deſert affreux.

Bien-tôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems ſe couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît ſous ſes pas : puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'Eté, où les zephyrs rafraichiſſent les hommes, et où la roſée déſaltere la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés dont l'Automne récompenſe les travaux des laboureurs, et le repos de l'Hyver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin, il repréſentoit les forêts ſombres, qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivieres, par mille détours, ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bien-tôt les bergers avec leurs flûtes ſe virent plus heureux que les rois, et leurs cabans attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuyent les palais dorés : les jeux, les ris, les graces, ſuivoient par tout les innocentes bergeres. Tous les jours étoient des fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des zephyrs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, et à percer de fléches les daims et les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rapellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon-

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon ; defrichez cette terre ſauvage ; faites fleurir comme lui le deſert ; apprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie ; adouciſſez les cœurs farouches ; montrez leur l'aimable vertu ; faites leur ſentir combien il eſt doux de jouir, dans la ſolitude, des plaiſirs innocents que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les ſoucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bien-tôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me ſentois ému et comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers, et une partie des nuits, à chanter enſemble. Tous les bergers oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient ſuſpendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces deſerts n'euſſent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux et riant : la politeſſe des habitants ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergeres y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, et portant ſur leur tête, dans des corbeilles, les dons ſacrés. Après le ſacrifice, nous feſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chevres et de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, et les raiſins : nos ſiéges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa criniere, me montre ſes dents et ſes griffes, ouvre une gueule ſeche et enflâmée ;

ſes

ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang et de feu ; il battoit ſes flancs avec ſa longue queue ; je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis, trois fois il ſe releva : il pouſſoit des rugiſſements qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers ſe répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il fut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes ; et tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, et découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une priſon perpetuelle, et lui ôta toutes les richeſſe qu'il poſſédoit injuſtement. O ! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au deſſus du reſte des hommes ! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux ; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper ; chacun, ſous une apparence de zele, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le Roi, et on n'aime que les richeſſes qu'il donne ; on l'aime ſi peu, que, pour obtenir ſes faveurs, on le flatte et on le trahit.

Enſuite Seſoſtris me traita avec une tendre amitié, et réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux et des troupes pour delivrer Penelope de tous ſes amants. La flote étoit déjà prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer, qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même, que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon dèpart, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Seſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement,

subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient, Jamais l'Egypte n'eut un si bon Roi, jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux! il falloit ou ne le point montrer aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sesostris! Les jeunes gens disoient, L'espérance de l'Egypte est détruite, nos peres ont été heureux de passer leur vie sous un si bon Roi; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sesostris: chacun vouloit en conserver l'image: plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son pere avoit contribué à le rendre si indigne de regner. Il avoit été nourri dans la molesse et dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses, que son pere avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucer le sang des malheureux; enfin, qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pere. C'étoit un monstre et non pas un Roi. Toute l'Egypte gémissoit; et quoique le nom de Sesostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, et un prince si indigne du trône ne pouvoit long-tems regner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, où notre embarquement devoit se

faire, ſi Seſoſtris ne fût pas mort. Metophis avoit eu l'addreſſe de ſortir de priſon, et de ſe rétablir aupres du nouveau Roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours et les nuits dans une profonde triſteſſe. Tous ce que Termoſiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la çaverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abymé dans la plus amere douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bien-tôt, diſois-je à moi même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables ; J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus, que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phenicie, et les autres de l'ile de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit, par ſes violences, cauſé une revolte de ſes ſujets, et allumé la guèrre civile. Je fus du haut de cette tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient apellé à leur ſecours des étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars ; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui, les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais, et écumant, à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſés.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute

et

et fiere, avoit dans ſes yeux la fureur et le deſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; ſon courage le pouſſoit au hazard, et la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumieres égaloient ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maîtres avoient empoiſonné, par la flaterie, ſon beau naturel. Il étoit envyré de ſa puiſſance et de ſon bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ſes deſirs fougueux ; la moindre réſiſtance enflâmoit ſa colere. Alors il ne raiſonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même ; ſon orgueil furieux en feſoit une bête farouche ; ſa bonté naturelle et ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant : ſes plus fideles ſerviteurs étoient reduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-tems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phenicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échapperent des mains ; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'île de Cypre lui coupa la tête ; et la prenant par les cheveux, il la montra, comme en triomphe, à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête, qui nageoit dans le ſang, les yeux fermés et étients, ce viſage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe et menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; et ſi jamais les Dieux me font regner, je n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un roi n'eſt digne de commander, et n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. He ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

*Fin du Second Livre.*

# LES AVANTURES DE GIL BLAS.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE I.

*De la Naiſſance de GIL BLAS, et de ſon Education.*

BLAS de Santillane, mon père, après avoir long-tems porté les armes pour le ſervice de la monarchie Eſpagnole, ſe retira dans la ville où il avoit pris naiſſance. Il y épouſa une petite bourgeoiſe qui n'étoit plus dans ſa première jeuneſſe, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent enſuite demeurer à Oviédo, où ma mère ſe fit femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru riſque d'être aſſez mal élevé, ſi je n'euſſe pas eu dans la ville un oncle Chanoine. Il ſe nommoit Gil Pérez. Il étoit frère ainé de ma mère, et mon parrain. Repréſentez-vous un petit homme haut de trois piés et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules; voilà mon oncle. Au reſte, c'étoit un eccléſiaſtique qui ne ſongeoit qu'à bien vivre, c'eſt-à-dire, qu'à faire bonne chere; et ſa Prébende, qui n'étoit pas mauvaiſe, lui en fourniſſoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et ſe chargea de mon éducation. Je lui parus ſi éveillé, qu'il réſolut de cultiver mon eſprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car en me faſant connoître mes lettres, il ſe remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée: et à force de s'y apliquer il parvint à lire couramment ſon Bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enſeigner la langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui: mais, hélas, le pauvre Gil Pérez! il n'en avoit de ſa vie ſu les premiers principes; c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Auſſi j'ai ouï

dire

dire qu'il n'avoit point obtenu ſon benefice par ſon érudition : il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes religieuſes, dont il avoit été le diſcret commiſſionaire, et qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un maître : il m'envoya chéz le Docteur Gordinez, qui paſſoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendois un peu les auteurs Grecs, et aſſez bien les poëtes Latins. Je m'apliquai auſſi à la logique, qui m'apprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſants, connus ou inconnus, pour leur propoſer des argumens. Je m'adreſſois quelquefois à des figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, et il faloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes, quelles grimaces, quelles contorſions ! nos yeux étoient pleins de fureur, et nos bouches écumantes. On nous devoit plûtot prendre pour des poſſédés, que pour des philoſophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de ſavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je ceſſerois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé. Tu as déjà dix-ſept ans, et te voilà devenu habile garçon. Il faut ſonger à te pouſſer, je ſuis d'avis de t'envoyer à l'univerſité de Salamanque ; avec l'eſprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poſte. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze piſtoles ; tu la vendras à Salamanque, et tu en employeras l'argent à t'entretenir juſqu'à ce que tu ſois placé.

Il ne pouvoit rien me propoſer qui me fût plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus aſſez de force ſur moi pour cacher ma joie ; et lorſqu'il faloit partir, ne paroiſſant ſenſible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embraſſer mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en

honnête-homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très long-tems haranguë, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

## CHAPITRE II.

*Des alarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; et avec quel homme il soupa.*

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux, que j'avois volés à mon très honoré oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à dire, au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit ; je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, et en même tems j'entendis une voix lamentable, qui prononça ces paroles : Seigneur passant, de grace ayez pitié d'un pauvre soldat estropié : jettez, s'il vous plait, quelques pieces d'argent dans ce chapeau ; vous en serez recompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis un pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat, qui sur deux bâtons croisés appuyoit la bouche d'une escopete, qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court, je serrai promtement mes ducats, je tirai quelques réaux, et m'aprochant du chapeau disposé à recevoir la charité des fideles affrayés, je les y jettai l'un après

après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de piés dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête, trompant mon impatience, m'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette avanture un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, et que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent, de m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me couteroit moins; et il avoit plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, et de prendre la mule du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviedo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer : je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pié à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo : qu'il avoit servi long-tems dans les armées du Roi en qualité de sergent, et que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu bâtarde, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me serois fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, et qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article;

article ; parce qu'il accompagnait d'une profonde révérence chaque question qu'il me feſoit, en me priant d'un air ſi reſpectueux d'excuſer ſa curioſité, que je ne pouvois me défendre de la ſatisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du deſſein et des raiſons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non ſuccintement ; car il me repréſenta là-deſſus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver ſur la route. Il me raporta même pluſieurs hiſtoires ſiniſtres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en diſant, que ſi je voulois vendre ma mule, il connoiſſoit un honnête maquignon qui l'achéteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir de l'envoyer chercher ; il y alla ſur le champ lui-même avec empreſſement.

Il revint bien-tôt accompagné de ſon homme, qu'il me préſenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrames tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit paſſer et repaſſer devant le maquignon, qui ſe mit à l'examiner depuis les piés juſqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien ; mais quand c'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il ſuffiſoit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; et pour me le mieux perſuader, il en atteſtoit l'hôte, qui ſans doute avoit ces raiſons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, et l'atteſtation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme ſincère et bon connoiſſeur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'eſt pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportois à ſa bonne-foi ; qu'il n'avoit qu'à priſer la bête en conſcience, et que je m'en tiendrois à la priſée. Alors feſant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intereſſant ſa conſcience, je le prenois par ſon foible. Ce n'étoit pas effectivement par ſon fort ; car au lieu de faire monter l'eſtimation à dix ou douze piſtoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que ſi j'euſſe gagné à ce marché-là.

Après m'être ſi avantageuſement défait de ma mule, l'hôte

l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Aſtorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, et qu'il auroit ſoin de me venir réveiller. Nous convinmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture; et quand tout fut reglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtelerie avec Cercuélo, qui chemin faiſant ſe mit à me raconter l'hiſtoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en diſoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de ſon babil importun, ſi par bonheur un homme aſſez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laiſſai enſemble, et continuai mon chemin, ſans ſoupçonner que j'euſſe la moindre part à leur entretien.

Je demandai à ſouper dès que je fus dans l'hôtelerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les aprêtoit, je liai converſation avec l'hôteſſe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut aſſez jolie, et je trouvai ſes allures ſi vives, que j'aurois bien jugé, quand ſon mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorſque l'omelette qu'on me faiſoit fut en état de m'être ſervie, je m'aſſis tout ſeul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Il s'aprocha de moi d'un air empreſſé: Seigneur Ecolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo, et le flambeau de la Philoſophie. Eſt-il bien poſſible que vous ſoyez ce ſavantiſſime, ce bel eſprit, dont la réputation êſt ſi grande en ce pays-ci? Vous ne ſavez pas, continua-t-il en s'adreſſant à l'hôteſſe, et à l'hôte, vous ne ſavez pas ce que vous poſſédez. Vous avez un treſôr dans votre maiſon. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitieme merveille du monde. Puis ſe tournant de mon côté, et me jettant les bras au cou; Excuſez mes tranſports, ajouta-t-il, je ne ſuis point maître de la joie que votre préſence me cauſe.

Je ne pus lui répondre ſur le champ, parce qu'il me tenoit ſi ſerré, que je n'avois pas la reſpiration libre; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embraſſade,

fade, que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Penaflor. Comment connu ? reprit-il sur le même ton : Nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grece d'avoir vu naître ses Sages. Ces paroles furent suivies d'un nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer, au hazard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses demonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flateries outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui dès qu'un etranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il : je sai trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jetta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expediée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promtement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la premiere. Il y alloit pourtant d'une viteſſe toujours égale, et trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent ; tantôt c'étoit à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne repondois point mal aux santés qu'il me portoit : ce qui, avec ses flateries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre

notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le Seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand? dit alors mon flateur d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui merite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les derniers paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prevenir. Je m'en sentis offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hote, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda gueres à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est a-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit fait sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chere que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez desormais en garde contre les louanges. Defiez vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitieme merveille du monde. En achevant ses mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traitre s'est donc joué de moi? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux! Ah! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule.

cule. Ils vont compoſer de tout ceci une belle hiſtoire, qui pourra bien aller juſqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens ſe répentiront ſans doute d'avoir tant harangué un ſot. Loin de m'exhorter à ne tromper perſonne, ils devoient me recommender de ne me pas laiſſer duper. Agité de ces penſées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, et me mis au lit : mais je ne pus dormir, et je n'avois pas encore fermé l'œil, lorſque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai auſſitôt ; et pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépenſe, où la truite n'étoit pas oubliée : et non ſeulement il m'en falut paſſer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau ſe reſſouvenoit de mon avanture. Après avoir bien payé un ſouper dont j'avois fait ſi deſagréablement la digeſtion, je me rendis chez le muletier avec ma valiſe, en donnant à tous les diables, le paraſite, l'hôte, et l'hôtelerie.

## CHAPITRE III.

*De la tentation qu'eut le muletier ſur la route : qu'elle en fut la ſuite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.*

JE ne me trouvoi pas ſeul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennaflor, un petit Chantre de Mondonédo qui couroit le pays, et un jeune bourgeois d'Aſtorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune perſonne qu'il venoit d'épouſer à Verco. Nous fîmes tous connoiſſance en peu de tems, et chacun eut bientôt dit d'où il venoit et où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit ſi noire et ſi peu piquante, que je ne prenois pas grand plaiſir à la regarder : cependant ſa jeuneſſe et ſon embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui réſolut de faire une tentative pour obtenir ſes bonnes graces. Il paſſa la journée à méditer ce beau deſſein, et il en remit l'exécution à la derniere couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit deſcendre à la premiere hôtelerie en entrant. Cette maiſon étoit plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connoiſſoit

noiſſoit l'hôte pour un homme diſcret et complaiſant. Il eut ſoin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laiſſa ſouper tranquillement ; mais ſur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a vôlé ! J'avois dans un ſac de cuir cents piſtoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le Juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-deſſus, et vous allez tous avoir la queſtion, juſqu'à ce que vous ayez confeſſé le crime et rendu l'argent. En diſant cela d'un air fort naturel, il ſortit, et nous demeurames dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'eſprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoiſſions point les uns les autres. Je ſoupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même penſée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes ſots. Nous ne ſavions pas quelles formalités s'obſervent en pareil cas ! nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainſi, cédant à notre frayeur, nous ſortimes de la chambre fort bruſquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche ſon ſalut dans la fuite ; et le jeune bourgeois d'Aſtorga, auſſi troublé que nous de l'idée de la queſtion, ſe ſauva comme un autre Enée, ſans s'embarraſſer de ſa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la ſuite, plus incontinent que ſes mulets, ravi de voir que ſon ſtratagême produiſoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruſe ingénieuſe à la bourgeoiſe, et tâcher de profiter de l'occaſion ; mais cette Lucrece des Aſturies, à qui la mauvaiſe mine de ſon tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuſe réſiſtance, et pouſſa de grands cris. La patrouille, qui par hazard en ce moment ſe trouva près de l'hôtelerie, qu'elle connoiſſoit pour un lieu digne de ſon attention, y entra, et demanda la cauſe de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans ſa cuiſine, et qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le Commandant et ſes Archers à la chambre de la perſonne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos, l'Aſturienne n'en pouvoit plus. Le Commandant, homme groſſier et brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agiſſoit, qu'il donna cinq ou ſix coups du bois de ſa halebarde à l'amoureux muletier, et l'apoſtropha dans des termes dont la pu-

deur n'étoit guères moins bleſſée, que de l'action même qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout. Il ſe ſaiſit du coupable, et le mena devant le Juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le diſordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le Juge l'écouta, et l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ, et fuſtiger en ſa préſence : puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne paroiſſoit point, deux Archers, aux frais et dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante juſqu'à la ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſai combien de champs et de bruyeres ; et ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jetter, et me cacher dans le plus épais hallier, lorſque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent, Qui va-là ? et comme ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre ſur le champ, ils s'aprochérent de moi, et me mettant chacun le piſtolet ſur la gorge, ils me ſommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, et ſur-tout de ne leur rien deguiſer. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la queſtion dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque : je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être apliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce diſcours, qui marquoit ma ſimplicité, et l'un des deux me dit : Raſſure-toi, mon ami : viens avec nous, et ne crains rien, nous allons te mettre en ſureté. A ces mots, il me fit monter en croupe ſur ſon cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne ſavois ce que je devois penſer de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de ſiniſtre. Si ces gens-ci, diſois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient vôlé et peut-être aſſaſſiné. Il faut que ce ſoit de bons gentilshommes de ces pais-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Après quelques

ques détours, que nous fimes dans un grand silence, nous nous trouvames au pié d'une colline, où nous descendimes de cheval. C'eſt ici que nous demeurons, me dit un des Cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maiſon, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trape de bois couverte de terre et de broſſailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente et ſouterraine, où les chevaux ſe jettèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les Cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baiſſant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratiere.

## CHAPITRE IV.

*Deſcription du Souterrain, et quelles choſes y vit Gil Blas.*

JE connus alors avec quelle ſorte de gens j'étois, et l'on doit bien juger que cette connoiſſance m'ôta ma premiere crainte. Une frayeur plus grande et plus juſte vint s'emparer de mes ſens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainſi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui ſentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eumes fait environ deux cens pas en tournant et en deſcendant toujours, nous entrames dans une écurie, qu'éclairoient deux groſſes lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne proviſion de paille, et pluſieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aiſe, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux Négre, qui paroiſſoit pourtant encore aſſez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous ſortimes de l'écurie, et à la triſte lueur de quelques autres lampes, qui ſembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuiſine, où une vieille femme feſoit rôtir des viandes ſur des braziers, et preparoit le ſouper. La cuiſine étoit ornée des uteuſiles néceſſaires, et tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes ſortes de proviſions. La cuiſiniere (il faut que j'en faſſe le portrait) étoit une perſonne de ſoixante et quelques années. Elle

avoit eu dans ſa jeuneſſe les cheveux d'un blond très ardent ; car le tems ne les avoit pas ſi bien blanchis, qu'ils n'euſſent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu et relevé avec des levres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui deſcendoit ſur la bouche, et ſes yeux paroiſſoient d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarda, dit un des cavaliers en me préſentant à ce bel Ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il ſe tourna de mon côté, et remarquant que j'étois pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avions beſoin d'un valet pour ſoulager notre cuiſiniere. Nous t'avons rencontré, cela eſt heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'eſt laiſſé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parois plus robuſte que lui, tu ne mourras pas ſitôt. Veritablement tu ne revérras plus le Soleil, mais en récompenſe tu feras bonne chère et bon feu. Tu paſſeras tes jours avec Léonarda, qui eſt une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, et m'ordonna de le ſuivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, diſoit il, d'une vin excellent. Enſuite il me fit traverſer pluſieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine et de ſoie. J'apperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaiſſelle à diverſes armoiries. Après cela je le ſuivis dans un grand ſalon, que trois luſtres de cuivre éclairoient, et qui ſervoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles queſtions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois ſorti d'Oviédo ; et lorſque j'eus ſatisfait ſa curioſité. Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puiſque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poſte, il faut que tu ſois né coeffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras ſur l'or et ſur l'argent. D'ailleurs, tu y ſeras en ſureté. Tel eſt ce ſouterrain, que les Officiers de la Sainte Hermandad

mandad viendroient cent fois dans cette forêt ſans le découvrir. L'entrée n'en eſt connue que de moi ſeul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, ſans que les habitans des environs s'en ſoient apperçus : mais apprends, mon ami, que ce n'eſt point notre ouvrage, et qu'il eſt fait depuis longtems. Après que les Maures ſe furent rendus maîtres de la Grenade, de l'Arragon, et de preſque toute l'Eſpagne, les Chrétiens qui ne voulurent point ſubir le joug des Infideles, prirent la fuite, et vinrent ſe cacher dans ce pays-ci, dans la Biſcaye, et dans les Aſturies, où le vaillant Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs et diſperſés par pelotons, il vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, et les autres firent pluſieurs ſouterrains, du nombre deſquels eſt celui-ci. Ayant enſuite eu le bonheur de chaſſer d'Eſpagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont ſervi d'aſyle aux gens de notre profeſſion. Il eſt vrai que la Sainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes ; mais il en reſte encore, et graces au Ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le Capitaine Rolando, je ſuis Chef de la Compagnie, et l'homme que tu as vu avec moi eſt un de mes cavaliers.

## CHAPITRE V.

*De l'arrivée de pluſieurs autres Voleurs dans le Souterrain, et de l'agréable converſation qu'ils eurent enſemble.*

COMME le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette ſorte, il parut dans le ſalon ſix nouveaux viſages. C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes, de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportoient deux manequins remplis de ſucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes, et de raiſins ſecs. Le Lieutenant adreſſa la parole au Capitaine, et lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Bénévente, dont il avoit auſſi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de ſon expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus queſtion que de ſe rejouir. On dreſſa dans le ſalon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuiſine, où la

naces de mon précepteur, ou bien les larmes aux yeux, j'allois m'en plaindre à ma mère ou à mon ayeul, et je leur disois qu'il m'avoit maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il passoit pour un brutal, et l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eut écorché. Ma mère accourut, et chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât et prît le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le faloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! il aimoit les femmes, le jeu et le cabaret ; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y reussit, et par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquois à tous moments de mon père et de ma mère. Ils ne faisoient que rire de mes saillies ; et plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur ; et comme nos parents ne nous donnoient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun deroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, et cela ne suffisant point encore, nous commençames à vôler la nuit. Malheureusement le Corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eumes recours à la fuite, et nous nous mimes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-là, Messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le Capitaine cessa de parler en cet endroit, et le Lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs une éducation

tout

tout oppoſée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon père étoit un boucher de Tolede. Il paſſoit avec juſtice pour le plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit ſuivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace, les larmes aux yeux, et proteſter que je me répentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, et le plus ſouvent on me frappoit ſans raiſon. Quand mon père me battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fut pas bien acquitté, ſe mettoit de la partie, au lieu d'interceder pour moi. Ces traitements m'inſpirèrent tant d'averſion pour la maiſon paternelle, que je la quittai avant que j'euſſe atteint ma quatorzieme année. Je pris le chemin d'Arragon, et me rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie aſſez heureuſe. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroitre eſtropié, à mettre ſur les jambes des ulceres poſtiches, *et cætera*. Le matin, comme des acteurs qui ſe préparent à jouer une comédie, nous nous diſpoſions à faire nos perſonnages, chacun couroit à ſon poſte ; et le ſoir, nous réuniſſant tous, nous nous réjouiſſions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces miſérables, et voulant vivre avec de plus honnêtes-gens, je m'aſſociai avec des Chevaliers d'Induſtrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours ; mais il nous falut bientôt ſortir de Saragoce, parce que nous nous brouillames avec un homme de juſtice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit ſon parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui feſoient contribuer les voyageurs ; et je me ſuis ſi bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je ſai donc, Meſſieurs, très bon gré à mes parents de m'avoir ſi maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne ſerois préſentement ſans-doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Meſſieurs, dit alors un jeune vôleur qui étoit aſſis entre le Capitaine et le Lieutenant, les hiſtoires que nous venons

venons d'entendre, ne ſont pas ſi compoſées ni ſi curieuſes que la mienne. Je dois le jour à une payſanne des environs de Séville. Trois ſemaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, et bonne nourrice), on lui propoſa un nourriſſon. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la propoſition, et alla chercher l'enfant. On le lui confia, et elle ne l'eut pas ſitôt apporté dans ſon village, que trouvant quelque reſſemblance entre nous, cela lui inſpira le deſſein de me faire paſſer pour l'enfant de qualité, dans l'eſpérance qu'un jour je reconnoitrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit pas plus ſcrupuleux qu'un autre payſan, aprouva la ſupercherie. Deſorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Roderigue de Herréra fut envoyé ſous mon nom à une autre nourrice, et ma mère me nourrit ſous le ſien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inſtinct et de la force du ſang, les parents du petit gentilhomme prirent aiſément le change. Ils n'eurent pas le moindre ſoupçon du tour qu'on leur avoit joué, et juſqu'à l'âge de ſept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnerent toutes ſortes de maîtres; mais j'avois peu de diſpoſition pour les exercices qu'on m'apprenoit, et encore moins de goût pour les ſciences qu'on vouloit m'enſeigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous moments dans les cuiſines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma paſſion dominante. Je n'avois pas dix ſept ans que je m'envyrois tous les jours. J'agaçois auſſi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une ſervante de cuiſine, qui me parut mériter mes premiers ſoins. C'étoit une groſſe joufflue, dont l'enjouement et l'embonpoint me plaiſoient fort. Je lui feſois l'amour avec ſi peu de circonſpection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement; me reprocha la baſſeſſe de mes inclinations; et de peur que la vue de l'objet aimé ne rendit ſes remontrances inutiles il mit ma princeſſe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je reſolus de m'en venger. Je vôlai les pierreries de la femme de Don Rodrigue; et courant

courant chercher ma belle Hélene, qui s'étoit retirée chez un blanchiſſeuſe de ſes amies, je l'enlevai en plein midi, afin que perſonne n'en ignorât. Je paſſai plus avant. Je la menai dans ſon pays, où je l'épouſai ſolemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréras, que pour laiſſer aux enfants de famille un ſi bel exemple à ſuivre. Trois mois après ce mariage, j'apris que Don Roderigue étoit mort. Je ne fus pas inſenſible à cette nouvelle, Je me rendis promptement à Seville, pour demander ſon bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, et en mourant elle avoit eu l'indiſcretion d'avouer tout en préſence du Curé de ſon village et d'autres bons témoins : Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la ſienne ; et il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins ſatisfait de moi. De maniere que n'ayant rien à eſpérer de ce côté-là, et ne me ſentant plus de goût pour ma groſſe femme, je me joignis à des Chevaliers de fortune, avec qui je commencai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé ſon hiſtoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans ſa jeuneſſe, pouſſé d'une dévotion indiſcrétte, il avoit pris l'habit et fait profeſſion dans un ordre fort auſtere, et que quelques années après il avoit apoſtaſié. Enfin, les huit voleurs parlèrent tour à tour, et lorſque je les eus tous entendus, je ne fus pas ſurpris de les voir enſemble. Ils changèrent enſuite de diſcours. Ils mirent ſur le tapis divers projets pour la campagne prochaine : et après avoir formé une réſolution, ils ſe lévèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, et ſe retirèrent dans leurs chambres. Je ſuivis le Capitaine Rolando dans la ſienne, où pendant que je l'aidois à ſe deshabiller, He bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous ſommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne ſe gliſſent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre demêlé enſemble. Nous ſommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, pourſuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas aſſez ſot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'eſt un ſentiment

général.

général. La maniere ſeule en èſt differente. Les Conquérants, par exemple, s'emparent des etats de leurs voiſins. Les perſonnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, Treſoriers, Agens de Change, Commis et tous les Marchands, tant gros que petits, ne ſont pas fort ſcrupuleux. Pour les Gens de Juſtice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils ſavent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils ſont plus humains que nous ; car ſouvent nous ôtons la vie aux innocents, et eux la ſauvent quelquefois aux coupables.

## CHAPITRE VI.

*De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, et quel en fut le ſuccès.*

APRES que le Capitaine des voleurs eut fait ainſi l'apologie de ſa profeſſion, il ſe mit au lit ; et moi, je retournai dans le ſalon, où je deſſervis et remis tout en ordre. J'allai enſuite à la cuiſine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux Negre) et la Dame Léonarda ſoupoient et m'attendoient. Quoique je n'euſſe point d'appétit, je ne laiſſai pas de m'aſſeoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; et comme je paroiſſois auſſi triſte que j'avois ſujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me conſoler. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils ? me dit la vieille ; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paroiſſez facile. Vous vous ſeriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes ſortes de débauches ; au lieu que votre innocence ſe trouve ici dans un port aſſuré. La Dame Léonarda a raiſon, dit gravement à ſon tour le vieux Négre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périles, des embarras, et des afflictions de la vie.

J'eſſuyai tranquillement ce diſcours, parce qu'il ne m'eut ſervi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, ſe retira dans ſon écurie. Léonarda prit auſſitôt une lampe, et me conduiſit dans un caveau qui ſervoit de cimetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit.

Voilà

Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repôſe encore après ſa mort. Il s'eſt laiſſé mourir à la fleur de ſon âge. Ne ſoyez pas aſſez ſimple pour ſuivre ſon exemple. En achevant ces paroles, elle me dôuna la lampe, et retourna dans ſa cuiſine. Je poſai la lampe à terre, et me jettai ſur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflections. O Ciel! m'écria-je, eſt-il une deſtinée auſſi affreuſe que la mienne! On veut que je renonce à la vue du ſoleil; et comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je ſois réduit à ſervir des vôleurs, à paſſer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts! Ces penſées, qui me ſembloient très mortifiantes, et qui l'étoient en effet, me feſoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la juſtice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la queſtion. Mais conſiderant que je me conſumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me ſauver. Hé quoi, dis-je, eſt-il donc impoſſible de me tirer d'ici? les vôleurs dorment. La Cuiſinère et le Negre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils ſeront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je ſuis deſcendu dans cet enfer! Il eſt vrai que je ne me crois point aſſez fort pour lever la trape qui eſt à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon deſéſpoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand deſſein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarda et Domingo repôſoient. Je pris la lampe et ſortis du caveau, en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas ſans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie: mais, hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étoient ſi près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine pâſſer la main. Je me trouvai bienſôt à la vue de ce nouvel obſtacle, dont

je ne m'étois point apperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laiſſai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la ſerrure. Je tâchois même de la forcer, lorſque tout-à-coup je me ſentis apliquer entrer les deux épaules cinq ou ſix bons coups de fouet. Je pouſſai un cri ſi perçant, que le ſouterrain en retentit; et regardant auſſi-tôt derrière moi, je vis le vieux Negre en chemiſe, qui d'une main tenoit une lanterne ſourde, et de l'autre l'inſtrument de mon ſuplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous ſauver! ho! ne penſez pas que vous puiſſiez me ſurprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'eſt-ce pas! Aprénez, mon ami, que vous la trouverez deſormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il ſoit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois vôleurs ſe réveillèrent en ſurſaut; et ne ſachant ſi c'étoit la Sainte Hermandad qui venoit fondre ſur eux, ils ſe levèrent et appellèrent leurs camarades. Dans un inſtant ils ſont tous ſur pié. Ils prennent leurs epées et leurs carabines, et s'avancent preſque nuds juſqu'à l'endroit, où j'étois avec Domingo. Mais ſitôt qu'ils ſurent la cauſe du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude ſe convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le vôleur apoſtat, il n'y a pas ſix heures que tu ès avec nous, et tu veux déjà t'en aller? Il faut que tu ayes bien de l'averſion pour la retraite. He! que ferois-tu donc ſi tu étois Chartreux? Va te coucher, tu en ſeras quite cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te ſauver, par Saint Barthélémi! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots il ſe retira. Les autres vôleurs s'en retournèrent auſſi dans leurs chambres. Le vieux Negre, fort ſatisfait de ſon expédition, rentra dans ſon écurie; et je regagnai mon cimetière, où je paſſai le reſte de la nuit à ſoupirer et à pleurer.

## CHAPITRE VII.

*De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.*

JE penſai ſuccomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne feſois que trainer une vie mourante;

rante ; mais enfin mon bon génie m'inſpira la penſée de diſſimuler. J'affectai de paroître moins triſte. Je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en euſſe aucune envie. En un mot, je me contraignis ſi bien, que Léonarda et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiſeau s'accoutumoit à la cage. Les vôleurs s'imaginèrent la même choſe. Je prenois un air gai en leur verſant à boire, et je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occaſion d'y placer quelque plaiſanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertiſſoit. Gil Blas, me dit le Capitaine un ſoir que je feſois le plaiſant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancholie. Je ſuis charmé de ton humeur et de ton eſprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas ſi ſpirituel ni ſi enjoué.

Les autres me donnèrent auſſi mille louanges. Ils me parurent ſi contents de moi, que profitant d'une ſi bonne diſpoſition ; Meſſieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre mes ſentimens. Depuis que je demeure ici, je me ſens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez defait des préjugés de mon éducation. J'ai pris inſenſiblement votre eſprit. J'ai du goût pour votre profeſſion. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce diſcours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut réſolu tout d'une voix, qu'on me laiſſeroit ſervir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'enſuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il falut donc continuer de me contraindre, et d'exércer mon emploi d'echanſon. J'en fus très mortifié ; car je n'aſpirois à devenir vôleur, que pour avoir la liberté de ſortir comme les autres ; et j'eſpérois qu'en feſant des courſes avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette ſeule eſpérance ſoutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroiſſoit longue, et je ne laiſſai pas d'eſſayer plus d'une fois de ſurprendre la vigilance de Domingo, mais il n'y eut pas moyens. Il étoit trop ſur ſes gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbere. Il eſt vrai auſſi que de peur de me rendre ſuſpect, je ne feſois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le

tromper. Il m'obſervoit, et j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonſpection pour ne pas me trahir. Je m'en remettois donc au tems que les vôleurs m'avoient preſcrit, pour me recevoir dans leur troupe; et je l'attendois avec autant d'impatience, que ſi j'euſſe dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel, ce tems arriva ſix mois après. Le Seigneur Rolando dit à ſes Cavaliers: Meſſieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaiſe opinion de ce garçon-là; je crois que nous en ferons quelque choſe. Je ſuis d'avis que nous le menions demain avec nous, cueillir des lauriers ſur les grands-chemins. Prenons ſoin nous-mêmes de le dreſſer à la gloire. Les vôleurs furent tous du ſentiment de leur Capitaine; et pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dés ce moment ils me diſpensèrent de les ſervir. Ils rètablirent la Dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui conſiſtoit en une ſimple ſoutanelle fort uſée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement vôlé. Après cela, je me diſpoſai à faire ma première campagne.

## CHAPITRE VIII.

*Gil Blas accompagne les Vôleurs. Quel exploit il fait ſur les Grands-chemins.*

CE fut ſur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je ſortis du ſouterrain avec les vôleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux piſtolets, d'une épée, et d'une bayonette; et je montois un aſſez bon cheval, qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit ſi longtems que je vivois dans les ténebres, que le jour naiſſant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le ſouffrir.

Nous paſſames auprès de Ponferrada, et nous allames nous mettre en ambuſcade dans un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous apperçumes un religieux de l'ordre de Saint Dominique,

Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce Moine, voyons comment il s'y prendra. Tous les vôleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contens. Je vais mettre ce père nud comme la main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte nous seulement la bourse de sa Reverence, c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, et poussai vers le Religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des vôleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, et m'auroient bientôt ratrapé; ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'ôsai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considerer, et sans paroître fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune, vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Père, lui repondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah! mon fils, repliqua le bon Religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'état malheureux.——On, mon Père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plait. Je ne viens pas sur les grands-chemins pour entendre des sermons, je veux de l'argent. De l'argent! me dit il d'un air étonné: vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractere ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par-tout; on nous loge, on nous nourrit, et l on ne nous demande que des prieres. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route, nous nous abandonnons à la Providence. Hé! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pis-

toles, pour être plus fûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finiſſons. Mes camarades, qui ſont dans ce bois, s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourſe à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux ſembla craindre pour ſa vie : Attendez, me dit-il, je vais donc vous ſatisfaire, puiſqu'il le faut abſolument : Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique ſont inutiles. En diſant cela, il tira de deſſous ſa rôbe une groſſe bourſe de peau de chamois, qu'il laiſſa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer ſon chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il preſſa les flancs de ſa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un aſſez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pié à terre. Je ramaſſai la bourſe qui me parut peſante. Je remontai ſur ma bête, et regagnai promtement le bois, où les vôleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le tems de deſcendre de cheval, tant ils s'empreſſoient de m'embraſſer. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux ſur toi pendant ton expédition ; j'ai obſervé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent vôleur de grands chemins. Le Lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'aſſurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la ſoutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourſe du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourſe, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites medailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei avec quelques Scapulaires. A la vue d'un larcin ſi nouveau, tous les vôleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour ſon coup d'eſſai, de

faire

faire un vôl fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélerats, et particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux Moines, ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

## CHAPITRE IX.

*De l'Evénement sérieux qui suivit cette Avanture.*

NOUS demeurames dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible évenement, qui faisoit encore le sujèt de notre entretien, lorsque nous découvrimes de loin un carosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, et il étoit accompagné de trois hommes à cheval; qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe, pour tenir conseil là dessus, et le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussitôt il nous rangea de la maniere qu'il voulut, et nous marchames en bataille au dévant du carosse. Malgré les applaudissements que j'avois reçus dans le bois, je me sentîs saisir d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroit de bonheur, j'étois au front de la bataille entre le Capitaine et le Lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air brusque, Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis, que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu.

Pendant ce tems-là le carosse et les Cavaliers s'aprochoient,

choient. Ils connurent quelle ſorte de gens nous étions ; et devinant notre deſſein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une eſcopete. Ils avoient auſſi-bien que nous des carabines et des piſtolets. Tandis qu'ils ſe préparoient à nous recevoir, il ſortit du caroſſe un homme bien fait et richement vêtu. Il monta ſur un cheval de main dont un des Cavaliers tenoit la bride, et il ſe mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que ſon épée et deux piſtolets. Encore qu'ils ne fuſſent que quatre contre neuf, car le cocher demeura ſur ſon ſiege, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laiſſai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup : mais pour dire les choſes comme elles ſont, je fermai les yeux, et tournai la tête en déchargeant ma carabine : et de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là ſur la conſcience.

Je ne ferai point un detail de l'action. Quoique préſent, je ne voyois rien ; et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du ſpectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'après un grand bruit de mouſquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête, *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes ſens ſe diſſipa, et j'apperçus ſur le champ de bataille les quatre Cavaliers étendus ſans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apoſtat, qui n'eut en cette occaſion que ce qu'il méritoit pour ſon apoſtaſie, et pour ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les Scapulaires. Le Lieutenant reçut au bras une bleſſure ; mais elle ſe trouva très légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portière du caroſſe. Il y avoit dedans une Dame de vingt quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très belle, malgré le triſte état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, et ſon évanouiſſement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous ſongeames nous autres au butin. Nous commençames par nous aſſurer des chevaux des Cavaliers tués ; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé,

branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté ſon ſiège pour ſe ſauver. Nous mîmes pié à terre pour les dételer, et nous les chargeames de pluſieurs malles, que nous trouvames attachées devant et derriere le caroſſe. Cela fait, on prit, par ordre du Capitaine, la Dame qui n'avoit point encore rapellé ſes eſprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un vôleur des mieux montés; puis laiſſant ſur les grands-chemins le caroſſe et les morts dépouillés, nous emmenames avec nous la Dame, les mules, et les chevaux.

## CHAPITRE X.

*De quelle maniere les vôleurs en uſèrent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évenement.*

IL y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivames au ſouterrain. Nous menames d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligés de les attacher nous-mêmes au ratelier et d'en avoir ſoin, parce que le vieux Negre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goute l'avoit pris violemment, un rhumatiſme le tenoit entrepris de tous ſes membres. Il ne lui reſtoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner ſon impatience par d'horribles blaſphêmes. Nous laiſſames ce miſerable jurer et blaſphémer, et nous allames à la cuiſine, où nous donnames toute notre attention à la Dame. Nous fîmes ſi bien, que nous vinmes à bout de la tirer de ſon évanouiſſement. Mais quand elle eut repris l'uſage de ſes ſens, et qu'elle ſe vit entre les bras de pluſieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle ſentit ſon malheur, elle en frémit. Tout ce que la douleur et le déſeſpoir enſemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ſes yeux, qu'elle leva au Ciel, comme pour lui reprocher les indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout-à-coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, ſa paupiere ſe referme, et les vôleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le Capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux ſecours, la fit porter ſur le lit de Léonarda, où on

on la laiſſa toute ſeule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous paſſames dans le ſalon, où un des vôleurs, qui avoit été Chirurgien, viſita le bras du Lieutenant, et le frotta de baume. L'operation faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes ſe trouvèrent remplies de dentelles et de linges, les autres d'habits ; mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques ſacs pleins de piſtoles, ce qui réjouit infiniment Meſſieurs les intéreſſés. Après cet examen, la Cuiſinière dreſſa le buffet, mit le couvert et ſervit. Nous-nous entretinmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, ſur quoi Rolando m'adreſſant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue que tu as eu grand peur. Je répondis, que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battrois comme un Paladin, quand j'aurois fait ſeulement deux ou trois campagnes. Là deſſus toute la compagnie prit mon parti, en diſant qu'on devoit me le pardonner ; que l'action avoit été vive ; et que pour un jeune homme, qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La converſation tomba enſuite ſur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au ſouterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Manſilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expedition. Cette reſolution priſe, nous achevames de ſouper, puis nous retournames à la cuiſine pour voir la Dame. Nous la trouvames dans la même ſituation. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reſte de vie, quelques vôleurs ne laiſſèrent pas de jetter ſur elle un œil profane, et de témoigner une brutale envie qu'ils auroient ſatisfaite, ſi Rolando ne les en eût empêchés, en leur repréſentant qu'ils devoient du-moins attendre que la Dame fût ſortie de cet accablement de triſteſſe qui lui ôtoit tout ſentiment. Le reſpect qu'ils avoient pour leur Capitaine, retint leur incontinence. Sans cela, rien ne pouvoit ſauver la Dame ; ſa mort même n'auroit peut-être pas mis ſon honneur en ſureté.

Nous laiſſames encore cette malheureuſe femme dans l'état où elle étoit. Rolando ſe contenta de charger Léonarda d'en avoir ſoin, et chacun ſe retira dans ſa chambre.

chambre. Pour moi, lorſque je fus couché, au-lieu de me livrer au ſommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point que ce ne fut une perſonne de qualité, et j'en trouvois ſon ſort plus déplorable. Je ne pouvois, ſans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient ; et je m'en ſentois auſſi vivement touché, que ſi le ſang ou l'amitié m'euſſent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint ſa deſtinée, je revai aux moyens de preſerver ſon honneur du péril où il étoit, et de me tirer en même tems du ſouterrain. Je ſongeai que le vieux Negre ne pouvoit ſe remuer, et que depuis ſon indiſpoſition, la Cuiſiniere avoit la clé de la grille. Cette penſée m'echauffa l'imagination, et me fit conçevoir un projèt que je digérai bien ; puis j'en commençai ſur le champ l'execution, de la maniere ſuivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouſſai d'abord des plaintes et des gémiſſemens. Enſuite, elevant la voix, je jettai de grands cris. Les vôleurs ſe réveillent, et ſont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainſi. Je répondis que j'avois une colique horrible ; et pour le leur mieux perſuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorſions effroyables, et à m'agiter d'un étrange façon. Après cela je devins tout-à-coup tranquille, comme ſi mes douleurs m'euſſent donné quelque relâche. Un inſtant après, je me remis à faire des bonds ſur mon grabat, et à me tordre les bras. En un mot, je jouai ſi bien mon rôle, que les vôleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laiſsèrent tromper, et crurent qu'en effet je ſentois des tranchées violentes. Auſſi-tôt ils s'empreſſent tous à me ſoulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, et m'en fait avaler la moitie; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces; un autre va chauffer une ſerviette, et vient me l'apliquer toute brulante ſur le ventre. J'avois beau crier miſéricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique, et continuoient à me faire ſouffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y reſiſter, je fus obligé de leur dire que je ne ſentois plus de tranchées, et que je les conjurois de me donner quartier. Ils ceſsèrent de me fatiguer de leurs remèdes, et

je

je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur ſécours.

Cette ſcène dura près de trois heures, après quoi les vôleurs, jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, ſe préparèrent à partir pour Manſilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando ; demeure ici, mon fils ; ta colique pourroit te reprendre, tu viendras une autre fois avec nous, pour aujourd'hui tu n'es pas en état de nous ſuivre. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte qu'on ne ſe rendit à mes inſtances. Je parus ſeulement très mortifié de ne pouvoir être de la partie : ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils ſortirent tous du ſouterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projèt. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même : Oh ça, Gil Blas, c'eſt à preſent qu'il faut avoir de la reſolution. Arme-toi de courage, pour ce que tu as ſi heureuſement commencé : Domingo n'eſt point en état de s'oppoſer à ton entrepriſe, et Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter : Saiſis cette occaſion de t'échapper, tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai, je pris mon épée et mes piſtolets, et j'allai d'abord à la cuiſine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnue, qui avoit repris ſes eſprits, et qui conſiderant toute ſon infortune, pleuroit alors et ſe deſeſpéroit : Pleurez, ma fille, lui diſoit-elle, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs, cela vous ſoulagera. Votre ſaiſiſſement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'appaiſera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Meſſieurs qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une Princeſſe. Ils auront pour vous mille complaiſances, et vous temoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarda d'en dire d'avantage. J'entrai, et lui mettant un piſtolet ſur la gorge, je la preſſai d'un air menaçant de me remettre la clé de

la

la grille. Elle fut troublée de mon action, et quoique très avancée dans sa carriere, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clé, j'adressai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous envoie un libérateur, levez-vous pour me suivre, je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La Dame ne fut pas sourde à ma voix ; mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rapellant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva, vint se jetter à mes piés, et me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes, que j'apperçues dans la cuisine ; et à l'aide de la Dame, je liai Léonarda aux piés d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois si elle poussoit le moindre cri. Après cela j'allumai une bougie, et j'allai avec l'Inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de double-pistoles, qu'il y en put tenir : et pour obliger la Dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien. Quand nous en eumes une bonne provision, nous marchames vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux Négre, malgré sa goute et son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller et brider mon cheval ; et j'étois dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais par bonheur il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes, et de celles qu'il suffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilames promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trape. Nous eumes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eumes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroitre, lorsque nous nous vimes hors de cet abime. Nous songeames aussitôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle, la Dame monta derrière moi, et suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortimes bientôt de la forêt. Nous en-

trâmes dans une plaine coupée de pluſieurs routes. Nous en primes un au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduiſit à Manſilla, et que nous ne rencontraſſions Rolando et ſes camarades. Heureuſement ma crainte fut vaine. Nous arrivames à la ville d'Aſtorga, ſur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme ſi c'eût été pour eux un ſpectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous deſcendimes à la premiere hôtellerie. J'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix et un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, je conduiſis la Dame à une chambre où nous commençames à nous entretenir; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit ſenſible au ſervice que je venois de lui rendre; et me dit, qu'après une action ſi généreuſe, elle ne pouvoit ſe perſuader que je fuſſe un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon hiſtoire, pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner ſa confiance, et à m'apprendre ſes malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre ſuivant.

## CHAPITRE XI.

### *Hiſtoire de Donna Mencia de Moſquéra.*

JE ſuis née à Valladolid, et je m'appelle Donna Mencia de Moſquéra. Don Martin mon père, après avoir conſumé preſque tout ſon patrimoine dans le ſervice, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laiſſa ſi peu de bien, que j'étois un aſſez mauvais parti, quoique je fuſſe fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amants, malgré la médiocrité de ma fortune. Pluſieurs Cavaliers des plus conſidérables d'Eſpagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ſes rivaux, mais des qualités plus ſolides me déterminèrent en ſa faveur. Il avoit de l'eſprit, de la diſcrétion, de la valeur, et de la probité. D'ailleurs, il pouvoit paſſer pour l'homme du monde le plus galant. Faloit il donner une fête? rien n'étoit mieux entendu; et s'il paroiſſoit dans des joûtes, il y

faisoit toujours admirer sa force et son addresse. Je le préférai donc à tous les autres, et je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baëza, qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, et mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Don André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent, et mortel ennemi de la Maison de Mello, Don Alvar, crut ne pouvoir sortir assez tôt de la ville. Il revint promptement au logis, où, pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous separer. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flâtons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit; je ne serai pas en sureté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur, et de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or, et quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, et nous ne fimes pendant un quart-d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, et me laisse dans un état qu'on ne sauroit représenter. Heureuse! si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir. Que ma mort m'auroit épargné de peines et d'ennuis! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, et sut se mettre en sureté. De manière que le juge se voyant reduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très affligeante; j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux cheri dont je ne recevois point de nouvelles. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cepen-

dant ſept années s'écoulèrent, ſans que j'entendiſſe parler de lui. L'incertitude où j'étois de ſa deſtinée, me cauſoit une profonde triſteſſe. Enfin, j'appris, qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu de l'Afrique me fit ce rapport ; en m'aſſurant, qu'il avoit parfaitement connu Don Alvar de Mello, qu'il avoit ſervi dans l'armée Portugaiſe avec lui, et qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonſtances encore, qui achevèrent de me perſuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems-la Don Ambroſio Méſia Carillo Marquis de la Guardia vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux Seigneurs, qui par leurs manieres galantes et polies ſont oublier leur âge, et ſavent encore plaire aux femmes. Un jour, on lui conta par hazard l'hiſtoire de Don Alvar ; et ſur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour ſatisfaire ſa curioſité, il gagna une de mes parentes qui m'attira chez elle. Il s'y trouva, me vit, et je lui plus, malgré l'impreſſion de douleur qu'on remarquoit ſur mon viſage. Mais que dis-je malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triſte et languiſſant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître ſon amour. Auſſi me dit-il plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de conſtance, et même qu'il envioit le ſort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas beſoin de me voir une ſeconde fois pour prendre la reſolution de m'épouſer.

Il choiſit l'entremiſe de ma parente, pour me faire agréer ſon deſſein. Elle me vint trouver, et me repréſenta que mon époux ayant achevé ſon deſtin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raiſonnable d'enſevelir plus longtems mes charmes : que j'avois aſſez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, et que je devois profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit ; que je ſerois la plus heureuſe femme du monde. Là-deſſus elle me vanta la nobleſſe du vieux Marquis, ſes grands biens, et ſon bon caractère. Mais elle eut beau s'étendre avec éloquence ſur tous les avantages qu'il poſſédoit, elle ne put me

perſuader.

persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout-à-coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât. Le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, seloit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes parents commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misere, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre, je cédai à leurs pressantes instances, et j'épousai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces m'emmena à un très beau château, qu'il a auprès de Burgos entre Grajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, et jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'aurois passionnément aimé Don Ambrosio, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constants ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une maniere de paysan, qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier, je pris peu garde à lui; mais le lendemain m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, et il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour; et après l'avoir observé quelque tems, il me sembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette apparition excita dans tous mes sens un trouble inconcevable; je poussai un

grand cri. Par bonheur j'étois alors ſeule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le ſoupçon qui agitoit mes eſprits. Elle ne fit qu'en rire, et s'imagina qu'une légère reſſemblance avoit trompé mes yeux. Raſſurez-vous, Madame, me dit-elle, et ne penſez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il ſoit ici ſous une forme de payſan? Eſt-il même croyable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, deſcendre au jardin, et parler à ce villageois. Je ſaurai quel homme c'eſt, et je reviendrai vous en inſtruire dans un moment. Inès alla donc au jardin, et peu de tems après je la vis rentrer fort émue dans mon appartement: Madame, dit-elle, votre ſoupçon n'eſt que trop bien éclairci. C'eſt Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'eſt découvert d'abord, et il vous demande un entretien ſecrèt.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma ſuivante de me l'amener dans mon cabinet par un eſcalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus ſoutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il ſe préſenta devant moi. Ils me ſecoururent promptement Inès et lui, et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouiſſement, Don Alvar me dit: Madame, remettez-vous de grace. Que ma préſence ne ſoit pas un ſupplice pour vous. Je n'ai pas deſſein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du ſecond engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'eſt l'ouvrage de votre famille. Toutes les perſécutions que vous avez ſouffertes à ce ſujèt, me ſont connues. D'ailleurs, on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort; et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous aſſuroit du contraire. Enfin, je ſais de quelle maniere vous avez vécu depuis notre cruelle ſéparation, et que la néceſſité plutôt que l'amour vous a jettée dans les bras.—Ah, Seigneur! interrompis-je en pleurant; et pourquoi voulez-vous excuſer votre épouſe; elle eſt coupable, puiſque vous vivez. Que ne ſuis-je

encore

encore dans la misérable situation où j'étois avant que épouser Don Ambrôsio ? Funeste hymenée ? Hélas ! j'aurois du moins dans ma misere la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit Don Alvar, d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous ; et bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au Ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire, ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, et pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois Donna Mencia dans les pleurs. Vous fesiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai, je me suis reproché, comme un crime, le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez penché vers quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux, vous coutoit si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie ; et la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout apris, je suis venu ensuite à ce château, et j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me suis conduit pour parvenir à vous parler sécrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler, par mon séjour ici, la felicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre répos ; et je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non ! m'écriai-je à ces paroles : Je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois, je veux partir avec vous, il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio, ne vous associez point à mes malheurs, laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables : mais plus il paroissoit vouloir

vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout-à-coup de ton, et prenant un air plus content : Madame, me dit-il, puisque vous aimez encore assez Don Alvar pour préférer sa misere à la prospérité où vous êtes, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont été tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fideles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mules et des chevaux, et suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets, et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de Don Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, et nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas, et revint en peu de tems avec ses trois Cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlevement, se sauverent fort effrayés. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes hardes et quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous primes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que Don Ambrosio, à son retour, ne se mit sur nos traces avec un grand nombre de personnes, et ne nous joignit. Cependant nous marchames pendant deux jours, sans voir paroître à nos trousses aucun Cavalier. Nous espérions que la troisieme journée se passeroit de même, et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste avanture qui avoit donné lieu au bruit de sa mort et comment, après cinq années d'esclavage, il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrames hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils

ont

ont tué avec tous ses gens, et c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

## CHAPITRE XII.

*De quelle manière désagréable Gil Blas et la Dame furent interrompus.*

DONNA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi : tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, et particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit ; et peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eut pas été interrompue : car nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui attira notre attention malgré nous. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du Corrégidor, suivi de deux Alguazils et de plusieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder mon habit de près. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtems. Par Saint Jaques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint, c'est lui-même, il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant, sur ma parole. C'est un de ces vôleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce Cavalier étoit le gentilhomme vôlé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit point mal fondée : et présumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux et riant Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il vint avec ses deux furets, c'est-à-dire ses Alguazils. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume, ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces Messieurs ! jamais peut-être ils n'avoient fait un si beau coup. A chaque poignée

née de piſtoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le Corrégidor ſur-tout paroiſſoit hors de lui-même. Mon enfant, me diſoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous feſons notre charge, mais ne crains rien. Si tu n'ès pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuidèrent tout doucement mes poches, et prirent ce que les vôleurs mêmes avoient reſpecté, je veux dire les quarante ducats de mon Oncle. Ils n'en demeurèrent pas là. Leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête juſqu'aux piés. Ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir ſi je n'avois point d'argent entre la peau et la chemiſe. Après qu'ils eurent ſi bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénuement tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma depoſition, puis il ſortit avec ſes gens et mes eſpèces, et me laiſſa tout nud ſur la paille.

O vie humaine! m'écriai-je quand je me vis ſeul et dans cet état: que tu ès remplie d'avantures bizarres, et de contretems! Depuis que je ſuis ſorti d'Oviédo, je n'éprouve que des diſgraces. A peine ſuis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penſer que j'y ferois bientôt connoiſſance avec le Corrégidor. En feſant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, et le reſte de l'habillement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à prendre courage, Allons, diſ-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Te ſied-il bien de te deſeſpérer dans une priſon ordinaire, après avoir fait un ſi pénible eſſai de patience dans le ſouterrain? Mais, hélas! ajoutai-je triſtement, je m'abuſe. Comment pourrai-je ſortir d'ici? on vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raiſon de parler ainſi: un priſonnier ſans argent èſt un oiſeau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laiſſa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers ſans voir perſonne que le Concierge, qui avoit ſoin de venir tous les matins renouveller ma proviſion. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier converſation.

verſation avec lui pour me deſennuyer un peau ; mais ce perſonnage ne répondoit rien à tout ce que je lui diſois. Il ne me fut pas poſſible d'en tirer une parole. Il entroit même et ſortoit le plus ſouvent ſans me regarder. Le ſeizieme jour, le Corrégidor parut, et me dit : Tu peux t'abandonner à la joie, je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant ſon départ, et ſes réponſes vont à ta décharge. Tu ſeras élargi dès aujourd'hui, pouvu que le muletier avec qui tu ès venu de Pennaflor à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta dépoſition. Il èſt dans Aſtorga, je l'ai envoyé chercher, je l'attens. S'il convient de l'avanture de la queſtion, je te mettrai ſur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Des ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et brieve juſtice qu'il vouloit me rendre, et je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux Archers, arriva. Je le reconnus auſſi-tôt ; mais le muletier, qui ſans doute avoit vendu ma valiſe, avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de reſtituer l'argent qu'il en avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoiſſoit, dit effrontément qu'il ne ſavoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître ! m'écriai-je, confeſſe plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la verité. Regarde-moi bien. Je ſuis un de ces jeunes gens que tu menaças de la queſtion dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis grande peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une choſe dont il n'avoit aucune connoiſſance ; et comme il ſoutint juſqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargiſſemment fut remis à une autre fois. Il falut m'armer d'une nouvelle patience, me réſoudre à être encore au pain et à l'eau, et à voir le ſilentieux concierge. Quand je ſongeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la Juſtice, quoique je n'euſſe pas commis le moindre crime, cette penſée me mettoit au deſeſpoir. Je régrettois le ſouterrain. Dans le fond, diſois-je, j'y avois moins de deſagrément que dans ce cachot. Je feſois bonne chere avec les vôleurs. Je m'entretenois avec eux, et je vivois dans la douce eſpérance de m'échapper ; au lieu que, malgré mon innocence, je ſe-

rai

rai peut-être trop heureux de ſortir d'ici pour aller aux galères.

## CHAPITRE XIII.

*Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon, et où il alla.*

TANDIS que je paſſois les jours à m'égayer dans mes refléxions, mes avantures, telles que je les avois dictées dans ma dépoſition, ſe répandirent dans la ville. Pluſieurs perſonnes me voulurent voir par curioſité. Ils venoient l'un après l'autre ſe préſenter à une petite fenêtre, par où le jour entroit dans ma priſon ; et lorſqu'ils m'avoient conſidéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus ſurpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois priſonnier, je n'avois pas vu un ſeul homme ſe montrer à cette fenêtre, qui donnoit ſur une cour où regnoient le ſilence et l'horreur. Je compris par-là que je feſois du bruit dans la ville, et je ne ſavois ſi j'en devois concevoir un bon ou un mauvais préſage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit Chantre de Mondonnédo, qui auſſi-bien que moi avoit craint la queſtion et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoitre. Nous nous ſaluames de part et d'autre, puis nous nous engageames dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes avantures. De ſon côté, le chantre me conta ce qui s'étoit paſſé dans l'hôtelerie de Cacabélos entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Enſuite, prenant congé de moi, il me promit que ſans perdre de tems il alloit travailler à ma déliverance. Alors, toutes les perſonnes qui étoient venues là, comme lui par curioſité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compaſſion. Ils m'aſſurèrent même qu'ils ſe joindroient au petit chantre, et qu'ils feroient tout leur poſſible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promeſſe. Ils parlèrent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, ſur-tout lorſque le chantre lui eut conté ce qu'il ſavoit, vint trois ſemaines après dans ma priſon :

Gil

Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choſes en longueur. Va, tu es libre, tu peus ſortir quand il te plaira. Mais dis-moi, pourſuivit-il, ſi l'on te menoit dans la forêt où èſt le ſouterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir! Non, Seigneur, lui répondis-je: comme je n'y ſuis entré que la nuit, et que j'en ſuis ſorti avant le jour il me ſeroit impoſſible de reconnoître l'endroit où il eſt. Là-deſſus le Juge ſe retira, en diſant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le géolier vint dans mon cachot avec un de ſes guichetiers, qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave, et ſans me dire un ſeul mot mon pourpoint et mon haut de chauſſes, qui étoient d'un drap fin et preſque neuf; puis m'ayant revêtu d'une vieille ſouquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confuſion que j'avois de me voir ſi mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les priſonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de ſortir de la ville à l'heure même, pour me ſouſtraire aux yeux du peuple, dont je ne ſoutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoiſſance l'emporta pourtant ſur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorſqu'il m'apperçut. Comme vous voilà! me dit-il; la Juſtice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la Juſtice, lui répondis je, elle èſt très équitable. Je voudrois ſeulement que tous ſes officiers fuſſent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laiſſer mon habit, il me ſemble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il; mais on vous dira que ce ſont des formalités qui s'obſervent. Hé! vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à ſon premier maître? Non pas, s'il vous plait. Il èſt actuellement dans les écuries du Greffier, où il a été dépoſé comme une preuve du vôl. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en rétire ſeulement la croupière. Mais changeons de diſcours, continua-t il. Quel eſt votre deſſein, que prétendez-vous faire préſentement? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je ſuis le libérateur, elle me donnera quelques piſtoles, j'acheterai une ſoutanelle neuve, et

me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embaraſſe, c'eſt que je ne ſuis point encore à Burgos ; il faut vivre ſur la route. Je vous entends, repliqua-t-il, et je vous offre ma bourſe. Elle eſt un peu platte à la vérité, mais vous ſavez qu'un chantre n'eſt pas un Evêque. En même tems il la tira, et me la mit entre les mains de ſi bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eut donné tout l'or du monde, et lui fis mille proteſtations de ſervice qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai et ſortis de la ville ſans aller voir les autres perſonnes qui avoient contribué à mon élargiſſement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raiſon de ne me pas vanter ſa bourſe, j'y trouvai fort peu d'argent. Par bonheur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très frugale. et il me reſtoit encore quelques réaux, lorſque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'eſt pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Donna Mencia. J'entrai dans une hôtellerie, dont l'hôteſſe étoit une petite femme fort ſeche, vive, et hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaiſe mine qu'elle me fit, que ma ſouquenille n'étoit guères de ſon goût ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'aſſis à une table, je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin deteſtable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit aſſez avec mon habillement, je voulus entrer en converſation avec l'hôteſſe. Je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit le Marquis de la Guardia, ſi ſon château étoit éloigné du bourg, et ſurtout, ſi elle ſavoit ce que la Marquiſe ſa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choſes, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant quoique de fort mauvaiſe grace, que le château de Don Ambroſio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je ſouhaitois de me repoſer, et je demandai une chambre. A vous une chambre ! me dit l'hôteſſe en me lançant un regard plein de mépris et de fierté ; je n'ai point de chambre pour les gens

gens qui font leur ſouper d'un morceau de fromage. Tous mes lits ſont retenus. J'attens des Cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce ſoir. Tout ce que je puis faire pour votre ſervice, c'eſt de vous mettre dans ma grange. Ce ne ſera pas, je penſe, la première fois que vous aurez couché ſur la paille. Elle ne croyoit pas ſi bien dire qu'elle diſoit. Je ne repliquai point à ſon diſcours, et pris ſagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis longtems étoit fait à la fatigue.

## CHAPITRE XIV.

*De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos.*

JE ne fus pas pareſſeux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôteſſe, qui étoit déjà ſur pié, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le ſoir précédent. Ce que j'attribuai à la preſence de trois honnêtes Archers de la Sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très familiére. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, et c'étoit ſans-doute pour ces Cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'addreſſai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne ſe contenta pas de répondre à la queſtion que je lui fesois. Il m'apprit que Don Ambroſio étoit mort depuis trois ſemaines, et que la Marquiſe ſa femme avoit pris le parti de ſe retirer dans un couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai auſſitôt vers cette ville, au-lieu de ſuivre la route du château, comme j'en avois deſſein auparavant, et je volai d'abord au Monaſtère où demeuroit Donna Mencia. Je priai la Tourière de dire à cette Dame, qu'un jeune-homme nouvellement ſorti des priſons d'Aſtorga ſouhaitoit de lui parler. La Tourière alla ſur le champ faire ce que je deſirois. Elle revint et me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas longtems ſans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambroſio.

Soyez le bien-venu, me dit cette Dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une perſonne d'Aſtorga. Je lui

mandois de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priois inſtamment de me venir chercher au ſortir de votre priſon. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargit bientôt. Les choſes que j'avois dites au Corrégidor à votre decharge, ſuffiſoient pour cela. Auſſi m'a-t-on fait réponſe que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne ſavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaiſir de vous témoigner ma reconnoiſſance. Conſolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me préſenter à ſes yeux ſous un miſerable habillement. Que l'état où je vous vois, ne vous faſſe point de peine. Après le ſervice important que vous m'avez rendu je ſerois la plus ingrate de toutes les femmes, ſi je ne feſois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaiſe ſituation où vous êtes. Je le dois, et je le puis. J'ai des biens aſſez conſidérables pour pouvoir m'aquiter envers vous ſans m'incommoder.

Vous ſavez, continua t elle, mes avantures juſqu'au jour où nous fumes empriſonnés tous deux ; je vais vous conter ce qui m'èſt arrivé depuis. Lorſque le Corrégidor d'Aſtorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidele récit de mon hiſtoire, je me rendis au château d'Ambroſio. Mon retour y cauſa une extrême ſurpriſe, mais on me dit que je revenois trop tard ; que le Marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, et que les Médecins deſeſpéroient de ſa vie. Ce fut pour moi un nouveau ſujet de me plaindre de la rigueur de ma deſtinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver, puis j'entrai dans ſa chambre et courus me jetter à genoux au chevet de ſon lit, le viſage couvert de larmes, et le cœur preſſé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'appercut ? venez vous contempler votre ouvrage ? ne vous ſuffit-il pas de m'ôter la vie ; faut-il, pour vous contenter, que vos yeux ſoient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux ; et ſans le triſte accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems je lui apris que Don Alvar avoit été tué par des vôleurs, qu'enſuite on m'avoit menée dans un ſouterrain. Je racontai tout le

reſte ;

reste ; et lorsque j'eus achevé de parler, Don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement, je cesse de me plaindre de vous. Hé ! dois-je en effet vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre ; puis-je blâmer cette conduite ; Non, Madame, j'aurois tort d'en murmurer, aussi je n'ai point voulu qu'on vous poursuivit. je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés, et le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous rends justice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chere Mencia, votre presence me comble de joie. Mais hélas ! je n'en jouirai pas longtems. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. Mes pleurs redoublèrent à ces paroles touchantes. Je ressentis et fis éclater une affliction immodérée. Je doute que la mort de Don Alvar que j'adorois, m'ait fait verser plus de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort. Il mourut dès le lendemain, et je demeurai maitresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'epousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient ; ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur et sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce convent, et en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Donna Mencia, puis elle tira de dessous sa robe une bourse, qu'elle me mit entre les mains, en me disant ; Voila cents ducats que je vous donne, seulement pour vous faire habiller ; revenez me voir après cela, je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la Dame, et lui jurai que je ne sortirois point de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, et pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appellé Majuélo, et grand railleur de son naturel, me parcou-

rant des yeux depuis le haut juſqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avoit pas beſoin de cette aſſurance pour être perſuadé que je ferois beaucoup de dépenſe chez lui : qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque choſe de noble ; et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fuſſe un gentilhomme fort aiſé. Je vis bien que le traitre me railloit ; et pour mettre fin tout-à-coup à ſes plaiſanteries, je lui montrai ma bourſe. Je comptai même devant lui mes ducats ſur une table, et je m'aperçus que mes eſpèces le diſpoſoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier. Il vous apportera toute ſorte d'habits, et vous ſerez habillé ſur le champ. J'approuvai ce conſeil, et réſolus de le ſuivre ; mais comme le jour étoit prêt à ſe fermer, je remis l'emplètte au lendemain, et je ne ſongeai qu'à bien ſouper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma ſortie du ſouterrain.

## CHAPITRE XV.

*De quelle façon s'habilla Gil Blas. Du nouveau préſent qu'il reçut de la Dame. Et dans quel équipage il partit de Burgos.*

ON me ſervit une copieuſe fricaſſée de piés de mouton, que je mangeai preſque tout entière. Je bus à proportion ; puis je me couchai. J'avois un aſſez bon lit, et j'eſpérois qu'un profond ſommeil ne tarderoit guères à s'emparer de mes ſens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je faſſe, diſois-je ? Suivrai-je mon premier deſſein ? Acheterai-je une ſontanelle, pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ! Pourquoi m'habiller un Licentié ? Ai-je envie de me conſacrer à l'Etat Eccléſiaſtique ? Y ſuis-je entraîné par mon penchant ? Non. Je me ſens même des inclinations très-oppoſées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me réſolus à prendre un habit de Cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, et ſes premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai,

vai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets, qui étoient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit: Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on se soit addressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point décrier ici mes confrères. A Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation! Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable. Je me contente de la livre pour sol, je veux dire du sol pour livre. Grâces au Ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule, que je pris fortement au pié de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toute sorte de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes: mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches taillades, avec un haut-de-chausses et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'apperçut qu'il me plaisoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours, il n'y en a point de plus beau; et pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre? Soixante ducats répondit-il; je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq, il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point,

je

je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me préſentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faiſoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois ; et comme je m'imaginai qu'il n'en voudroit rien rabattre, je lui comptai ſoixante ducats. Quand il vit que je les donnois ſi facilement, je crois que malgré ſa morale il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Aſſez ſatisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour ſol, il ſortit avec ſes garçon que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint, et un haut-de-chauſſes fort propres. Il falut ſonger au reſte de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de ſoie, des ſouliers et une épée, après quoi je m'habillai. Quel plaiſir j'avois de me voir ſi bien equipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainſi dire, ſe raſſaſier de mon ajuſtement. Jamais pâon n'a regardé ſon plumage avec plus de complaiſance. Dés ce jour-là je fis une ſeconde viſite à Donna Mencia, qui me reçut encore d'un air très gracieux. Elle me remercia de nouveau du ſervice que je lui avois rendu. Là deſſus, grands complimens de part et d'autre. Puis me ſouhaitant toute ſorte de proſpérités, elle me dit adieu et ſe retira, ſans me donner autre choſe qu'une bague de trente piſtoles, qu'elle me pria de garder pour me ſouvenir d'elle.

Je demeurai bien ſot avec ma bague, j'avois compté ſur un préſent plus conſidérable. Ainſi, peu content de la généroſité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit ſur mes pas, et qui ſe débaraſſant tout-à-coup de ſon manteau qu'il avoit ſur le nez, laiſſa voir un gros ſac qu'il portoit ſous l'aiſſelle. A l'apparition du ſac qui avoit tout l'air d'être plein d'eſpèces, j'ouvris de grands yeux, auſſi-bien que quelques perſonnes qui étoient préſentes, et je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorſque cet homme me dit, en poſant le ſac ſur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquiſe vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités, et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai ſur le ſac comme un faucon ſur

ſa

ſa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai ſans perdre de tems, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour ſavoir ce qu'il y avoit dans le ſac. La vue de mes eſpèces étalées ſur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent! Il faut, pourſuivit-il en ſouriant d'un air malicieux, que vous ſachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des Marquiſes ſous contribution.

Ce diſcours ne me déplut point. Je fus tenté de laiſſer Majnélo dans ſon erreur, je ſentois qu'elle me feſoit plaiſir. Je ne m'étonne pas ſi les jeunes-gens aiment à paſſer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta ſur ma vanité. Je deſabuſai mon hôte. Je lui contai l'hiſtoire de Donna Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis enſuite l'état de mes affaires; et comme il paroiſſoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ſes conſeils. Il rêva quelque tems, puis il me dit d'un air ſérieux: Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; et puiſque vous avez aſſez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire ſans flaterie à quoi je vous crois propre. Vous me ſemblez né pour la Cour. Je vous conſeille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ſes affaires, ou d'entrer dans ſes plaiſirs, autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands. Ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme. Ils ne ſe ſoucient que des perſonnes qui leur ſont néceſſaires. Vous avez encore une reſſource, continua-t-il: vous êtes jeune, bien fait; et quand vous n'auriez pas de l'eſprit, c'eſt plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait ſouvent ſubſiſter d'autres qui n'en ont point. Je ſuis donc d'avis que vous alliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroiſſiez ſans ſuite. On juge-là comme ailleurs ſur les apparances, et vous n'y ſerez conſidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domeſtique fidele,

bougies éclairoient. Il y avoit-là pluſieurs domeſtiques, à qui la Dame demanda d'abord ſi Don Raphael étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'addreſſant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frère, qui doit revenir ce ſoir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable ſurpriſe pour lui de trouver dans ſa maiſon un homme à qui toute notre famille èſt ſi redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainſi, nous entendimes du bruit, et nous apprimes en même tems qu'il étoit cauſé par l'arrivée de Don Raphael. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je ſuis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la Dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne ſaurions aſſez reconnoitre ce qu'il a fait pour Donna Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle, en lui préſentant une lettre, liſez ce qu'elle m'écrit. Don Raphael ouvrit le billet, et lut tout haut ces mots. " Ma chere Camille, le Seigneur Gil Blas de " Santillane, qui m'a ſauvé l'honneur et la vie, vient de " partir pour la Cour. Il paſſera ſans-doute par Valla- " dolid. Je vous conjure par le ſang, et plus encore " par l'amitié qui nous unit, de le régaler et de le rete- " nir quelque tems chez-vous. Je me flate que vous me " donnerez cette ſatisfaction, et que mon libérateur re- " cevra de vous et de Don Raphael mon couſin toute " ſorte de bons traitements. Votre affectionée couſine, " Donna Mencia." A BURGOS, &c.

Comment, s'écria Don Raphael, après avoir lu la lettre ; c'èſt à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie ! Ah ! je rends graces au Ciel de cette heureuſe rencontre. En parlant de cette ſorte, il s'approcha de moi, et me ſerrant étroitement entre ſes bras ; Qu'elle joie, pourſuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas beſoin que ma couſine la Marquiſe nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit ſeulement qu'à nous mander que vous deviez paſſer par Valladolid, cela ſuffiſoit. Nous ſavons bien, ma ſœur Camille et moi, comme il en faut uſer avec un homme qui a rendu le plus grand ſervice du monde à la perſonne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut poſſible à ces diſcours

diſcours, qui furent ſuivis de beaucoup d'autres ſemblables, et entremêlés de mille careſſes. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ſes valets.

Nous paſſames enſuite dans une chambre où l'on avoit ſervi. Nous nous mimes à table, le Cavalier, la Dame, et moi. Ils me dirent cent choſes obligeantes pendant le ſouper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne le relevaſſent comme un trait admirable, et il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me preſenter de tous les mêts. Don Raphael bouvoit ſouvent à la ſanté de Donna Mencia. Je ſuivois ſon exemple. Et il me ſembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui ſignifioient quelque choſe. Je crus même remarquer qu'elle prenoit ſon tems pour cela, comme ſi elle eut craint que ſon frère ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me perſuader que la Dame en tenoit, et je me flatai de profiter de cette decouverte, pour peu que je demeuraſſe à Valladolid. Cette eſpérance fut cauſe que je me rendis ſans peine à la prière qu'ils me firent, de vouloir bien paſſer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaiſance. Et la joie qu'en témoigna Camille, confirma l'opinion que j'avois quelle me trouvoit fort a ſon gré.

Don Raphael, me voyant determiné à faire quelque ſéjour chez lui, me propoſa de me mener à ſon château. Il m'en fit une deſcription magnifique, et me parla des plaiſirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, diſoit-il, nous prendrons le divertiſſement de la chaſſe, tantôt celui de la pêche : et ſi vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs nous aurons bonne compagnie, j'eſpère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la propoſition, et il fut réſolu que nous irions à ce beau château dès le jour ſuivant. Nous nous levames de table, en formant un ſi agréable deſſein. Don Raphael en parut tranſporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embraſſant, je vous laiſſe avec ma ſœur. Je vais de ce pas donner les ordres neceſſaires, et faire avertir toutes les perſonnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il ſortit de la chambre où nous étions, et je continuai de m'entretenir avec la

Dame, qui ne démentit point par ſes diſcours les douces œilades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main, et regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant aſſez joli, mais il èſt bien petit. Vous connoiſſez-vous en pierreries ? Je repondis que non. J'en ſuis fâchée, reprit elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un grôs rubis qu'elle avoit au doigt, et pendant que je le conſidérois elle me dit : Un de mes oncles, qui à été gouverneur dans les habitations que les Eſpagnols ont aux Iles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'eſtiment trois cens piſtoles. Je le croirois bien, lui dis-je ; je le trouve parfaitement beau. Puiſqu'il vous plait, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Auſſitôt elle prit ma bague, et me mit la ſienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un préſent, Camille me ſerra la main, et me regarda d'un air tendre : puis rompant tout-a-coup l'entretien, elle me donna le bon ſoir, et ſe retira toute confuſe, comme ſi elle eut eu honte de me faire trop connoître ſes ſentimens.

Quoique galant des plus novices, je ſentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi, et je jugeai que je ne paſſerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flateuſe, et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois me coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au-lieu de ſonger à me repoſer, je m'abandonnai aux réflections agréables, que m'a valiſe, qui étoit ſur une table, et mon rubis m'inſpirèrent. Graces au Ciel, diſois-je, ſi j'ai été malheureux, je ne le ſuis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cens piſtoles de l'autre, me voilà pour longtems en fonds. Majuélo ne m'a point flatté, je le vois bien. J'enflammerai mille femmes à Madrid, puiſque j'ai plu ſi facilement à Camille. Les bontés de cette généreuſe Dame ſe préſentoient à mon eſprit avec tous leurs charmes, et je goutois auſſi par avance les divertiſſements que Don Raphael me préparoit dans ſon château. Cependant, parmi tant d'images de plaiſir, le ſommeil ne laiſſa pas de venir repandre ſur moi ſes pavots. Des

que

que je me ſentis aſſoupir, je me deſhabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorſque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus aſſez ſurpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroiſe, dis-je en moi même, mon fidele Ambroiſe èſt à l'egliſe, ou bien il èſt aujourd'hui fort pareſſeux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaiſe ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valiſe, je le ſoupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes ſoupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appellai l'hypocrite à pluſieurs repriſes. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que ſouhaitez-vous, Seigneur ? tous vos gens ſont ſortis de ma maiſon avant le jour. Comment de votre maiſon ! m'écriai-je. Eſt-ce que je ne ſuis pas ici chez Don Raphael ? Je ne ſais ce que c'èſt que ce Cavalier, dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en ſuis l'hôte. Hier au ſoir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a ſoupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand Seigneur, diſoit-elle, qui voyage *incognito* elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je ſus ce que je devois penſer de Camille et de Don Raphael : et je compris que mon valet, ayant une entière connoiſſance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au-lieu de n'imputer qu'à moi ce triſte incident, et de ſonger qu'il ne me ſeroit point arrivé ſi je n'euſſe pas eu l'indiſcretion de m'ouvrir à Majuélo ſans neceſſité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maitre de l'hôtel garni, à qui je contai l'avanture, qu'il ſavoit peut-être auſſi bien que moi, ſe montra ſenſible à ma douleur. Il me plaignit, et me témoigna qu'il étoit très mortifié que cette ſcene ſe fût paſſée chez lui ; mais je crois, malgré ſes démonſtrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

## CHAPITRE XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni.*

LORSQUE j'eus bien déploré mon malheur, je fis reflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rapellai mon courage, et pour me consoler je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits, et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient couté. Enfin, je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fus d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées ; et plût au Ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui ! J'appris que dès le soir même il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma valise, je marchois tristement dans les rues en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Donna Mencia ; mais considérant que ce seroit abuser des bontes de cette Dame, et que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux sur ma bague ; et quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas ! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis, mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier, pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, et j'allai la montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la niece du gouverneur des Iles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en

en renouveller le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune-homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, quoique je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunnez, que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote et votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le Docteur Godinez sur les universaux et les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embrassames tous deux avec transport. Hé, mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens. Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint et un manteau de velours relevé d'une broderie d'argent. Malepeste ! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, replique-t-il, à d'autres ; tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plait ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la cocluche des femmes de Valladolid, apprens, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau-sexe. Je me resolus sans peine à contenter sa curiosité : mais comme j'avois un assez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrames dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes avantures assez bizarres ; et après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la facheuse situation où j'étois, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'esprit est-il

dans la misère ? Il attend avec patience un tems plus heureux. " Jamais," comme dit Cicéron, " il ne doit " se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est " homme." Pour moi, je suis de ce caractère-là, Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo, j'en étois aimé; je la demandai en mariage à son père : il me la refusa, un autre en seroit mort de douleur. Moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette; le plaisir par conséquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice; de-là, comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujèt de desespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur; et plus sage que Ménélas, au-lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui fus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlevement de mon enfante : car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois même déjà à faire diéte. Il fallut promtement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un grôs marchand de drap, qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un asile contre l'abstinence, et en même tems un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils. Le fils me pria de l'aider à tromper son père. Il falloit opter. Je préferai la priére au commandement, et cette préference me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art; mais en me les montrant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégouta de la peinture et du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital.

l'hôpital. J'y demeure encore, & je ſuis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordognez, mon maître, eſt un homme d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baiſſés avec un grôs roſaire à la main. On dit, que dès ſa jeuneſſe, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y eſt attaché avec un zèle infatigable. Auſſi ſes ſoins ne ſont-ils pas demeurés ſans récompenſe, tout lui a proſpéré. Quelle bénédiction! il s'eſt enrichi en ſeſant les affaires des pauvres.

Quand Fabrice m'eut tenu ce diſcours, je lui dis: Je ſuis bien-aiſe que tu ſois ſatisfait de ton ſort: mais, entre nous, tu pourrois, ce me ſemble, faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penſes pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de ſituation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais eſt pénible, je l'avoue, pour un imbecille; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'eſprit. Un génie ſupérieur qui ſe met en condition, ne fait pas ſon ſervice matériellement comme un pigaud. Il entre dans une maiſon, pour commander plutôt que pour ſervir. Il commence par étudier ſon Maître. Il ſe prête à ſes défauts, gagne ſa confiance, et le mene enſuite par le nez. C'eſt ainſi que je me ſuis conduit chez mon Adminiſtrateur. Je connus d'abord le pélerin. Je m'apperçus qu'il vouloit paſſer pour un ſaint perſonnage. Je feignis d'en être la dupe, cela ne coute rien. Je fis plus. Je le copiai, et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je ſuis devenu peu à peu ſon *factotum*. J'eſpère que quelque jour je pourrai, ſous ſes auſpices, me mêler des affaires des pauvres. Peut-être ferai-je auſſi fortune, car je me ſens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles eſpérances, repris-je, mon cher Fabrice, et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier deſſein. Je vais convertir mon habit brodé en ſoutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant ſous les drapeaux de l'Univerſité, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice! l'agreable imagination! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant! Sais-tu bien, malheureux? à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu ſeras placé, toute la

maiſon

maiſon t'obſervera. Tes moindres actions ſeront ſcrupuleuſement examinées. Il faudra que tu te contraignes ſans ceſſe, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paroiſſes poſſéder toutes les vertus. Tu n'auras preſque pas un moment à donner à tes plaiſirs. Cenſeur éternel de ton Ecolier, tu paſſeras les journées à lui enſeigner le Latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choſes contre la bienſéance. Après tant de peine et de contrainte, quel ſera le fruit de tes ſoins? Si le petit gentilhomme eſt un mauvais ſujet, on dira que tu l'auras mal élevé; et les parents te renvérront ſans récompenſe, peut-être même ſans te payer tes appointements. Ne me parle donc point d'un poſte de précepteur, c'eſt un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais. C'eſt un bénéfice ſimple, qui n'engage à rien. Un Maître a-t-il des vices? le génie ſupérieur qui le ſert, les flate, et ſouvent même les fait tourner à ſon profit. Un valet vit ſans inquiétude dans une bonne maiſon. Après avoir bu et mangé tout ſon ſaoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de la famille, ſans s'embaraſſer du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, pourſuivit-il, ſi je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et ſuis mon exemple. Oui; mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des adminiſtrateurs, et ſi je me réſolvois à ſervir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raiſon, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te répondis d'une bonne condition, quand ce ne ſeroit que pour arracher un galant homme à l'Univerſité.

La miſère prochaine dont j'étois menacé, et l'air ſatisfait qu'avoit Fabrice, me perſuadant plus que ſes raiſons, je me déterminai à me mettre dans le ſervice. Là-deſſus nous ſortimes du cabaret, et mon compatriote me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adreſſent la plupart des laquais qui ſont ſur le pavé. Il a des griſons, qui l'informent de tout ce qui ſe paſſe dans les familles. Il ſait où l'on a beſoin de valets, et il tient un régitre exact, non ſeulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaiſes qualités des maîtres. C'eſt un homme qui a été frère dans je

ne

ne ſais quel couvent de religieux. Enfin, c'eſt lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adreſſe ſi ſingulier, le fils du Barbier Nunnez me mena dans un cul de-ſac. Nous entrames dans une petite maiſon, où nous trouvames un homme de cinquante ans, qui écrivoit ſur une table. Nous le ſaluames aſſez reſpectueuſement; mais ſoit qu'il fût fier de ſon naturel, ſoit que n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eut pris l'habitude de recevoir ſon monde cavalièrement, il ne ſe leva point. Il ſe contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit ſurpris qu'un jeune homme, en habit de velours brodé, voulut devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penſer que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtems de mon intention, puiſque Fabrice lui dit d'abord: Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous préſente le meilleur de mes amis. C'eſt un garçon de famille que ſes malheurs réduiſent à la néceſſité de ſervir. Enſeignez-lui, de grace, une bonne condition, et comptez ſur ſa reconnoiſſance. Meſſieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promeſſes du monde. Etes-vous placés? vous ne vous en ſouvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice? vous plaignez-vous de moi! n'ai-je pas bien fait les choſes? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme ſi je vous euſſe mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connoître que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoiſſance précédât le ſervice. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promeſſe de n'en pas demeurer-là, ſi je me voyois dans une bonne maiſon.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en uſe de la ſorte avec moi. Il y a, continua-t-il d'excellens poſtes vacants. Je vais vous les nommer, et vous choiſirez celui qu'il vous plaîra. En achevant ces paroles, il mit ſes lunettes, ouvrit un régitre qui étoit

ſur

ſur ſa table, tourna quelques feuillets, et commença à lire dans ces termes : Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme emporté, brutal, fantaſque. Il gronde ſans ceſſe, jure, frappe, et le plus ſouvent eſtropie ſes domeſtiques. Paſſons à un autre, m'écriai-je à ce portrait, ce Capitaine n'eſt pas de mon goût. Ma vivacité fit ſourire Arias, qui pourſuivit ainſi ſa lecture. Donna Manuéla de Sandoval, douairière furannée, hargneuſe et biſarre, eſt actuellement ſans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans ſa maiſon, depuis dix ans, un habit qui ſert à tous les valets qui entrent chez elle, de quelque taille qu'ils ſoient. On peut dire qu'ils ne font que l'eſſayer ; car il eſt encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'eſt un Médecin Chymiſte. Il nourrit bien ſes domeſtiques, les entretient proprement, leur donne même de grôs gages ; mais il fait ſur eux l'épreuve de ſes remedes, il y a ſouvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enſeignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna, nous ne ſommes pas au bout, il y a de quoi vous contenter. Là-deſſus, il continua de lire de cette ſorte : Donna Alfonſa de Solis, vieille dévote, qui paſſe les deux tiers de la journée dans l'égliſe, et qui veut que ſon valet y ſoit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois ſemaines. Le Licentié Sédillo, vieux Chanoine du Chapitre de cette ville, chaſſa hier au ſoir ſon valet —Alte là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poſte. Le Licentié Sédillo eſt des amis de mon maître, et je le connois parfaitement. Je ſais qu'il a pour gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la Dame Jacinte, et qui diſpoſe de tout chez lui. C'eſt une des meilleures maiſons de Valladolid, on y vit doucement, et l'on y fait très bonne chere. D'ailleurs, le Chanoine eſt un homme infirme, un vieux gouteux, qui fera bientôt ſon teſtament, il y a un legs à eſpérer : La charmante perſpective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il, en ſe tournant de mon côté, ne perdons point de tems

mon

mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licentié, je veux te préſenter moi-même, et te ſervir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une ſi belle occaſion, nous primes bruſquement congé du Seigneur Arias, qui m'aſſura pour mon argent que ſi cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une auſſi bonne.

---

LES AVANTURES

# DE GIL BLAS.

## LIVRE SECOND.

### CHAPITRE I.

*Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le Licentié Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de ſa Gouvernante.*

NOUS avions ſi grand' peur d'arriver trop tard chez le vieux Licentié, que nous ne fîmes qu'un ſaut du cul-de-ſac à ſa maiſon. Nous en trouvames la porte fermée, nous frappames. Une fille de dix ans, que la Gouvernante feſoit paſſer pour ſa niece en depit de la médiſance, vint ouvrir; et comme nous lui demandions ſi l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une perſonne déjà parvenue à l'âge de diſcrétion, mais belle encore, et j'admirai particulièrement la fraîcheur de ſon teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trouſſeau de clés, et de l'autre un chapelet à grôs grains. D'abord que nous l'apperçumes, nous la ſaluames avec beaucoup de reſpect. Elle nous rendit le ſalut fort civilement, mais d'un air modeſte et les yeux baiſſés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licentié Sédillo, je viens lui en preſenter un dont j'eſpère qu'il ſera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement,

fixement, et ne pouvant accorder ma broderie avec les discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunnez, c'èst ce jeune-homme. Tel que vous le voyez, il lui èst arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit; et frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus; J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle, aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'èst bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison, avec mon Maître le Seigneur Manuel Ordognez, administrateur de l'hôspital. Hé justement, repliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au Seigneur Ordognez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune-homme ne sauroit avoit un méilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sédillo, je crois qu'il sera bien-aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivimes la Dame Jacinte. Le Chanoine étoit logé en-bas, et son appartement consistoit en quatre pièces de plein pié bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la premiere, et nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le Licentié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous apperçumes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un grôs carreau plein de duvet. Nous nous approchames de lui sans ménager les révérences; et Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante: il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de philosophie, comme s'il eut falu que je fusse un grand philosophe pour

être

être valet d'un Chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laiſſa pas de jetter de la poudre aux yeux du Licentié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaiſois pas à la Dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon ſervice le garçon que tu m'amenes. Il me revient aſſez, et je juge favorablement de ſes mœurs, puiſqu'il m'eſt préſenté par un domeſtique du Seigneur Ordognez.

Dès que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, un autre encore plus profonde à la gouvernante, et ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous revérrions, et que je n'avois qu'à reſter-là. Après qu'il fut ſorti, le Licentié me demanda comment je m'appellois, pour quoi j'avois quitté ma patrie, et par ſes queſtions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon hiſtoire. Je les divertis tous deux, ſur-tout par le récit de ma dernière avanture. Camille et Don Raphael leur donnèrent une ſi forte envie de rire, qu'il en penſa couter la vie au vieux gouteux ; car comme il rioit de toute ſa force, il lui prit une toux ſi violente, que je crus qu'il alloit trépaſſer. Il n'avoit pas encore fait ſon teſtament. Jugez ſi la gouvernante fut allarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au ſécours du bon homme, et feſant ce qu'on fait pour ſoulager les enfants qui touſſent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fauſſe allarme. Le vieillard ceſſa de touſſer, et ſa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit : mais la Dame Jacinte, craignant une ſeconde toux, s'y oppoſa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garderobe, où parmi pluſieurs habits étoit celui de mon prédéceſſeur. Elle me le fit prendre, et mit à ſa place le mien, que je n'étois pas fâché de conſerver, dans l'eſperance qu'il me ſerviroit encore. Nous allames enſuite tous deux préparer le diner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuiſine. Il eſt vrai que j'en avois fait l'heureux apprentiſſage ſous la Dame Léonarda, qui pouvoit paſſer pour une bonne cuiſinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être ſur le cuiſinier même de l'Archevêque de Tolede. Elle ex-

celloit en tout. On trouvoit ſes biſques exquiſes, tant elle ſavoit bien choiſir et mêler les ſucs des viandes qu'elle y feſoit entrer ; et ſes hachis étoient aſſaiſonnés d'une manière qui les rendoit très agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournames dans la chambre du Chanoine, où pendant que je dreſſois une table auprès de ſon fauteuil, la gouvernante paſſa ſous le menton du vieillard une ſerviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après je ſervis un potage, qu'on auroit pu préſenter au plus fameux Directeur de Madrid, et deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la ſenſualité d'un Viceroi, ſi la Dame Jacinte n'y eut pas épargné les épices, de peur d'irriter la goute du Licentié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ſes membres me montra qu'il n'avoit pas encore entierement perdu l'uſage de ſes bras. Il s'en aida pour ſe débaraſſer de ſon oreiller et de ſes couſſins, et ſe diſpoſa gayement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refuſa pas le ſervice. Il la feſoit aller et venir aſſez librement, de façon pourtant qu'il répandoit ſur la nape et ſur ſa ſerviette, la moitié de ce qu'il portoit à la bouche. J'ôtai la biſque lorſqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdris flanquée de deux cailles rôties que la Dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit auſſi ſoin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna ſur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits piés. Quand il ſe fut bien empiffré, la Béate lui détacha ſa ſerviette, lui remit ſon oreiller et ſes couſſins ; puis le laiſſant dans ſon fautueil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous deſſervîmes, et nous allames manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînoit tous les jours notre Chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il ſoupoit plus légèrement. Il ſe contentoit d'un poulet et de quelques compotes de fruits. Je feſois bonne chere dans cette maiſon, j'y menois une vie très douce. Je n'y avois qu'un deſagrément : c'étoit qu'il me faloit veiller mon maître, et paſſer la nuit comme une garde-malade, outre une retention d'urine qui l'obligeoit

bligeoit à demander dix fois par heure ſon pot de chambre, il étoit ſujêt à ſuer ; et quand cela arrivoit, je lui changeois de chemiſe. Gil Blas, me dit-il dès la ſeconde nuit, tu as de l'addreſſe et de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton ſervice. Je te recommande ſeulement d'avoir de la complaiſance pour la Dame Jacinte. C'eſt une fille qui me ſert depuis quinze années, avec un zèle tout particulier. Elle a un ſoin de ma perſonne, que je ne puis aſſez reconnoître. Auſſi je te l'avoue elle m'eſt plus chere que toute ma famille. J'ai chaſſé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre ſœur. Il n'avoit aucune conſideration pour cette pauvre fille, et bien loin de rendre juſtice à l'attachement ſincere qu'elle a pour moi, l'inſolent la traitoit de fauſſe dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu' hypocriſie aux jeunes gens. Graces au Ciel, je me ſuis défait de ce maraud-là, Je préfere au droit du ſang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laiſſe prendre que par le bien qu'on me fait. Vous avez raiſon, Monſieur, dis-je alors au Licentié. La reconnoiſſance doit avoir plus de force ſur nous que les loix de la Nature. Sans doute, reprit-il et mon teſtament ſera bien voir que je ne me ſoucie guères de mes parents. Ma gouvernante y aura bonne part ; et tu n'y ſeras point oublié, ſi tu continues comme tu commences à me ſervir. Le valet que j'ai mis hier dehors, a perdu, par ſa faute, un bon legs. Si ce miſerable ne m'eut pas obligé par ſes manières à lui donner ſon congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de reſpect à la Dame Jacinte, un pareſſeux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, et c'étoit pour lui une choſe bien fatigante, que de paſſer les nuits à me ſoulager. Ah le malheureux, m'écriai-je, comme ſi le génie de Fabrice m'eut inſpiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un auſſi honnête-homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit ſe faire un plaiſir de ſon devoir, et ne ſe pas croire occupé, lors même qu'il ſue ſang et eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au Licentié. Il ne fut pas moins content de l'aſſurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement ſoumis aux volontés de

la Dame Jacinte. Voulant donc paſſer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je feſois mon ſervice de la meilleure grace qu'il m'étoit poſſible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits ſur pié. Je ne laiſſois pas pourtant de trouver cela très déſagréable ; et ſans le legs dont je repaiſſois mon eſpérance je me ſerois bientôt dégouté de ma condition. Je me repoſois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette juſtice, avoit beaucoup d'égards pour moi ; ce qu'il falloit attribuer au ſoin que je prenois de gagner ſes bonnes graces par des manières complaiſantes et reſpectueuſes. Etois-je à table avec elle et ſa nièce, qu'on appelloit Inéſille ? je leur changeois d'aſſiéttes, je leur verſois à boire, j'avois une attention toute particulière à les ſervir. Je m'inſinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit ſortie pour aller à la proviſion, me voyant ſeul avec Inéſille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai ſi ſon père et ſa mère vivoient encore ? Oh que non, me repondit-elle. Il y a bien longtems, bien longtems, qu'ils ſont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieuſement la petite fille, quoique ſa réponſe ne fût pas catégorique ; et je la mis ſi bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois ſavoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent, que ſa bonne tante avoit un bon ami, qui demeuroit auſſi auprès d'un vieux Chanoine, dont il adminiſtroit le temporel ; et que ces heureux domeſtiques comptoient d'aſſembler les dépouilles de leurs maîtres, par un hymenée dont ils goutoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la Dame Jacinte, quoiqu'un peu ſurannée, avoit encore de la fraîcheur. Il eſt vrai qu'elle n'épargnoit rien pour ſe conſerver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un cliſtère, elle avaloit pendant le jour et en ſe couchant d'excellents coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choſes à lui rendre le teint frais; c'étoit à ce que me dit Inéſille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

## CHAPITRE II.

*De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.*

JE servis pendant trois mois le Licentié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me fesoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fievre le prit : et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter la goute. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Médecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé par faire son testament, elle lui en toucha même quelques mots ; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté en certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado, je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec et pâle, et qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce savant Médecin avoit l'exterieur grave. Il pesoit ses discours, et donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnements paroissoient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans-doute des remedes salins, urineux, volatils, et qui pour le plûpart participent du souffre et du mercure. Mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses. Toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes, s'écria le Docteur avec surprise ! Ah vraiment je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés, ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus surement. Il faut que vous renonciez aux

aliments de bon gout. Les plus fades ſont les meilleurs pour la ſanté. Comme le ſang èſt inſipide, il veut desmêts qui tiennent de ſa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il? Oui, dit le Licentié, du vin trempé. Oh trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin! Quel déréglement! Voilà un régime épouvantable! Il y a longtems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma ſoixante et neuvieme année, répondit le Chanoine. Juſtement, reliqua le Médecin, une vieilleſſe anticipée èſt toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'euſſiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fuſſiez contenté d'une nourriture ſimple, des pommes cuites par exemple, vous ne ſeriez pas préſentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne déſeſpére pas toutefois de vous remettre ſur pié, pourvu que vous-vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licentié promit de lui obéir en toutes choſes.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma; et fit tirer à mon maitre ſix bonnes palettes de ſang, pour commencer à ſupléer au défaut de la tranſpiration. Puis il dit au chirurgien: Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'èſt une erreur de penſer que le ſang ſoit néceſſaire à la conſervation de la vie. On ne peut trop ſaigner un malade. Comme il n'èſt obligé à aucun mouvement ou exercice conſidérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de ſang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne conſiſte que dans le pouls et dans la reſpiration. Lorſque le Docteur eut ordonné de fréquentes et copieuſes ſaignés, il dit qu'il falloit auſſi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment; aſſurant que l'eau bue en abondance pouvoit paſſer pour le véritable ſpécifique contre toutes ſortes de maladies. Il ſortit enſuite, en diſant d'un air de confiance à la Dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, ſi on le traitoit de la manière qu'il venoit de preſcrire. La gouvernante, qui jugeoit peut être autrement que lui de ſa méthode, proteſta qu'on la ſuivroit avec exactitude. En effet, nous mîmes promtement de l'eau à chauffer; et comme le Médecin nous avoit recommandé ſur toutes

choſes

choſes de ne la point épargner, nous en fimes d'abord boire a mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réiterames ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous verſames dans ſon eſtomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous ſecondant par la quantité de ſang qu'il tiroit, nous réduisimes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce bon eccleſiaſtique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du ſpécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reſte à peine une goutte de ſang, je ne me porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne ſauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal eſt arrivé. Va me chercher un Notaire, je veux faire mon teſtament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triſte, et cachant l'envie que j'avois de m'acquiter de la commiſſion qu'il me donnoit : Hé ! mais, Monſieur, lui dis-je, vous n'êtes pas ſi bas, Dieu merci, que vous ne puiſſiez vous relever. Non non, repartit-il, mon enfant, c'en eſt fait. Je ſens que la goutte remonte, et que la mort s'approche, hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, et la choſe me parut ſi preſſante que je ſortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laiſſant auprès de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût ſans teſter. J'entrai dans la maiſon du premier Notaire dont on m'enſeigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monſieur, lui dis-je, le Licentié Sédillo mon maître tire à ſa fin, il veut faire écrire ſes dernières volontés, il n'y a pas un moment à perdre. Le Notaire étoit un petit vieillard gai qui ſe plaiſoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prénant bruſquement ſon manteau et ſon chapeau ; Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur eſt ſi expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ſes malades d'appeller des Notaires. Cet homme-là m'a ſouflé bien des teſtamens.

En

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi ; et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit Notaire, tu peux compter là-dessus. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considerable, pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le Licentié, quand nous arrivames dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La Dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle, et de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissames le Notaire seul avec mon maître, et passames elle et moi dans l'antichambre, où nous rencontrames le Chirurgien, que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtames. Attendez, Maître Martin, lui dit la gouvernante, vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un Notaire qui est avec lui. Vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand' peur, la Béate et moi, que le Licentié ne mourût en testant ; mais par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vimes sortir le Notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant, on n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives, et je fus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le Médecin parut et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du Chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'executeur de la haute médecine, je veux dire le Chirurgien,

rurgien, voyant auſſi qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtère, ſuivit le Docteur Sangrado.

Sitôt que nous vimes le patron ſans vie, nous fimes, Dame Jacinte, Inéſille, et moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voiſinage. La Béate ſur tout, qui avoit le plus grand ſujèt de ſe réjouir, pouſſoit des accents ſi plaintifs, qu'elle ſembloit être la perſonne du monde la plus touchée. Dans un inſtant la chambre ſe remplit de gens, moins attirés par la compaſſion que par la curioſité. Les parents du défunt n'eurent pas plutôt vent de ſa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le ſcellé par-tout. Ils trouvèrent la gouvernante ſi affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de teſtament. Mais ils apprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités néceſſaires; et lorſqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le teſtateur avoit diſpoſé de ſes meilleurs effets en faveur de la Dame Jacinte et de la petite fille, ils firent ſon oraiſon funebre dans des termes peu honorables à ſa mémoire. Ils apoſtrophèrent en même tems la Béate, et me donnèrent auſſi quelques louanges. Il faut avouer que je les meritois bien. Le Licentié, devant Dieu ſoit ſon âme, pour m'engager à me ſouvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainſi pour mon compte, par un article de ſon teſtament: *Item, puiſque Gil Blas eſt un garçon qui a déjà de la Littérature, pour achever de le rendre ſavant, je lui laiſſe ma Bibliotheque, tous mes livres, et mes manuſcrits ſans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue Bibliotheque, je ne m'étois point apperçu qu'il y en eut une dans la maiſon. Je ſavois ſeulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou ſix volumes ſur deux petits ais de ſapin, dans le cabinet de mon maître. C'étoit-là mon lègs. Encore les livres ne pouvoient-ils m'être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre, *Le Cuiſinier Parfait*; l'autre traitoit de l'*Indigeſtion*, et de la *Manière de la guérir*; et les autres étoient les quatre parties du *Bréviaire*, que les vers avoient rongés à demi. A l'égard des manuſcrits, le plus curieux contenoit toutes les pieces d'un procés que le Chanoine avoit eu autrefois pour ſa Prebende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention

tention qu'il n'en m'éritoit, je l'abandonnai aux parents qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes ſervices. J'allai chercher enſuite une autre maiſon. Pour la Dame Jacinte, outre les ſommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de ſon bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du Licentiè.

## CHAPITRE III.

*Gil Blas s'engage au ſervice du Docteur Sangrado, et devient un célebre Médecin.*

JE réſolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, et de choiſir dans ſon régitre une nouvelle condition : mais comme j'étois prêt d'entrer dans le cul-de-ſac où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le ſaluer. Il me remit dans le moment, quoique j'euſſe changé d'habit, et témoignant quelque joie de me voir : He ! te voilà, mon enfant, me dit-il, je penſois à toi tout-à-l'heure. J'ai beſoin d'un bon garçon pour me ſervir, et je ſongeois que tu ſerois bien mon fait, ſi tu ſavois lire et écrire. Monſieur, lui repondis-je, ſur ce pié-là je ſuis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu ès l'homme qu'il me faut. Viens chez-moi, tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec diſtinction, je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai ſoin de t'entretenir proprement, et je t'enſeignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu ſeras plutôt mon éleve que mon valet.

J'acceptai la propoſition du Docteur, dans l'eſpérance que je pourrois, ſous un ſi ſavant maître, me rendre illuſtre dans la médecine. Il me mena chez lui ſur le champ, pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit ; et cet emploi conſiſtoit à écrire le nom et la demeure des malades, qui l'envoyoient chercher, pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un régitre, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les adreſſes ; mais outre qu'elle ne ſavoit point l'ortographe, elle écrivoit ſi mal qu'on ne pouvoit

pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un régitre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, ses personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de Médecin à Valladolid plus accrédité que le Docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en fesoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disoit que ces aliments étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'èst-à-dire, à être broyés plus aîlément. Néanmoins, quoiqu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât, en quoi certes il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : Buvez, mes enfants. La santé consiste dans la soupleſse et l'humectation des parties. Buvez de l'éau abondamment, c'èst un dissolvant universél, l'eau fond tous les sels. Le cours du sang èst-il ralenti ? elle le précipite. Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre Docteur étoit de si bonne foi là-dessus, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans un âge avancé. Il definissoit la vieillesse, une phtisie naturelle, qui nous desseche et nous consume ; et sur cette définition, il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use et les detruit ; et disoit fort éloquemment, que cette liqueur funeste èst pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit, et un plaisir qui trompe.

Malgré

Malgré ces beaux raiſonnemens, après avoir été huit jours dans cette maiſon, il me prit un cours de ventre, et je commençai à ſentir de grands maux d'eſtomac, que j'eus la témérité d'attribuer au diſſolvant univerſel, et à la mauvaiſe nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la penſée qu'il pourroit ſe relâcher, et me donner un peu de vin à mes repas; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te ſens, me dit-il quelque dégout pour l'eau pure, il y a des ſécours innocents pour ſoutenir l'eſtomac contre la fadeur des boiſſons aqueuſes. La ſauge, par exemple, et la véronique, leur donnent un gout délectable; et ſi tu veux les rendre encore plus délicieuſes, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enſeigner le ſécrèt d'en compoſer des bruvages exquis, j'en buvois avec tant de modération que s'en étant apperçu il me dit: Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point ſi tu ne jouis pas d'une parfaite ſanté. Tu ne bois pas aſſez, mon ami. L'eau priſe en petite quantité ne ſert qu'à developper les parties de la bille, et qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoibliſſe ou refroidiſſe ton eſtomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boiſſon fréquente. Je te garantis de l'évenement; et ſi tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celſe même t'en ſera garant. Cet Oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau. Enſuite il dit en termes exprès, que ceux qui pour boire du vin s'excuſent ſur la foibleſſe de leur eſtomac, font une injuſtice manifeſte à ce viſcère, et cherchent à couvrir leur ſenſualité.

Comme j'aurois eu mauvaiſe grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus perſuadé qu'il avoit raiſon, J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau ſur la garantie de Celſe. Ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieuſement de cette liqueur; et quoique de jour en jour je m'en ſentiſſe plus incommodé, le préjugé l'emportoit ſur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuſe diſpoſition à devenir médecin.

decin. Je ne pus pourtant réſiſter toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la réſolution de ſortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de ſentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne ſuis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laiſſent vieillir leurs domeſtiques dans la ſervitude, avant que de les récompenſer. Je ſuis content de toi. Je t'aime ; et ſans attendre que tu m'ayes ſervi plus longtems, je vais faire ton bonheur. Je veux tout-à-l'heure te découvrir le fin de l'art ſalutaire que je profeſſe depuis tant d'années. Les autres médecins en font conſiſter la connoiſſance dans mille ſciences pénibles ; et moi, je prétends t'abréger un chemin ſi long, et t'épargner la peine d'étudier la phyſique, la pharmacie, la botanique, et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que ſaigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le ſécrèt de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux ſécrèt que je te révele, et que la Nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes obſervations, èſt renfermé dans ces deux points, dans la ſaignée et dans la boiſſon fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu ſais la médecine à fond ; et profitant du fruit de ma longue experience, tu deviens tout d'un coup auſſi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me ſoulager préſentement. Tu tiendras le matin notre regitre, et l'après-midi tu ſortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai ſoin de la Nobleſſe et du Clergé, tu iras pour moi dans les maiſons du tiers état où l'on m'appellera ; et lorſque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre corps. Tu ès ſavant, Gil Blas, avant que d'être médecin ; au-lieu que les autres ſont longtems médecins, et la plûpart toute leur vie, avant que d'être ſavants.

Je remerciai le Docteur de m'avoir ſi promptement rendu capable de lui ſervir de ſubſtitut ; et pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'aſſurai que je ſuivrois toute ma vie ſes opinions, quand, elles ſeroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette aſſurance pourtant n'étoit pas tout à-fait ſincere. Je deſapprouvois ſon ſentiment ſur l'eau, et je me propoſois de boire tous les jours du vin en allant voir mes malades. Je pendis au

croc une ſeconde fois mon habit, pour en prendre un de mon maître, et me donner l'air d'un Médecin. Après quoi je me diſpoſai à exercer la médecine aux depens de qui il appartiendroit. Je débutai par un Alguazil, qui avoit une pleureſie. J'ordonnai qu'on le ſaignât ſans miſéricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai enſuite chez un pâtiſſier, à qui la goutte feſoit pouſſer de grands cris. Je ne ménageai pas plus ſon ſang que celui de l'Alguazil, et je ne lui défendis point la boiſſon. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profeſſion, que je ne demandai plus que plaie et boſſe. En ſortant de la maiſon du pâtiſſier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du Licentié Sédillo. Il me regarda pendant quelques moments avec ſurpriſe, puis il ſe mit à rire de toute ſa force en ſe tenant les côtés. Ce n'étoit pas ſans raiſon. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chauſſe quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois paſſer pour une figure originale. Je le laiſſai s'épanouir la rate, non ſans être tenté de ſuivre ſon exemple; mais je me contraignis, pour garder le *decorum* dans la rue, et mieux contrefaire le Médecin, qui n'eſt pas un animal riſible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon ſerieux les redoubla, et lorſqu'il s'en fut bien donné: Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaiſamment équipé! Qui diable t'a deguiſé de la ſorte? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau, reſpecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je ſuis le ſubſtitut du Docteur Sangrado, qui eſt le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois ſemaines. Il m'a montré la médecine à fond; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le ſoulager. Il va dans les grandes maiſons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice: c'eſt-à-dire, qu'il t'abandonne le ſang du peuple, et ſe reſerve celui des perſonnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand-monde. Vive un Médecin de faux-bourg! ſes fautes ſont moins en vue, et ſes aſſaſſinats ne ſont point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton ſort me paroit digne d'envie;

d'envie ; et pour parler comme Alexandre, ſi je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunnez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition préſente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil et du pâtiſſier ; puis nous entrames dans un cabaret, pour en boire une partie. On nous apporta d'aſſez bon vin, que l'envie d'en gouter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits, et n'en dépriſe à l'Oracle Latin, à meſure que j'en verſois dans mon eſtomac, je ſentois que ce viſcère ne me ſavoit pas mauvais gré des injures que je lui feſois. Nous demeurames longtems dans ce cabaret, Fabrice et moi. Nous y rimes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela ſe pratique entre les valets. Enſuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous ſéparames, aprés nous être promis mutuellement que l'après-dinée du jour ſuivant nous nous retrouverions au même lieu.

## CHAPITRE IV.

*Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de ſuccès que de capacité. Avanture de la Bague retrouvée.*

JE ne fus pas ſitôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, et lui remis entre les mains huit réaux, qui me reſtoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux ! me dit-il, après les avoir comptés, c'eſt peu de choſe pour deux viſites ; mais il faut tout prendre, auſſi les prit-il preſque tous. Il en garda ſix, et me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, pourſuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond, je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu feras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puiſqu'ayant deſſein de retenir toujours le quart de ce que je recevrois en ville, et touchant encore le quart du reſte ; c'étoit, ſi l'Arithmétique eſt une Science certaine, la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inſpira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus diné, je repris mon habit de ſubſtitut, et me remis

en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, et je les traitai tous de la même manière, quoiqu'ils eussent des maux différents. Jusques-là les choses s'étoient passées sans bruit, et personne, graces au Ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances. Mais quelque excellente que soit la pratique d'un Médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs. J'entrai chez un marchand epicier, qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulierement au personnage que je jugeai qu'on avoit appellé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave, puis m'ayant envisagé quelques moments avec beaucoup d'attention, Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous les Médecins de Valladolid mes confrères, et je vous avoue que vos traits me sont inconnus : il faut que vous soyez venu vous établir dans cette ville depuis très peu de tems. Je répondis que j'étois un jeune praticien, et que je ne travaillois encore que sous les auspices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très habile, quoique vous paroissiez fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; et je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'epicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'Art de la Médecine. Examinez, s'il vous plait, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, et après m'avoir fait remarquer tous les symtomes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Médecin me dit, en souriant d'un air plein de malice, Et vous croyez que ces remedes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme ;

ferme : ils doivent produire cet effet, puiſque ce ſont des ſpécifiques contre toutes ſortes de maladies ; demandez-le au Seigneur Sangrado. Sur ce pié-là, reprit-il, Celſe a grand tort d'aſſurer que pour guerir plus facilement un hydropique, il èſt à propos de lui faire ſouffrir la ſoif et la faim. Oh ! Celſe, lui repartis-je, n'èſt pas mon oracle. Il ſe trompoit comme un autre, et quelquefois je me fais bon gré d'aller contre ſes opinions. Je reconnois à vos diſcours, me dit Cuchillo, la pratique ſure et ſatisfaiſante dont le Docteur Sangrado veut inſinuer ſa méthode aux jeunes praticiens. La ſaignée et la boiſſon ſont ſa médecine univerſelle ; je ne ſuis pas ſurpris ſi tant d'honnêtes gens périſſent entre ſes mains.—N'en venons point aux invectives, interrompis-je aſſez bruſquement. Un homme de votre profeſſion a bonne grace de faire de pareils reproches. Allez, Allez, Monſieur le Docteur, ſans ſaigner et ſans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde, et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra, et nous verrons de quel côté ſeront les rieurs. Par Saint Jaques et par Saint Denis ! interrompit-il à ſon tour avec emportement, vous ne connoiſſez guères le Docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré ſa préſomption et ſa vanité, n'èſt qu'un original. La figure du petit Médecin me fit mépriſer ſa colère. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de même, et bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eumes le tems de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'epicier et ſon parent puſſent nous ſéparer. Lorſqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma viſite, et retinrent mon antagoniſte, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette avanture, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros Chanoine, qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il ſe montra ſi recalcitrant contre ce ſpécifique, qu'il ſe mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jetter par les fenêtres. Je ſortis de chez

lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, et je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvames en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon yvresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour son compte dans le rapport que je lui fesois, et se sentant piqué contre Cuchillo, Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remedes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques? L'ignorant! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes et pour les pâles couleurs. Elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brule et glace tout à la fois, et merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques, et pituiteuses. Cette opinion paroit étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo, mais elle est très soutenable en bonne médecine; et si ces gens-là étoient capables de raisonner en philosophes, au lieu qu'ils me décrient, ils deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colere; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'appercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif qui me pressoit, et des grands coups que j'avalois. Mais lui, il s'imagina bonnement que je commençois à prendre gout aux boissons aqueuses. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu! tu la bois comme du nectar: cela ne m'étonne point, mon ami, je savois bien que tu t'accoutumerois

nerois à cette liqueur. Monsieur, lui repondis-je, chaque chose a son tems ; je donnerois, à l'heure qu'il est, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le Docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des siècles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement, et sans risque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermoient les vin dans les boutiques des apoticaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des Médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité, digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi et moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli ; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante, et moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire ; je gardai pourtant mon serieux. Je fis plus. J'entrai dans les sentiments du Docteur. Je blâmai l'usage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme si je ne me sentois pas encore bien desaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, et après avoir bu à longs traits : Allons, Monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons nous de cette liqueur bienfaisante, fesons revivre dans votre maison ces anciens Thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs : et pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le desagrément que j'avois eu chez l'Epicier, ne m'em-

m'empêcha pas d'ordonner dès le lendemain des saignées et de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poète qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme, qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, je vous supplie très humblement de venir avec moi ; ma nièce est malade depuis hier, et j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, et me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent ; et après l'avoir envisagée quelques moments, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remit, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le pouls, et j'apperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, et que Don Raphael, ou quelqu'autre defenseur du beau-sexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valoit mieux dissimuler, et consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien. Au contraire, je fis le capable ; et copiant mon maître, je dis gravement que le mal prevenoit de ce que la malade ne transpiroit point ; qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos regles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fût possible, et je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission dont son maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle avanture, et lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Hé non, me repondit-il, ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-

gens-là n'aiment point à faire des reſtitutions. Souviens-toi de ta priſon d'Aſtorga. Ton cheval, ton argent, juſqu'à ton habit, tout n'eſt il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous ſervir de notre induſtrie pour ratrapper ton diamant. Je me charge du ſoin de trouver quelque ruſe pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point, je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, et natté ſes cheveux, une mouſtache poſtiche lui couvroit la moitié du viſage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois piés de circonférence, et marchoit à la téte de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des mouſtaches épaiſſes avec de longues rapières. Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent, des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a vôlé un diamant, et nous le lui ferons rendre ſur ma parole. J'embraſſai Fabrice à ce diſcours, qui me feſoit connoître le ſtratageme qu'il prétendoit employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvois fort l'éxpédient qu'il avoit imaginé. Je ſaluai auſſi les faux archers. C'étoient trois domeſtiques et deux garçons barbiers de ſes amis, qu'il avoit engagés à faire ces perſonnages. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, et nous allames tous enſemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappames à la porte, que nous trouvames fermée. La vieille vint ouvrir ; et prenant les perſonnes qui étoient avec moi pour des lévriers de juſtice, qui n'entroient pas dans cette maiſon ſans ſujèt, elle fut effrayée. Raſſurez vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui ſera bientôt terminée. A ces mots nous nous avançames, et gagnames la chambre de la malade, conduits par la vieille qui marchoit devant nous, et à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit, et feſant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui

lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé? Ah scélérate! je vous rencontre enfin. Le Corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grôssissant la voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette creature-là. Il y a longtems qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'appercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même sur son séant, joignit les mains d'une manière suppliante, et me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste mère à qui vous devez le jour. Quoique je sois très coupable, je suis encore plus malheureuse. Je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, et que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh! pour vos ducats, Seigneur, replique-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphael, que je n'ai pas vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé, petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de Don Raphael, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez avoir bien des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plait, en prison, faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses, que Monsieur le Corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris-

cris, de plaintes, et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil et tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compaſſion, Camille me prioit, de la manière du monde la plus touchante, de la ſauver des mains de la juſtice. Je feignis de me laiſſer fléchir. Monſieur l'Officier, dis-je au fils de Nunnez, puiſque j'ai mon diamant, je me conſole du reſte. Je ne ſouhaite pas qu'on faſſe de la peine à cette pauvre femme, je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité, vous ne ſeriez pas bon à être exempt. Il faut, pourſuivit-il, que je m'acquitte de ma commiſſion, il m'eſt expreſſément ordonné d'arrêter ces Infantes, Monſieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé de grace, repris-je, ayez quelque regard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir, en faveur du préſent que ces Dames vont vous offrir. Oh; c'eſt une autre affaire, repartit-il, voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée: ça, voyons. Qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit camille, et des pendans d'oreilles d'un prix conſidérable. Oui: mais, interrompit-il bruſquement, ſi cela vient des Iles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en aſſurance, reprit-elle, je vous les garantis fines. En même tems elle ſe fit apporter par la vieille une petite boëte, d'où elle tira le collier et les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monſieur l'Alguazil. Quoiqu'il ne ſe connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui compoſoient les pendans ne fuſſent fines, auſſi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir conſidérés attentivement, me paroiſſent de bon alloi; et ſi l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accomodement ſi avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui ſe pût aiſément emporter, dit aux deux femmes: Adieu, mes princeſſes, demeurez tranquilles. Je vais parler à Monſieur le Corrégidor, et vous rendre plus blanches que la neige.

neige. Nous ſavons lui tourner les choſes comme il nous plaît, et nous ne lui feſons des rapports fideles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

## CHAPITRE V.

*Suite de l'Avanture de la Bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine, et le ſejour de Valladolid.*

APRES avoir exécuté de cette manière le projét de Fabrice, nous ſortimes de chez Camille, en nous applaudiſſant d'un ſuccés qui ſurpaſſoit notre attente; car nous n'avions compté que ſur la bague. Nous emportions ſans façon tout le reſte. Bien loin de nous faire un ſcrupule d'avoir vôlé des courtiſanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Meſſieurs, nous dit Fabrice, lorſque nous fumes dans la rue, je ſuis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous paſſerons la nuit à nous rejouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans-d'oreilles, et nous en partagerons l'argent en frères; après quoi chacun reprendra le chemin de ſa maiſon, et s'excuſera du mieux qu'il lui ſera poſſible auprès de ſon maître. La penſée de Monſieur l'Alguazil nous parut très judicieuſe. Nous retournames tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuſe pour avoir découché, et les autres ne ſe ſouciant guères d'être chaſſés de chez eux.

Nous fimes apprêter un bon ſouper, et nous nous mimes à table avec autant d'appètit que de gayeté. Le repas fut aſſaiſonné de mille diſcours agréables. Fabrice ſurtout, qui ſavoit donner de l'enjouement à la converſation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne ſais combien de traits pleins de ſel Caſtillan, qui vaut bien le ſel Attique. Dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un évenement imprévu. Il entra dans la chambre où nous ſoupions un homme aſſez bien fait, ſuivi de deux autres de très mauvaiſe mine. Après ceux-là trois autres parurent, et nous en comptames juſqu'à douze, qui ſurvinrent ainſi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées et des bayonnettes. Nous vimes bien qui c'étoient des archers de la patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eumes d'abord quelque envie de réſiſter, mais ils nous envelopèrent dans un

un inſtant, et nous tinrent en reſpect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Meſſieurs, nous dit le Commandant d'un air railleur, je ſais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine avanturière. Certes le trait eſt excellent, et mérite bien une récompenſe publique, auſſi ne peut-elle vous échapper. La Juſtice, qui vous deſtine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnoître un ſi bel effort de génie. Toutes les perſonnes à qui ce diſcours s'addreſſoit, en furent déconcertées. Nous changeames de contenance, et ſentimes à notre tour la même frayeur que nous avions inſpirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous juſtifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaiſe intention, et par conſéquent on doit nous pardonner cette petite ſupercherie. Comment diable! repliqua le Commandant avec colère, vous appellez cela une petite ſupercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'eſt pas permis de ſe rendre juſtice ſoi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, et des pendans-d'oreilles; et qui pis eſt, pour faire ce vôl vous vous êtes traveſtis en archers. Des miſérables ſe déguiſer en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux, ſi l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorſqu'il nous eut fait comprendre que la choſe étoit encore plus ſérieuſe que nous ne l'avions penſée d'abord, nous nous jettames tous à ſes piès, et le priames d'avoir pitié de notre jeuneſſe; mais nos prières furent inutiles. Il rejetta de plus la propoſition que nous fimes de lui abandonner le collier, les pendans, et le flambeau. Il refuſa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il ſe montra inexorable. Il fit deſarmer mes compagnons, et nous emmena tous enſemble aux priſons de la ville. Comme on nous y conduiſoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demeuroit avec Camille, nous ayant ſoupçonnés de n'être pas de véritables valets de pié de la juſtice, elle nous avoit ſuivis juſqu'au cabaret; et que là, ſes ſoupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour ſe venger de nous.

On nous fouilla d'abord par-tout. On nous ôta le collier, les pendans, et le flambeau. On m'arracha pareillement

reillement ma bague, avec le rubis des Iles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laiſſa pas ſeulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de juſtice de Valladolid ſavoient auſſi-bien faire leur charge que ceux d'Aſtorga, et que tous ces Meſſieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me ſpolioit de mes bijoux et de mes eſpèces, l'officier de la patrouille qui étoit préſent, contoit notre avanture aux miniſtres de la ſpoliation. Le fait leur parut ſi grave que la plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier ſupplice. Les autres, moins ſéveres, diſoient que nous pourrions en être quitte pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelques années de ſervice ſur mer en attendant la déciſion de Monſieur de Corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchames ſur la paille, dont il étoit preſque auſſi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer longtems, et n'en ſortir que pour aller aux galères, ſi dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordognez n'eut entendu parler de notre affaire, et réſolut de tirer Fabrice de priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort eſtimé dans la ville. Il n'épargna point les ſollicitations ; et tant par ſon crédit que par celui de ces amis, il obtint au bout de trois jours notre élargiſſement. Mais nous ne ſortimes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés. Le flambeau, le collier, les pendans, ma bague, et le rubis, tout y reſta. Cela me fit ſouvenir de ces vèrs de Virgile, *Sic vos non vobis*, &c.

D'abord que nous fumes en liberté, nous retournames chez nos maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai ſu ta diſgrace que ce matin. Je me préparois à ſolliciter fortement pour toi. Il faut te conſoler de cet accident, mon ami, et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce deſſein, et veritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit ſi heureuſement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite-vérole et des fièvres malignes commencèrent à regner dans la ville et dans les fauxbourgs. Tous les Médecins

de

de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne viſſions chacun huit ou dix malades, ce qui ſuppoſe bien de l'eau bue et du ſang répandu. Mais je ne ſais comment cela ſe feſoit. Ils mouroient tous, ſoit que nous les traitaſſions fort mal, ſoit que leurs maladies fuſſent incurables. Nous feſions rarement trois viſites à un même malade. Dès la ſeconde, ou nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune Médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des évenemens funeſtes qu'on pouvoit m'imputer. Monſieur, dis-je un ſoir au Docteur Sangrado, j'atteſte ici le Ciel que je ſuis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaiſir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même choſe. Je n'ai pas ſouvent la ſatisfaction de guérir les perſonnes qui tombent entre mes mains; et ſi je n'étois pas auſſi ſûr de mes principes que je le ſuis, je croirois mes remedes contraires à preſque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, Monſieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curioſité des préparations chymiques à nos malades. Le pis qu'il en puiſſe arriver, c'eſt qu'elles produiſent le même effet que notre eau chaude et nos ſaignées. Je ferois volontiers cet eſſai, repliqua-t-il, ſi cela ne tiroit point à conſéquence; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente ſaignée et l'uſage de la boiſſon? veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raiſon, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laiſſez deſabuſer, ils vous perdroient de réputation. Périſſent plutôt le Peuple, la Nobleſſe et le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'averſion qu'ils ont pour la ſaignée, ne ſavent pas faire de plus grands miracles que nous; et je crois que leurs drogues valent bien nos ſpécifiques.

Nous continuames à travailler ſur nouveaux frais, et nous y procedames de manière qu'en moins de ſix ſe-

maines nous fimes autant de veuves et d'orphelins que le ſiege de Troye. Il ſembloit que la peſte fût dans Valladolid, tant on y feſoit de funerailles. Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de ſon neveu. Pour les neveux et les fils dont les oncles et les pères s'étoient mal trouvés de nos remedes, ils ne paroiſſoient point chez nous. Les maris étoient auſſi fort diſcrèts, ils ne nous chicanoient point ſur la perte de leurs femmes. Les perſonnes affligées dont il nous falloit eſſuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient, ignorants, aſſaſſins. Ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithetes; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de ſang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, ſi le Ciel, pour ôter ſans-doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eut fait naître une occaſion de me dégouter de la médecine, que je pratiquois avec ſi peu de ſuccés.

Il y avoit dans notre voiſinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'aſſembloient tous les jours. On y voyoit un de ces braves de profeſſion qui s'érigent en maîtres et décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biſcaye, et ſe feſoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroiſſoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais ſec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui rouloient dans la tête, et qui ſembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épatté lui tomboit ſur une mouſtache rouſſe, qui s'élevoit en croc juſqu'à la temple. Il avoit la parole ſi rude et ſi bruſque, qu'il n'avoit qu'à parler pour inſpirer de l'effroi. Ce caſſeur de raquettes s'étoit rendu le tiran du jeu de paume. Il jugeoit impérieuſement les conteſtations qui ſurvenoient entre les joueurs, et il ne falloit point qu'on appellât de ſes jugements, à moins que l'appellant ne voulût ſe réſoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de repréſenter le Seigneur Don Rodrigue, que le *Don* qu'il mettoit à la tête de ſon nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impreſſion ſur la maîtreſſe du tripot. C'étoit une femme de quarante

ans,

ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas sans doute pour sa beauté. Ce fut apparemment par ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit dire. Quoiqu'il en soit, elle eut de gout pour lui, et forma le dessein de l'épouser; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade, et malheureusement pour elle je divins son Médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remedes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très avantageux pour lui, ne se contenta pas de jetter feu et flamme contre moi; il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, et m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, et me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble et de frayeur. Je m'imaginois sans cesse que je voyois entrer dans notre maison le Biscayen furieux, je ne pouvois gouter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

## CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel Homme le joignit en chemin.*

JE marchois fort vite, et regardois de tems en tems derriere moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres et les buissons. Je sentois à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon

chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid. Tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon chere Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, quoique ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux à peu près la valeur de cinq ducats, c'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je me rapellois tout ce que j'en avois ouï dire, et que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, et qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au cou, et il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord, quoique nous eussions changé d'habit, et nous demeurâmes fort etonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui temoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; et lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, et qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus longtems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'èst point de barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil et à contre-poil, et mettre une moustache en papillote. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du pays, et savoir dans quelle

situation

ſituation ſont mes parents. Je ſerai chez eux après demain, puiſque l'endroit qu'ils habitent, et qu'on appelle Olmédo, eſt un gros village en deça de Ségovie.

Je réſolus d'accompagner le barbier juſques chez lui, et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choſes indifférentes, en pourſuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur, et avoit l'eſprit agréable. Au bout d'une heure de converſation, il me demanda ſi je me ſentois de l'appétit. Je lui repondis qu'il le verroit à la premiere hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pauſe. J'ai dans mon ſac de quoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours ſoin de porter des proviſions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles; je ne veux rien de ſuperflu; je ne mets dans mon ſac que des munitions de bouche, avec mes raſoirs et une ſavonnette. Je louai ſa prudence, et conſentis de bon cœur à la pauſe qu'il propoſoit. J'avois faim, et je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous aſſeoir ſur l'herbe. Là, mon garçon-barbier étala ſes vivres, qui conſiſtoient en cinq ou ſix oignons, avec quelques morceaux de pain et de fromage; mais ce qu'il produiſit comme la meilleure piece du ſac, fut une petite outre remplie, diſoit-il, d'un vin délicat et friand. Quoique les mêts ne fuſſent pas bien ſavoureux, la faim, qui nous preſſoit l'un et l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais; et nous vuidames auſſi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il ſe ſeroit fort bien paſſé de me vanter. Nous nous levames après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des avantures très particulieres, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuſer à un homme qui m'avoit ſi bien régalé. Je lui donnai la ſatisfaction qu'il demandoit. Enſuite je lui dis que, pour reconnoître ma complaiſance, il falloit qu'il me contât auſſi l'hiſtoire de ſa vie. Oh! pour mon hiſtoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guères d'être entendue, elle ne contient que de ſimples faits. Néanmoins, ajouta-t-il, puiſque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais

vous

vous la raconter telle qu'elle eſt. En même tems il en fit le récit à peu près de cette ſorte.

## CHAPITRE VII.

### *Hiſtoire du Garçon Barbier.*

FERNAND Perés de la Fuente mon grand-pere, je prends la choſe de loin, après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, et laiſſa quatre fils. L'ainé, nomme Nicolas, s'empara de ſa boutique, et lui ſuccéda dans la profeſſion. Bertrand, le puiné, ſe mettant le commerce en tête, devint marchand mercier. Thomas, qui étoit le troiſieme, ſe fit maître d'ecole. Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pedro, comme il ſe ſentoit né pour les belles-lettres, il vendit une petite portion de terre qu'il avoit eue pour ſon partage, et alla demeurer à Madrid, où il eſpéroit qu'un jour il ſe feroit diſtinguer par ſon ſavoir et par ſon eſprit. Ses trois autres frères ne ſe ſéparèrent point. Ils s'établirent à Olmédo, en ſe mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompenſe une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du barbier, en mit au monde ſix pour ſa part dans les cinq premieres années de ſon mariage. Je fus du nombre de ceux là. Mon pere m'apprit de très bonne heure à raſer; et lorſqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce ſac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, et me dit, Va, Diégo, tu ès en état préſentement de gagner ta vie, va courir le pays. Tu as beſoin de voyager, pour te dégourdir, et te perfectionner dans ton art. Pars, et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Eſpagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embraſſa de bonne amitié, et me pouſſa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere, qui avoit moins de rudeſſe dans ſes mœurs, elle parut plus ſenſible à mon départ. Elle laiſſa couler quelques larmes, et me gliſſa même dans la main un ducat à la derobée. Je ſortis donc ainſi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai

m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, et de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trousse où étoient deux rasoirs, qui semblaient avoir rasé dix générations, tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, et un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon père, et ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là, que Maître Nicolas, le barbier, comptoit beaucoup sur mon savoir-faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat et de vingt réaux, ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, et transporté de joie je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarrassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinés, avec un très rude appétit ; j'allai loger à l'hôtellerie : et comme si jeune été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems, et voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux : ça, mon gentilhomme, vous ferez satisfait, on va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mene dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lievre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçus pourtant que c'étoit du vin gâté, mais cela ne m'empêcha pas d'y faire autant d'honneur qu'au matou. Il falut ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, et si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas et lit de plume, qu'une simple paillasse piquée, et couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage avoit servi peut-

être

être à cents voyageurs. Néanmoins, dans ce lit que je viens de repréſenter, l'eſtomac plein du civé et de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeuneſſe et à mon tempérament, je dormis d'un profond ſommeil, et paſſai la nuit ſans indigeſtion.

Le jour ſuivant, lorſque j'eus déjeuné et bien payé la bonne chere qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas ſitôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien, mais je n'y demeurai que ſix mois. Un garçon barbier avec qui j'avois fait connoiſſance, et qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là ſans peine ſur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il èſt vrai qu'elle étoit auprès de l'égliſe de Sainte Croix, et que la proximité *du Theatre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons et moi, nous ne pouvions preſque ſuffire à raſer. J'en voyois de toutes ſortes de conditions, mais entre autres des comédiens et des auteurs. Un jour deux perſonnages de cette derniere eſpece s'y trouvèrent enſemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poëtes et des poéſies du tems, et je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leur diſcours que je ne l'avois été. Don Juan de Zavaléta, diſoit l'un, èſt un auteur ſur lequel il me paroit que le public ne doit pas compter. C'èſt un eſprit froid, un homme ſans imagination ; ſa derniere piece l'a furieuſement décrié. Et Louis Vélez de Guévara, diſoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? A-t-on jamais rien vu de plus miſerable ? Ils nommèrent encore je ne ſais combien d'autres poëtes dont j'ai oublié les noms ; je me ſouviens ſeulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pedro de la Fuente eſt un auteur excellent. Il y a dans ſes livres une fine plaiſanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquants et pleins de ſel. Je ne ſuis pas ſurpris s'il èſt eſtimé de la cour et de la ville, et ſi pluſieurs grands lui font des penſions. Il y a déjà bien

des

des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture et son logement chez le Duc de Médina Céli, il ne fait point de dépense, il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poëtes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avoient dit ; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles, et qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe, et que je sus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit, les auteurs l'avoient appellé Don Pedro. Ce *Don* me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fut un autre poëte que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel-esprit, et je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, et je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, et marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du Duc de MédinaCéli. Je me présentois à la porte, et dis que je souhaitois de parler au Seigneur Don Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, et me répondit ; Montez par là, puis frappez à la premiere porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me dit. Je frappai à une porte. Une jeune homme vint ouvrir, et je lui demandai si c'étoit là que logeoit le Seigneur Don Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il, mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir, je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, et lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire

de

de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour, et revenez dans ce tems-là.

Je sortis, et me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans-cesse à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, disois-je en moi-même, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentiments par les miens, et je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à-propos, me dit son valet. Mon maître va bientôt sortir, attendez ici un instant, je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, et lui dis que j'étois fils de Maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmédo. Je lui appris aussi que j'exercois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon pere en qualité de garçon, et que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me desavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit, Hé bien, mon ami, comment se portent ton pere et tes oncles? Dans quel état sont leurs affaires? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfants, mâles et femelles, et je compris dans cette liste jusqu'à leurs parains et leurs marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, et venant à ses fins: Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art, et je te conseille de ne point t'arrêter plus longtems à Madrid C'est un sejour pernicieux pour la jeunesse, tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume, les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il, et quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de la chambre, et me renvoya.

Je

Je n'eus pas l'eſprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, et rendis compte à mon maître de la viſite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pedro, et il me dit : Je ne ſuis pas du ſentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me ſemble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de perſonnes de qualité, il peut aiſément vous placer dans une grande maiſon, et vous mettre en état de faire peu à peu une groſſe fortune. Frappé de ce diſcours, qui me préſentoit de flatteuſes images, j'allai deux jours après retrouver mon oncle, et je lui propoſai d'employer ſon crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour. Mais la propoſition ne fut pas de ſon goût. Un homme vain, qui entroit librement chez les grands, et qui mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien-aiſe, pendant qu'il ſeroit à la table des maîtres, qu'on vît ſon neveu à celle des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le Seigneur Don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, et même très rudement. Comment, petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profeſſion! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de ſi pernicieux conſeils. Sors de mon appartement, et n'y remets jamais le pied, autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, et plus encore du ton ſur le quelmon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux, et fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'eſſuyai bientôt mes pleurs. Je paſſai même de la douleur à l'indignation, et je reſolus de laiſſer-là ce mauvais parent, dont je m'étois bien paſſé juſqu'à ce jour.

Je ne penſai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je raſois toute la journée ; et le ſoir, pour donner quelque récréation à mon eſprit, j'apprenois à jouer de la guitarre. J'avois pour maître de cet inſtrument un vieux *Segnor Eſcudéro*, à qui je feſois la barbe. Il me montroit auſſi la muſique, qu'il ſavoit parfaitement. Il eſt vrai qu'autrefois il avoit été chantre dans une cathédrale. Il ſe nommoit Marcos d'Obrégon. C'étoit une homme ſage, qui avoit autant d'eſprit que d'expérience, et qui m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon

manque de reſpect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je penſois, au hazard de lui déplaire. Je lui repréſentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut poſſible, qu'elle feſoit tort à la nature, et gâtoit mille bonnes qualités par ſon humeur ſauvage ; qu'une femme douce, et polie pouvoit ſe faire aimer ſans le ſécours de la beauté, au lieu qu'une belle perſonne ſans la douceur et la politeſſe devenoit un objèt de mépris. J'ajoutai à ces raiſonnements je ne ſais combien d'autres ſemblables, qui avoient tous pour but la correction de ſes mœurs. Après avoir bien moraliſé, je craignis que ma franchiſe n'excitât la colère de ma maîtreſſe, et ne m'attirât quelque déſagréable repartie ; néanmoins elle ne ſe révolta pas contre ma remontrance, elle ſe contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit ſottement envie de lui faire les jours ſuivants.

Je me laſſai de l'avertir en vain de ſes défauts, et je l'abandonnai à la férocité de ſon naturel. Cependant le croiriez-vous ? cet eſprit farouche, cette orgueilleuſe femme èſt depuis deux mois entierement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, et des manières très agréables. Ce n'èſt plus cette même Mergélina, qui ne répondoit que des ſottiſes aux hommes qui lui tenoient des diſcours obligeants. Elle eſt devenue ſenſible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui diſe qu'elle èſt belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaiſent ; elle èſt préſentement comme une autre femme. Ce changement èſt à peine concevable ; et ce qui doit encore vous étonner davantage, c'èſt d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un ſi grand miracle. Oui, mon cher Diégo, continua l'écuyer, c'èſt vous qui avez ainſi métamorphoſé Donna Mergélina ; vous avez fait une brebis de cette tigreſſe. En un mot, vous vous êtes attiré ſon attention ; je m'en ſuis apperçu plus d'une fois, et je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très violent. Voilà, mon fils, la triſte nouvelle que j'avois à vous annoncer, et la fâcheuſe conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un ſi grand ſujet d'affliction pour nous, ni que ce

ſoit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah Diego ! repliqua-t-il, vous raiſonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appât, vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaiſir, et moi j'enviſage tous les déſagrémens qui le ſuivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la paſſion de Mergélina, qui perdant peut-être tout retenue, laiſſera voir ſa foibleſſe au Docteur Oloroſo ſon mari ; et ce mari qui ſe montre aujourd'hui ſi complaiſant, parce qu'il ne croit pas avoir ſujet d'être jaloux, deviendra furieux, ſe vengera d'elle, et pourra nous faire à vous et à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, Seigneur Marcos, je me rends à vos raiſons, et m'abandonne à vos conſeils. Preſcrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout funeſte accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Ceſſez de paroître devant ma maîtreſſe. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra ſa tranquillité. Demeurez chez votre maître ; j'irai vous y trouver, et nous jouerons là de la guitarre ſans péril. J'y conſens, lui dis-je, et je vous promets de ne plus mettre le pied chez vous. Effectivement je réſolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, et de me tenir deſormais renfermé dans ma boutique, puiſque j'étois un homme ſi dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute ſa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Donna Mergélina, produiſoit un effet tout contraire. La dame, dès la ſeconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions diſcontinué nos concerts, et pour quelle raiſon elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois ſi occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaiſirs. Elle parut ſe contenter de cette excuſe, et pendant trois autres jours encore elle ſoutint mon abſence avec aſſez de fermeté ; mais au bout de ce tems-là ma princeſſe perdit patience, et dit à ſon écuyer, Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a pas ceſſé ſans ſujet de venir ici ; il y a là deſſous un myſtere que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne, ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puiſque vous ſouhaitez de ſavoir les choſes,

ſa maîtreſſe. D'abord que cette dame fut mon avanture, et me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que ſi les plus grands malheurs me fuſſent arrivés ; puis apoſtrophant la perſonne qui m'avoit accommodé de cette maniere, elle lui donna mille malédictions. Hé, madame ! lui dit Marcos, moderez vos tranſports, conſidérez que cet évenement eſt un pur effet du hazard, il n'en faut point avoir un reſſentiment ſi vif. Pourquoi ne voulez vous pas que je reſſente vivement l'offenſe qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe ſans fiel, qui ne ſe plaint ſeulement pas de l'outrage qu'il à reçu ? Ah ! que ne ſuis-je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choſes qui marquoient bien l'excès de ſon amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ces actions : car tandis que Marcos s'occupoit à m'eſſuyer avec une ſerviette, elle courut dans ſa chambre, et en apporta une boîte remplie de toutes ſortes de parfums. Elle brula des drogues odoriférantes, et en parfuma mes habits, après quoi elle répandit ſur eux des eſſences en abondance. La fumigation et l'aſperſion finies, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuiſine, du pain, du vin, et quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger ; et prenant plaiſir à me ſervir, tantôt elle me coupoit ma viande, et tantôt elle me verſoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos et moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus ſoupé, meſſieurs de la ſymphonie ſe préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitarres ; nous fîmes un concert qui charma Mergélina. Il eſt vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flattoient ſon amour, et il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une maniere qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis longtems, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroiſſoient des moments, elle auroit volontiers paſſé la nuit à nous entendre, ſi le vieil écuyer, à qui les moments paroiſſoient des heures, ne l'eût fait ſouvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela : mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-deſſus, il ne la laiſſa point en repos que je ne fuſſe ſorti. Comme il étoit ſage

et

et prudent, et qu'il voyoit ſa maîtreſſe abandonée à une folle paſſion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverſe. Sa crainte fut bientôt juſtifiée. Le médecin, ſoit qu'il ſe doutât de quelque intrigue ſecrete, ſoit que le démon de la jalouſie, que l'avoit reſpecté juſqu'alors, voulût l'agiter, s'aviſa de blâmer nos concerts. Il fit plus ; il les defendit en maître, et ſans dire les raiſons qu'il avoit d'en uſer de cette ſorte, il déclara qu'il ne ſouffriroit pas davantage qu'on reçut des étrangers chez lui.

Marcos me ſignifia cette déclaration, qui me regardoit pariculierement, et dont je fus très mortifié. J'avois conçu des aſpétances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choſes en fidele hiſtorien, je vous avouerai que je pris mon malheur en patience. Il n'en fut pas de même de Mergélina, ſes ſentiments en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à ſon écuyer, c'eſt de vous ſeul que j'attends du ſécours. Faites en ſorte, je vous prie, que je puiſſe voir ſecretement Diégo. Que me demandez-vous, répondit le vieillard avec colère ? Je n'ai eu que trop de complaiſance pour vous. Je ne prétends point, pour ſatisfaire votre ardeur inſenſée, contribuer à deshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, et à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours paſſé pour un domeſtique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux ſortir de votre maiſon, que d'y ſervir d'une maniere ſi honteuſe. Ah, Marcos ! interrompit la dame toute effrayée de ces dernieres paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel ! vous ſongez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je ſuis ! Rendez-moi donc auparavant mon orgueil, et cet eſprit ſauvage que vous m'avez ôté ! Que n'ai-je encore ces heureux défauts ! Je ſerois aujourd'hui tranquille, au lieu que vos remontrances indiſcrettes m'ont ravi le repos dont je jouiſſois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger.—Mais, pourſuivit-elle en pleurant, que dis-je malheureuſe ! pourquoi vous faire d'injuſtes reproches ? Non, mon pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune, c'eſt mon mauvais ſort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux diſcours extravagants qui m'échappent. Helas ! ma paſſion me trouble l'eſprit ;

l'eſprit ; ayez pitié de ma foibleſſe, vous êtes toute ma conſolation ; et ſi ma vie vous eſt chere, ne me refuſez point votre aſſiſtance.

Ses pleurs redoublèrent à ces mots, de ſorte qu'elle ne put continuer. Elle tira ſon mouchoir, et s'en couvrant le viſage, elle ſe laiſſa tomber ſur une chaiſe, comme une perſonne qui ſuccombe à ſon affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vît jamais, ne réſiſta point à un ſpectacle ſi touchant. Il en fut vivement pénétré ; il confondit même ſes larmes avec celles de ſa maîtreſſe, et lui dit d'un air attendri, Ah, Madame, que vous êtes ſéduiſante ! je ne puis tenir contre votre douleur, elle vient de vaincre ma vertu, je vous promets mon ſécours. Je ne m'étonne plus ſi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puiſque la compaſſion ſeule eſt capable de m'écarter du mien. Ainſi donc l'écuyer, malgré ſa conduite irréprochable, ſe dévoua fort obligeamment à la paſſion de Mergélina. Il vint un matin m'inſtruire de tout cela, et il me dit en me quittant, qu'il concertoit déjà dans ſon eſprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une ſecrete entervue avec la dame. Il ranima par-là mon eſpérance ; mais, deux heures après, j'apris une très mauvaiſe nouvelle. Un garçon apoticaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour ſe faire faire la barbe. Tandis que je me diſpoſois à le rafer, il me dit, Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos d'Obregon votre ami ? Savez-vous qu'il va ſortir de chez le Docteur Oloroſo ? Je répondis que non. C'eſt une choſe certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner ſon congé. Son maître et le mien viennent, tout-à-l'heure, de s'entretenir devant moi à ce ſujet, et voici, pourſuivit-il, quelle a été leur converſation. Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une priere à vous faire : je ne ſuis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maiſon, et je voudrois bien mettre ma femme ſous la conduite d'une duegne fidele, ſévere, et vigilante. Je vous entends, a interompu mon maître. Vous auriez beſoin de la Dame Mélancia, qui a ſervi de gouvernante à mon épouſe, et qui depuis ſix ſémaines que je ſuis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me ſoit utile dans mon ménage, je vous la cede, à cauſe de l'intéret particulier que je prends à votre

honneur.

honneur. Vous pourrez vous repoſer ſur elle de la ſureté de votre front. C'èſt la perle des duegnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du ſexe. Pendant douze années entieres qu'elle a été auprès de ma femme, qui comme vous ſavez avoit de la jeuneſſe et de la beauté je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maiſon. Oh, vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer! Je vous dirai même que la défunte avoit dans les commencements une grande propenſion à la coquetterie; mais la Dame Mélancia la refondit bientôt, et lui inſpira du goût pour la vertu. Enfin c'èſt un tréſor que cette gouvernante, et vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce préſent. Là-deſſus le Docteur a témoigné que ce diſcours lui donnoit bien de la joie, et ils ſont convenus, le Seigneur Apuntador et lui, que la duegne iroit dès ce jour remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle, que je crus véritable, et qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaiſir dont je recommençois à me repaître; et Marcos, l'après dinée, acheva de les confondre, en confirmant le raport du garçon apoticaire. Mon cher Diégo, me dit le bon écuyer, je ſuis ravi que le Docteur Oloroſo m'ait chaſſé de ſa maiſon; il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruſes et des détours pour vous faire parler en ſecret à Mergélina. Quel embarras! graces au Ciel, je ſuis délivré de ces ſoins fâcheux, et du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous conſoler de la perte de quelques doux moments qui auroient pu être ſuivis de mille chagrins. Je goutai la morale de Marcos, parce que je n'eſpérois plus rien, et je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amants opiniâtres qui ſe roidiſſent contre les obſtacles; mais quand je l'aurois été, la Dame Mélancia m'eut fait lâcher priſe. Le caractere qu'on donnoit à cette duegne, me paroiſſoit capable de deſeſpérer tous les galants. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laiſſai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu ſa fidélité. Comme je ſortois pour aller raſer un de nos voiſins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, et me demanda ſi je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis

dis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'èſt à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Donna Mergélina, et quand vous y ſerez, faites le connoître par quelque ſignal, et l'on vous introduira dans la maiſon. Hé bien, lui dis-je, il faut couvenir du ſigne que je donnerai. Je ſais contrefaire le chat à ravir je miaulerai à diverſes repriſes. C'èſt aſſez, repliqua la meſſagere de galanterie, je vais porter votre réponſe. Votre ſervante, Seigneur Diégo, que le Ciel vous conſerve! Ah que vous êtes gentil! Par Sainte Agnès, je voudrois n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherois pas pour les autres! A ces paroles, l'officieuſe vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce meſſage m'agita furieuſement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, et quand je jugeai que le Docteur Oloroſo repoſoit, je me rendis à ſa porte. Là je me mis à faire des miaulements qu'on devoit entendre de loin, et qui ſans doute feſoient honneur au maître qui m'avoit enſeigné un ſi bel art. Un moment après, Mergélina vint elle-même ouvrir doucement la porte, et la referma dès que je fus dans la maiſon. Nous gagnames la ſalle où notre dernier concert avoit été fait, et qu'une petite lampe, qui bruloit dans la cheminée, éclairoit foiblement. Nous nous aſsîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus; avec cette différence, que le plaiſir ſeul cauſoit toute ſon émotion, et qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma princeſſe m'aſſuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de ſon mari, je ſentois un friſſon qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante! Après ce que j'ai oui dire de la Dame Mélancia, je ne croyois pas qu'il vous fût poſſible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Donna Mergélina ſourit à ce diſcours, et me répondit: Vous ceſſerez d'être ſurpris de la ſecrete entervue que nous avons cette nuit enſemble, lorſque je vous aurai conté ce qui s'èſt paſſé entre ma duegne et moi. Lorſqu'elle entra dans cette maiſon, mon mari lui fit mille careſſes, et me dit, Mergélina, je vous abandonne à la conduite de cette diſcrette dame, qui èſt un precis de toutes les vertus. C'èſt un miroir que vous aurez inceſſamment devant vous, pour vous former

former à la ſageſſe. Cette admirable perſonne a gouverné, pendant douze années, la femme d'un apoticaire de mes amis, mais gouverné comme on ne gouverne point, elle en a fait une eſpece de ſainte.

Cet éloge, que la mine ſévere de la Dame Mélancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs et me mit au déſeſpoir. Je me repréſentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin juſqu'au ſoir, et les réprimandes que j'aurois à eſſuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuſe. Ne ménageant rien dans une ſi cruelle attente, je dis d'un air bruſque à la duegne, d'abord que je me vis ſeule avec elle, Vous vous préparez ſans doute à me bien faire ſouffrir, mais je ne ſuis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications poſſibles. Je vous déclare que j'ai dans le coeur une paſſion que vos remontrances n'en arracheront pas, vous pouvez prendre vos méſures là-deſſus. Redoublez vos ſoins vigilants, je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duegne refrognée (je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour ſon coup d'eſſai) ſe dérida le front, et me dit d'un air riant, Vous êtes d'une humeur qui me charme, et votre franchiſe excite la mienne; je vois que nous ſommes faites l'une pour l'autre. Ah, belle Mergélina, que vous me connoiſſez mal, ſi vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit, ou ſur ma vue rebarbarative! je ne ſuis rien moins qu'une ennemie des plaiſirs, et je ne me rends miniſtre de la jalouſie des maris, que pour ſervir les jolies femmes. Il y a longtems que je poſſede le grand art de me maſquer; et je puis dire que je ſuis doublement heureuſe, puiſque je jouis tout enſemble de la commodité du vice, et de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'eſt guères vertueux que de cette façon. Il en coute trop pour acquérir le fond des vertus, on ſe contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laiſſez moi vous conduire, pourſuivit la gouvernante, nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Oloroſo. Il aura, par ma foi, le même deſtin que le Seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroit pas plus reſpectable que celui d'un apoticaire. Le pauvre

Apuntador, que nous lui avons joué de tours ſa femme et moi ! Que cette dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! le Ciel lui faſſe paix. Je vous réponds qu'elle a bien paſſé ſa jeuneſſe. Elle a eu je ne ſais combien d'amants que j'ai introduits dans ſa maiſon, ſans que ſon mari s'en ſoit jamais apperçu. Regardez-moi donc, Madame, d'un oeil plus favorable, et ſoyez perſuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous ſervoit, que vous ne perdrez rien au change. Je vous ſerai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laiſſe à penſer, Diégo, continua Mergélina, ſi je fus bon gré à la duegne de ſe découvrir à moi ſi franchement. Je la croyois d'une vertu auſtere. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractere de ſincérité. Je l'embraſſai avec un tranſport de joie, qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis enſuite une confidence entiere de mes ſentiments ; et je la priai de me ménager au-plutôt un entretien ſecret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, et qui eſt une intriguante qu'elle a ſouvent employée pour la femme de l'apoticaire. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant dans cette avanture, ajouta-t-elle en riant, c'eſt que Mélancia, ſur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon epoux a de paſſer la nuit fort tranquillement, s'eſt couchée auprès de lui, et tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis-je alors à Mergélina, je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien ſe réveiller, et s'appercevoir de la ſupercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez ſur cela ſans inquiétude, et qu'une vaine crainte n'empoiſonne pas le plaiſir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce diſcours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me raſſurer ; et elle s'y prit de tant de façons qu'elle en vint a bout. Je ne penſai plus qu'à profiter de l'occaſion : Mais dans le tems que le Dieu Cupidon, ſuivi des ris et des jeux, ſe diſpoſoit à faire mon bonheur, nous entendimes frapper rudement à la porte de la rue. Auſſitôt l'Amour et ſa ſuite s'envolèrent, ainſi

que

que des oiſeaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-a-coup. Mergélina me cacha promptement ſous une table qui étoit dans la ſalle ; elle ſouffla la lampe, comme elle en étoit convenue avec ſa gouvernante, en cas que ce contre-tems arrivât, et elle ſe rendit à la porte de la chambre où repoſoit ſon mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui feſoient retentir toute la maiſon. Le médecin s'éveille en ſurſaut, et appelle Mélancia. La duegne s'élance hors du lit, quoique le Docteur, qui la prenoit pour ſa femme, lui criât de ne ſe point lever. Elle joignit ſa maîtreſſe, qui la ſentant à ſes côtés appelle auſſi Mélancia, et lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la gouvernante, me voîci ; recouchez-vous, s'il vous plaît, je vais ſavoir ce que c'èſt. Pendant ce tems-là, Mergélina, s'étant deshabilée, ſe mit au lit auprès du Docteur, qui n'eut pas le moindre ſoupçon qu'on le trompât. Il èſt vrai que cette ſcene venoit d'être jouée dans l'obſcurité par deux actrices, dont l'une étoit incomparable, et l'autre avoit beaucoup de diſpoſition à le devenir.

La duegne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur Docteur, dit-elle à ſon maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voiſin, èſt tombé en apoplexie ; on vous demande de ſa part ; courez à ſon ſécours. Le médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut poſſible, et ſortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la duegne dans la ſalle où j'étois. Elles me retirèrent de deſſous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergélina, remettez vous. En même tems elle m'aprit en deux mots comment les choſes s'étoient paſſées. Elle voulut enſuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu, mais la gouvernante s'y oppoſa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut être le libraire mort, et reviendra ſur ſes pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant tranſi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'eſt pas en état de ſoutenir la converſation. Il vaut mieux le renvoyer, et remettre la partie à demain. Donna Mergélina n'y conſentit qu'à regret, tant elle aimoit le préſent ; et je crois qu'elle fut bien mortifiée,

de n'avoir pu faire prendre à ſon Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui deſtinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuſes faveurs de l'amour, que bien aiſe d'être hors de péril, je retournai chez mon maître, où je paſſai le reſte de la nuit à faire des réflections ſur mon avanture ; je doutai quelque tems ſi j'irois au rendez-vous la nuit ſuivante, je n'avois pas meilleure opinion de cette ſeconde équipée que de l'autre. Mais le diable, qui nous obſede toujours, ou plutôt nous poſſede dans de pareilles conjonctures, me repréſenta que je ſerois un grand ſot d'en demeurer en ſi beau chemin. Il offrit même à mon eſprit Mergélina avec de nouveaux charmes, et réleva le prix des plaiſirs qui m'attendoit. Je réſolus de pourſuivre mon point, et me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle diſpoſition à la porte du Docteur entre onze heures et minuit. Le Ciel étoit tres obſcur ; je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois, pour avertir que j'étois dans la rue ; et comme perſonne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contre faire tous les différents cris de chat qu'un berger d'Olmédo m'avoit appris, et je m'en acquittai ſi bien, qu'un voiſin qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulements, ramaſſa un caillou qui ſe trouva ſous ſes pieds, et me le jetta de toute ſa force, en diſant, Maudit ſoit le matou ! Je reçus le coup à la tête, et j'en fus ſi étourdi dans le moment, que je penſai tomber à la renverſe. Je ſentis que j'étois bien bleſſé. Il ne m'en falut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, et perdant mon amour avec mon ſang, je regagnai notre maiſon, où je reveillai et fis lever tout le monde. Mon maître viſita et panſa ma bleſſure, qu'il jugea dangereuſe. Elle n'eut pas pourtant de mauvaiſes ſuites, et il n'y paroiſſoit plus trois ſemaines après. Pendant tout ce tems-là je n'entendis point parler de Mergélina. Il eſt à croire que la Dame Mélancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoiſſance. Mais c'eſt de quoi je ne m'embarraſſois guères, puiſque je ſortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Eſpagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

CHA-

## CHAPITRE VIII.

*De la rencontre que Gil Blas et ſon compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

LE Seigneur Diégo de la Fuente me raconta encore d'autres avantures qui lui étoient arrivées depuis ; mais elle me ſemblent ſi peu dignes d'être rapportées, que je les paſſerai ſous ſilence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laiſſa pas d'être fort long. Il nous mena juſqu'à *Ponté-Duéro*. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reſte de la journée. Nous fimes faire dans l'hôtellerie une ſoupe aux choux, et mettre à la broche une lievre, que nous eumes grand ſoin de vérifier. Nous pourſuivimes notre chemin dès le point du jour ſuivant, après avoir rempli notre outre d'un vin aſſez bon, et notre ſac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lievre qui nous reſtoit de notre ſouper.

Lorſque nous eumes fait environ deux lieues, nous nous ſentimes de l'appétit ; et comme nous apperçumes, à deux cens pas du grand chemin, pluſieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très agréable, nous allames faire halte en cet endroit. Nous y rencontrames un homme de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étendue ſur l'herbe, avec un havreſac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait et de bonne mine. Nous l'abordames civilement ; il nous ſalua de même. Enſuite il nous préſenta de ſes croutes, et nous demanda d'un air riant ſi nous voulions être de la partie. Nous lui répondimes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon, que pour rendre le repas plus ſolide, nous joigniſſions notre déjeuné au ſien. Il y conſentit fort volontiers, et nous exhibames auſſitôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc Meſſieurs, s'écria-t-il tout tranſporté de joie, voilà bien des munitions ? Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire ſans vanité que je fais quelquefois une figure

assez brillante. Savez-vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, et que j'ai des gardes à ma suite ! Je vous entends, dit Diégo ; vous voulez nous faire comprendre par-là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, repliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens. Ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de Saint Antoine ; je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaîra, mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles, je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et suis ravi que le Seigneur Gil Blas et moi nous ayons l'honneur de dejeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençames alors à ronger nos grignons et les restes précieux du lievre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eumes bientôt vuidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous fesions, que nous ne parlames presque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé, nous reprimes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théatre, vous avez l'air bien indigent. Pardonnez, si je vous dis si librement ma pensée. Si librement, s'écria l'acteur ! ah vraiment ! vous ne connoissez guères Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise, car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous fesant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédie, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; et si vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tous pleins de trous, et des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela n'étonne, repliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille ? J'ai une femme belle et jeune, repartit Zapata,

et

et je n'en ſuis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouſe une aimable actrice, dans l'eſpérance qu'elle ne me laiſſera pas mourir de faim, et pour mon malheur elle a une ſageſſe incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ! Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuſe, et qu'elle me tombe en partage. C'eſt aſſurément jouer de malheur, dit le barbier. Auſſi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été ſûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'hiſtrion ; mais, malpeſte ! il n'eſt pas permis à un petit comédien de campagne d'élever ſa penſée juſqu'à ces fameuſes héroines. C'eſt tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince, encore y en a-t-il qui ſont obligés de ſe pourvoir en ville. Heureuſement pour eux la ville eſt bonne, et l'on y rencontre ſouvent des ſujets qui valent bien les princeſſes de couliſſes.

Hé ! n'avez-vous jamais ſongé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? eſt-il beſoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous avec votre mérite infini ! il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public, vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havre-ſac. Malgré tout cela néanmoins, il n'eſt pas aiſé d'être reçu parmi eux. Il faut des eſpeces, ou de puiſſants amis, pour ſuppléer à la médiocrité du talent. Je dois le ſavoir, puiſque je viens de débuter à Madrid, où j'ai été hué et ſifflé comme tous les diables, quoique je duſſe être fort applaudi ; car j'ai crié, j'ai pris des tons extravagants, et je ſuis ſorti cent fois de la nature. De plus, j'ai mis en déclamant le poing ſous le menton de ma princeſſe. En un mot, j'ai joué dans le gout des grands acteurs de ce pays-là ; et cependant le même public qui trouve en eux ces manieres fort agréables, n'a pu les ſouffrir en moi. Voyez ce que c'eſt que la prévention. Ainſi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, et n'ayant pas de quoi me faire recevoir en depit de ceux qui m'ont ſifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puiſſions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous eſt arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le prince dramatique ſe leva, reprit ſon havreſac et ſon épée, et nous dit d'un air grave, en nous quittant, Adieu, Meſſieurs, puiſſent les Dieux épuiſer ſur vous leurs faveurs! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puiſſiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie! Dès que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il ſe mit à geſticuler et à déclamer en marchant. Auſſitôt le barbier et moi nous commençâmes à le ſiffler, pour lui rapeller ſon début. Nos ſifflemens frappèrent ſes oreilles, il crut entendre encore les ſiffleurs de Madrid. Il regarda derriere lui, et voyant que nous prenions plaiſir à nous égayer à ces dépens, loin de s'offenſer de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaiſanterie, et continua ſon chemin en feſant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnames à cœur joie, puis nous regagnames le grand-chemin, et pourſuivimes notre route.

## CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diego retrouva ſa famille, et après quelles réjouiſſances Gil Blas et lui ſe ſeparèrent.*

NOUS allames ce jour-là coucher entre Mayados et Valpueſta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom; et le lendemain nous arrivames ſur les onze heures du Matin dans la plaine d'Olmedo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naiſſance. Je ne puis le revoir ſans tranſport, tant il èſt naturel d'aimer ſa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour ſon pays, en devoit parler, ce me ſemble, un peu plus avantageuſement que vous n'avez fait. Olmédo me paroit une ville, et vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier; mais je vous dirai, qu'après avoir vu Madrid, Tolede, Saragoſſe, et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en feſant le tour de l'Eſpagne, je regarde les petites comme des villages. A méſure que nous avancions dans la plaine, il nous paroiſſoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; et lorſque nous fumes plus à portée de diſcerner les objèts, nous trouvames de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque diſtance l'un de

de l'autre, et tout auprès un grand nombre de cuiſiniers et de marmitons qui préparoient un feſtin. Ceux-ci mettoient des couverts ſur de longues tables dreſſées ſous les tentes ; ceux-là rempliſſoient de vin des cruches de terre ; les autres feſoient bouillir des marmites, et les autres enfin tournoient des bròches où il y avoit toutes ſortes de viandes. Mais je conſidérai plus attentivement que tout le reſte, un grand théatre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverſes couleurs, et chargé de deviſes Grecques et Latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces inſcriptions, qu'il me dit, Tous ces mots Grecs ſentent furieuſement mon oncle Thomas, je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'èſt un habile homme, il ſait par cœur une infinité de livres de college. Tout ce qui me fâche, c'èſt qu'il en rapporte ſans ceſſe des paſſages dans la converſation, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes Latins et des auteurs Grecs. Il poſſede l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne ſaurions pas que dans la ville d'Athènes, les enfants pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à ſa profonde érudition.

Après que mon camarade et moi nous eumes regardé toutes les choſes dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on feſoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorſque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignimes avec empreſſement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embraſſa cordialement, et lui dit d'un air affectueux, Hé ! te voilà, Diégo, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux pénates, et le Ciel te rend ſain et ſauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux ! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche ! Il y a bien des nouvelles, mon ami, pourſuivit-il ; ton oncle Pedro le bel-eſprit èſt devenu la victime de Pluton, il y a trois mois qu'il èſt mort. Cet avare, pendant ſa vie, craignoit de manquer des choſes les plus néceſſaires, *argenti pallebat amore*

*amore.* Outre les groſſes penſions que quelques grands lui feſoient, il ne dépenſoit pas dix piſtoles chaque année pour ſon entretien. Il étoit même ſervi par un valet qu'il ne nourriſſoit point. Ce fou, plus inſenſé que le Grec Ariſtippe, qui fit jetter au milieu de la Lybite toutes les richeſſes que portoient ſes eſclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entaſſoit tout l'or et l'argent qu'il pouvoit amaſſer. Hé pour qui ? pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand, et moi, nous avons partagés. Nous ſommes en état de bien établir nos enfants. Mon frère Nicolas a déjà diſpoſé de ta ſoeur Thêreſe. Il vient de la marier avec le fils d'un de nos Alcades. *Connubio junxit ſtabili, propriamque dicavit.* C'èſt cet hymen, formé ſous les plus heureux auſpices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dreſſer ces pavillons dans la plaine. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le ſien, et font tour à tour la dépenſe d'une journée. Je voudrois que tu fuſſes arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouiſſances. Avant-hier, jour du mariage, ton pére feſoit les frais. Il donna un feſtin ſuperbe, qui fut ſuivi d'une courſe de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nape, et nous régala d'une fête paſtorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits et dix jeunes filles. Il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de ſa boutique à les parer. Cette brillante jeuneſſe forma diverſes danſes, et chanta mille chanſonnettes tendres et légeres. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus la paſtorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule ſur mon compte, et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un ſpectacle de mon invention, *finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théatre, ſur lequel, *Dieu aidant*, je ferai repréſenter par mes diſciples une piece que j'ai compoſée. Elle a pour titre, *Les Amuſements de Mulei Rugentuf, Roi de Maroc.* Elle ſera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui declament comme les comédiens de Madrid. Ce ſont des enfants de famille de Pennafiel et de Ségovie, que j'ai en penſion chez moi. Les excellents acteurs ! Il èſt vrai que je les ai exercés. Leur déclamation

tion paroîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la piece, je ne t'en parlerai point, je veux te laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe ; je dirai ſimplement qu'elle doit enlever tous les ſpectateurs. C'eſt un de ces ſujets tragiques qui remuent l'âme, par les images de mort qu'ils offrent à l'eſprit. Je ſuis du ſentiment d'Ariſtote, il faut exciter la terreur. Ah ! ſi je m'étois attaché au théatre, je n'aurois jamais mis ſur la ſcene que des princes ſanguinaires, que des héros aſſaſſins. Je me ſerois baigné dans le ſang. On auroit toujours vu périr dans mes tragédies, non ſeulement les principaux perſonnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé juſqu'au ſouffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable, c'eſt mon gout. Auſſi ces ſortes de poëmes entrainent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, et font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vimes ſortir du village, et entrer dans la plaine, un grand concours de perſonnes de l'un et de l'autre ſexe. C'étoient les deux époux accompagnés de leurs parents et de leurs amis, et précédés de dix à douze joueurs d'inſtruments, qui jouant tous enſemble formoient un concert très bruyant. Nous allames au devant d'eux, et Diégo ſe fit connoître.

Des cris de joie s'élevèrent auſſitôt dans l'aſſemblée, et chacun s'empreſſa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute ſa famille, et tous ceux même qui étoient preſents, l'accablèrent d'embraſſades, après quoi ſon père lui dit, Sois le bien venu, Diègo. Tu retrouves tes parents un peu engraiſſés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage préſentement, je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, ſe rendit ſous les tentes, et s'aſſit autour des tables qu'on y avoit dreſſées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dinames tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien aſſortis. Le repas fut aſſez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois ſervices, pour l'emporter ſur ſes frères, qui n'avoient pas fait les choſes ſi magnifiquement.

Après le feſtin, tous les convives témoignèrent une grand impatience de voir repréſenter la piece du Seigneur Thomas ; ne doutant pas, diſoient-ils, que la production d'un auſſi beau génie que le ſien ne méritât d'être entendue.

due. Nous nous approchames du théatre, au devant duquel tous les joueurs d'inſtruments s'etoient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun, dans un grand ſilence, attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent ſur la ſcene; et l'auteur, le poëme à la main, s'aſſit dans les couliſſes à portée de ſouffler. Il avoit eu raiſon de nous dire que la piece étoit tragique; car dans le premier acte, le Roi de Maroc, par manière de récréation, tua cents eſclaves Mores à coups de fléches; dans le ſecond, il coupa la tête à trente officiers Portugais, qu'un de ſes capitaines avoit fait priſonniers de guèrre; et dans le troiſieme enfin, ce monarque, ſaoul de ſes femmes, mit lui-même le feu à un palais iſolé où elles étoient enfermeés, et le réduiſit en cendres avec elles. Les eſclaves Mores, de-même que les officiers Portugais, étoient des figures d'oſier faites avec beaucoup d'art; et le palais, compoſé de carton, parut tout embraſé, par un feu d'artifice. Cet embraſement, accompagné de mille cris plaintifs qui ſembloient ſortir du milieu des flammes, dénoua la piece, et ferma le théatre d'une façon très divertiſſante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudiſſements que reçut une ſi belle tragédie. Ce qui juſtifia le bon goût du poëte, et fit connoître qu'il ſavoit bien choiſir ſes ſujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amuſements de Mulei Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales et des trompettes nous annoncèrent un nouveau ſpectacle. C'étoit la diſtribution des prix; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus ſolemnelle, avoit fait compoſer tous ces écoliers, tant externes que penſionnaires: et il devoit ce jour-la donner à ceux qui avoient le mieux réuſſi, des livres achetés de ſes propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup ſur le théatre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent ſur la ſcene, et ſe rangèrent tout autour du Seigneur Thomas, qui tenoit auſſi bien ſa morgue qu'un prefet de college. Il avoit à la main une feuille de papier ou étoient écrits les noms de ceux qui devoient remqorter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit reſpectueuſement recevoir un livre des mains du pédant: Puis il étoit couronné de laurier, et on le feſoit aſſeoir ſur un des deux bancs pour l'expo-

ſer

ſer aux regards de l'aſſiſtance admirative. Quelque envie toutefois qu'eut le maître d'école de renvoyer les ſpectateurs contents, il ne put en venir à bout; parce qu'ayant diſtribué preſque tous les prix aux penſionnaires, ainſi que cela ſe pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-deſſus, et accuſèrent le pédant de partialité. De ſorte que cette fête, qui, juſqu'à ce moment, avoit été ſi glorieuſe pour lui, penſa finir auſſi mal que le feſtin des Lapithes.

*Fin du Second Livre.*

---

## LA MAUVAISE MERE. *Conte Moral.*

PARMI les productions monſtrueuſes de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mère qui aime l'un de ſes enfants, à l'excluſion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendreſſe éclairée qui diſtingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ſes premiers ſoins; je parle d'une tendreſſe aveugle, ſouvent excluſive, quelquefois jalouſe, qui ſe choiſit une idole et des victimes parmi ces petits innocents qu'on a mis au monde, et pour qui l'on eſt également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'eſt de cet égarement ſi commun et ſi honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un intendant qui s'étoit rendu recommandable par ſa ſévérité à reprimer les vexations de toute eſpèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, et la rigueur au fort: cet homme de bien, appellé M de Carandon, mourut pauvre et preſque inſolvable. Il avoit laiſſé une fille que perſonne n'épouſoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agréments, et point de fortune. Un riche et honnête Négociant la rechercha par conſideration pour la mémoire de ſon père. Il nous a fait tant de bien, diſoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant) il eſt bien juſte que quelqu'un de nous le rende à ſa fille. Corée ſe propoſa donc humblement, et Mademoiſelle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, conſentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans ſa maiſon une autorité abſolue. Le reſpect du bon-homme

pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille : il la consultoit comme son oracle ; et si quelque fois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes : feu M. de Carandon mon père. . . Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfants, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfants sous la dependance d'une mère, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du testament de Corée, et son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfants comme bon lui sembleroit. De ces deux enfants l'aîné faisoit ses delices ; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avoit fait éprouver le premier les douceurs et la joie de l'enfantement ; il s'étoit emparé de sa tendresse qu'il sembloit avoir epuisée ; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut : sa mère ne daignoit presque pas le voir, et ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'ôsoit lever les yeux devant elle, et ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une âme du peuple, et ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentilesse même : son indocilité s'appelloit hauteur de caractere ; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison : or il faut savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, et qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mère. Cet aîné, appellé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce : les leçons étoient pour lui seul, et le petit Jacquaut en

recueilloit

recueilloit le fruit ; de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſavoit rien.

Les bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, et qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée ; les bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les maîtres moins complaiſants, ou plus mal adroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut : ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot ; mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un ange. La vanité de la mère en fut bleſſée ; et par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, et réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une avanture bien touchante réveilla cependant en elle les ſentiments de la nature ; mais ce retour ſur elle même l'humilia ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſerieuſement malade. L'aîné s'occupoit de ſes plaiſirs, et fort peu de la ſanté de ſa mère. C'eſt la punition des mères folles d'aimer des enfants dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter ; Jacquaut s'en apperçut, et voilà ſon petit cœur ſaiſi de douleur et de crainte : l'impatience de voir ſa mère ne lui permet plus de ſe cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorſqu'il étoit appellé ; mais enfin ſa tendreſſe lui donna du courage. Il ſaiſit l'inſtant où la porte de la chambre eſt entr'ouverte, il entre ſans bruit et à pas tremblants, il s'approche du lit de ſa mère. Eſt ce vous, mon fils ? demanda-t-elle. Non, ma mère, c'eſt Jacquaut. Cette réponſe naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l'âme de cette femme injuſte ; mais quelques careſſes de ſon mauvais fils lui rendirent bientôt tout ſon aſcendant, et Jacquaut n'en fut dans la ſuite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut, que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſ-



Sous

ceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut et moins flexible exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objèt de leurs ſoins, et ſe défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un collège.

A ſeize ans l'Etang quitta ſes maîtres de mathématique, de phyſique, de muſique, &c. comme il les avoit pris ; il commença ſes exercices, qu'il fit à-peu près comme ſes études ; et à vingt ans il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté Jacquaut avoit fait ſes humanités, et ſa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puiſqu'il èſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe, il n'a qu à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique ; il vint ſupplier ſa mère de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide et ſevère, que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en èſt rien. La fortune de votre père n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine ; à peine ſuffira-t-elle à l'établiſſement de votre aîné. Pour vous, Monſieur, vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonſurer ou caſſer la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d'infanterie ; c'èſt tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec reſpèct, qu'il y avoit des partis moins violents à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots Mademoiſelle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils ſi peu digne d'elle, et lui défendit de paroître à ſes yeux. Le jeune Corée, déſolé d'avoir encouru l'indignation de ſa mère, ſe retira en ſoupirant, et réſolut de tenter ſi la fortune lui ſeroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaiſſeau étoit ſur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit deſſein de ſe rendre. Il écrivit à ſa mère pour lui demander ſon aveu, ſa bénédiction, et une pacotille. Les deux premiers articles

ticles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parents ; son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'osa leur demander de lui écrire ; mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara, pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études : et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit conseiller tout-rond, négligeant sa femme autant que sa mère ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eut quelqu'une qui ne fut pas sa femme, l'Etang crut devoir s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut point de peine à croire, et dans peu de temps le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours eternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot et plus magnifique. L'Etang, qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui résolut de s'en venger en prenant une maîtresse plus fameuse encore, et en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui fesoit mille jaloux ; et quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir de se croire plus aimable comme il se trouvoit plus heureux. Cependant la Dame

s'étant apperçue qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, et propoſa pour fuir les importuns, de venir enſemble à Paris, oublier tout l'univers, et vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ce prépare pour le voyage ; ils partent, ils arrivent, et choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais Royal, Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda, et obtint ſans peine, un caroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu ; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez-elle que la ſociété de l'Etang, et il étoit bien ſûr de ces amis et d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foibleſſe : elle croyoit aux ſonges. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, diſoit-elle, s'effacer de ſon eſprit. L'Etang voulut ſavoir quel étoit ce ſonge qui l'occupoit ſi ſérieuſement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux ; c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapiſſerie et des ſophas aſſortis à ce lit ſuperbe ; des trumeaux éblouiſſants de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'eſt rien. Une toilette étoit dreſſée, je m'approche ; qu'ai-je apperçu ! le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; et quels diamans encore ! l'aigrette la mieux deſſinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel eſclavage, une rivière qui ne finiſſoit pas. Oui, Monſieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque choſe de ſingulier. Ce ſonge m'a trop vivement frappée, et mes ſonges ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer, toute ſon éloquence à lui perſuader que les ſonges ne ſignifioient rien ; elle lui ſoutint que celui-là devoit ſignifier quelque choſe, et il finit par craindre que quelqu'un de ſes rivaux ne propoſât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, et à quelques circonſtances près, ſe réſoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de ſonger : elle y prit goût, et ſongea tant, que la fortune du bon-homme Corée n'étoit preſque plus elle-même qu'un ſonge. La jeune épouſe de

M.

M. de l'[illegible] qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être [illegible] biens d'un mari qui l'abandonnoit ; et sa dot, [illegible]allut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang prétendoit exceller au piquet ; ses amis, qui faisoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un deux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, Ma foi, disoit l'un des parieurs, c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux, disoit l'autre. Enfin, M. de l'Etang jouoit le mieux du monde ; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidelle Fatime, qui s'apperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, et le quitta le lendemain : cependant comme il est humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste, en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré, mais que loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, et c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ! disoit cette mère désolée : je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs et de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitants. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante ; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; et dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves et des filles les plus belles et les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! son camarade de collége, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère étoit ruiné, et que sa mère, abandonnée

de

de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrêtée de larmes. Ah, ma pauvre mère ! s'écria-t-il, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à perſonne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvoient la priver des ſecours de ſon fils, et la laiſſer mourir dans l'indigence et le deſeſpoir. Rien ne doit retenir un fils, ſe diſoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur et de la vie d'une mère.

Avec de tels ſentiments, Corée ne fut plus occupé que du ſoin de rendre ſes richeſſes portatives. Il vendit tout ce qu'il poſſédoit, et ce ſacrifice ne coûta rien à ſon cœur ; mais il ne put refuſer des régrets à un tréſor plus précieux qu'il laiſſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jetté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'âme et en démêler le caractère ; l'un de ces regards qui decident l'opinion, qui déterminent le penchant, et dont l'effet ſubit et confus eſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête et ſenſible ; et ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître et ſe développer. Corée de ſon côté l'avoit diſtinguée entre ſes rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage et vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble et la plus intéreſſante, l'air le plus animé, et cependant le plus modeſte, un teint brun, mais plus frais que les roſes, des cheveux d'un noir d'ébène, et des dents d'une blancheur et d'un émail à éblouir, la taille et la démarche des Nymphes de Diane, le ſourire et le regard des compagnes de Vénus ; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'eſprit de cette élévation de caractère, de cette juſteſſe dans les idées, de cette droiture dans les ſentiments, qui nous font dire aſſez mal à propos qu'une femme a l'âme d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe ; et leur inclination mutuelle devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être

conſacrée

consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, et lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, et revenez, ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au-lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée pénétré de reconnaissance et d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, et les arrôsa de ses pleurs. Mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit pas donné une âme. A ma place seriez-vous bien flaté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée je devois m'y attendre ; mais vos principes, vos sentiments, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, et reviens au plutôt.

Il s'embarque, et avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries : mais là, leur vaisseau poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre ; et le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah ma pauvre mère ! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; et puis s'arrachant les cheveux de douleur et de rage, Non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'addressant au Capitaine, à l'équipage, et aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargés

lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame.—Hélas! et quel èſt cet étranger?—Il dit, qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit-elle d'une voix éteinte et en levant ſur lui ſa mourante paupiere, Ah, mon fils! dans quel moment venez-vous revoir votre mère? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi bon, ſi pieux, de voir cette mère qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe et de l'opulence, de la voir dans ſun lit étouré de lambeaux, et dont l'image attendriroit le cœur le plus inſenſible: O ma mère! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs: ſes ſanglots étouffèrent ſa voix, et les ruiſſeaux de larmes dont il inondoit le ſein de ſa mère expirante, furent longtems la ſeule expreſſion de ſa douleur et de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé; d'avoir——Il l'interrompit: Tout èſt réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez: la fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au ſein de la nature: c'èſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez: j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—Ah! mon cher enfant, ſi je déſire de vivre, c'èſt pour expier mon injuſtice, c'èſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots elle ſe couvroit le viſage, comme indigne de voir le jour. Ah, Madame! s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mèrs la chercher et la ſécourir. Dans ce moment le Prêtre et le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées; ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis! leur dit-il, mes bienfaiteurs! que ne vous dois-je pas? Sans vous je n'aurois plus de mère: achevez de la rappeller à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſécours; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monſieur, dit-il à Corée; repoſez vous ſur notre zèle, et n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode et ſain. Ce ſoir, Madame y ſera tranſportée.

Le

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la consolation en fut le rémède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en deroba la connoissance à une mère sensible, et trop foible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, et la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son âme: c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mère et son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projèt de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux; et l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel, qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant, comme elle auroit reçu sa mère. L'hymèn fit de ces amants les époux les plus fortunés, et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins, qui sont le partage de la vertu.

---

## LA BERGERE DES ALPES. *Conte Moral.*

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briançon à Modane, èst une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéatre où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrents qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés ça et là, des pâturages toujours verds, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie

talie avec ſon époux. L'eſſieu de leur voiture ſe rompit; et comme le jour étoit ſur ſon déclin, il fallut chercher dans cette vallée un aſyle où paſſer la nuit. Comme il s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, et ils entendent une voix célèſte dont les accents plaintifs et touchants feſoient gémir les échos.

" Que le ſoleil couchant brille d'une douce lumière! " C'èſt ainſi (diſoit elle) qu'au terme d'une carrière pé- " nible, l'âme épuiſée va ſe rajeunir dans la ſource " pure de l'immortalité. Mais hélas, que le terme èſt " loin, et que la vie èſt lente!" En diſant ces mots la bergère s'éloignoit, la tête inclinée! mais la négligence de ſon attitude ſembloit donner encore à ſa taille et à ſa démarche plus de nobleſſe et de majeſté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, et plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis et la Marquiſe de Fonroſe doublèrent le pas pour atteindre cette bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſque ſous la coëffure la plus ſimple, ſous les plus humbles vêtements, ils virent toutes les graces, toutes les beautés reunies! ma fille, lui dit la Marquiſe, en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien; nous ſommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour: voulez-vous bien nous ſervir de guide? Je vous plains, Madame, lui dit la bergère en baiſſant les yeux et en rougiſſant; ces cabanes ſont habitées par des malheureux, et vous y ſerez mal logée. Vous y logez ſans doute vous-même, reprit la Marquiſe; et je puis bien ſupporter une nuit les incommodités que vous ſouffrez toujours. Je ſuis faite pour cela, dit la bergère avec une modeſtie charmante. Non, certainement, dit Monſ. de Fonroſe, qui ne put diſſimuler plus longtems, l'émotion qu'elle lui cauſoit; non, vous n'êtes pas faite pour ſouffrir, et la fortune èſt bien injuſte! Eſt-il poſſible, aimable perſonne, que tant de charmes ſoient enſevelis dans ce déſert, ſous ces habits? La fortune, Monſieur, reprit Adelaïde (c'étoit le nom de la bergère,) la fortune n'èſt cruelle que lorſqu'elle nous

ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ſes douceurs pour qui n'en connoit point d'autres, et l'habitude vous fait des beſoins que n'éprouvent pas les paſteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obſcure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. " Deux mots que vous venez de dire, annoncent un eſprit cultivé, une âme noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaiſſement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adelaïde, il y a mille moyens d'en ſortir: pour une femme, vous le ſavez, il n'y a de reſſource honnête que dans la ſervitude; et dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous ſerez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la ſimplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainſi, on arrive à la cabane. Elle étoit ſéparée par une cloiſon de l'étable où l'inconue fit entrer ſes moutons, en les comptant avec l'attention la plus ſérieuſe, et ſans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard et ſa femme, tels qu'on nous peint Philemon et Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoiſe qui nous rapelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit et du pain de ſeigle pour nourriture; mais le peu que le Ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent ſurpris de l'air d'arrangement que tout y reſpiroit. La table étoit d'une ſeule planche de noyer le mieux poli; on ſe miroit dans l'émail des vaſes de terre deſtinés au laitage. Tout préſentoit l'image d'une pauvreté riante, et des premiers beſoins de la nature agréablement ſatisfaits. C'eſt notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend ſoin du ménage. Le matin avant que ſon troupeau s'éloigne dans la compagne, et tandis qu'il commence à paître autour de la maiſon l'herbe couverte de roſée, elle lave, nettoïe, arrange tout avec une addreſſe qui nous enchante. Quoi! dit la Marquiſe, cette bergère eſt votre fille? Ah, Ma-

dame!

dame ! Plût au Ciel, s'écria la bonne vieille ! C'ès mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère : mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein ; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître. — Qui ès-elle donc ? d'où vient elle ? et quel malheur l'a réduite à la condition des bergers ? — Tout cela nous ès inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de paysanne s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine et la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un et à l'autre. Nous nous doutames qu'elle n'étoit pas une villageoise ; mais nos questions l'affligeoient, et nous crumes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu son âme ; mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour son père et sa mère des attentions plus soutenues, ni des empressements plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander ; mais il semble qu'elle nous devine, et tout ce que nous pouvons souhaiter ès fait avant que nous nous apperce vions qu'elle y pense. C'ès un Ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquise ? — Elle donne au troupeau une litière fraîche ; elle trait le lait des brebis et des chèvres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat ; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille et d'osier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle addresse elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée et tranquille : c'ès elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'ès occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle même, demanda Monsr. de Fonrose ? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard ; mais j'ai fait souvent appercevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, et l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire ; mais nous voy-

ons bien qu'elle a quelque peine, qui la conſume : nous n'ôſons la lui demander. Ah, Madame ! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant lorſqu'elle s'obſtine à mener paître ſes troupeaux malgré la pluie et la gelée ! Cent fois je me ſuis miſe à genoux pour obtenir qu'elle me laiſſât prendre ſa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du ſoleil, et revient le ſoir tranſie de froid. Jugez-vous, dit-elle avec tendreſſe, ſi je vous laiſſerai quitter votre foyer, et vous expoſer à votre âge aux rigueurs de la ſaiſon ? A peine y puis-je réſiſter moi-même. Cependant elle apporte ſous ſon bras le bois dont nous nous chauffons ; et quand je me plains de la fatigue qu'elle ſe donne : laiſſez, laiſſez, dit-elle, ma bonne mère, c'eſt par l'exercice, que je me garantis du froid : le travail eſt fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle eſt bonne autant qu'elle eſt belle, et mon mari et moi nous n'en parlons jamais ſans les larmes aux yeux. Et ſi on vous l'enlevoit ? demanda la Marquiſe. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus chèr au monde ; mais ſi elle devoit être heureuſe, nous mourrions contents avec cette conſolation. Hélas ! oui, reprit la vieille en verſant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il eſt poſſible ! Mon eſpérance étoit que cette main ſi chère me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un ſéau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; et après les avoir ſalués avec une grace charmante, elle ſe mit à vacquer au ſoin du ménage, comme ſi perſonne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquiſe. La tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui déſirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, pourſuivit-elle en déployant ſur la table un linge groſſier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal et champêtre. Ce pain n'eſt pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de ſaveur ; les œufs ſont frais, le laitage eſt bon, et les fruits que je viens de cueillir ſont tels que la ſaiſon les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles et décentes avec les quelles cette bergère merveilleuſe leur rendoit tous les devoirs de l'hoſpitalité, le re-

respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur addressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fît, tout cela pénétroit d'étonnement et d'admiration Monsr. et Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, Notre avanture tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce mystère, il faut amener avec nous cet enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeller la bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance, et la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, et que vous vous êtes fait des sentiments conformes à votre condition présente: vos charmes et vos vertus la rendent respectable, mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable; il me manque une amie, et je croirai emporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous vouliez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude: je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au dessus de votre naissance, que de vous laisser au dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens: il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur état, et c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présents à ce discours, baisant les mains de la Marquise et se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, et qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les

leurs ; elle rendit graces aux bontés de Monſ. et de Madame de Fonroſe, avec une ſenſibilité qui l'embelliſſoit encore. Je ne puis, dit elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, et ſa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon âme des traits qui ne s'en effaceront jamais. Le nom reſpectable de Fonroſe ſera ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Il ne me reſte qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougiſſant et en baiſſant les yeux, c'eſt de vouloir bien renfermer cette avanture dans un éternel ſilence, et laiſſer à jamais ignorer au monde le ſort d'une inconnue qui veut vivre et mourir dans l'oubli. Monſ. et Madame de Fonroſe, attendris et affligés, redoublèrent mille fois leurs inſtances : elle fut inébranlable, et les vieillards, les voyageurs et la bergère ſe ſéparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, Monſ. et Madame de Fonroſe ne s'occupèrent que de cette avanture. Ils croyoient avoir fait un ſonge. L'imagination remplie de cette eſpèce de roman, ils arrivent à Turin. On ſe doute bien que le ſilence ne fut pas gardé, et ce fut un ſujet inépuiſable de réflexions et de conjectures. Le jeune Fonroſe, préſent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonſtance. Il étoit dans l'âge où l'imagination eſt la plus vive, et le cœur le plus ſuſceptible d'attendriſſement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la ſenſibilité ne ſe manifeſte point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le ſentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune eſpèce de diſſipation. Tout ce que Fonroſe entend raconter des charmes, des vertus et des malheurs de la bergère de Savoye, allume dans ſon âme le plus ardent déſir de la voir. Il s'en eſt fait une image qui lui eſt ſans ceſſe préſente ; il lui compare tout ce qu'il voit, et tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus ſon impatience redouble, plus il a ſoin de la diſſimuler. Le ſéjour de Turin lui eſt odieux. La vallée qui cache au monde ſon plus bel ornement, attire ſon âme toute entière. C'eſt là que le bonheur l'attend. Mais ſi ſon projet eſt connu, il y voit les plus grands obſtacles : on ne conſentira jamais au voyage qu'il médite ; c'eſt une folie de jeune homme dont on appréhendera les conſéquences ; la bergère elle-même effrayée de ſes pourſuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en eſt connu. Après

près toutes ces réflexions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de pasteur, la chercher dans sa solitude, et d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît; on ne le revoit point. Ses parents qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude : leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jetta la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches mèt le comble à leur désespoir. Une querèlle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée; et ces parents infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille èst dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un pâtre, se présente aux habitants des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition èst remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laisse errer à l'avanture, uniquement attentif à découvrir les lieux où la bergère menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle èst malheureuse, son cœur a besoin de consolation : si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, et que le gout d'une vie tranquille et innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des moments d'ennui, et désirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin; alors je prendrai conseil de la situation de son âme. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, et nous serons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, et de l'amitié à l'amour le pas èst encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi? Fonrose avoit dix-huit ans; mais trois mois de réflexion sur le même objet, développent bien des idées! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errants dans la compagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. " C'èst ici," disoit la bergère dans ses chants plaintifs, " c'èst ici que mon cœur jouit de l'unique " bien qui lui reste. Ma douleur a des délices pour mon " âme; je préfère son amertume aux douceurs trompe- " uses de la joie." Ces accents déchiroient le cœur sen-

sible

sible de Fonrose. Quelle peut être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume ? Qu'il seroit doux de la consoler ! Un espoir plus doux encore ôsoit à peine flatter ses désirs. Il craignit d'allarmer la bergère s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, et pour la première fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage; et après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talents que ne négligent pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Besozzi*, dont il avoit pris les leçons, et qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. Adelaïde, plus profondément ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix, et les échos gardoient le silence. Tout-a-coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus excitèrent dans l'âme d'Adelaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeux errants sur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle apperçoit de loin un jeune pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paissoit son troupeau ; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature ! L'oreille indique à ce berger toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs ? Quelle delicatesse dans les inflexions ! Quelle varieté dans les nuances ! Que l'on dise après cela que le gout n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adelaïde habitoit cette solitude, c'étoit la première fois que sa douleur suspendue par une distraction agréable, livroit son âme à la douce émotion du plaisir. Fonrose qui l'avoit vu s'approcher et s'asseoir au pied d'une saule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en apperçevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, et mésura la marche de son troupeau de manière à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard sur elle, et continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! Quels yeux ! quelle

bouche

bouche divine ! que ces traits ſi nobles et ſi touchants dans leur langueur, ſeroient plus raviſſants, ſi l'amour les ranimoit ! On voyoit bien que la douleur ſeule avoit terni dans leur printemps les roſes de ſes belles joues ; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de ſa taille et de ſa démarche : à la ſoupleſſe de ſes mouvements, on croyoit voir un jeune cèdre dont la tige droite et flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans ſa mémoire, s'empara de tous ſes eſprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, diſoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations ! et c'eſt un deſert qu'elle habite ! et c'eſt le chaume qui la couvre : elle qui devroit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau ! Sous quels vétements s'eſt-elle offerte à ma vue ! Elle embellit tout, et rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat ! des aliments grôſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grands Dieux ! et pour qui ſont faites les roſes ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuſe et trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réfléxions ; mais n'effaça point cette image. Adelaïde de ſon côté, ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. La nature où va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens et tant de graces ! Mais, hélas ! ces dons qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cauſe-t-elle pas dans le monde ! malheureuſe ! eſt-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réfléxion déſolante vint empoiſonner dans ſon âme le plaiſir qu'elle avoit gouté ; elle ſe reprocha d'y avoir été ſenſible, et réſolut de s'y refuſer à l'avenir. Le lendemain Fonroſe crut s'appercevoir qu'elle évitoit ſon approche ; il tomba dans une triſteſſe mortelle. Se douteroit-elle de mon déguiſement, diſoit-il, ne ſerois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, et ſon hautbois fut négligé. Adelaïde n'étoit pas ſi loin qu'elle ne pût bien l'entendre, et ſon ſilence l'étonna. Elle ſe mit à chanter elle-même. " Il " ſemble," diſoit ſa chanſon, " que tout ce qui m'en- " vironne partage mes ennuis : les oiſeaux ne ſont en- " tendre

" tendre que de triſtes accents, l'écho me répond par " des plaintes, les zéphyrs gémiſſent parmi ces feu- " illages, le bruit des ruiſſeaux imite mes ſoupirs, on " diroit qu'ils roulent des pleurs." Fonroſe, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de ſon hautbois avec la voix d'Adelaïde. O Ciel! dit-elle, eſt-ce un enchantement? je n'ôſe en croire mon oreille: ce n'eſt pas un berger, c'eſt un Dieu que je viens d'entendre. Le ſentiment naturel de l'harmonie peut-il inſpirer ces accords? Comme elle parloit ainſi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleſte, fit retentir le vallon. Adelaïde crut voir réaliſer les prodiges que la Poëſie attribue à la Muſique, ſa brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle apperçut le berger qu'elle venoit d'entendre, raſſemblant ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui; ſon âme ſimple n'en eſt pas plus vaine; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la muſique: c'eſt le ſeul des talents qui jouiſſe de lui-même tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence; c'eſt le plus pour de tous les plaiſirs. Hélas! c'eſt le ſeul que je goute encore, et je regarde ce berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivants Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour: Adelaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation; je m'y ſuis livrée trop aiſément, et pour me punir il m'en prive. Un jour, enfin, qu'ils ſe rencontrèrent ſur le penchant de la colline, berger, lui dit-elle, mènez-vous bien loin vos troupeaux? Ces premières paroles d'Adelaïde causèrent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſais, dit-il en heſitant; ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau, c'eſt mon troupeau qui me conduit moi-même; ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi: je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes vous donc? lui demanda la bergère. J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les paſteurs, pourſuivit-elle? Puiſque je ſuis paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour

l'être.

l'être. C'ès de quoi je doute, reprit Adelaïde, en l'observant avec attention. Vos talents, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose ; mais ès-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux bergers ? Etes-vous née pour être Reine ? Adelaïde rougit à cette réponse ; et changeant de propos. L'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avez un art qui seroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'ès votre voix qui en ès un, reprit Fonrose, dans une simple bergère.—Mais personne ne vous a-t-il instruit ?—Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur et mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri ; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime ; je lui inspire mon âme ; voilà tout mon secrèt ; rien au monde n'ès plus facile. Cela ès incroyable, dit Adelaïde. C'ès ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose ; cependant il a bien fallu le croire. Que voulez-vous ? la nature et l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée ; et Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir inspire. Ah ! de grace, dit Adelaïde, épargnez à mon âme l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut gouter. Cette solitude ès consacrée à la douleur ; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accents d'une joie profane ; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme ; et ces mots prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde ! Ès-ce des hommes ? Ès-ce du sort ! Je ne sais, dit-il, mais je ne suis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adelaïde ; le Ciel nous donne à l'un et à l'autre une consolation dans nos peines ; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur ès opprimé. Qui que vous soyez, si vous connoissez le malheur, vous devez être compatissant, et je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas ! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les réveler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la

curiosité

curioſité d'Adelaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline ſous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là je vous apprendrai des choſes qui exciteront votre pitié. Fonroſe paſſa la nuit dans une agitation mortelle. Son ſort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille penſées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit ſur-tout la confidence déſeſpérante d'un amour malheureux et fidèle. Si elle aime, dit-il, je ſuis perdu.

Il ſe rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adelaïde, Le jour étoit couvert de nuages, et la nature en deuil ſembloit préſager la triſteſſe de leur entretien. Dès qu'ils furent aſſis au pied du chêne. Adelaïde parla ainſi : " Vous voyez ces pièrres, que l'herbe commence à couvrir ; c'eſt le tombeau du plus tendre, du plus vertueux des hommes, à qui mon amour et mon imprudence ont coûté la vie. Je ſuis Françoiſe, d'une famille diſtinguée et trop riche pour mon malheur. Le Comte d'Oreſtan conçut pour moi l'amour le plus tendre ; j'y fus ſenſible : je le fus à l'excès. Mes parents s'oppoſèrent au penchant de nos cœurs, et ma paſſion inſenſée me fit conſentir à un hymèn ſacré pour les âmes vertueuſes, mais déſavoué par les loix. L'Italie étoit alors le théatre de la guèrre. Mon époux y alloit joindre le corps qu'il devoit commander : je le ſuivis juſqu'à Briançon : ma folle tendreſſe l'y retint deux jours malgré lui. Ce jeune homme plein d'honneur n'y prolongea ſon ſejour qu'avec une extrême repugnance. Il me ſacrifioit ſon devoir ; mais que ne lui avois-je pas ſacrifié moi-même ? En un mot, je l'exigeai, il ne put réſiſter à mes larmes. Il partit avec un preſſentiment dont je fus moi-même effrayée : je l'accompagnai juſques dans cette vallée où je reçus ſes adieux ; et pour attendre de ſes nouvelles, je retournai à Briançon. Peu de jours après ſe répandit le bruit d'une bataille. Je doutois ſi d'Oreſtan s'y étoit trouvé ; je le ſouhaitois pour ſa gloire, je le craignois pour mon amour, quand je reçus de lui une lettre que je croyois bien conſolante ! Je ſerai tel jour à telle heure, me diſoit-il, dans la vallée et ſous le chêne où nous nous ſommes ſéparés : je m'y rendrai ſeul, je vous conjure d'aller m'y attendre ſeule ; je ne vis

"encore

" encore que pour vous. Quel étoit mon égarement !
" Je n'apperçus dans ce billet que l'impatience de me
" revoir, et je m'applaudis de cette impatience. Je me
" rendis donc ſous ce même chêne. D'Oreſtan arrive,
" et après le plus tendre accueil : Vous l'avez voulu,
" ma chère Adelaïde, me dit-il, j'ai manqué à mon de-
" voir dans le moment le plus important de ma vie. Ce
" que je craignois eſt arrivé. La bataille s'eſt donnée ;
" mon regiment a chargé ; il a fait des prodiges de va-
" leur, et je n'y étois pas. Je ſuis deshonoré, perdu
" ſans reſſource. Je ne vous reproche pas mon malheur ;
" mais je n'ai plus qu'un ſacrifice à vous faire, et mon
" cœur vient le conſommer. A ce diſcours, pâle, trem-
" blante, et reſpirante à peine, je reçus mon époux dans
" mes bras. Je ſentis mon ſang ſe glacer dans mes
" veines, mes genoux plièrent ſous moi, et je tombai
" ſans connoiſſance. Il profita de mon évanouiſſement
" pour s'arracher de mon ſein, et bientôt je fus rappellée
" à la vie par le bruit du coup qui lui donna la mort.
" Je ne vous peindrai point la ſituation où je me trou-
" vai, elle eſt inexprimable ; et les larmes que vous
" voyez, couler, les ſanglots qui étouffent ma voix, en
" ſont une trop foible image. Après avoir paſſé une
" nuit entière auprès de ce corps ſanglant, dans une
" douleur ſtupide, mon premier ſoin fut d'enſévelir avec
" lui ma honte : mes mains creuſèrent ſon tombeau. Je
" ne cherche point à vous attendrir ; mais le moment
" où il fallut que la terre me ſéparât des triſtes reſtes de
" mon époux, fut mille fois plus affreux pour moi que
" ne peut l'être celui qui ſéparera mon corps de mon
" âme. Epuiſée de douleur et privée de nourriture, mes
" défaillantes mains employèrent deux jours à creuſer ce
" tombeau, avec des peines inconcevables. Quand mes
" forces m'abandonnoient, je me repôſois ſur le ſein li-
" vide et glacé de mon époux. Enfin, je lui rendis les
" devoirs de la ſépulture, et mon cœur lui promit d'at-
" tendre en ces lieux que le trepas nous réunît. Cepen-
" dant la faim cruelle commençoit à dévorer mes en-
" trailles deſſéchées. Je me fis un crime de refuſer à la
" nature les ſoutiens d'une vie plus douloureuſe que la
" mort. Je changeai mes vêtemens en un ſimple habit
" de bergère, et j'en embraſſai l'état comme mon un-

" ique refuge. Depuis ce temps, toute ma conſolation " èſt de venir pleurer ſur ce tombeau qui ſera le mien. " Vous voyez, pourſuivit-elle, avec quelle ſincérité je " vous ouvre mon âme. Je puis avec vous déſormais " pleurer en liberté : c'èſt un ſoulagement dont j'avois " beſoin ; mais j'attends de vous la même confiance. Ne " croyez pas m'avoir abuſée. Je vois clairement que " l'état de paſteur vous èſt auſſi étranger et plus nou- " veau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-être ſenſible ; " et ſi j'en crois mes conjectures, nos malheurs ont eu la " même ſource, et comme moi vous avez aimé. Nous " n'en ſerons que plus compâtiſſants l'un pour l'autre. Je " vous regarde comme un ami que le Ciel, touché de " mes maux, daigne m'envoyer dans ma ſolitude. Re- " gardez moi comme une amie capable de vous donner, " ſi non des conſeils ſalutaires, au moins des exemples " conſolants."

Vous me pénétrez, lui dit Fonroſe, accablé de ce qu'il venoit d'entendre : et quelque ſenſibilité que vous me ſup- poſiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impreſſion que m'a fait le recit de vos malheurs. Hélas ! que ne puis-je y repondre avec cette confiance que vous me témoignez, et dont vous êtes ſi digne ! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu : telle èſt la nature de mes peines, qu'un ſilence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuſe, ajouta-t-il avec un profond ſou- pir ! Je ſuis encore plus malheureux : c'èſt tout ce que je puis vous dire. Ne vous offenſez pas de mon ſilence : il m'èſt affreux d'y être condamné. Compagnon aſſidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines : je vous vérrai pleurer ſur cette tombe : j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repen- tirez point d'avoir dépoſé vos ennuis dans un cœur, hé- las ! trop ſenſible. Je m'en repens dès-à-preſent, dit-elle avec confuſion ; et tous les deux, les yeux baiſſés, ſe re- tirèrent en ſilence. Adelaïde, en quittant Fonroſe, crut voir ſur ſon viſage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvellé, diſoit-elle, le ſentiment de ſes peines ; et quelle en doit être l'horreur, puiſqu'il ſe croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien ſuivi en- tre Fonroſe et Adelaïde. Ils ne ſe cherchoient ni ne s'é-

vito-

vitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte, fesoient presque leur unique langage ; s'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie et de douleur, il la contemploit en silence, et répondoit à ses sanglots par de profonds gémissements.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible, et Adelaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il èst naturel que deux sentiments qui partagent une âme s'affoibliſſent l'un l'autre, les regrets d'Adelaïde sur la mort d'Orsan devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent ; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; et l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adelaïde ne crut pas devoir le laisser plus longtems livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, et vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris ; si l'amitié la plus pure et la plus tendre vous èst chère ; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez moi la cause de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre sécrèt fût il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abyme entre le monde et moi et la confidence que j'exige sera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours.—O Ciel, qu'entends-je ? s'écria-t-elle éperdue ! Qui ? moi ! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Hélas, je

chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvements de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrès, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus chèr au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître, et j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli sur la terre: vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable: c'èst l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même: je l'aime jusqu'à l'idolatrie, je ne puis être heureux sans elle, et je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le sécrèt de sa naissance? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne, elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensévelir dans ce désert.——Et savez-vous ce qui l'y a engagée?——Oui, mon père, mais c'èst un sécret qu'elle seule peut vous révéler.——Elle èst mariée peut être?——Elle èst veuve, mais son cœur n'en èst pas plus libre; ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne et pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monsieur, dit elle, vos bontés me confondent; mais écoutez et jugez-moi. Alors en présence du vieillard et de sa femme, Adelaïde leur fit le récit de sa déplorable avanture. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnu à M. de Fonrose, et finit par le prendre à témoin lui-même de la fidelité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au sécours de son enfant: Voyez, disoit-il, ma chère Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de

Fonrose,

Fonroſe, qui étoit auprès d'Adelaïde, la preſſoit dans ſes bras en la baignant de ſes larmes. Eh quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une ſeconde fois la mort de notre chèr enfant ? Le vieillard et ſa femme, les yeux remplis de pleurs, et attachés ſur Adelaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le ciel m'èſt témoin, dit Adelaïde en ſe levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce ſeroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre ; mais je veux que Fonroſe lui-même ſoit mon juge : laiſſez-moi de grace lui parler un moment. Alors ſe retirant ſeule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonroſe, vous ſavez quels liens ſacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois ceſſer de chérir et de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je ſérois la plus mépriſable des femmes. L'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance, ſont des ſentiments que je vous dois ; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en ayez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'èſt l'impoſſibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'impoſer. Cependant je vous vois dans une ſituation qui attendriroit le cœur le moins ſenſible ; il m'èſt affreux d'en être la cauſe, il me ſeroit plus affreux d'entendre vos parents m'accuſer de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, et vous laiſſer, autant qu'il èſt en moi, l'arbitre de notre deſtinée. C'èſt à vous de choiſir celle des deux ſituations qui vous paroît la moins pénible, où de renoncer à moi, de vous vaincre et de m'oublier, ou de poſſéder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des ſentiments trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en èſt aſſez, s'écria Fonroſe, et d'une âme comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je ſerai jaloux ſans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux ; mais la cauſe de cette jalouſie, en vous rendant plus reſpectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle èſt à moi, dit-il, en venant ſe jetter dans les bras de ſes parents ; c'èſt à ſon reſpect pour vous, à vos bontés que je la dois, et c'èſt vous devoir une ſeconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adelaïde ne put ſe dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoiſſance ? Je veux

veux le croire pour l'admirer encore: Adelaïde le croyoit elle-même ? Quoiqu'il en soit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon chèr d'Onston, dit-elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon âme, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais : je le dois aux sentiments généreux de cette vertueuse famille ; mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, et que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égarements et les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fourose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son âme aux impressions d'une nouvelle tendresse ; et on la cite pour exemple d'un femme interessante et respectable jusques dans son infidélité.

## SIEGE DE TOURNAY. BATAILLE DE FONTENOY.

LE Maréchal de Saxe étoit en Flandre à la tête de l'armée composée de cent six bataillons complets, et de cent soixante et douze escadrons. Tournay, cette ancienne capitale de la domination Françoise, étoit investi. C'étoit la plus forte place de la barrière. La ville et la citadelle étoient encore un des chefs d'œuvre du Maréchal de Vauban ; car il n'y avoit guères de place en Flandre dont Louis XIV. n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les Etats Généraux des Sept Provinces apprirent que Tournay étoit en danger, ils mandèrent, qu'il falloit hazarder une bataille pour sécourir la ville. Ces républicains malgré leur circonspection furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies. Au 11 Mai 1745 les alliés avancèrent à Cambron, à sept lieues de Tournay.

Tournay. Le Roi partit le 6 de Paris avec le Dauphin. Les Aides-de-camp du Roi, les Ménins du Dauphin les accompagnoient.

La principale force de l'armée ennemie conſiſtoit en vingt bataillons, et vingt-ſix eſcadrons Anglois, ſous le jeune Duc de Cumberland, qui avoit gagné avec le Roi ſon père la bataille de Dettingue : cinq bataillons et ſeize eſcadrons Hanovriens étoient joints aux Anglois. Le Prince de Valdeck, à peu-près de l'âge du Duc de Cumberland, impatient de ſe ſignaler, étoit à la tête de quarante eſcadrons Hollandois, et de vingt-ſix bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit eſcadrons. On feſoit la guèrre pour eux dans la Flandre, qui a été ſi long tems défendue par les armes et par l'argent de l'Angleterre et de la Hollande : mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens étoit le vieux Général Konigſeck, qui avoit commandé contre les Turcs en Hongrie, et contre les François en Italie et en Allemagne. Ses conſeils devoient aider l'ardeur du Duc de Cumberland, et du Prince de Valdeck. On comptoit dans leur armée au delà de cinquante-cinq mille combatants. Le Roi laiſſa devant Tournay environ dix-huit mille hommes, qui étoient poſtés en échelle juſqu'au champ de bataille ; ſix mille pour garder les ponts ſur l'Eſcaut, et les communications.

L'armée étoit ſous les ordres d'un General en qui on avoit la plus juſte confiance. Le Comte de Saxe avoit déjà mérité ſa grande réputation, par de ſavantes retraites en Allemagne, et par ſa campagne 1744 ; il joignoit une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le ſécrét, l'art de ſavoir differer à propos un projet et celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les reſſources, la prévoyance étoient ſes talens, de l'aveu de tous les Officiers : mais alors ce Général conſumé d'une maladie de langueur étoit preſque mourant. Il étoit parti de Paris très malade pour l'armée. L'auteur de cette hiſtoire l'ayant même rencontré avant ſon départ, et n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourroit faire dans cet etat de foibleſſe, le Maréchal lui répondit : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le 9 à Douai, ſe rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Eſcaut, à portée des tranchées

chées de Tournay. De là il alla reconnoître le terrain qui devoit ſervir de champ de bataille. Toute l'armée en voyant le Roi et le Dauphin fit entendre des acclamations de joie. Les alliés paſsèrent le 10, et la nuit du 11, à faire leurs dernières diſpoſitions. Jamais le Roi ne marqua plus de gayeté que la veille du combat. La converſation roula ſur les batailles où les Rois s'étoient trouvés en perſonne. Le Roi dit que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avoit combattu avec ſon fils, et qu'aucun n'avoit gagné de victoire ſignalée contre les Anglois : qu'il eſpéroit être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action ; il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'Argenſon miniſtre de la guèrre, qui dans l'inſtant envoya demander au Maréchal de Saxe ſes derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'osier, qui lui ſervoit de lit, et dans laquelle il ſe faiſoit traîner quand ſes forces épuiſées ne lui permettoient plus d'être à cheval. Le Roi et ſon fils avoient déjà paſſé un pont ſur l'Eſcaut à Calonne, ils allèrent prendre leur poſte par-delà *Juſtice de Notre-Dame-aux bois* à mille toiſes de ce pont, et préciſément à l'entrée du champ de bataille.

La ſuite du Roi et du Dauphin, qui compoſoit une troupe nombreuſe, étoit ſuivie d'une foule de perſonnes de toute eſpèce qu'attiroit cette journée, et dont quelques-uns même étoient montés ſur des arbres pour voir le ſpectacle d'une bataille.

En jettant les yeux ſur les cartes qui ſont fort communes, on voit d'un coup d'œil la diſpoſition des deux armées. On remarque Antoin aſſez près de l'Eſcaut à la droite de l'armée Françoiſe, à neuf cent toiſes de ce pont de Colonne, par où le Roi et le Dauphin s'étoient avancés. Le village de Fontenoy par-delà Antoin preſque ſur la même ligne, un eſpace étroit de quatre cent cinquante toiſes de large, entre Fontenoy et un petit bois qu'on appelle le *bois de Barri*. Ce bois, ces villages, étoient garnis de canons comme un camp retranché. Le Maréchal de Saxe avoit établi des redoutes entre Antoin et Fontenoy : d'autres redoutes aux extrémités du bois de Barri, fortifioient cette enceinte. Le champ de bataille n'avoit pas plus de cinq cent toiſes de longueur depuis

l'endroit

l'endroit où étoit le Roi auprès de Fontenoy, juſqu'à ce bois de Barri, et n'avoit guères plus de neuf cent toiſes de large ; de ſorte que l'on alloit combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le Général de l'armée Françoiſe avoit pourvu à la victoire, et à la défaite. Le pont de Calonne muni de canon, fortifié de retranchements, et défendu par quelques bataillons, devoit ſervir de retraite au Roi et au Dauphin en cas de malheur. Le reſte de l'armée auroit défilé alors par d'autres ponts ſur le Bas-Eſcaut par-delà Tournay.

On prit toutes les méſures qui ſe prêtoient un ſécours mutuel ſans qu'elles puſſent ſe tranſverſer. L'armée de France ſembloit inabordable ; car le feu croiſé qui partoit des redoutes du bois de Barri, et du village de Fontenoy, défendoit toute approche. Outre ces précautions on avoit encore placé ſix canons de ſeize livres de balle au-deçà de l'Eſcaut pour foudroyer les troupes qui attaqueroient le village d'Antoin.

On commençoit à ſe canonner de part et d'autre à ſix heures du matin. Le Maréchal de Noailles étoit alors auprès de Fontenoy, et rendoit conte au Maréchal de Saxe d'un ouvrage qu'il avoit fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoy à la premiére des trois redoutes, entre Fontenoy et Antoin : il lui ſervoit de premier aide-de-camp, ſacrifiant la jalouſie du commandemant au bien de l'état, et s'oubliant ſoi-même pour un Général étranger et moins ancien. Le Maréchal de Saxe ſentoit tout le prix de cette magnanimité, et jamais on ne vit une union ſi grande entre deux hommes que la foibleſſe ordinaire du cœur humain pouvoit éloigner l'un de l'autre.

Le Maréchal de Noailles embraſſa le Duc de Grammont ſon neveu ; et ils ſe ſéparoient, l'un pour retourner aupres du Roi, l'autre pour aller à ſon poſte, lorſqu'un boulet de canon vint frapper le Duc de Grammont à mort : il fut la premiére victime de cette journée.

Les Anglois attaquèrent trois fois Fontenoy, et les Hollandois ſe préſentèrent à deux repriſes devant Antoin. A leur ſeconde attaque, on vit un eſcadron Hollandois emporté preſque tout entier par le canon d'Antoin ;

toin ; il n'en reſta que quinze hommes, et les Hollandois ne ſe préſentèrent plus dès ce moment.

Alors le Duc de Cumberland prit une réſolution qui pouvoit lui aſſurer le ſuccès de cette journée. Il ordonna à un Major-Général, nommé *Ingolſbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer juſqu'à la redoute de ce bois vis-à-vis Fontenoy, et de l'emporter. Ingolſbi marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre : il trouve dans le bois de Barri un bataillon du regiment d'un partiſan : c'étoit ce qu'on appelloit les *Graſſins*, du nom de celui qui les avoit formés. Ces ſoldats étoient en avant dans le bois par-delà la redoute, couchés par terre. Ingolſbi crut que c'étoit un corps conſidérable : il retourne auprès du Duc de Cumberland, et demande du canon. Le tems ſe perdoit. Le Prince étoit au deſeſpoir d'une déſobéiſſance qui dérangeoit toutes ſes meſures, et qu'il fit enſuite punir à Londres par un conſeil de guèrre qu'on appelle *Court martial* en Anglois.

Il ſe détermina ſur le champ à paſſer entre cette redoute et Fontenoy. Le terrain étoit eſcarpé ; il falloit franchir un ravin profond, il falloit eſſuyer tout le feu de Fontenoy et de là redoute. L'entrepriſe étoit audacieuſe ; mais il étoit réduit alors ou à ne point combattre ou à tenter ce paſſage.

Les Anglois et les Hanovriens s'avancent avec lui ſans preſque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les ſentiers : il les forme ſur trois lignes aſſez preſſées, et de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyoient dans un terrain d'environs quatre cent toiſes de large. Des rangs entiers tomboient morts à droite et à gauche ; ils étoient remplacés auſſi-tôt ; et les canons qu'ils amenoient à bras vis-à-vis Fontenoy, et devant les redoutes, répondoient à l'artillerie Françoiſe. En cet etat ils marchoient fièrement précédés de ſix pieces d'artillerie, et en ayant encore ſix autres au milieu de leurs lignes.

Vis à-vis d'eux ſe trouvèrent quatre bataillons des Gardes-Françoiſes, ayant deux bataillons des Gardes-Suiſſes à leur gauche, le régiment de Courten à leur droite, enſuite celui d'Aubeterre et plus loin le régiment du Roi bordoit Fontenoy le long d'un chemin creux.

Le

Le terrain s'élevait à l'endroit où étoient les Gardes-Françoiſes juſqu'à celui où les Anglois ſe formoient.

Les Officiers des Gardes-Françoiſes ſe dirent alors les uns aux autres ; il faut aller prendre le canon des Anglois. Ils y montèrent rapidement avec leurs grénadiers ; mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie et la mouſqueterie en coucha par terre près de ſoixante, et le reſte fut obligé de revenir dans ſes rangs.

Cependant les Anglois avançoient ; et cette ligne d'infanterie compoſée des Gardes-Françoiſes et Suiſſes et de Courten, ayant encore ſur leur droite Aubeterre et un bataillon du régiment du Roi, s'approchoit de l'ennemi. On étoit à cinquante pas de diſtance. Un régiment des Gardes-Angloiſes, celui de Campbel et le Royal-Ecoſſois étoient les premiers : Monſieur de Campbel étoit leur Lieutenant-général ; le Comte de Albemarle leur Major-Général ; et Monſieur de Churchil, petit-fils naturel du grand Duc de Marlboroug, Brigadier : Les Officiers Anglois ſaluèrent les François en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de Chabanne, le Duc de Biron, qui s'étoient avancés, et tous les Officiers des Gardes-Françoiſes, leur rendirent le ſalut. My lord Charles Hay, Capitaine aux Gardes Angloiſes, cria, *Meſſieurs des Gardes-Françoiſes tirez.*

Le Comte d'Anteroche, alors Lieutenant de Grénadiers et depuis Capitaine, leur dit à voix haute : *Meſſieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les Anglois firent un feu roulant, c'èſt-à-dire qu'ils tiroient par diviſions ; de ſorte que le front d'un bataillon ſur quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon feſoit ſa décharge, et enſuite un troiſième tandis que les premiers rechargeoient. La ligne d'infanterie Françoiſe ne tira point ainſi : elle étoit ſeule ſur quatre de hauteur, les rangs aſſez éloignés, n'étant ſoutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf Officiers des Gardes tombèrent bleſſés à cette ſeule décharge. Meſſieurs de Cliſſon, de Langey, de la Peyre, y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze ſoldats demeurèrent ſur la place, deux cent quatre-vingt-cinq y reçurent des bleſſures ; onze Officiers Suiſſes tombèrent bleſſés, ainſi que deux cent neuf de leurs ſoldats, parmi leſquels

quels ſoixante et quatre furent tués. Le Colonel de Courten, ſon Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, ſoixante et quinze ſoldats tombèrent morts : quatorze Officiers, et deux cens ſoldats bleſſés dangereuſement. Le premier rang ainſi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux ; et ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cens toiſes, ils ſe diſpersèrent. Le Duc de Grammont leur Colonel et premier Lieutenant Général, qui auroit pu les faire ſoutenir, étoit tué. Monſieur de Luttaux, ſecond Lieutenant Général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglois avançoient à pas lents, comme ſeſant l'exercice. On voyoit les Majors appuyer leurs cannes ſur les fulfils des ſoldats pour les faire tirer bas et droit. Ils débordèrent Fontenoy et la redoute. Ce corps qui auparavant étoit en trois diviſions, ſe preſſant par la nature de terrain, devint une colonne longue et épaiſſe preſque inébranlable par ſa maſſe et plus encore par ſon courage ; elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre. Monſieur de Luttaux, premier Lieutenant-Général de l'armée, à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoy, où il venoit d'être bleſſé dangereuſement. Son Aide-de-camp le ſupplioit de commencer par faire mettre le premier appareil à ſa bleſſure : *Le ſervice du Roi*, lui répondit Monſieur de Luttaux, *m'eſt plus chèr que ma vie.* Il s'avançoit avec le Duc de Biron à la tête du régiment d'Aubeterre, que conduiſoit ſon Colonel de ce nom. Luttaux reçoit en arrivant deux coups mortels. Le Duc de Biron a un cheval tué ſous lui. Le régiment d'Aubeterre perd beaucoup de ſoldats et d'Officiers. Le Duc de Biron arrête alors avec le régiment du Roi qu'il commandoit, la marche de la colonne par ſon flanc gauche. Un bataillon des Gardes-Angloiſes ſe détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très meurtrière, et revient au pètit pas, ſe replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, ſans jamais ſe déranger, repouſſant tous les régimens qui viennent l'un après l'autre ſe preſenter devant elle.

Ce corps gagnoit du terrain, toujours ſerré, toujours ferme. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit de ſang-froid combien l'affaire étoit périlleuſe, fit dire au Roi par le Marquis de Meuze, qu'il le conjuroit de repaſſer le pont avec le Dauphin, qu'il feroit ce qu'il pourroit pour remedier

médier au désordre. Oh je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, repondit le Roi, mais je resterai où je suis.

Il y avoit de l'étonnement et de la confusion dans l'armée depuis le moment de la déroute des Gardes-Françoises et Suisses. Le Maréchal de Saxe veut que la Cavalerie fonde sur la colonne Angloise. Le Comte d'Etrées y court. Mais les efforts de cette Cavalerie étoient peu de chose contre une masse d'Infanterie si réunie, si disciplinée, et si intrépide, dont le feu toujours roulant et soutenu écartoit nécessairement de petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la Cavalerie ne peut guère entamer seule une infanterie serée. Le Maréchal de Saxe étoit au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissoit pas la force de porter une cuirasse ; il portoit une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué qui reposoit sur l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier, et courut faire avancer la seconde ligne de Cavalerie contre la colonne.

Tout l'Etat-Major étoit en mouvement. Monsieur de Vaudreuil, Major-Général de l'armée, alloit de la droite à la gauche. Monsieur de Puiségur, Messieurs de Saint Saveur, de Saint George, de Mezières, Aides Maréchaux-de-logis, sont tous blessés. Le Comte de Longaunai, Aide Major-Général, est tué. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier d'Aché, Lieutenant-Général, eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre conte au Roi, et lui parla longtems sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentoit, jusqu'à ce qu'enfin il tombe évanoui.

Plus la colonne Angloise s'avançoit, plus elle devenoit profonde, et en état de réparer les pertes continuelles que lui causoient tant d'attaques réiterées. Elle marchoit serée au travers des morts et des blessés des deux partis, et paroissoit former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où étoit le Roi avec son fils. Ces deux Princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitoient entre eux. Pendant ce désordre, les brigades des Gardes-du-corps qui étoient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les Chevaliers de Suzi, et de Saumeri y furent blessés à mort. Quatre

eſcadrons de la Gendarmerie arrivoient preſque en ce moment de Douai ; et malgré la fatigue d'une marche de ſept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres, avec cette même intrépidité et ce même feu roulant. Le jeune Comte de Chevrier guidon fut tué. C'étoit le jour même qu'il avoit été reçu à ſa troupe. Le Chevalier de Monaco, fils du Duc de Valentinois, y eut la jambe percée. Monſieur du Gueſclin reçut une bleſſure dangereuſe. Les carabiniers donnèrent ; ils eurent ſix Officiers renverſés morts, et vingt et un de bleſſés.

Le Maréchal de Saxe dans le dernier épuiſement étoit toujours à cheval ſe promenant au pas au milieu du feu. Il paſſa ſous le front de la colonne Angloiſe, pour voir tout de ſes yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y feſoit les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchoit en vain d'ébranler cette colonne. Les régimens ſe préſentoient les uns après les autres ; et la maſſe Angloiſe feſant face de tous côtés, plaçant à propos ſon canon et tirant toujours par diviſion, nourriſſoit ce feu continu, quand elle étoit attaquée, et après l'attaque elle reſtoit immobile, et ne tiroit plus. Quelques régimens d'Infanterie vinrent encore affronter cette colonne par les ordres ſeuls de leurs commandans. Le Maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tomboient, et qui ne ſe derangeoit pas. On lui dit que c'étoit le régiment de Vaiſſeaux, que commandoit Monſieur de Guerchi. *Comment ſe peut il faire*, s'écria-t-il, *que de telles troupes ne ſoient pas victorieuſes ?*

Hainault ne ſouffrit pas moins ; il avoit pour Colonel le fils du Prince de Craon, gouverneur de Toſcane. Le père ſervoit le Grand-Duc, les enfans ſervoient le Roi de France. Ce jeune homme d'une très grande eſpérance fut tué à la tête de ſa troupe ; ſon Lieutenant-Colonel bleſſé à mort auprès de lui. Normandie avança ; il eut autant d'Officiers et de ſoldats hors de combat, que celui de Hainault ; il étoit mené par ſon Lieutenant-Colonel Monſieur de Solenci, dont le Roi loua la bravoure ſur le champ de bataille, et qu'il récompenſa enſuite en le feſant Brigadier. Des bataillons Irlandois coururent au flanc de cette colonne ; le Colonel Dillon tombe mort : ainſi aucun corps, aucune attaque n'avoit

pu

pu entamer la colonne, parce que rien ne s'étoit fait de concert et à la fois.

Le Maréchal de Saxe repaſſe par le front de la colonne, qui s'étoit déjà avancée plus de trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu et de Fontenoy. Il va voir ſi Fontenoy tenoit encore : on n'y avoit plus de boulets, on ne répondoit à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

Monſieur du Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie, et pluſieurs Officiers d'Artillerie, étoient tués. Le Maréchal pria alors le Duc d'Harcourt qu'il rencontra d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, et il envoya ordre au Comte de la Mark qui gardoit Antoin d'en ſortir avec le régiment de Piémont ; la bataille parut perdue ſans reſſource. On ramenoit de tous côtés les canons de campagne ; on étoit prêt de faire partir celui du village de Fontenoy, quoique des boulets fuſſent arrivés. L'intention du Maréchal de Saxe étoit de faire ſi on pouvoit un dernier effort mieux dirigé et plus plein contre la colonne Angloiſe. Cette maſſe d'Infanterie avoit été endommagée, quoique ſa profondeur parût toujours égale ; elle même étoit étonnée de ſe trouver au milieu des François ſans avoir de Cavalerie ; la colonne étoit immobile, et ſembloit ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardoit une contenance fière, et paroiſſoit être maîtreſſe du champ de bataille. Si les Hollandois avoient paſſé entre les redoutes qui étoient vers Fontenoy et Antoin, s'ils étoient venus donner la main aux Anglois, il n'y avoit plus de reſſources, plus de retraite même, ni pour l'armée Françoiſe ni probablement pour le Roi et ſon fils. Le ſuccès d'une dernière attaque étoit incertain. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, ſongeoit à préparer une retraite ſûre : il envoya un ſecond ordre au Comte de la Mark d'évacuer Antoin et de venir vers le pont de Calonne pour favoriſer cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait ſignifier un troiſiéme ordre au Comte depuis Duc de Lorges, en le rendant reſponſable de l'exécution ; le Comte de Lorges obéit à régrèt. On deſeſpéroit alors du ſuccès de la journée.

Un conſeil aſſez tumultueux ſe tenoit auprès du Roi ; on le preſſoit de la part du Général et au nom de la France de ne pas s'expoſer davantage.

Le Duc de Richelieu Lieutenant-Général, et qui ſervoit en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva en ce moment. Il venoit de reconnoître la colonne près de Fontenoy. Ayant ainſi couru de tous côtés ſans être bleſſé, il ſe préſente hors d'haleine l'épée à la main et couvert de pouſſière. Quelle nouvelle apportez-vous? lui dit le Maréchal? quel èſt votre avis? Ma nouvelle, dit le Duc de Richelieu, èſt que la bataille èſt gagnée ſi on le veut, et mon avis èſt qu'on faſſe avancer dans l'inſtant quatre canons contre le front de la colonne; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la Maiſon du Roi et les autres troupes l'entoureront; *il faut tomber ſur elle comme des fourageurs.* Le Roi ſe rendit le premier à cette idée.

Vingt perſonnes ſe détachent. Le Duc de Péquigni, appellé depuis le Duc de Chaulnes, va faire pointer ces quatre piéces; on les place vis-à-vis la colonne Angloiſe. Le Duc de Richelieu court à bride abattue au nom du Roi faire marcher ſa Maiſon, il annonce cette nouvelle à Monſieur de Monteſſon qui la commandoit. Le Prince de Soubiſe raſſemble ſes gendarmes, le Duc de Chaulnes ſes chevaux légers, tout ſe forme et marche; quatre eſcadrons de la Gendarmerie avancent à la droite de la Maiſon du Roi, les grènadiers à cheval ſont à la tête ſous Monſieur de Grille leur Capitaine; les mouſquetaires commandés par Monſieur de Jumillac ſe précipitent.

Dans ce même moment important le Comte d'Eu et le Duc de Biron à la droite voyoient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poſte, ſelon l'ordre poſitif du Maréchal de Saxe. Je prends ſur moi la déſobéiſſance, leur dit le Duc de Biron; je ſuis ſûr que le Roi l'approuvera, dans un inſtant où tout va changer de face; je réponds que Monſieur le Maréchal de Saxe le trouvera bon. Le Maréchal, qui arrivoit dans cet endroit, informé de la réſolution du Roi et de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à ſe rendre; il changea de ſentiment lorſqu'il en falloit changer, et fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin; il ſe porta rapidement malgré ſa foibleſſe de la droite à la gauche vers la brigade des Irlandois, recommandant à toutes les troupes qu'il

qu'il rencontroit en chemin de ne plus faire de fauſſes charges et d'agir de concert.

Le Duc de Biron, le Comte d'Etrées, le Marquis de Croiſſi, le Comte de Lovendhal, Lieutenant-Généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq eſcadrons de Penthièvre ſuivent Monſieur de Croiſſi. Les régiments de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, Aubeterre, Courten, accoururent guidés par leurs Colonels; le régiment de Normandie, les Carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne, et vengent leurs camarades tués dans leur première charge. Les Irlandois les ſecondent. La colonne étoit attaquée à la fois de front, et par les deux flancs.

En ſept ou huit minutes tout ce corps formidable èſt ouvert de tous côtés; le Général Poſomby, le frère du Comte d'Albemarle, cinq capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'officiers étoient renverſés morts. Les Anglois ſe raillièrent, mais ils cédèrent; ils quittèrent le champ de bataille ſans tumulte, ſans confuſion, et furent vaincus avec honneur.

Le Roi de France alloit de régiment en régiment; les cris de Victoire et de Vive le Roi, les chapeaux en l'air, les étendarts et les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des Officiers qui s'embraſſoient, formoient un ſpectacle dont tout le monde jouiſſoit avec une joie tumultueuſe. Le Roi étoit tranquille, témoignant ſa ſatisfaction et ſa reconnoiſſance à tous les Officiers-Généraux et à tous les Commandants des corps; il ordonna qu'on eût ſoin des bleſſés, et qu'on traitât les ennemis comme ſes propres ſujets.

Le Maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, ſe fit porter vers le Roi; il retrouva un reſte de force pour embraſſer ſes genoux, et pour lui dire ces propres paroles, *Sire, j'ai aſſez vécu, je ne ſouhaitois de vivre aujourd'hui que pour voir votre Majeſté victorieuſe. Vous voyez* ajouta-t-il enſuite, *à quoi tiennent les batailles.* Le Roi le releva, et l'embraſſa tendrement.

Il dit au Duc de Richelieu, Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu; il parla de même au Duc de Biron. Le Maréchal de Saxe dit au Roi, Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurois dû mettre une redoute de plus entre les bois

bois de Barri et de Fontenoy ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des Généraux assez hardis pour hazarder de passer en cet endroit.

Les Alliés avoient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avoit environ deux mille prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les François.

Par le comte exactement rendu au Major-Général de l'Infanterie Françoise, il ne se trouva que seize cent quatre-vingt-un soldats ou sergens d'Infanterie tués sur la place, et trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés. Parmi les Officiers cinquante trois seulement étoient morts sur le champ de bataille, trois cent vingt-trois étoient en danger de mort par leurs blessures. La Cavalerie perdit environ dix huit cens hommes.

Jamais depuis qu'on fait la guèrre on n'avoit pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avoit des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines, et surtout à Lille ; les églises mêmes étoient employées à cet usage digne d'elles ; non seulement aucun secours, mais encore aucune commodité ne manqua, ni aux François, ni à leurs prisonniers blessés. Le zèle même des citoyens alla trop loin : on ne cessoit d'apporter de tous côtés aux malades des alimens délicats : et les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin les hôpitaux étoient si bien servis, que presque tous les Officiers aimoient mieux y être traités que chez des particuliers ; et c'est ce qu'on n'avoit point vu encore.

On est entré dans les détails sur cette seule bataille de Fontenoy. Son importance, le danger du Roi et du Dauphin, l'exigeoient. Cette action décida du sort de la guèrre, prépara la conquête des Pays-Bas, et servit de contrepoids à tous les événemens malheureux. Ce qui rend encore cette bataille à jamais mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le Général affoibli et presque expirant ne pouvoit plus agir. Le Maréchal de Saxe avoit fait la disposition, et les Officiers François remportèrent la victoire.

# VOYAGE DE L'AMIRAL ANSON AUTOUR DU GLOBE.

LA France ni l'Eſpagne ne peuvent être en guèrre avec l'Angleterre, que cette ſecouſſe donnée à l'Europe ne ſe faſſe ſentir aux extrémités du monde. Si l'induſtrie et l'audace de nos nations modernes ont un avantage ſur le reſte de la terre, et ſur tout l'antiquité, c'èſt par nos expéditions maritimes. On n'èſt pas aſſez étonné peut-être de voir ſortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civiliſées, des flottes dont un ſeul vaiſſeau eût détruit tous les navires des anciens Grecs et des Romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange ſe livrer des combats à la vue des plus puiſſants empires, ſpectateurs tranquilles d'un art et d'une fureur qui n'ont point encore paſſé juſqu'à eux. De l'autre elles vont au-delà de l'Amerique ſe diſputer des eſclaves dans un nouveau monde.

Rarement le ſuccès èſt-il proportionné à ces entrepriſes, non ſeulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obſtacles, mais parce qu'on n'employe preſque jamais d'aſſez grands moyens.

L'expédition de l'Amiral Anſon èſt une preuve de ce que peut un homme intelligent et ferme, malgré la foibleſſe des préparatifs et la grandeur des dangers.

Tout le monde ſait que, quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Eſpagne en 1739, le miniſtère de Londres envoya l'Amiral Vernon vers le Mexique, qu'il y détruiſit Porto-Bello, et qu'il manqua Carthagène. On deſtinoit dans le même tems George Anſon à faire une irruption dans le Pérou, par la mèr du Sud, afin de ruiner ſi on pouvoit, ou du moins d'affoiblir par les deux extrémités le vaſte empire que l'Eſpagne a conquis dans cette partie du monde. On fit Anſon Commodore, c'èſt-à-dire Chef d'eſcadre ; on lui donna cinq vaiſſeaux, une eſpèce de petite fregate de huit canons, portant environs cent hommes, et deux navires chargés de proviſions et de marchandiſes : ces deux navires étoient deſtinés à faire le commerce à la faveur de cette entrepriſe ; car c'èſt le propre des Anglois de mêler le négoce à la guèrre.

L'eſcadre

L'eſcadre portoit quatorze cens hommes d'equipage, parmi leſquels il y avoit de vieux invalides, et deux cens jeunes gens de recrue; c'étoit trop peu de forces, et on les fit encore partir trop tard. Cet armement ne fut en haute mèr, qu'à la fin de Septembre 1740. Il prend ſa route par l'Iſle de Madère, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux Iſles du Cape-Verd, et range les côtes du Breſil. On ſe repôſa dans une petite iſle nommée Sainte Catherine, couverte en tout tems de verdure et de fruits, à vingt-ſept degrés de latitude auſtrale; et après avoir enſuite côtoyé le pays froid et inculte des Patagons, ſur lequel on a débité tant de fables, le Commodore entra ſur la fin de Février 1741 dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent degrés de latitude, franchis en moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée *the Triol*, (*l'Epreuve*,) fut le premier navire de cette eſpèce, qui ôſa doubler le cap-Horn. Elle s'empara depuis dans la mer du Sud, d'un bâtiment Eſpagnol de ſix cens tonneaux, dont l'équipage ne pouvoit comprendre, comment il avoit été pris par une barque venue d'Angleterre dans l'Ocean Pacifique.

Cependant en doublant le Cap-Horn, après avoir paſſé le détroit de le Maire, des tempêtes extraordinaires battent les vaiſſeaux d'Anſon, et les diſperſent. Un ſcorbut d'une nature affreuſe fait périr la moitié de l'équipage; le ſeul vaiſſeau du Commodore aborde dans l'Iſle déſerte de Fernandez, dans la mer du Sud, en remontant vers le tropique du Capricorne.

Un lecteur raiſonnable, qui voit avec quelque horreur ces ſoins prodigieux que prennent les hommes pour ſe rendre malheureux eux et leurs ſemblables, apprendra peut-être avec ſatisfaction, que George Anſon trouvant dans cette Iſle déſerte le climat le plus doux, et le terrain le plus fertile, y ſema des légumes et des fruits, dont il avoit apporté les ſemences, et les noyaux, et qui bientôt couvrirent l'iſle entière. Des Eſpagnols qui y relâchèrent quelques années après, ayant été faits depuis priſonniers par les Anglois, jugèrent qu'il n'y avoit qu'Anſon qui eût pu réparer, par cette attention généreuſe, le mal que fait la guèrre; et ils le remercièrent comme leur bienfaiteur.

On trouva ſur la côte beaucoup de lions de mer, dont les

les mâles ſe battent entre eux pour les femelles ; et on fut étonné d'y voir dans les plaines des chèvres, qui avoient les oreilles coupées, et qui par là ſervirent de preuve aux avantures d'un Eçoſſois, nommè *Selkirk*, qui, abandonné dans cette iſle, y avoit vécu ſeul pluſieurs années. Qu'il ſoit permis d'adoucir par ces petites circonſtances la ſtriſteſſe d'une hiſtoire qui n'èſt qu'un récit de meurtres et de calamités. Une obſervation plus intéreſſante fut celle de la variation de la bouſſole, qu'on trouva conforme au ſyſtême de Halley. L'aiguille aimantée ſuivoit exactement la route que ce grand aſtronome lui avoit tracée. Il donna des loix à la matière magnétique, comme Newton en donna à toute la nature. Cette petite eſcadre, qui n'alloit franchir des mèrs inconnues que dans l'eſpérance du pillage, ſervoit la philoſophie ſans le ſavoir.

Anſon, que montoit un vaiſſeau de ſoixante canons, ayant été rejoint par un autre vaiſſeau de guèrre et par cette chaloupe nommé *l'Epreuve*, fit en croiſant vers cette Iſle de Fernandez, pluſieurs priſes aſſez conſidérables. Mais bientôt après s'étant avancé juſques vers la ligne équinoxiale, il ôſa attaquer la ville de Paita, ſur cette même côte de l'Amérique. Il ne ſe ſervit ni de ſes vaiſſeaux de guèrre, ni de tout ce qui lui reſtoit d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante ſoldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition ; ils abordent pendant la nuit ; cette ſurpriſe ſubite, la confuſion et le deſordre, que l'obſcurité redouble, multiplient et augmentent le danger. Le Gouverneur, la garniſon, les habitants fuient de tous côtés. Le Gouverneur va dans les terres raſſembler trois cens hommes de cavalerie, et la milice des environs. Les cinquante Anglois cependant font tranſporter paiſiblement pendant trois jours, les tréſors qu'ils trouvent dans la douane et dans les maiſons. Des eſclaves nègres qui n'avoient pas fui, eſpèce d'animaux appartenant au premier qui s'en ſaiſit, aident à enlever les richeſſes de leurs anciens maîtres. Les vaiſſeaux de guèrre abordent. Le Gouverneur n'eut ni la hardieſſe de redeſcendre dans la ville et d'y combatte, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville et des effets qui reſtoient encore. Anſon fit reduire Paita en cendre et partit, ayant dépouillé auſſi aiſément les Eſpagnols que ceux-ci avoient autrefois dépouillé

pouillé les Américains. La perte pour l'Eſpagne fut de plus de quinze cent mille piaſtres ; le gain pour les Anglois, d'environ cent quatre-vingt mille. Ce qui joint aux priſes précédentes enrichiſſoit déjà l'eſcadre. Le grand nombre enlevé par le ſcorbut, laiſſoit encore une plus grande part aux ſurvivans. Cette petite eſcadre remonta enſuite vis-à-vis Panama, ſur la côte où l'on pêche les perles, et s'avança devant Acapulco, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne ſavoit pas alors le danger qu'il couroit de perdre cette grande partie du monde.

Si l'Amiral Vernon, qui avoit aſſiégé Carthagène ſur la mer oppoſée, eût réuſſi, il pouvoit donner la main au Commodore Anſon. L'iſthme de Panama étoit pris à droite et à gauche par les Anglois, et le centre de la domination Eſpagnole perdu. Le miniſtère de Madrid averti longtems auparavant, avoit pris des précautions, qu'un malheur preſque ſans example rendoit inutiles. Il prévint l'eſcadre d'Anſon par une flotte plus nombreuſe, plus forte d'hommes et d'artillerie, ſous le commandement de Don Joſeph Pizarro. Les mêmes tempêtes qui avoient aſſailli les Anglois, diſpersèrent les Eſpagnols avant qu'ils puſſent atteindre le détroit de le Maire. Non ſeulement le ſcorbut qui fit périr la moitié des Anglois, attaqua les Eſpagnols avec la même furie ; mais des proviſions qu'on attendoit de Beunos-Aires n'étant point venues, la faim ſe joignit au ſcorbut. Deux vaiſſeux Eſpagnols qui ne portoient que des mourants, furent fracaſſés ſur les côtés, deux autres échouèrent. Le commandant fut obligé de laiſſer ſon vaiſſeau amiral à Buenos-Aires ; il n'y avoit plus aſſez de mains pour le gouverner, et ce vaiſſeau ne put être réparé qu'au bout de trois années ; de ſorte que le commandant de cette flotte retourna en Eſpagne en 1746, avec moins de cents hommes, qui reſtoient de deux mille ſept cent dont ſa flotte étoit montée ; événement funeſte qui ſert à faire voir que la guèrre ſur mèr èſt plus dangereuſe que ſur terre, puiſque ſans combattre on eſſuie preſque toûjours les dangers et les extrémités les plus horribles.

Les malheurs de Pizarro laiſsèrent Anſon en pleine liberté dans la mèr du Sud ; mais les pertes qu'Anſon avoit faites de ſon côté, le mettoient hors d'état de faire de grandes entrepriſes ſur les terres, et ſurtout depuis qu'il

qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Carthagène, et que le Mexique étoit rassuré.

Anson réduisit donc ses enterprises et ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoye tous les ans dans les mers de la Chine à l'Isle de manille capitale des Philippines, ainsi nommées parce qu'elles furent découvertes sous le régne de Philippe II. Ce galion chargé d'argent ne seroit point parti, si on avoit vu les Anglois sur les côtes, et il ne devoit mettre à la voile, que long-tems après leur départ. Le Commodore va donc traverser l'Océan Pacifique et tous les climats opposés à l'Afrique, entre notre tropique et l'equateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue et le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guèrre. Le scorbut poursuit encore l'équipage sur ces mèrs, et l'un des deux vaisseaux fesant eau de tous côtés, on èst obligé de l'abandonner, et de le bruler au milieu de la mèr, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques Isles des Espagnols, et ne leur deviennent utiles. Ce qui restoit de matelots et de soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'Anson ; et le Commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons suivi de deux espèces de chaloupes. Le Centurion échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-même, et ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des Isles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte ; peuplée n'aguères de trente mille âmes, mais dont la plûpart des habitants avoient péri par une maladie épidémique, et dont le reste avoit été transporté dans une autre Isle par les Espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette Isle plus fertile que celle de Fernandez, offroit de tous côtés en bois, en eau pure, en animaux domestiques, en fruits en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, et au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, èst un arbre dont le fruit ressemble pour le gout au meilleur pain, trésor réel qui transplanté, s'il se pouvoit, dans nos climats, seroit bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette Isle on rangeoit celle de Formose : On cingle vers la Chine à

Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le ſeul vaiſſeau qui reſte.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux Portugais. L'Empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite iſle qui n'eſt qu'un rocher, mais qui leur étoit néceſſaire pour leur commerce. Les Chinois, n'ont jamais violé depuis ce tems les priviléges accordées aux Portugais. Cette fidélité devroit, ce me ſemble déſarmer l'auteur Anglois, qui a donné au public l'hiſtoire de l'expédition de l'Amiral Anſon. Cet hiſtorien, d'ailleurs judicieux, inſtructif, et bon citoyen, ne parle des Chinois que comme d'un peuple mépriſable, ſans foi, et ſans induſtrie. Quant à leur induſtrie, elle n'eſt en rien de la nature de la nôtre; quant à leurs moeurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puiſſante nation, par ceux qui ſont à la tête, que par la populace des extrémités d'une province. Il me paroit que la foi des traités, gardée par le Gouvernement pendant un ſiècle et demi, fait plus d'honneur aux Chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité et de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaſte Empire. Faut-il inſulter à la nation la plus ancienne et la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglois, par des larcins et par des gains illicites, la vingt millième partie tout au plus de ce que les Anglois alloient vôler par force aux Eſpagnols dans la mèr de la Chine? Il n'y a pas long-tems que les voyageurs éprouvoient des vexations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'auroit dit un Chinois, ſi ayant fait naufrage ſur les côtes de l'Angleterre, il avoit vu les habitants courir en foule s'emparer avidement à ſes yeux de tous ſes effets nauffragés?

Le Commodore ayant mis ſon vaiſſeau en très bon état à Macao, par le ſécours des Chinois, et ayant reçu ſur ſon bord quelques matelots Indiens, et quelques Hollandois qui lui parurent des hommes de ſervice; il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le diſant même à ſon equipage, mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la pourſuite de ce galion, qu'il préſumoit être alors dans ces parages. Dès qu'il eſt en pleine mèr, il fait part de ſon projèt à tout ſon monde. L'idée d'une ſi riche priſe les remplit de joie et d'eſpérance, et redoubla leur courage.

Enfin,

Enfin, le 6 Juin 1743, on découvre ce vaiſſeau tant deſiré ; il avançoit vers Manille, monté de ſoixante et quatre canons, dont vingt-huit n'étoient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cent cinquante hommes de combat compoſoient l'équipage. Le tréſor qu'il portoit n'étoit que d'environ quinze cent mille piaſtres en argent avec de la cochenille, parce que tout le tréſor qui èſt d'ordinaire le double, ayant été partagé, la moitié avoit été portée ſur un autre galion.

Le Commodore n'avoit ſur ſon vaiſſeau le Centurion, que deux cent quarante hommes. Le Capitaine du galion ayant apperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le tréſor, que perdre ſa gloire en fuyant devant un Anglois, et fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richeſſes, plus forte que le devoir de les conſerver pour ſon Roi, l'expérience des Anglois, et les manœuvres ſavantes du Commodore, lui donnèrent la victoire. Il n'eut que deux hommes de tués dans le combat ; le galion perdit ſoixante et ſept hommes tués ſur les ponts, et il eut quatre-vingt quatre de bleſſés. Il lui reſtoit encore plus de monde qu'au Commodore. Ce pendant il ſe rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche priſe. Il y ſoutint l'honneur de ſa nation en refuſant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les étrangers. Il prétendoit qu'un vaiſſeau de guèrre n'en devoit pas : Sa conduite en impoſa. Le Gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux hayes de ſoldats, au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans ſa patrie par les Iſles de la Sonde, et par le Cap de Bonne Eſpérance. Ayant ainſi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans et demi.

Il fit porter à Londres en triomphe ſur trente-deux chariots, au ſon des tambours et des trompettes, et des acclamations de la multitude, les richeſſes qu'il avoit conquiſes. Ses priſes ſe montoient, en argent et en or, à dix million monnoie de France, qui furent le prix du Commodore, de ces Officiers, des matelots et des ſoldats, ſans que le Roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur valeur. Ces richeſſes circulant bientôt dans la nation contribuèrent à lui faire ſupporter les frais immenſes de la guèrre.

# GEORGE DANDIN,

OU

# LE MARI CONFONDU.

## COMEDIE.

ACTEURS.

- GEORGE DANDIN, riche payſan, mari d'Angélique.
- ANGELIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. de Sontenville.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.
- MADAME DE SONTENVILLE.
- CLITANDRE, amant d'Angélique.
- CLAUDINE, ſuivante d'Angélique.
- LUBIN, payſan, ſervant Clitandre.
- COLIN, valet de George Dandin.

*La ſcene èſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH, qu'une femme Demoiſelle èſt une étrange affaire, et que mon marriage èſt une leçon bien parlante à tous les payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un Gentilhomme! La Nobleſſe de ſoi èſt bonne, c'èſt une choſe conſidérable aſſurément; mais elle èſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il èſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens, et connois le ſtyle des nobles, lors qu'ils nous

nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font ès petite avec nos perſonnes, c'ès notre bien ſeul qu'ils épouſent ; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne et fraache payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom ; et penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'ès effroyable maintenant, et je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

## SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

*G. Dandin, (à part, voyant ſortir Lubin de chez lui)* Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

*Lubin, (à part, appercevant George Dandin.)* Voilà un homme qui me regarde.

*G. Dandin (à part.)* Il ne me connoît pas.

*Lubin (à part.)* Il ſe doute de quelque choſe.

*G. Dandin, (à part.)* Ouais ! Il a grand' peine à ſaluer.

*Lubin, (à part.)* J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu ſortir de la dedans.

*G. Dandin.* Bon jour.

*Lubin.* Serviteur.

*G. Dandin.* Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

*Lubin.* Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

*G. Dandin.* He ! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

*Lubin.* Chut.

*G. Dandin.* Comment ?

*Lubin.* Paix.

*G. Dandin.* Quoi donc ?

*Lubin.* Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vu ſortir de là.

*G. Dandin.* Pourquoi ?

*Lubin.* Mon dieu ! Parce—

*G. Dandin.* Mais encore ?

*Lubin.* Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

*G. Dandin.* Point, point.

*Lubin.* C'ès̀t que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on ſache cela. Entendez-vous ?

*G. Dandin.* Oui.

*Lubin.* Voilà la raiſon. On m'a chargé de prendre garde que perſonne ne me vit ; et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vu.

*G. Dandin.* Je n'ai garde.

*Lubin.* Je ſuis bien-aiſe de faire les choſes ſécrètement ; comme on m'a recommandé.

*G. Dandin.* C'ès̀t bien fait.

*Lubin.* Le mari, à ce qu'ils diſent, ès̀t un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme ; et il feroit le diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien.

*G. Dandin.* Fort bien.

*Lubin.* Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

*G. Dandin.* Sans doute.

*Lubin.* On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

*G. Dandin.* Le mieux du monde.

*Lubin.* Si vous alliez dire que vous m'avez vu ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

*G. Dandin.* Aſſurément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

*Lubin.* C'ès̀t le Seigneur de notre pays, Monſieur le Vicomte de choſe—Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom là, Monſieur Cli—Clitandre.

*G. Dandin.* Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure ?

*Lubin.* Oui, auprès de ces arbres.

*G. Dandin (à part.)* C'ès̀t pour cela que depuis peu ce Damoiſeau poli s'ès̀t venu loger contre moi ; j'avois bon néz ſans doute, et ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

*Lubin.* Tertigué, c'ès̀t le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il ès̀t amoureux d'elle, et qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler.

Voyez

Voyez s'il y a là une ſi grande fatigue pour me payer ſi bien ; et ce qu'èſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

*G. Dandin.* Hé bien, avez vous fait votre meſſage ?

*Lubin.* Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine ; qui, tout du prèmier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

*G. Dandin, (à part.)* Ah, coquine de ſervante !

*Lubin.* Morguienne, cette Claudine-la èſt tout-à-fait jollie, elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyons mariés enſemble.

*G. Dandin.* Mais quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce Monſieur le courtiſan ?

*Lubin.* Elle m'a dit de lui dire——Attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela, qu'elle lui èſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cauſe de ſon mari qui èſt fantaſque, il ſe garde d'en rien faire paroître ; et qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

*G. Dandin, (à part.)* Ah, pendarde de femme !

*Lubin.* Teſtiguienne, cela ſera drôle ; car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voila ce qui èſt de bon ; et il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas ?

*G. Dandin.* Cela èſt vrai.

*Lubin.* Adieu. Bouche couſue au moins. Gardez bien le ſécrèt, afin que le mari ne le ſache pas.

*G. Dandin.* Oui, oui.

*Lubin.* Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, et l'on ne dira pas que j'y touche.

## SCENE III.

GEORGE DANDIN, *ſeul.*

Hé bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'èſt d'avoir voulu éſpouſer une Demoiſelle. L'on vous accommode de toutes pieces, ſans que vous puiſſiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté du reſſentiment ; et, ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire

la juſticé à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, et il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah, j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerois volontiers des ſoufflets ? Quoi, Ecouter, impudemment l'amour d'un Damoiſeau, et lui promettre en même temps de la correſpondance ! Morbleu, je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère ; et les rendre témoins des ſujèts de chagrin et de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

## SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

*M. de Sotenville.* Qu'eſt ce, mon gendre, vous me paroiſſez tout troublé ?

*G. Dandin.* Auſſi en ai-je du ſujèt, et——

*Madame de Sotenville.* Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez !

*G. Dandin.* Ma foi, ma belle-mère, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête ; et——

*Madame de Sotenville.* Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſachiez ſi peu votre monde : Et qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la manière qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité ?

*G. Dandin.* Comment !

*Madame de Sotenville.* Ne vous déferez vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle-mère, et ne ſauriez vous vous accoutumer à me dire, Madame ?

*G. Dandin.* Parbleu, ſi vous m'appellez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma belle-mère.

*Madame de Sotenville.* Il y a fort à dire, et les choſes ne ſont pas égales. Apprenez, s'il vous plait, que ce n'eſt pas à vous à vous ſervir de ce mot-là avec une perſonne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous etes, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

*M. de*

*M. de Sotenville.* C'en eſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

*Madame de Sotenville.* Mon Dieu, Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne ſavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous èſt dû.

*M. de Sotenville.* Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-deſſus, et j'ai ſu montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

*G. Dandin.* Puiſqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de——

*M. de Sotenville.* Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'èſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom; et qu'à ceux qui ſont au-deſſus de nous il faut dire, Monſieur, tout court.

*G. Dandin.* Hé bien, Monſieur Tout court, et non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne——

*M. de Sotenville.* Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

*G. Dandin.* J'enrage. Comment, ma femme n'èſt pas ma femme?

*Madame de Sotenville.* Oui, notre gendre, elle èſt votre femme; mais il ne vous èſt pas permis de l'appeller ainſi, et c'èſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

*G. Dandin, (a part.)* Ah, George Dandin, où t'és-tu fourré?—*(Haut.)* Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai—*(a part.)* Au diantre ſoit la tyrannie de toute ces hiſtoires là.—*(à M. de Sotenville,)* Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

*M. de Sotenville.* Et la raiſon, mon gendre?

*Madame de Sotenville.* Quoi, parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages!

*G. Dandin.* Et quels avantages, Madame, puiſque Madame y a? L'avanture n'a pas été mauvaiſe pour vous; car, ſans moi, vos affaires, avec vôtre permiſſion, étoient fort délabrées, et mon argent a ſervi à reboucher d'aſſez bons trous: Mais, moi, de quoi ai je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monſieur de la Dandinière?

*M. de Sotenville.* Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maiſon de Sotenville?

*Madame de Sotenville.* Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être iſſue, maiſon où le ventre ennoblit, et qui par ce beau privilége rendra vos enfans gentilshommes?

*G. Dandin.* Oui, voilà qui eſt bien, mes enfants ſeront gentilshommes; mais je ſerai cocu, moi, ſi l'on n'y met ordre.

*M. de Sotenville.* Que veut dire cela, mon gendre?

*G. Dandin.* Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

*Madame de Sotenville.* Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée; et, de la maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

*M. de Sotenville.* Corbleu, dans la maiſon de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette; et la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

*Madame de Sotenville.* Nous avons eu une Jacqueline de la prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

*M. de Sotenville.* Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

*G. Dandin.* Oh bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela; et elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

*M. de Sotenville.* Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne

## SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

*M. de Sotenville.* Monſieur, ſuis-je connu de vous?

*Clitandre.* Non pas, que je ſache, Monſieur.

*M. de Sotenville.* Je m'appelle le Baron de Sotenville.

*Clitandre.* Je m'en réjouis fort.

*M. de Sotenville.* Mon nom èſt connu à la cour; et j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nancy.

*Clitandre.* A la bonne heure.

*M. de Sotenville.* Monſieur mon père, Jean Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter, en perſonne, au grand ſiége de Montauban.

*Clitandre.* J'en ſuis ravi.

*M. de Sotenville.* Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré, en ſon temps, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre-mer.

*Clitandre.* Je le veux croire.

*M. de Sotenville.* Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimiez et pourſuiviez une jeune perſonne, qui èſt ma fille, pour laquelle je m'intéreſſe: et pour l'homme que vous voyez, *(montrant George Dandin,)* qui a l'honnéur d'être mon gendre.

*Clitandre.* Qui, moi?

*M. de Sotenville.* Oui; et je ſuis bien-aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plait, un éclairciſſement de cette affaire.

*Clitandre.* Voilà une étrange médiſance! Qui vous a dit cela, Monſieur?

*M. de Sotenville.* Quelqu'un qui croit le bien ſavoir.

*Clitandre.* Ce quelqu'un-là en a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là? Moi aimer une jeune et belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville! Je vous révere trop pour cela, et ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit èſt un ſot.

*M. de Sotenville.* Allons, mon gendre.

*G. Dandin.* Quoi ?

*Clitandre.* C'ès un coquin et un maraud.

*M. de Sotenville. (à George Dandin.)* Répondez.

*G. Dandin.* Répondez vous-même.

*Clitandre.* Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

*M. de Sotenville, (à George Dandin.)* Soutenez donc la choſe.

*G. Dandin.* Elle ès toute ſoutenue. Cela ès vrai.

*Clitandre.* Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui ?——

*M. de Sotenville.* Oui, c'ès lui-même qui s'en ès plaint à moi.

*Clitandre.* Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; et, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

## SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

*Madame de Sotenville.* Pour ce qui ès de cela, la jalouſie ès une étrange choſe ! J'amene ici ma fille pour èclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

*Clitandre. (à Angelique.)* Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous ?

*Angelique.* Moi ! Hé, comment le lui aurois-je dit ? Eſt-ce que cela ès ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler ; c'ès une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants ; eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſécrèttement de petits billets-doux, à épier les moments que mon mari n'y ſera pas, ou le temps que je ſortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promès que vous ſerez reçu comme il faut.

*Clitandre.* Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'ès pas néceſſaire de me faire tant de leçons, et de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer ?

*Angelique.* Que ſais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

*Clitandre.* On dira ce que l'on voudra ; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

*Angelique.* Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

*Clitandre.* Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous reſpecte trop, et vous, et Meſſieurs vos parents, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

*Madame de Sotenville, (à George Dandin.)* Hé bien, vous le voyez.

*M. de Sotenville.* Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

*G. Dandin.* Je dis que ce ſont là des contes à dormir debout ; que je ſais bien ce que je ſais : et que tantôt, puiſqu'il faut parler nèt, elle a reçu une ambaſſade de ſa part.

*Angelique.* Moi ? J'ai reçu une ambaſſade ?

*Clitandre.* J'ai envoyé une ambaſſade ?

*Angelique.* Claudine.

*Clitandre. (à Angelique.)* Eſt-il vrai ?

*Claudine.* Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

*G. Dandin.* Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſais de vos nouvelles ; et c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

*Claudine.* Qui, moi ?

*G. Dandin.* Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

*Claudine.* Hélas, que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi que ſuis l'innocence même !

*G. Dandin.* Taiſez-vous, bonne pièce. Vous faites la fournoiſe, mais je vous connois il y a long-tems ; et vous êtes une deſſalée.

*Claudine. (à Angelique.)* Madame, eſt ce que——

*G. Dandin.* Taiſez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, et vous n'avez point de père gentilhomme.

*Angelique.* C'eſt une impoſture ſi grande, et qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force

force d'y répondre. Cela ẽſt bien horrible, d'être accuſée par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas, ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'ẽſt d'en uſer trop bien avec lui !

*Claudine.* Aſſurément.

*Angelique.* Tout mon malheur ẽſt de le trop conſiderer ; et plût au ciel que je fuſſe capable de ſoufrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre ! Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

## SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

*Madame de Sotenville (à George Dandin.)* Allez, vous ne meritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

*Claudine.* Par ma foi, il meriteroit qu'elle lui fît dire vrai ; et, ſi j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas. *(à Clitandre.)* Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'ẽſt moi qui vous le dis, ce ſera bien employé ; et je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déjà taxée. *(Claudine ſort.)*

*M. de Sotenville.* Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, et votre procédé mẽt tout le monde contre vous.

*Madame de Sotenville.* Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien née, et prenez garde deſormais à ne plus faire de pareilles bévues.

*G. Dandin. (à part.)* J'enrage de bon coeur d'avoir tort, lorſque j'ai raiſon.

## SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

*Clitandre, (à M. de Sotenville.)* Monſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé, vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

*M. de Sotenville.* Cela ẽſt juſte, et c'ẽſt l'ordre des pro-

procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

*G. Dandin.* Comment ſatisfaction ?

*M. de Sotenville.* Oui, cela ſe doit dans les regles, pour l'avoir à tort accuſé.

*G. Dandin.* C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé ; et je ſais bien ce que j'en penſe.

*M. de Sotenville.* Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes ; et l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

*G. Dandin.* Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

*M. de Sotenville.* Point de raiſonnement. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

*G. Dandin.* Moi ! Je lui ferai encore des excuſes après——

*M. de Sotenville.* Allons vous dis-je, il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

*G. Dandin.* Je ne ſaurois——

*M. de Sotenville.* Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrai avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

*G. Dandin, (à part.)* Ah, George Dandin !

*M. de Sotenville.* Votre bonnet à la main, le premier ; Monſieur eſt Gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

*G. Dandin. (à part le bonnet à la main.)* J'enrage.

*M. de Sotenville.* Répétez après moi. Monſieur.

*G. Dandin.* Monſieur.

*M. de Sotenville.* Je vous demande pardon. *(Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir :)* Ah !

*G. Dandin.* Je vous demande pardon.

*M. de Sotenville.* Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous ;

*G. Dandin.* Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous.

*M. de Sotenville.* C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

*G. Dandin.* C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

M.

*M. de Sotenville.* Et je vous prie de croire.

*G. Dandin.* Et je vous prie de croire.

*M. de Sotenville.* Que je ſuis votre ſerviteur.

*G. Dandin.* Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

*M. de Sotenville (le menaçant encore.)* Ah !

*Clitandre.* Il ſuffit, Monſieur.

*M. de Sotenville.* Non, je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

*G. Dandin.* Que je ſuis votre ſerviteur.

*Clitandre, (à George Dandin.)* Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, et je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé. *(à M. de Sotenville.)* Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, et ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

*M. de Sotenville.* Je vous baiſe les mains ; et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un lièvre.

*Clitandre.* C'eſt trop de graces que vous me faites. *(Clitandre ſort.)*

*M. de Sotenville.* Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

## SCENE IX.

GEORGE DANDIN, *ſeul.*

Ah, que je——Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous ſied fort bien, et vous voilà ajuſté comme il faut, vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit ſeulement de deſabuſer le père et la mère ; et je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réuſſir.

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

*Claudine.* Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, et que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

*Lubin.* Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en paſſant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'a vu ſortir; et il faut que les gens, en ce pays-ci, ſoient de grands babillards.

*Claudine.* Vraiment, ce Monſieur le Vicomte a bien choiſi ſon monde, que de te prendre pour ſon ambaſſadeur; et il s'eſt allé ſervir là d'un homme bien chanceux.

*Lubin.* Va, une autrefois je ſerai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

*Claudine.* Oui, oui, il ſera tems.

*Lubin.* Ne parlons plus de cela. Ecoute.

*Claudine.* Que veux-tu que j'écoute?

*Lubin.* Tourne un peu ton viſage devers moi.

*Claudine.* Hé bien, qu'eſt ce?

*Lubin.* Claudine.

*Claudine.* Quoi?

*Lubin.* Hé, là, ne ſais-tu pas bien ce que je veux dire?

*Claudine.* Non.

*Lubin.* Morgué, je t'aime.

*Claudine.* Tout de bon?

*Lubin.* Oui, le diable m'emporte; tu me peux croire, puiſque j'en jure.

*Claudine.* A la bonne heure.

*Lubin.* Je me ſens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

*Claudine.* Je m'en réjouis.

*Lubin.* Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie?

*Claudine.* Je fais comme font les autres.

*Lubin.* Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu feras ma femme, je ferai ton mari; et nous ſerons tous deux mari et femme.

*Claudine.* Tu ſerois, peut être jaloux comme notre maître.

*Lubin.* Point.

*Claudine.* Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, et ſi ſûr de ma chaſteté, qu'il me vit, ſans inquiétude, au milieu de trente hommes.

*Lubin.* Hé bien, je ſerai tout comme cela.

*Claudine.* C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire

l'affaire èſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait forger à mal; et ce ſont ſouvent les maris, qui avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

*Lubin.* Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

*Claudine.* Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe mèt à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; et il en èſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, et nous diſent, Prenez. Nous en uſons honnêtement; et nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

*Lubin.* Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

*Claudine.* Hé bien, nous vérrons.

*Lubin.* Viens donc ici, Claudine.

*Claudine.* Que veux-tu?

*Lubin.* Viens, te dis-je.

*Claudine.* Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

*Lubin.* Hé! Un petit brin d'amitié.

*Claudine.* Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entens pas raillerie.

*Lubin.* Claudine.

*Claudine. (repouſſant Lubin.)* Hai!

*Lubin.* Ah, que tu ès rude à pauvres gens! Fi, que cela èſt malhonnête de refuſer les perſonnes! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te careſſe? Hé, là.

*Claudine.* Je te donnerai ſur le nez.

*Lubin.* Oh! La farouche! La ſauvage! Fi, pouas, la vilaine qui èſt cruelle?

*Claudine.* Tu t'émancipes trop.

*Lubin.* Qu'èſt ce que cela te coûteroit de me——

*Claudine.* Il faut que tu te donnes patience.

*Lubin.* Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

*Claudine.* Je ſuis votre ſervante.

*Lubin.* Claudine, je t'en prie, je t'en prie.

*Claudine.* Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu.

Adieu. Va-t-en, et dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

*Lubin.* Adieu, beauté rudanière.

*Claudine.* Le mot eſt amoureux.

*Lubin.* Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

*Claudine, (ſeule.)* Je vais remettre aux mains de ma maîtreſſe.——Mais la voici avec ſon mari, éloignons-nous; et attendons qu'elle ſoit ſeule.

## SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

*G. Dandin.* Non, non, on ne m'abuſe point avec tant de facilité, et je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

## SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

*Clitandre, (à part dans le fond du théâtre.)* Ah, la voilà; mais le mari eſt avec elle.

*G. Dandin, (ſans voir Clitandre.)* Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit et le peu de reſpect que vous avez pour le noeud qui nous joint. *(Clitandre et Angelique ſe ſaluent.)* Mon Dieu! Laiſſez là votre révérence; ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

*Angelique.* Moi, me moquer! En aucune façon.

*G Dandin.* Je ſais votre penſée, et connois.——*(Clitandre et Angelique ſe ſaluent encore.)* Encore? Ah, ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au deſſous de vous; et le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entens parler de celui que vous devez à des noeuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage. *(Angelique fait ſigne à Clitandre.)* Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de ſottiſes.

*Angelique.* Qui ſonge à lever les épaules?

G.

*G. Dandin.* Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois, que le mariage eſt une chaîne à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect : et que c'eſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. *(Angelique fait ſigne de la tête à Clitandre.)* Oui, oui, mal fait à vous, et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

*Angelique.* Moi ! Je ne ſais ce que vous voulez dire.

*G. Dandin.* Je le ſais fort bien, moi ; et vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; et la famille des Dandins.——

*Clitandre. (derrière Angelique, ſans être apperçu de G. Dandin.)* Un moment d'entretien.

*G. Dandin, (ſans voir Clitandre.)* Hé ?

*Angelique* Quoi ? Je ne dis mot.

*(George Dandin tourne autour de ſa femme ; et Clitandre ſe retire, en feſant une grande révérence à George Dandin.)*

## SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

*G. Dandin.* Le voilà qui vient roder autour de vous.

*Angelique.* Hé bien, eſt-ce ma faute ! Que voulez-vous que j'y faſſe ?

*G. Dandin.* Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galants n'obſedent jamais que quand on le veut bien : Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches ; et les honnêtes femmes ont des manières qui les ſavent chaſſer d'abord.

*Angelique.* Moi, les chaſſer ? Et par quelle raiſon ! Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaiſir.

*G. Dandin.* Oui ? Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ;

*Angelique.* Le perſonnages d'un honnête homme, qui eſt bien-aiſe de voir ſa femme conſiderée.

*D. Dandin.* Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas-là mon conte, et les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

*An-*

*Angelique.* Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent ; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ! Parce qu'un homme s'aviſe de nous, épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ? C'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de Meſſieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir ſi jeune.

*G. Dandin.* C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement.

*Angelique.* Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon coeur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, et ſi je voulois bien de vous ? Vous n'avez conſulté pour cela que mon père et ma mère ; ce ſont eux, proprement, qui vous ont épouſé ; et c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentiments, je prétens n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés ; et je veux jouïr, s'il vous plaït, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et gouter le plaiſir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition ; et rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

*G. Dandin.* Oui ! C'eſt ainſi que vous le prenez ? Je ſuis votre mari, et je vous dis que je n'entens pas cela.

*Angelique.* Moi, je ſuis votre femme, et je vous dis que je l'entens.

*G. Dandin. (à part.)* Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, et la mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah ! Allons. George Dandin, je ne pourrois me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCENE

## SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

*Claudine.* J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

*Angelique.* Voyons.

*Claudine, (à part.)* A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

*Angelique.* Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante? Que, dans tous leurs discours, et dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

*Claudine.* Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guères.

*Angelique.* Demeure ici, je m'en vais faire la réponse

*Claudine, (seule.)* Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici—

## SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

*Claudine.* Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile ménager.

*Clitandre.* Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus. *(Il fouille dans sa poche.)*

*Claudine.* Hé! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; et je vous rends service, parce que vous le méritez, et que je me sens au coeur de l'inclination pour vous.

*Clitandre, (donnant de l'argent à Claudine.)* Je te suis obligé.

*Lubin, (à Claudine.)* Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

*Claudine.* Je te le garde aussi-bien que le baiser.

*Clitandre. (à Claudine.)* Dis moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

*Claudine* Oui. Elle est allée y répondre.

*Cli-*

*Clitandre.* Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir ?

*Claudine.* Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

*Clitandre.* Mais le trouvera-t elle bon, et n'y a-t-il rien à riſquer ?

*Claudine.* Non, non. Son mari n'èſt par au logis ; et, puis, ce n'èſt pas lui qu'elle a le plus à ménager ; c'èſt ſon père et ſa mère ; et pourvu qu'ils ſoient prevenus, tout le reſte n'èſt pas à craindre.

*Clitandre.* Je m'abandonne à ta conduite.

*Lubin, (ſeul.)* Teſtiguenne, que j'aurai-là une habile femme ! Elle a de l'eſprit comme quatre.

## SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

*G. Dandin, (bas à part.)* Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire !

*Lubin.* Ah, vous voilà, Monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un cauſeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en ſécrèt.

*G. Dandin.* Moi ?

*Lubin.* Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

*G. Dandin.* Ecoute, mon ami.

*Lubin.* Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure ; mais, pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

*G. Dandin.* Comment ; qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?

*Lubin.* Rien, rien. Voilà ce que c'èſt que d'avoir cauſé ; vous n'en tâterez plus, et je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

*G. Dandin.* Arrête un peu.

*Lubin.* Point.

*G. Dandin.* Je ne te veux dire qu'un mot.

*Lu-*

*Lubin.* Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

*G. Dandin.* Non, ce n'èſt pas cela.

*Lubin.* Hé, quel ſot. Je vous vois venir.

*G. Dandin.* C'èſt autre choſe. Ecoute.

*Lubin.* Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

*G. Dandin.* De grace——

*Lubin.* Non.

*G. Dandin.* Je te donnerai.——

*Lubin.* Tarare.

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

Je n'ai pu me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui èſt échappé feroit la même choſe ; et, ſi le galant èſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'èſt que je ne ſais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; et quelque choſe que je puiſſe voir moi-même, de mon dèshonneur, je n'en ſerai point cru à mon ſerment, et l'on me dira que je rêve. Si d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe ; et je retomberai dans l'inconvenient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y èſt encore ? (*Après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*) Ah, ciel ! Il n'en faut plus douter, et je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie ; et, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois beſoin.

## SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

*G. Dandin.* Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tan-

tôt, et votre fille l'a emporté ſur moi : Mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode ; et, Dieu merci, mon deshonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

*M. de Sotenville.* Comment, mon gendre vous en êtes encore là deſſus ?

*G. Dandin.* Oui, j'y ſuis ; et jamais je n'eus tant de ſujèt d'y être.

*Madame de Sotenville.* Vous nous venez encore étourdir là tête.

*G. Dandin.* Oui, Madame ; et l'on fait bien pis à la mienne.

*M. de Sotenville.* Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun ?

*George Dandin.* Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

*Madame de Sotenville.* Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes ?

*G. Dandin.* Non madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

*Madame de Sotenville.* Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

*M. de Sotenville.* Corbleu, cherchez des termes moins offenſans que ceux-là.

*G. Dandin.* Marchand qui perd, ne peut rire.

*Madame de Sotenville.* Souvenez vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

*G. Dandin.* Je m'en ſouviens aſſez, et ne m'en ſouviendrai que trop.

*M. de Sotenville.* Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

*G. Dandin.* Mais que ne ſonge-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi, parce qu'elle eſt Demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qu'il lui plaît, ſans que j'ôſe ſouffler ?

*M. de Sotenville.* Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'eſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

*G. Dandin.* Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant eſt avec elle ?

*Madame de Sotenville.* Avec elle ?

*G. Dandin.* Oui, avec elle, et dans ma maiſon.

*M. de Sotenville.* Dans votre maiſon ?

*G. Dandin.* Oui, dans ma propre maiſon.

*Madame de Sotenville.* Si cela èſt, nous ſerons pour vous contre elle.

*M. de Sotenville.* Oui. L'honneur de notre famille nous èſt plus chèr que toute choſe ; et ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, et l'abandonnerons à votre colère.

*G. Dandin.* Vous n'avez qu'à me ſuivre.

*Madame de Sotenville.* Gardez de vous tromper.

*M. de Sotenville.* N'allez pas faire comme tantôt.

*G. Dandin.* Mon Dieu ; vous allez voir ! (*Montrant Clitandre qui ſort avec Angelique.*) Tenez. Ai-je menti ?

## SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE, ET MADAME DE SOTENVILLE, *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du theatre.*

*Angelique.* (*à Clitandre.*) Adieu. J'ai peur qu'on ne vous ſurprènne ici ; et j'ai quelques meſures à garder.

*Clitandre.* Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

*Angelique.* J'y ferai mes efforts.

*G. Dandin.* (*à M. et à Madame de Sotenville.*) Approchons doucement par derriere ; et tâchons de n'être point vus.

*Claudine.* Ah, Madame, tout èſt perdu ! Voilà votre père et votre mère accompagnés de votre mari.

*Clitandre.* Ah, Ciel ?

*Angelique,* (*bas à Clitandre et à Claudine.*) Ne faites pas ſemblant de rien, et me laiſſez faire tous deux. (*Haut à Clitandre.*) Quoi, vous ôſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, et c'èſt ainſi que vous diſſimulez vos ſentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des deſſeins de me ſolliciter ; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde ; vous niez hautement la choſe, et me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer ; et cependant, le même jour vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite,

fite, et de me dire que vous m'aimez, de me faire cent fots contes, pour me perſuader de répondre à vos extravagances, comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enſeignée ? Si mon père ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire : (*après avoir fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton,*) et je veux vous montrer, que toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un gentilhomme ; et ce n'eſt pas en gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

(*Angelique prend le bâton, et le lève ſur Clitandre, qui ſe range de façon que les coups tombent ſur George Dandin.*

*Clitandre*, (*criant comme s'il avoit été frappé,*) Ah, ah, ah, ah, ah, doucement !

## SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

*Claudine.* Fort, Madame, frappez comme il faut.

*Angelique*, (*feſant ſemblant de parler à Clitandre.*) S'il vous demeure quelque choſe ſur le coeur, je ſuis pour vous répondre.

*Claudine.* Apprenez à qui vous vous jouez.

*Angelique*, (*feſant l'étonnée.*) Ah, mon père, vous êtes là ?

*M. de Sotenville.* Oui, ma fille ; et je vois qu'en ſageſſe et en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Viens-çà, approche toi que je t'embraſſe.

*Madame de Sotenville.* Embraſſe-moi auſſi, ma fille. Las ; je pleure de joie, et reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

*M. de Sotenville.* Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette avanture eſt pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juſte ſujét de vous allarmer ; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde

*Ma-*

*Madame de Sotenville.* Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

*Claudine.* Assurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir ; et vous devriez baiser les pas par où elle passe.

*G. Dandin (à part.)* Hé, traîtresse !

*M. de Sotenville.* Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

*Angelique.* Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; et tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

*M. de Sotenville.* Où allez-vous, ma fille ?

*Angelique.* Je me retire, mon père, pour ne me point voir obligée à recevoir ses compliments.

*Claudine, (à G. Dandin.)* Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

*G. Dandin (à part.)* Scélérate !

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

*M. de Sotenville.* C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez vous en faire la paix ensemble, et tâchez de l'appaiser par des excuses, de votre emportement.

*Madame de Sotenville.* Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoûtumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos desordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

## SCENE XIII.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Je ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire.

mire mon malheur, et la ſubtile addreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, et me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi? et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel, ſeconde mes deſſeins, et m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore?

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

*Clitandre.* La nuit eſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire, Lubin.

*Lubin.* Monſieur.

*Clitandre.* Eſt-ce par ici?

*Lubin.* Je penſe qu'oui. Morgué voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que cela.

*Clitandre.* Elle a tort aſſurément; mais, ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyons vus.

*Lubin.* Vous avez raiſon, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pour-quoi il ne fait point jour la nuit.

*Clitandre.* C'eſt une grande queſtion, et qui eſt difficile. Tu es curieux, Lubin.

*Lubin.* Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où l'on n'a jamais ſongé.

*Clitandre.* Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil et pénétrant.

*Lubin.* Cela eſt vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aye appris; et voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

*Clitandre.* Celà eſt admirable! Tu ſais donc lire, Lubin?

*Lubin.* Oui je ſais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſu apprendre à lire l'écriture.

*Clitandre, (après avoir frappé dans ſes mains.)* Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

*Lu-*

*Lubin.* Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent ; et je l'aime de tout mon cœur.

*Clitandre.* Auſſi t'ai je amené avec moi pour l'entretenir.

*Lubin.* Monſieur, je vous ſuis——

*Clitandre.* Chut. J'entens quelque bruit.

## SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

*Angelique.* Claudine.

*Claudine.* Hé bien ?

*Angelique.* Laiſſe la porte entr'ouverte.

*Claudine.* Voilà qui eſt fait.

*(Scène de nuit. Les acteurs ſe cherchent les uns les autres, dans l'obſcurité.*

*Clitandre, (à Lubin)* Ce ſont elles. St.

*Angelique.* St.

*Lubin.* St.

*Claudine.* St.

*Clitandre, (à Claudine, qu'il prend pour Angelique.)* Madame.

*Angelique, (à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.)* Quoi ?

*Lubin, (à Angelique, qu'il prend pour Claudine.)* Claudine ?

*Claudine, (à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.)* Qu'eſt-ce ?

*Clitandre, (à Claudine, croyant parler à Angelique.)* Ah, Madame, que j'ai de joie ?

*Lubin, (à Angelique, croyant parler à Claudine.)* Claudine, ma pauvre Claudine ?

*Claudine, (à Clitandre)* Doucement, Monſieur.

*Angelique, (à Lubin.)* Tout beau, Lubin.

*Clitandre.* Eſt-ce toi, Claudine ?

*Claudine.* Oui.

*Lubin.* Eſt-ce vous, Madame ?

*Angelique.* Oui.

*Claudine (à Clitandre.)* Vous avez pris l'une pour l'autre.

*Lubin (à Angelique)* Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

An-

*Angelique.* N'eſt-ce pas vous, Clitandre ?

*Clitandre.* Oui, Madame.

*Angelique.* Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

*Clitandre.* Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

*Claudine.* C'eſt fort bien aviſé.

(*Angelique, Clitandre, et Claudine vont s'aſſeoir dans le fond du theâtre.*

*Lubin,* (*cherchant Claudine.*) Claudine, où eſt-ce que tu es.

## SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE, *et* CLAUDINE, *aſſis au fond du théâtre,* GEORGE DANDIN, *à moitié deſhabillé,* LUBIN.

*G. Dandin,* (*a part*) J'ai entendu deſcendre ma femme, et je me ſuis vîte habillé pour deſcendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit elle ſortie ?

*Lubin cherchant Claudine,* (*prenant George Dandin pour Claudine.*) Où es-tu donc, Claudine ? Ah, te voilà. Par ma foi, ton maître eſt plaiſamment attrapé, et je trouve ceci auſſi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtreſſe dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ; et il ne ſait pas que Monſieur le Vicomte et elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien ſavoir quel ſonge il fait maintenant. Cela eſt tout-à-fait riſible. De quoi s'aviſe-t-il auſſi d'être jaloux de ſa femme, et de vouloir qu'elle ſoit à lui tout ſeul ? C'eſt un impertinent, et Monſieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, ſuivons les, et me donne ta petite menotte que je la baiſe. Ah, que cela eſt doux ; il me ſemble que je mange des confitures ! (*a George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repouſſe rudement.*) Tu Dieu, comme vous y allez ? Voilà une petite menotte qui eſt un peu bien rude.

*G. Dandin* Qui va là ?

*Lubin.* Perſonne.

*G. Dandin.* Il fuit, et me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoie appeller ſon père et ſa mère, et que cette avan-

avanture me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Holla, Colin, Colin.

## SCENE IV.

ANGELIQUE *et* CLITANDRE, *avec* CLAUDINE *et* LUBIN, *aſſis au fond du théatre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

*Colin. (à la fénêtre.)* Monſieur.

*G. Dandin.* Allons, vîte ici bas.

*Colin, (ſautant par la fénêtre.)* M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

*G. Dandin.* Tu ès là ?

*Colin.* Oui Monſieur. (*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu ſa voix, Colin paſſe de l'autre, et s'endort.*)

*G. Dandin, (ſe tournant du côté où il croit qu'eſt Colin.)* Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau père, et ma belle mere, et dis que je les prie très-inſtamment de venir tout-à l'heure ici. Entens-tu ? Hé ? Colin, Colin.

*Colin, (de l'autre côté, ſe réveillant.)* Monſieur.

*G. Dandin.* Où, diable, ès-tu ?

*Colin.* Ici.

*G. Dandin.* Peſte ſoit du marouffe, qui s'éloigne de moi. (*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin eſt reſté, Colin, à moitié endormi, paſſe de l'autre, et ſe rendort.*) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père, et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout-à-l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin, Colin.

*Colin, (de l'autre côté, ſe réveillant.)* Monſieur.

*G. Dandin.* Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi. (*Ils ſe rencontrent, et tombent tous deux.* Ah, le traître ! Il m'a eſtropié. Où èſt-ce que tu ès ? Approche que je te donne mille coups. Je penſe qu'il me fuit.

*Colin.* Aſſurément.

*G. Dandin.* Veux tu venir ?

*Colin.* Nenni, ma foi.

*G. Dandin.* Viens, te dis je,

*Colin.* Point. Vous me voulez battre.

*G. Dandin.* Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

*Colin.* Aſſurèment ?

*G. Dandin,* (*à Colinqu'il tient par le bras.*) Oui. Aproche. Bon. Tu ès bien heureux de ce que j'ai beſoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pére et ma belle-mère de ſe rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, et leur dis que c'èſt pour une affaire de la derniere conſéquence ! et, s'ils feſoient quelque difficulté, à cauſe de l'heure, ne manque pas de les preſſer, et de leur bien faire entendre qu'il èſt très-important qu'ils viènnent, en quelque état qu'ils ſoient. Tu m'entens bien maintenant.

*Colin.* Oui. Monſieur.

*G. Dandin,* (*ſe croyant ſeul.*) Va vîte, et reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maiſon, attendant que—Mais j'entens quelqu'un. Ne ſeroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, et me ſerve de l'obſcurité qu'il fait. (*G. Dandin ſe range près de la porte de ſa maiſon*)

## SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, G. DANDIN.

*Angelique,* (*à Clitandre.*) Adieu. Il èſt temps de ſe retirer.

*Clitandre.* Quoi, ſi-tôt ?

*Angelique.* Nous nous ſommes aſſez entretenus.

*Clitandre.* Ah, Madame, puis je aſſez vous entretenir, et trouver en ſi peu de tems, toutes les paroles dont j'ai beſoin ? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens ; et je ne ous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

*Angelique.* Nous en écouterons une autre fois davantage.

*Clitandre.* Hélas, de quel coup me percez-vous l'âme, lorſque vous me parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant.

*Angelique.* Nous trouverons moyen de nous revoir.

*Clitandre.* Oui ; mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine ; et les pri-

privileges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

*Angelique.* Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, et penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on depend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien, mais on ſait leur rendre juſtice, et l'on ſe moque fort de les conſidérer au delà de ce qu'ils méritent.

*G. Dandin, (à part.)* Voilà nos carognes de femmes.

*Clitandre.* Ah, qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'èſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui!

*G. Dandin, (à part.)* Pauvres maris; voilà comme on vous traite!

*Clitandre.* Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée; et le Cièl ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

*G. Dandin.* Plût au cièl, fût-elle la tienne; tu changerois bien de langage! Rentrons c'en èſt aſſez, (*George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.*)

## SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

*Claudine.* Madame, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépéchez vîte, car il èſt tard.

*Clitandre.* Ah, Claudine, que tu ès cruelle?

*Angelique, (à Clitandre.)* Elle a raiſon. Séparons-nous.

*Clitandre.* Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans moments que je vais paſſer.

*Angelique.* Adieu.

*Lubin.* Où ès-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir?

*Claudine.* Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCENE

## SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

*Angelique.* Rentrons ſans faire du bruit.
*Claudine.* La porte s'eſt fermée.
*Angelique.* J'ai le paſſe-par-tout.
*Claudine.* Ouvrez donc doucement.
*Angelique.* On a fermé en dedans, et je ne ſais comment nous ferons.
*Claudine.* Appellez le garçon qui couche là.
*Angelique.* Colin, Colin, Colin.

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.

*G. Dandin, (à la fenêtre.)* Colin, Colin? Ah, je vous y prens donc, Madame, ma femme; et vous faites des *eſcampatives* pendant que je dors. Je ſuis bien-aiſe de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il eſt.

*Angelique.* Hé bien? Quel grand mal eſt ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

*G. Dandin.* Oui oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais. C'eſt bien plutôt le chaud, Madame la coquine; et nous ſavons toute l'intrigue du rendez-vous, et du Damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma loüange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma conſolation c'eſt que je vais être vengé; et que votre père et votre mère ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, et du déreglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

*Angelique. (à part.)* Ah ciel!

*Claudine.* Madame.

*G. Dandin.* Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué mes accuſations, ebloui vos parents, et plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir et beau dire, votre addreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon; mais, à cette fois, dieu merci, les choſes

vont

vont être éclaircies, et votre effronterie ſera pleinement confondu.

*Angelque.* Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

*G. Dandin.* Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il èſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tète quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rabiller votre eſcapade; a trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens et paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pelerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſécourir.

*Angelique.* Non. Mon intention n'èſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétens point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſavez.

*G. Dandin.* C'èſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés; et que, dans cette affaire, vous ne ſauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

*Angelique.* Oui, je confeſſe que j'ai tort, et que vous avez ſujèt de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

*G. Dandin.* Je vous baiſe les mains.

*Angelique.* Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

*G. Dandin.* Hé, mon pauvre petit mari! Je ſuis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de cela; et vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

*Angelique.* Tenez je vous promèts de ne vous plus donner aucun ſujèt de déplaiſir; et de me——

*G. Dandin.* Tout cela n'èſt rien. Je ne veux point perdre cette avanture; et il m'importe qu'on ſoit une fois écalirci à fond de vos dèportements.

*Angelique.* De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

*G. Dandin.* Hé bien, quoi?

*Angelique.* Il èſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre reſſentiment èſt juſte, que j'ai pris

le temps de ſortir pendant que vous dormiez, et que cette ſortie èſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements d'une jeune perſonne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, et qui ſans doute, dans le fond, n'ont rien de——

*G. Dandin.* Oui, vous le dites, et ce ſont des choſes qui ont beſoin qu'on les croie pieuſement.

*Angelique.* Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, et je vous prie ſeulement d'oublier une offence dont je vous demande pardon de tout mon coeur; et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procéde obligeant, cette bonté que vous me ferez voir me gagnera entièrement; elle touchera tout-à-fait mon coeur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvroir de mes parents, et les liens du mariage n'avoient pu y jetter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir deſormais la meilleure femme du monde; et que je vous témoignerai tant d'amitié, que vous en ſerez ſatisfait.

*G. Dandin.* Ah, crocodile, qui flatte les gens pour les ètrangler!

*Angelique.* Accordez moi cette faveur.

*G. Dandin.* Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

*Angelique.* Montrez vous généreux.

*G. Dandin.* Non.

*Angelique.* De grace.

*G. Dandin.* Point.

*Angelique.* Je vous en conjure de tout mon coeur.

*G. Dandin.* Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, et que votre confuſion éclate.

*Angelique.* Hé, bien, ſi vous me réduiſez au deſeſpoir, je vous avertis qu'une femme en cet etat èſt capable de tout, et que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

G.

*G. Dandin.* Et que ferez vous, s'il vous plaît ?

*Angelique.* Mon coeur ſe portera juſqu'aux extrêmes réſolutions ; et de ce couteau que voici, je me tuerai ſur la place.

*G. Dandin.* Ah, ah ! A la bonne heure

*Angelique.* Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On ſait de tous côtés nos differends et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée ; et mes parents ne ſont pas gens, aſſurément, à laiſſer cette mort impunie, et ils en feront, ſur votre perſonne, toute la punition que leur pourront offrir et les pourſuites de la juſtice, et la chaleur de leur reſſentiment. C'èſt par là que je trouverai moyen de me venger de vous ; et je ne ſuis pas la prèmiere qui ait ſu recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de ſe donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pouſſer à la dernière extrémité.

*G. Dandin.* Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuer ſoi-même ; et la mode en èſt paſſée il y a long-tems.

*Angelique.* C'èſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr ; et ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir juſques où peut aller la reſolution d'une perſonne qu'on met au deſeſpoir.

*G. Dandin.* Bagatelles, bagatelles, c'èſt pour me faire peur.

*Angelique.* Hé bien, puiſqu'il le faut voici qui nous contentera tous deux, et montrera ſi je me moque.—*(Après avoir fait ſemblant de ſe tuer :)* Ah, c'en èſt fait ! Faſſe le ciel que ma mort ſoit vengée comme je le ſouhaite, et que celui qui en èſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

*G. Dandin.* Ouais ! Seroit elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre ! Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

## SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

*Angelique, (à Claudine.)* St. Paix. Rangeons-nous

chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

## SCENE X.

ANGELIQUE *et* CLAUDINE *entrent dans la maiſon, au moment que* GEORGE DANDIN *en ſort, et ferment la porte en-dedans* GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

*G. Dandin.* La méchanceté d'une femme iroit-elle bien juſques là ? *(ſeul après avoir regardé par tout.)* Il n'y a perſonne. Hé, je m'en étois bien douté, et la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien auprès de moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes ; et le père et la mère qui vont venir, en verront mieux ſon crime. *(Après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer.)* Ah, ah ! La porte s'eſt fermée. Hola, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promtement.

## SCENE XI.

ANGELIQUE *et* CLAUDINE *à la fenêtre,* GEORGE DANDIN.

*Angelique.* Comment ! C'eſt toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Eſt il l'heure de revenir chez ſoi, quand le jour eſt prêt à paroître, et cette manière de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari ?

*Claudine.* Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, et de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon ?

*G. Dandin.* Comment ! Vous avez——

*Angelique.* Va, va traître, je ſuis laiſſe de tes déportemens ; et je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon père et à ma mère.

*G. Dandin.* Quoi ! C'eſt ainſi que vous oſez——

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, *et* MADAME DE SOTENVILLE, *en deſhabillé de nuit,* COLIN *portant une lanterne,* ANGELIQUE *et* CLAUDINE *à la fenêtre.* GEORGE DANDIN.

*Angelique.* (*à M. et Madame de Sotenville.*) Approchez

chez de grace, et venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; et vous a, lui-même, envoyé quèrir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre tout la nuit; et, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il èſt allé rêver.

*G. Dandin, (à part.)* Voilà une mèchante carogne.

*Claudine.* Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maiſon, et que nous étions dehors; et c'èſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

*M. de Sotenville.* Comment! Qu'èſt-ce à dire cela?

*Madame de Sotenville.* Voilà une furieuſe impudence que de nous envoyer querir.

*G. Dandin.* Jamais——

*Angelique.* Non, mon père, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience èſt pouſſée à bout; et vient de me dire cent paroles injurieuſes.

*M. de Sotenville, (à George Dandin.)* Corbleu, vous êtes un mal honnête homme.

*Claudine.* C'èſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au ciel.

*G. Dandin.* Peut-on!——

*M. de Sotenville.* Allez, vous devriez mourir de honte.

*G. Dandin.* Laiſſez moi vous dire deux mots.

*Angelique.* Vous n'avez qu'à l'écouter; il va vous en conter de belles.

*G. Dandin,* Je l'eſpère.

*Claudine.* Il a tant bu, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui; l'odeur du vin qu'il ſouffle èſt montée juſqu'à nous.

*G. Dandin.* Monſieur, mon beau-père, je vous conjure——

*M. de Sotenville.* Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

*G. Dandin.* Madame, je vous prie——

*Madame de Sotenville.* Fi, ne m'approchez pas, votre haleine èſt empeſtée.

*G. Dandin. (à M. de Sotenville.)* Souffrez que je vous——

*M. de Sotenville.* Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

*G. Dandin, (à Madame de Sotenville.)* Permettez-moi, de grace, que——

*Madame de Sotenville.* Pouas, vous m'engloutiſſez le coeur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

*G. Dandin.* Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'èſt elle qui èſt ſortie.

*Angelique.* Ne voilà pas ce que je vous ai dit.

*Claudine.* Vous voyez quelle apparence il y a.

*M. de Sotenville, (à G. Dandin.)* Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, et venez ici.

## SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

*G. Dandin.* J'atteſte le ciel, que j'étois dans la maiſon, et que——

*M. de Sotenville.* Taiſez-vous, c'èſt une extravagance qui n'èſt pas ſupportable.

*G. Dandin.* Que la foudre m'écraſe tout-à l'heure, ſi——

*M. de Sotenville,* Ne nous rompez pas davantage la tête, et ſongez à demander pardon à votre femme.

*G. Dandin.* Moi, demander pardon ?

*M. de Sotenville.* Oui, pardon ; et ſur le champ.

*G. Dandin.* Quoi ! Je——

*M. de Sotenville.* Corbleu, ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'èſt de vous jouer à nous.

*G. Dandin.* Ah, George Dandin.

## SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

*M. de Sotenville.* Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

*An-*

*Angelique.* Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre ; et je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

*Claudine.* Le moyen d'y reſiſter ?

*M. de Sotenville.* Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale ; et vous devez vous montrer plus ſage que lui, et patienter encore cette fois.

*Angelique.* Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

*M. de Sotenville.* Il le faut, ma fille, et c'eſt moi qui vous le commande.

*Angelique.* Ce mot me ferme la bouche ; et vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

*Claudine.* Quelle douceur !

*Angelique.* Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéir.

*Claudine.* Pauvre mouton ?

*M. de Sotenville, (à Angelique.)* Approchez.

*Angelique.* Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien ; vous vérrez que ce ſera dés demain à recommencer.

*M. de Sotenville, (à George Dandin.)* Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

*G. Dandin.* A genoux !

*M. de Sotenville.* Oui, à genoux, et ſans tarder.

*G. Dandin à genoux, une chandelle à la main, (à part)* O Ciel ! *(à M. de Sotenville.)* Que faut-il dire ?

*M. de Sotenville.* Madame, je vous prie de me pardonner.

*G. Dandin.* Madame je vous prie de me pardonner.

*M. de Sotenville.* L'extravagance que j'ai faite.

*G. Dandin.* L'extravagance que j'ai faite *(à part.)* de vous épouſer.

*M. de Sotenville.* Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

*G. Dandin.* Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir

*M. de Sotenville, (à George Dandin.)* Prenez-y garde, et

et ſachez que c'eſt ici la dernière de vos impertinences que nous ſouffrirons.

*Madame de Sotenville.* Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le reſpect que vous devez à votre femme, et a ceux do qui elle ſort.

*M. de Sotenville.* Voilà le jour qui va paroitre. Adieu *(à George Dandin :)* Rentrez chez vous, et ſongez bien à être ſage. *(à Madame de Sotenville :)* Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

## SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN, *ſeul.*

Ah! Je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède. Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la première.

LE

# MARIAGE FORCE'.

## COMEDIE.

PERSONNAGES.

SGANARELLE, amant de Dorimène.
GERONIMO, ami de Sganarelle.
DORIMENE, jeune coquette promise à Sganarelle.
ALCANTOR, père de Dorimène.
ALCIDAS, frère de Dorimène.
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, Docteur Aristotelicien.
MARPHURIUS, Docteur Pyrrhonien.
DEUX BOHEMIENNES.

## SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

JE suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le Seigneur Geronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

## SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

*Geronimo, (ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.)* Voilà un ordre fort prudent.

*Sganarelle.* Ah, Seigneur Geronimo, je vous trouve à propos, et j'allois chez-vous vous chercher.

*Geronimo.* Et pour quel sujèt, s'il vous plaît ?

*Sganarelle.* Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Ge-

*Sganarelle.* C'eſt une fille, qui me plait, et que j'aime de tout mon coeur.

*Geronimo.* Vous l'aimez de tout votre coeur ?

*Sganarelle.* Sans doute ; et je l'ai demandé à ſon père.

*Geronimo.* Vous l'avez demandée ?

*Sganarelle.* Oui, C'eſt un mariage qui ſe doit conclure ce ſo ; et j'ai donné ma parole.

*Geronimo.* Oh ! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

*Sganraelle.* Je quitterois le deſſein que j'ai fait ? Vous ſemble-t-il, Seigneur Geronimo, que je ne ſois plus propre à ſonger à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons ſeulement les choſes. Y-a-t-il homme de trente ans qui paroiſſe plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps auſſi bons que jamais, et voit-on que j'ai beſoin de caroſſe ou de chaiſe ! N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures *(il montre ſes dents)* du monde ? Ne fais-je pas vigoureuſement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un eſtomac qui ait plus de *(il touſſe)* force que le mien ? Hem, hem, hem. Hé? Qu'en dites vous ?

*Geronimo.* Vous avez raiſon, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

*Sganarelle.* J'y ai répugné autrefois : Mais j'ai maintenant de puiſſantes raiſons pour cela. Outre la joye que j'aurai de poſſéder une belle femme qui me dorlotera, et me viendra frotter lorſque je ſerai las ; outre cette joye, dis-je, je conſidère, qu'en demeurant comme je ſuis, je laiſſe périr dans le monde la race des Sganarelles ; et, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi mêmes ? que j'aurai le plaiſir de voir des creatures, que ſeront ſorties de moi, de petites figures qui me reſſembleront comme deux goutes d'eau, qui ſe joueront continuellement dans la maiſon, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la Ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me ſemble déjà que j'y ſuis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

*Geronimo.* Il n'y a rien de plus agréable que cela ; et je vous conſeille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

*Sganarelle.* Tout de bon ? Vous me le conſeillez ?

*Geronimo.* Aſſurément. Vous ne ſauriez mieux faire.

*Sganarelle.* Vraiment, je ſuis ravi que vous me donniez ce conſeil en véritable ami.

*Geronimo.* Hé quelle èſt la perſonne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

*Sganarelle.* Dorimène.

*Geronimo.* Cette jeune Dorimène, ſi galante, et ſi bien parée !

*Sganarelle.* Oui.

*Geronimo.* Fille du Seigneur Alcantor ?

*Sganarelle.* Juſtement.

*Geronimo.* Et ſoeur d'un certain Alcidas, qui ſe mêle de porter l'épée ?

*Sganarelle.* C'èſt cela.

*Geronimo.* Vertu de ma vie !

*Sganarelle.* Qu'en dites-vous ?

*Geronimo.* Bon parti ! mariez-vous promptement.

*Sganarelle.* N'ai-je pas raiſon d'avoir fait ce choix ?

*Geronimo.* Sans doute. Ah ! Que vous ſerez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

*Sganarelle.* Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je vous remercie de votre conſeil, et je vous invite ce ſoir à mes nôces.

*Geronimo.* Je n'y manquerai pas ; et je veux y aller en maſque, afin de les mieux honorer.

*Sganarelle.* Serviteur.

*Geronimo,* (*à part.*) La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! O le beau mariage ! (*Ce qu'il répéte pluſieurs fois s'en allant.*)

## SCENE III.

SGANARELLE, *ſeul.*

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde ; et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

## SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

*Dorimene, (dans le fond du Théâtre, à un petit laquais qui la ſuit.)* Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuſe pas à badiner.

*Sganarelle, (à part, appercevant Dorimène.)* Voici ma maîtreſſe, qui vient. Ah! Quelle taille! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaiſons de ſe marier? *(A Dorimène)* Où allez-vous, belle mignone, chère épouſe future de votre époux futur?

*Dorimene.* Je vais faire quelques emplettes.

*Sganarelle.* Hé bien, ma belle, c'eſt maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous allez être à moi, qui vous allez être à moi; et je ſerai maître de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appetiſſantes, de vos oreilles amoureuſes, et de votre petit menton joli, et je ſerai à même, pour vous careſſer comme je voudrai. N'êtes vous pas bien aiſe de ce mariage, mon aimable pouponne?

*Dorimene.* Tout-à-fait aiſe, je vous jure. Car enfin la ſévérité de mon père m'a tenue juſques-ici dans une ſujetion la plus fâcheuſe du monde. Il y a je ne ſais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne; et j'ai cent fois ſouhaité qu'il me mariât, pour ſortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureuſement pour cela, et je me prépare deſormais à me donner du divertiſſement, et à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme et que vous ſavez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde enſemble; et que vous ne ſerez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la ſolitude me déſeſpère. J'aime le jeu, les viſites, les aſſemblées, les cadaux, et les promenades; en un mot, toutes les choſes de plaiſir:

Et

Et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé enſemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'eſpère que de votre côté vous ne me contraindrez point dans les miennes ; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaiſance mutuelle, et qu'on ne ſe doit point marier pour ſe faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux perſonnes qui ſavent leur monde. Aucun ſoupçon jaloux ne nous troublera la cervelle ; et c'eſt aſſez que vous ſerez aſſuré de ma fidélité, comme je ſerai perſuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ! Je vous vois tout changé de viſage.

*Sganarelle.* Ce ſont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

*Dorimene.* C'eſt un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens ; mais notre mariage vous diſſipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits raiſonnables, pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choſes qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

## SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

*Geronimo.* Ah ! Seigneur Sganarelle, je ſuis ravi de vous trouver encore ici, et j'ai rencontré un orfèvre qui, ſur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un préſent à votre épouſe, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

*Sganarelle.* Mon Dieu ! Cela n'eſt pas preſſé.

*Geronimo.* Comment ? Que veut dire cela ? Où eſt l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure ?

*Sganarelle.* Il m'eſt venu, depuis un moment, de petits ſcrupules ſur le mariage. Avant que de paſſer plus avant je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un ſonge que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'eſprit. Vous ſavez que les ſonges ſont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. *Il me*

*ſembloit que j'étois dans un vaiſſeau, ſur une mèr bien agitée ; et que——*

*Geronimo.* Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire, qui m'empêche de vous ouir. Je n'entends rien du tout aux ſonges ; et, quant au raiſonnement du mariage, vous avez deux Savants, deux Philoſophes vos voiſins, qui ſont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujèt. Comme ils ſont de ſectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverſes opinions là-deſſus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre ſerviteur.

*Sganarelle.*, (*ſeul*) Il a raiſon. Il faut que je conſulte un peu ces gens-là ſur l'incertitude où je ſuis.

## SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

*Pancrace*, (*ſe tournant du côté par où il èſt entré, et ſans voir Sganarelle.*) Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne diſcipline, banniſſable de la république des lettres.

*Sganarelle.* Ah ! Bon. En voici un fort à propos.

*Pancrace*, (*de même, ſans voir Sganarelle.*) Oui, je te ſoutiendrai par vives raiſons, je te montrerai par Ariſtote, le Philoſophe des Philoſophes, que tu ès un ignorant, ignorantiſſime, ignorantifiant, et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables.

*Sganarelle*, (*à part.*) Il a pris querelle contre quelqu'un.—(*A Pancrace.*) Seigneur——

*Pancrace* (*de même ſans voir Sganarelle.*) Tu te veux mêler de raiſonner, et tu ne ſais pas ſeulement les élémens de la raiſon.

*Sganarelle*, (*à part.*) La colère l'empêche de me voir. —(*A Pancrace.*) Seigneur——

*Pancrace* (*de même, ſans voir Sganarelle*) C'èſt une propoſition condamnable dans toutes les terres de la philoſophie.

*Sganarelle*, (*à part.*) Il faut qu'on l'ait fort irrité.—(*A Pancrace.*) Je——

*Pancrace*, (*de même, ſans voir Sganarelle.*) *Toto cœlo, tota viâ aberras*

*Sga-*

*Sganarelle.* Je baise les mains à Monsieur le Docteur.

*Pancrace.* Serviteur.

*Sganarelle.* Peut-on——

*Pancrace, (se retournant vers l'endroit par où il est entré.)* Sais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in baloardo.*

*Sganarelle.* Je vous——

*Pancrace, (de même.)* La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

*Sganarelle.* Je——

*Pancrace, (de même.)* Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

*Sganarelle.* Puis-je——

*Pancrace, (de même.)* Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

*Sganarelle.* Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

*Pancrace.* Un sujet le plus juste du monde.

*Sganarelle.* Et quoi encore?

*Pancrace.* Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

*Sganarelle.* Puis-je demander ce que c'est?

*Pancrace.* Ah! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable regne par tout; et les Magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

*Sganarelle.* Quoi donc?

*Pancrace.* N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement *la forme d'un chapeau?*

*Sganarelle.* Comment?

*Pancrace.* Je soutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme.* D'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* et *la figure*, que la *forme* est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la *figure* la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut

dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*. *(Se retournant encore du côté par où il èſt entré.)* Oui, ignorant que vous étes, c'èſt ainſi qu'il faut parler, et ce ſont les termes exprès d'Ariſtote dans le chapitre de la qualité.

*Sganarelle, (à part.)* Je penſois que tout fût perdu. *(à Pancrace.)* Seigneur Docteur, ne ſongez plus à tout cela. Je——

*Pancrace.* Je ſuis dans une colère que je ne me ſens pas.

*Sganarelle.* Laiſſez la *forme* et *le chapeau* en paix. J'ai quelque choſe à vous communiquer. Je——

*Pancrace.* Impertinent!

*Sganarelle.* De grace, remettez-vous. Je——

*Pancrace.* Ignorant!

*Sganarelle.* Hé, mon Dieu! Je——

*Pancrace.* Me vouloir ſoutenir une propoſition de la ſorte?

*Sganarelle.* Il a tort. Je——

*Pancrace.* Une propoſition condamnée par Ariſtote?

*Sganarelle.* Cela èſt vrai. Je——

*Pancrace.* En termes exprès?

*Sganarelle, (ſe tournant du côté par où Pancrace èſt entré.)* Vous avez raiſon. Oui, vous étes un ſot, et un impudent, de vouloir diſputer contre un Docteur qui ſait lire et écrire. Voilà qui èſt fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous conſulter ſur une affaire qui m'embarraſſe. J'ai deſſein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La perſonne èſt belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et èſt ravie de m'épouſer. Son pére me l'a accordée: Mais je crains un peu ce que vous ſavez, la diſgrace dont on ne plaint perſonne; et je voudrois bien vous prier, comme philoſophe, de me dire votre ſentiment. Hé? quel èſt votre avis là-deſſus?

*Pancrace.* Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, et que je ne ſuis qu'une bête.

*Sganarelle, (à part.)* La peſte ſoit de l'homme.—*(à Pancrace.)* Hé! Monſieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

*Pan-*

*Pancrace.* Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

*Sganarelle.* Hé, laissez tout cela, et prenez la peine de m'ecouter.

*Pancrace.* Soit. Que voulez-vous me dire ?

*Sganarelle.* Je veux vous parler de quelque chose.

*Pancrace.* Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

*Sganarelle.* De quelle langue ?

*Pancrace.* Oui.

*Sganarelle.* Parbleu, de la langue qui j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

*Pancrace.* Je vous dis, de quel idiôme, de quel langage ?

*Sganarelle.* Ah ! c'est une autre affaire.

*Pancrace.* Voulez vous me parler Italien ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Espagnol ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Allemand ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Anglois ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Latin ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Grec ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Hébreu ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Syriaque ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Turc ?

*Sganarelle.* Non.

*Pancrace.* Arabe ?

*Sganarelle.* Non, non, François, François, François.

*Pancrace.* Ah ! François.

*Sganarelle.* Fort bien.

*Pancrace.* Pâssez donc de l'autre côte : Car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et etrangères ; et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

*Sgana-*

*Sganarelle, (à part.)* Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

*Pancrace.* Que voulez-vous ?

*Sganarelle.* Vous consulter sur une petite difficulté.

*Pancrace.* Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute ?

*Sganarelle.* Pardonnez-moi. Je——

*Pancrace.* Vous voulez peut-être savoir, si la substance et l'accident sont termes synonymes, ou équivoques à l'égard de l'être ?

*Sganarelle.* Point du tout. Je——

*Pancrace.* Si la logique est un art, ou une science ?

*Sganarelle.* Ce n'est pas cela. Je——

*Pancrace.* Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

*Sganarelle.* Non. Je——

*Pancrace.* S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

*Sganarelle.* Point. Je——

*Pancrace.* Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

*Sganarelle.* Nenni. Je——

*Pancrace.* Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

*Sganarelle.* Non. Je——

*Pancrace.* Si le bien se réciproque avec la fin ?

*Sganarelle.* Hé, non ! Je——

*Pancrace.* Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

*Sganarelle.* Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

*Pancrace.* Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

*Sganarelle.* Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. *(Pendant que Sganarelle dit :)* L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père : Mais, comme j'appréhende——

*Pancrace, (dit en même temps, sans écouter Sganarelle.)* La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées ; et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

*Sga-*

(*Sganarelle impatienté ferme la bouche du Docteur avec ſa main à pluſieurs repriſes, et le Docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte ſa main.*)

Mais ces portraits different des autres portraits en ce que les autres portraits ſont diſtingués par tous de leurs originaux, et que la parole enferme en ſoi ſon original, puiſqu'elle n'èſt autre choſe que la penſée expliquée par un ſigne extèrieur; d'où vient que ceux qui penſent bien ſont auſſi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre penſée par la parole, qui èſt le plus intelligible de tous les ſignes.

*Sganarelle*, (*pouſſe le Docteur dans ſa maiſon, et tire la porte pour l'empêcher de ſortir.*) Peſte de l'homme.

*Pancrace*, (*au-dedans de ſa maiſon.*) Qui, la parole éſt *animi index et ſpeculum.* C'èſt le truchement du coeur, c'èſt l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, et continue.*) C'èſt un miroir qui nous repréſente naïvement les ſécrèts les plus arcanes de nos individus; et puiſque vous avez la faculté de ratiociner, et de parler tout enſemble, à quoi tient-il que vous ne vous ſerviez de la parole pour me faire entendre votre penſée?

*Sganarelle.* C'èſt ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

*Pancrace.* Je vous écoute, parlez,

*Sganarelle.* Je dis donc, Monſieur le Docteur, que—

*Pancrace.* Mais, ſur-tout, ſoyez brèf.

*Sganarelle* Je le ſerai.

*Pancrace.* Evitez la prolixité.

*Sganarelle* Hé! Monſi——

*Pancrace.* Tranchez-moi votre diſcours d'un apophtegme à la Laconienne.

*Sganarelle* Je vous——

*Pancrace.* Point d'ambages, de circonlocution. (*Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramaſſe des pierres pour en caſſer la tête du Docteur.*) Hé, quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu ſoutenir qu'il faut dire la *forme d'un chapeau*; et je vous prouverai en toute rencontre, par raiſons démonſtratives et convainquantes, et par arguments *in barbara*; que vous n'êtes et ne ſerez jamais qu'une pécore, et que je ſuis, et ſerai toujours, *in utroque jure*, le Docteur Pancrace

Sga-

*Sganarelle.* Quel diable de babillard !

*Pancrace, (en rentrant sur le théâtre.)* Homme de lettre, homme d'érudition.

*Sganarelle.* Encore ?

*Pancrace.* Homme de suffisance, homme de capacité. (*S'en allant :*) Homme consommé dans toutes les Sciences, naturelles, morales, et politiques. (*Revenant :*) Homme savant ; savantissime, *per omnes modos et causas. S'en allant :* Homme qui possede, *superlativè*, fables, mythologies, et histoires, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (*s'en allant*) mathématique, arithmetique, optique, onirocritique, physique et mathématique, (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire, et spéculatoire, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, metoposcopie, chiromancie, géomancie, &c.

## SCENE VII.

SGANARELLE, (*seul.*)

Au diable les savants, qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre, peut-être qu'il sera plus posé, et plus raisonnable. Holà.

## SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

*Marphurius.* Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle ?

*Sganarelle.* Seigneur Docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah ! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

*Marpurius.* Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et par cette raison, vous ne devez pas dire, *je suis venu*, mais *il me semble que je suis venu.*

*Sganarelle.* Il me semble ?

*Mar-*

*Marphurius.* Oui.

*Sganarelle.* Parbleu, il faut bien qu'il me ſemble, puiſque cela eſt.

*Marphurius.* Ce n'eſt pas une conſequence ; et il peut vous le ſembler, ſans que la choſe ſoit veritable.

*Sganarelle.* Comment ? Il n'eſt pas vrai que je ſuis venu ?

*Marphurius.* Cela eſt incertain, et nous devons douter de tout.

*Sganarelle.* Quoi ! Je ne ſuis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

*Marphurius.* Il me paroît que vous êtes là, et il me ſemble que je vous parle ; mais il n'eſt pas aſſuré que cela ſoit.

*Sganarelle.* Hé, que diable ! Vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de il me ſemble à tout cela. Laiſſons ces ſubtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

*Marphurius.* Se m'en ſais rien.

*Sganarelle.* Je vous le dis.

*Marphurius.* Il ſe peut faire.

*Sganarelle.* La fille que je veux prendre, eſt fort jeune et fort belle.

*Marphurius.* Il n'eſt pas impoſſible.

*Sganarelle.* Ferai je bien ou mal de l'épouſer ?

*Marphurius.* L'un ou l'autre.

*Sganarelle, (à part.)* Ah ! ah ! Voici une autre muſique. *(A Marphurius.)* Je vous demande, ſi je ferai bien d'épouſer la fille dont je vous parle.

*Marphurius.* Selon la rencontre.

*Sganarelle.* Faire-je mal ?

*Marphurius.* Par avanture.

*Sganarelle.* De grace, répondez-moi comme il faut.

*Marphurius.* C'eſt mon deſſein.

*Sganarelle.* J'ai une grande inclination pour la fille.

*Marphurius.* Cela peut être.

*Sganarelle.* Le père me l'a accordée.

*Marphurius.* Il ſe pourroit.

*Sganarelle.* Mais en l'épouſant, je crains d'être cocu.

*Marphurius.* La choſe eſt ſeable.

*Sganarelle.* Qu'en penſez vous ?

*Mar*

*Marphurius.* Il n'y a point d'impoſſibilité.

*Sganarelle.* Mais que feriez-vous, ſi vous étiez à ma place ?

*Marphurius.* Je ne ſais.

*Sgnanarelle.* Que me conſeillez-vous de faire ?

*Marphurius.* Ce qu'il vous plaira.

*Sganarelle.* J'enrage.

*Marphurius.* Je m'en lave les mains.

*Sganarelle.* Au diable ſoit le réveur !

*Marphurius.* Il en ſera ce qui pourra.

*Sganarelle. (à part.)* La peſte du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de Philoſophe enragé. *(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)*

*Marphurius.* Ah, Ah, Ah !

*Sganarelle.* Te voilà payé de ton galimathias, et me voilà content.

*Marphurius.* Comment ! Quelle inſolence ! M'outrager de la ſorte ! Avoir eu l'audace de battre un Philoſophe comme moi ?

*Sganarelle.* Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choſes ; et vous ne devez pas dire que *je vous ai battu*, mais qu'il *vous ſemble que je vous ai battu.*

*Marphurius.* Ah ! Je m'en vais faire ma plainte au Commiſſaire du quartier des coups que j'ai reçus.

*Sganarelle.* Je m'en lave les mains.

*Marphurius.* J'en ai les marques ſur ma perſonne.

*Sganarelle.* Il ſe peut faire.

*Marphurius.* C'eſt toi qui m'as traité ainſi.

*Sganarelle.* Il n'y a point d'impoſſibilité.

*Marphurius.* J'aurai un décrèt contre toi.

*Sganarelle.* Je n'en ſais rien.

*Marphurius.* Et tu ſeras condamné en juſtice.

*Sganarelle.* Il en ſera ce qui pourra.

*Marphurius.* Laiſſe moi faire.

## SCENE IX.

SGANARELLE, *ſeul.*

Comment ! On ne ſauroit tirer une parole de ce chien d'homme là, et l'on eſt auſſi ſavant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des ſuites

ſuites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embaraſſé que je ſuis. Ah ! Voici des Bohémiennes : Il faut que je me faſſe dire par elles ma bonne avanture.

## SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

*Les deux Bohémiennes, avec leurs tambours de baſque, entrent en chantant et en danſant.*

*Sganarelle.* Elles ſont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

1 *Bohemienne.* Oui, mon beau Monſieur, nous voici deux qui te la dirons.

2 *Bohemienne.* Tu n'as ſeulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans ; et nous te dirons quelque choſe pour ton bon profit.

*Sganarelle.* Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1 *Bohemienne.* Tu as une bonne phyſionomie ; mon bon Monſieur, une bonne phyſionomie.

2 *Bohemienne.* Oui, une bonne phyſionomie, phyſionomie d'un homme qui ſera un jour quelque choſe.

1 *Bohemienne.* Tu ſeras marié, avant qu'il ſoit peu, mon bon Monſieur, tu ſeras marié avant qu'il ſoit peu.

2 *Bohemienne.* Tu épouſeras une femme gentille, une femme gentille.

1 *Bohemienne.* Oui, une femme qui ſera chérie et aimée de tout le monde.

2 *Bohemienne.* Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monſieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1 *Bohemienne.* Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2 *Bohemienne.* Une femme qui te donnera une grande réputation.

1 *Bohemienne.* Tu ſeras conſidéré par elle mon bon Monſieur, tu ſeras conſidéré par elle.

*Sganarelle.* Voilà qui eſt bien. Mais dites moi un peu ; ſuis je menacé d'être cocu ?

2 *Bohemienne.* Cocu ?

*Sganarelle.* Oui.

1 *Bohemienne.* Cocu ?

*Sganarelle.* Oui, ſi je ſuis menacé d'être cocu. *(Les deux Bohemiennes chantent et danſent.)* Que diable ! Ce n'eſt pas là me répondre. Venez-ça. Je vous demande à toutes deux ſi je ſerai cocu.

2 *Bohemienne.* Cocu ? Vous ?

*Sganarelle.* Oui, ſi je ſerai cocu ?

1 *Bohemienne.* Vous cocu ?

*Sganarelle.* Oui, ſi je le ſerai, ou non. *(Les deux Bohemiennes ſortent en chantant et en danſant.)*

## SCENE XI.

SGANARELLE, *ſeul.*

Peſte ſoit des carognes, qui me laiſſent dans l'inquiétude ! il faut abſolument que je ſache la deſtinée de mon mariage ; et, pour cela, je veux aller trouver ce grand Magicien dont tout le monde parle tant, et qui par ſon art admirable fait voir tout ce que l'on ſouhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au Magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

## SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE.

*(Sganarelle, retiré dans un coin du théatre ſans être vu.)*

*Lycaſte.* Quoi ! belle Dorimène, c'eſt ſans raillerie que vous parlez ?

*Dorimene.* Sans raillerie.

*Lycaſte.* Vous vous mariez tout de bon ?

*Dorimene.* Tout de bon.

*Lycaſte.* Et vos nôces ſe feront dès ce ſoir ?

*Dorimene.* Dès ce ſoir.

*Lycaſte.* Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la ſorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

*Dorimene.* Moi ? Point du tout. Je vous conſidère toujours de même ; et ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'eſt un homme que je n'épouſe point par amour, et ſa ſeule richeſſe me fait réſoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point auſſi, et vous ſavez que ſans cela on paſſe mal le tems au monde ; et,

qu'à

qu'à quelque prix que ce ſoit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embraſſé cette occaſion-ci de me mettre à mon aiſe ; et je l'ai fait ſur l'eſperance de me voir bien-tôt délivrée du barbon que je prends. C'eſt un homme qui mourra avant qu'il ſoit peu et qui n'a, tout au plus, que ſix mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le tems que je dis ; et je n'aurai pas long tems à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve. (*A Sganarelle qu'elle appercoit.*) Ah ! Nous parlions de vous, et nous en diſions tout le bien qu'on en ſauroit dire.

*Lycaſte.* Eſt-ce là Monſieur——

*Dorimene.* Oui, c'eſt Monſieur qui me prend pour femme.

*Lycaſte.* Agréez, Monſieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous préſente en même tems mes très-humbles ſervices. Je vous aſſure que vous épouſez là une très honnête perſonne ; et vous, Mademoiſelle, je me réjouis, avec vous auſſi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et Monſieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monſieur, je veux faire amitié avec vous, et lier enſemble un petit commerce de viſites et de divertiſſements.

*Dorimene.* C'eſt trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me preſſe, et nous aurons tout le loiſir de nous entretenir enſemble.

## SCENE XIII.

SGANARELLE, *ſeul.*

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a couté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'expoſer à quelque choſe de pis Tâchons adroitement de nous débaraſſer de cette affaire. Holà. (*Il frappe à la porte de la maiſon d'Alcantor.*)

## SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

*Alcantor.* Ah ! mon gendre, ſoyez le bien venu.

*Sganarelle.* Monſieur, votre ſerviteur.

*Alcantor.* Vous venez pour conclure le mariage ?

*Sganarelle.* Excuſez-moi.

*Alcantor.* Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

*Sganarelle.* Je viens ici pour un autre ſujèt.

*Alcantor.* J'ai donné ordre à toutes les choſes néceſſaires pour cette fête.

*Sganarelle.* Il n'èſt pas queſtion de cela.

*Alcantor.* Les violons ſont retenus, le feſtin èſt commandé et ma fille èſt parée pour vous recevoir.

*Sanarelle.* Ce n'èſt pas ce qui m'améne.

*Alcantor.* Enfin, vous allez être ſatisfait ; et rien ne peut retarder votre contentement.

*Sganarelle.* Mon Dieu ? C'èſt autre choſe.

*Alcantor.* Allons. Entrez donc, mon gendre

*Sganarelle.* J'ai un petit mot à vous dire.

*Alcantor.* Ah, mon Dieu ! Ne feſons point de cérémonie. Entrez vite, s'il vous plaît.

*Sganarelle.* Non, vous dis je. Je veux vous parler auparâvant.

*Alcantor.* Vous voulez me dire quelque choſe !

*Sganarelle.* Oui.

*Alcantor.* Et quoi ?

*Sganarelle.* Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il èſt vrai, et vous me l'avez accordée ; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je conſidère que je ne ſuis point du tout ſon fait.

*Alcantor.* Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous êtes, et je ſuis ſûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

*Sganarelle.* Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à ſouffrir de ma mauvaiſe humeur.

*Alcantor.* Ma fille a de la complaiſance, et vous vérrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

*Sganarelle.* J'ai quelques infirmités ſur mon corps, qui pourroient la degouter.

*Alcantor.* Cela n'èſt rien. Un honnête femme ne ſe degoute jamais de ſon mari

*Sganarelle.* Enfin, voulez-vous que je vous diſe ? Je ne vous conſeille point de me la donner.

*Alcantor.* Vous moquez-vous ? J'aimerois mieux mourir, que d'avoir manqué à ma parole.

*Sganarelle.* Mon Dieu ! je vous en diſpenſe, et je—

*Al-*

*Alcantor.* Point du tout. Je vous l'ai promiſe ; et vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

*Sganarelle, (à part.)* Que diable !

*Alcantor.* Voyez-vous ? J'ai une eſtime, et une amitié pour vous toute particulière ; et je refuſerois ma fille à un Prince, pour vous la donner.

*Sganarelle.* Seigneur Alcantor, je vous ſuis obligé de l'honneur que vous me faites ; mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

*Alcantor.* Qui ? Vous ?

*Sganarelle.* Oui, moi.

*Alcantor.* Et la raiſon ?

*Sganarelle.* La raiſon ? C'eſt que je ne me ſens point propre pour le mariage ; et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne ſe ſont jamais voulu marier.

*Alcantor.* Ecoutez. Les volontés ſont libres ; et je ſuis homme à ne contraindre jamais perſonne. Vous vous êtes engagé avec moi, pour épouſer ma fille, et tout eſt préparé pour cela : Mais, puiſque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire ; et vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

## SCENE XV.

SGANARELLE, *ſeul.*

Encore eſt-il plus raiſonnable que je ne penſois ; et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y ſonge, j'ai fait fort ſagement de me tirer de cette affaire ; et j'allois faire un pas, dont je me ſerois peut-être long tems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponſe.

## SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

*Alcidas, (parlant d'un ton doucereux.)* Monſieur, je ſuis votre ſerviteur très humble.

*Sganarelle.* Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur.

*Alcidas, (toujours avec le même ton.)* Mon père m'a

dit, Monſieur, que vous vous étiez venu vous dégager de la parole que vous aviez donnée.

*Sganarelle.* Oui, Monſieur. C'eſt avec régrèt ; mais—

*Alcidas.* Oh ! Monſieur, il n'y pas de mal à cela.

*Sganarelle.* J'en ſuis fâché, je vous aſſure ; et je ſouhaiterois——

*Alcidas.* Cela n'eſt rien, vous dis-je. *(Alcidas préſente à Sganarelle deux épées.)* Monſieur, prenez la peine de choiſir de ces deux épées, laquelle vous voulez.

*Sganarelle.* De ces deux épées ?

*Alcidas.* Oui, s'il vous plait.

*Sganarelle.* A quoi bon ?

*Alcidas.* Monſieur, comme vous refuſez d'épouſer ma ſoeur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

*Sganarelle.* Comment ?

*Alcidas.* D'autres gens feroient plus de bruit, et s'emporteroient contre vous ; mais nous ſommes perſonnes à traiter les choſes dans la douceur, et je viens vous dire civilement qu'il faut, ſi vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge enſemble.

*Sganarelle.* Voilà un compliment fort mal tourné.

*Alcidas.* Allons, Monſieur, choiſiſſez, je vous prie.

*Sganarelle.* Je ſuis votre valet, je n'ai point de gorge à couper.—*(à part.)* La vilaine façon de parler que voilà !

*Alcidas.* Monſieur, il faut que cela ſoit, s'il vous plaît.

*Sganarelle.* Hé, Monſieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

*Alcidas.* Dépêchons vîte, Monſieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

*Sganarelle.* Je ne veux point de cela, vous dis-je.

*Alcidas.* Vous ne voulez pas vous battre ?

*Sganarelle.* Nenni, ma foi.

*Alcidas.* Tout de bon ?

*Sganarelle.* Tout de bon.

*Alcidas, (après lui avoir donné des coups de bâton)* Au moins, Monſieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choſes dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refuſez de vous battre, je vous donne des coups

coups de bâton, tout cela èſt dans les formes ; et vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

*Sganarelle, (à part.)* Quel diable d'homme èſt ceci ?

*Alcidas, (lui préſente encore les deux épées.)* Allons, Monſieur, faites les choſes galamment, et ſans vous faire tirer l'oreille.

*Sganarelle.* Encore ?

*Alcidas.* Monſieur, je ne contrains perſonne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épouſiez ma ſœur.

*Sganarelle.* Monſieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous aſſure.

*Alcidas.* Aſſurément ?

*Sganarelle.* Aſſurément.

*Alcidas.* Avec votre permiſſion donc.——*(Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)*

*Sganarelle.* Ah ! Ah ! Ah !

*Alcidas.* Monſieur, j'ai tous les régrèts du monde d'être obligé d'en uſer ainſi avec vous ; mais je ne ceſſerai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouſer ma ſœur. *(Il lève le bâton.)*

*Sganarelle.* Hé bien, j'épouſerai, j'épouſerai.

*Alcidas.* Ah ! Monſieur, je ſuis ravi que vous vous mettiez à la raiſon, et que les choſes ſe paſſent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, je vous jure ; et j'aurois été au déſeſpoir, que vous m'euſſiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon père, pour lui dire que tout èſt d'acord. *(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)*

## SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

*Alcidas.* Mon père ; voilà Monſieur qui èſt tout a-fait raiſonnable. Il a voulu faire les choſes de bonne grace, et vous pouvez lui donner ma ſœur.

*Alcantor.* Monſieur, voilà ſa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué ſoit le Ciel ! M'en voilà déchargé, et c'èſt vous déſormais que regarde le ſoin de ſa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.

MAC-

# MACBETH;

## Conte Moral, tiré de Shakespeare.

### Sommaire.

MACBETH, Gouverneur de Glamis en Ecoſſe, s'étoit diſtingué dans un combat contre les Norvégiens aſſiſtés par le Gouverneur de Cador, qui s'étoit révolté contre Duncan, ſon légitime Souverain. Dans le moment qu'il revenoit du champ de bataille, accompagné de Banquo, pour rendre compte au Roi de ſon ſuccès, il rencontra dans des près trois ſorcières, qui lui prédirent, qu'il ſeroit Gouverneur de Cador, et enſuite Roi d'Ecoſſe. Elles prédirent à Banquo, qu'il y auroit des Rois de ſa race, quoique lui-même ne le fût pas.

La première prédiction s'accomplit. Duncan nomma Macbeth, Gouverneur de Cador. Voyant que les ſorcières avoient ſi bien prédit, et de peur que la ſeconde prédiction ne s'accomplit pas, à l'inſtigation de ſon épouſe, femme cruelle, ſanguinaire, et ambitieuſe, il aſſaſſina Duncan pendant ſon ſommeil. Un crime en attire un autre. Il y avoit dans la chambre, où le Roi couchoit, deux chambellans. Le meurtrier Macbeth frotta leurs mains, et leurs viſages de ſang; et pour couvrir ſon meurtre, il les aſſaſſina, et dit qu'il l'avoit fait parce qu'ils avoient aſſaſſiné leur maître et leur Roi.

Malcolm et Donalbain, fils de Duncan, après la mort de leur père, craignant le même ſort, ſe réfugièrent, le premier en Angleterre, et l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff, Gouverneur de Fife, et attaché à la famille royale, ne tarda pas à ſuivre le premier: Ils furent bien accueillis par le Roi Edouard.

Après leur départ, Macbeth fut élu Roi. Pour empêcher, que la prédiction, que les ſorcières avoient faite à Banquo et à ſa poſtérité, ne s'accomplit, il l'invita avec ſon fils Fléance à ſouper, et engagea des meurtriers à les aſſaſſiner l'un et l'autre à l'entrée de la nuit, quand ils viendroient au palais. Ses ordres ſanguinaires furent exécutés ſur le père; mais le fils eut le bonheur d'échaper des mains des meurtriers.

Après tant de crimes et de meurtres, les remords commencèrent à bourreler l'âme du meurtrier Macbeth; ils l'ac-

l'accompagnoient par tout. Ne ſachant que faire, pour ſe remettre l'eſprit en repôs, il alla conſulter les ſorcières : Elles firent paroître devant ſes yeux trois différentes apparitions.

L'une lui dit de prendre garde à Macduff ; la ſéconde, d'être ſanguinaire, hardi, et déterminé ; et la troiſiéme, d'avoir un coeur de lion, elle ajouta qu'il ne ſeroit jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendroit joindre la haute montagne de Dunſinane. Après avoir dit ces mots, les ſorcières et les apparitions diſparurent. Le Roi ſanguinaire jura vengeance contre Macduff, et crut qu'il ne ſeroit jamais vaincu, parce qu'il étoit impoſſible qu'une forêt ſe joignît à une montagne à quelque diſtance.

Dans le temps qu'il ſe préparoit à mettre à mort le Gouverneur de Fife, on vint lui dire, qu'il avoit pris la fuite, et qu'il s'étoit réfugié en Angleterre. Ne pouvant verſer le ſang du père, Macbeth prit la réſolution diabolique de détruire le château de Fife, de faire mourir par le glaive la femme de Macduff, ces enfants, et tous ſes infortunés parents. Il députa pour cet effet des meurtriers, qui poignardèrent le jeune Macduff et ſa mère.

Sur ces entrefaites, Malcolm et Macduff ſe préparèrent à venir aſſiéger, avec une armée Angloiſe, l'uſurpateur et le meurtrier, et à tirer une vengeance éclatante de tous ſes crimes. Ils parurent bientôt devant le château de Dunſinane avec des rameaux coupés dans la forêt de Birnam, qui étoit ſur leur paſſage ; ce qui vérifia la prédiction. Macduff attaqua avec ſon épée le meurtrier Macbeth ; il lui perça le coeur, et lui ayant coupé la tête, il la montra à toute l'armée victorieuſe, et proclama Malcolm, Roi d'Ecoſſe à la place de l'uſurpateur.

---

Le Roi Ducnan s'entretenoit de la guérre avec Malcolm et Donalbain, ſes deux fils, lorſqu'un Officier vint lui dire, que le rebelle Macdonel avoit été défait et tué par le brave Macbeth, et que Swena Roi de Norvège, avec des armes reluiſantes, et renforcé d'un nouveau ſécours d'hommes, avoit commencé une nouvelle attaque. A peine avoit-il fini de parler, que le Gouverneur de Roſſe vint faire ſon rapport au Roi, que les Norvégiens, aſ-

ſiſtés

ſiſtés par le Gouverneur de Cador, avoient été défaits, et que l'on avoit remporté une victoire complète. Le Roi, pour récompenſer ſon brave général, le nomma ſur le champ Gouverneur de Cador, et ordonna que ſon prédéceſſeur fût mis à mort.

Macbeth, qui étoit en chemin avec Banquo pour faire ſon rapport en propre perſonne, rencontra trois ſorcières. La première le ſalua par ſon nom, et l'appella Gouverneur de Glamis, ce qu'il étoit; la ſeconde l'appella Gouverneur de Cador, ce qu'il ne croyoit pas être; et la troiſième lui prédit, qu'il ſeroit Roi, ce qu'il ne pouvoit pas eſpérer d'être.

Il fut fort ſurpris de s'entendre appeller Gouverneur de Cador; parce qu'il ſavoit, que ce Gouverneur étoit en vie; mais il ignoroit, que le Roi lui avoit donné ce gouvernement. Banquo, qui accompagnoit Macbeth, entendant que les ſorcières avoient fait une prédiction ſi agréable et ſi extraordinaire, les pria de lui dire ſa bonne avanture auſſi.

" Vous ſerez moins que Macbeth," lui dirent-elles dans un enthouſiaſme prophétique; " mais vous ſerez plus grand que lui.—Vous ne ſerez pas ſi heureux; cependant vous ſerez plus heureux.——Des Rois ſortiront de votre race, quoique vous ne le ſoyez pas."

A ces mots les ſorcières s'évanuirent, et les deux Généraux demeurèrent fort ſurpris de ce qu'ils avoient entendu.

" Vos enfants ſeront Rois," dit Macbeth à Banquo.

" Vous ſerez Roi vous-même," lui répliqua l'autre.

Sur ces entrefaites le Gouverneur de Roſſe vint dire à Macbeth, que le Roi avoit été inſtruit de ſes ſuccés.

" Je ſuis envoyé par lui, pour vous rendre graces," ajouta-t-il, " et pour vous introduire en ſa preſence. Pour gage d'un plus grand honneur, il m'a ordonné de vous donner le titre de Gouverneur de Cador.

" Quoi!" s'écria Banquo, " le diable peut-il dire la vérité?"

" Le Gouverneur de Cador eſt en vie," dit Macbeth avec ſurpriſe au meſſager: " Pourquoi me donnez-vous ce titre?"

" Celui qui étoit Gouverneur," répondit-il, " eſt encore vivant; mais il mérite de perdre la vie.——Des trahiſons

trahisons avouées et prouvées l'ont culbuté de son gouvernement."

" N'espérez-vous pas," demanda Macbeth, en se tournant du côté de Banquo, " que vos enfans deviendront Rois ? Celles qui me donnèrent le nom de Gouverneur de Cador, ne leur promirent pas moins."

Dès ce moment, pour s'assurer la couronne, il conçut l'horrible dessein d'assassiner le Roi. Cependant lui et Banquo se rendirent au palais. Dès que Duncan les vit, il addressa la parole à Macbeth.

" O mon très digne cousin ! Le péché de l'ingratitude commençoit à me devenir pesant : Vous me devancez avec tant de célérité, que la plus grande vîtesse de ma reconnoissance me paroît lente. Je voudrois presque, que vous eussiez mérité moins, afin que la proportion des remercîments et du payment eût été de mon côté. Il ne me reste qu'à dire, que vous méritez même plus que tout ce que je puis payer."

" Le service, et la loyauté que je vous dois, se payent d'eux-mêmes en vous les rendant. C'est à votre Majesté à recevoir mes devoirs, et mes devoirs s'étendent jusqu'à votre trône, votre gouvernement, et vos enfants. Vos sujets, en faisant tout ce qu'ils peuvent, ne font que ce qu'ils doivent."

" Soyez le bien venu ici," dit ensuite le Roi, addressant la parole à Banquo ; " vous n'avez pas mérité moins, et ne devez pas être moins connu."

Le Roi, pour témoigner de plus en plus sa reconnoissance à son Général Macbeth, lui promit de se rendre à son château d'Invernes dès le soir même, d'y souper, et d'y coucher. Le malheureux Prince ne savoit pas, que c'étoit aller à sa destruction.

" Etoiles !" s'écria le sanguinaire Macbeth, en allant avertir sa femme de la visite du Roi, " étoiles ? cachez vos feux ! Que la lumière ne voye pas mes noirs desseins !"

Quoiqu'il fût fort résolu à commettre le régicide, quand il arriva au logis, les remords commencèrent à s'emparer de sa conscience ; mais sa femme, à qui il avoit communiqué son dessein, le rassura.

" La belle espérance," lui damanda-t-elle," que vous aviez conçue d'être Roi, est elle endormie ? Avez vous peur

peur d'être le même dans vos actions et dans votre valeur, que vous êtes dans vos désirs ? voudriez-vous avoir ce que vous regardez comme l'ornement de la vie, et vivre comme un poltron ?"

" De grace," lui répondit-il, " taisez-vous. J'ôse faire tout ce qui convient à un homme ; celui qui ôse faire davantage, ne l'est pas."

" Quelle bête vous a donc engagé à me communiquer votre enterprise ? Quand vous ôiez la mettre en exécution, vous étiez homme. Ni temps ni place ne s'opposoit alors à votre dessein ; l'un et l'autre se présentent à présent ; cependant cette occasion favorable retient votre bras."

" Mais si nous manquions notre coup ?"

" Manquer ! Soyez courageux, et nous ne manquerons pas. Pendant que Duncan sera endormi, j'enyvrerai ses deux Chambellans de vin, de telle manière, qu'ils perdront la mémoire et la raison ; quand ils seront ensevelis dans le sommeil comme dans la mort, que ne pourrons-nous pas, vous et moi, entreprendre sur Duncan sans garde, et jetter le blâme sur ses officiers yvres ? Ne croira-t-on pas, quand nous aurons marqué ces deux dormeurs de sang, et que nous nous serons servis de leurs dagues, que ce sont eux qui ont commis le meurtre ?"

" Allons, je suis déterminé Enveloppons l'occasion de la plus belle apparence. Il faut qu'un visage faux cache ce que fait un coeur faux."

Cependant à l'apparence d'un poignard qu'il crut voir par hasard, il s'arrête, les remords se saisissent de lui, son courage l'abandonne, il chancèle, il est irrésolu.

" Est ce une dague," dit il, " que je vois ici devant moi, dont la poignée est vers ma main ? Viens, que je t'empoigne—Je ne t'ai pas, cependant je te vois encore. N'es-tu pas, fatale vision, sensible au tact comme à la vue ? Ou n'es-tu qu'une dague imaginaire, ou un être faux, qui procède d'un cerveau échauffé ? Je te vois encore dans une forme aussi palpable, que celle que je tire à présent.——Tu me guides dans le chemin, que j'allois suivre, et me dis que je dois me servir d'un tel instrument. Mes yeux sont les dupes des autres sens, ou les valent tous.——Je te vois encore, et sur ta lame des

gouttes

gouttes de ſang, ce qui n'étoit pas ainſi auparavant.—— Il n'y a rien de réel en cela.——C'èſt l'entrepriſe ſanguinaire qui ſe préſente ainſi à mes yeux.——A préſent la nature ſemble être morte dans la moitié du monde, et les mauvais rêves interrompent le ſommeil. A préſent la ſorcèlerie celebre les ſacrifices de la pâle Hécate; et le meurtre avec ſes pas ſécrèts, comme ceux de Tarquin le raviſſeur, marche comme une apparition pour accomplir ſon deſſein.——Terre, n'entends point, où tendent mes pas, de crainte que les pierres mêmes ne découvrent où je ſuis, et ne privent de la prèſente horreur ce temps, qui lui èſt convenable. Pendant que je menace, il vit.—Je vais et c'eſt fait.—Une clochette m'invite: ne l'entends pas, Duncan; c'èſt un ſigne, qui te ſomme de comparoître au cièl ou en enfèr.

Il dit, et dés le moment il entra ſécrèttement dans la chambre où couchoit le Roi, et lui enfonça un poignard dans le ſein. Macduff, que avoit ordre de venir joindre ſon Prince le lendemain matin, ſurpris de ne le pas voir paroître, en demanda la raiſon: le meurtrier prétendit ne pas ſavoir pourquoi ſon maître n'étoit pas levé. Macduff alla à la chambre, et le trouva nageant dans ſon ſang, et étendu ſans vie dans ſon lit.

Malcolm et Donalbain, les deux fils du Roi aſſaſſiné craignant le même ſort, pensèrent, que le meilleur moyen de mettre leurs vies en ſureté étoit de prendre la fuite: ils la prirent: le premier ſe retira en Angleterre, et l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff ne tarda pas à ſuivre Malcolm. Ainſi débarraſſé de ſon Prince, et des heritiers de la couronne, le régicide parvint au ſommèt de ſon ambition, et fut élu Roi.

Ses crimes n'étoient pas encore à leur comble: il ſe ſouvenoit de la prophétie des ſorcières, que la poſtérité de Banquo monteroit ſur le trône. Pour lui en fermer le paſſage, il conçut un autre deſſein diabolique, qui étoit de l'inviter à un ſouper avec ſon fils Fléance, et de les faire aſſaſſiner à leur entrée au palais.

Banquo, ne ſoupçonnant aucun complot contre ſa vie, accepta l'invitation, et il fut convenu qu'il ſe rendroit chez le Roi à ſept heures du ſoir. Cependant Macbeth etoit agité de mille craintes, de peur que ſon projèt n'échouât:

chouât : il envoya un domeſtique avec ordre de lui amener deux meurtriers. Pendant que ſon meſſager étoit occupé à la recherche des deux hommes dont ſon maître avoit beſoin, il s'abandonna à ſes ſombres réflexions ; car il n'y a point de paix pour ceux qui aſpirent à l'empire.

" Mes raiſons de craindre Banquo ſont gravées dans mon âme," dit-il, " il y a dans ſa nature ce qui devroit être craint : il eſt entreprenant. Au tempérament indomptable de ſon eſprit, ſe joint la prudence, qui guide ſa valeur pour agir en ſureté. Je n'apprehende perſonne que lui ; en ſa préſence mon génie ſe plie, comme on dit que le feſoit celui d'Antoine devant Céſar. Il rebuta les ſorcières quand elles me donnèrent le titre de Roi, et leur ordonna de lui parler. Alors, comme des prophéteſſes, elles l'appellèrent père d'une race de Rois. Elles ont mis ſur ma téte une couronne, et entre mes mains un ſceptre ſtérile. Si la choſe arrive ainſi, c'eſt pour ſes enfans que j'ai aſſaſſiné Duncan, et ce n'eſt que pour eux que j'ai troublé ma paix.—Quoi ! les enfans de Banquo Rois !"

Dans ce moment les deux meurtriers, qu'il avoit envoyé chercher, ſe preſenterent à lui : et les ayant trouvés diſpoſés à exécuter ſes ordres ſanguinaires, il leur dit :

" Je vous informerai, où vous devez l'attendre ; ne manquez pas votre coup. Pour ne point laiſſer de vuide dans votre action, il faut que Fléance ſon fils, dont la deſtruction m'eſt auſſi neceſſaire que celle de ſon père, partage ſon ſort."

" Nous ferons ce que vous commandez," lui répondirent les meurtriers.

Ils ne perdirent pas un moment, et allèrent ſe placer où l'uſurpateur leur avoit dit que devoient paſſer Banquo et ſon fils : ils parurent bientôt ; les meurtriers ſe jettérent d'abord ſur le père et le percèrent de coups : ils ne purent atteindre le fils, qui s'apperçut de la trahiſon, et prit la fuite. Cependant le cruel et ſanguinaire Macbeth étoit déchiré de remords le ſoir même qu'il attendoit compagnie. La Reine, auſſi cruelle, auſſi ſanguinaire que ſon mari, fit des efforts pour mettre ſon eſprit en repôs.

" Pourquoi, lui demanda-t-elle," reſtez-vous ſeul abandonné à vos ſombres idées, qui devroient être évanouies avec ceux qui en ſont les objèts ? Les choſes, qui

ſont

sont sans remède, devroient être oubliées. Ce qui est fait est fait."

"Nous avons," lui répondit le mari, "écorché la couleuvre : nous ne l'avons pas tuée ; mais que le monde tombe en chaos, plutôt que nous mangions nos repas en crainte, et que nous dormions dans ces terribles rêves qui nous agitent pendant la nuit.——Duncan est dans son tombeau ; il dort sans interruption. Ni le glaive, ni le poison, rien ne sauroit le toucher."

"Allons, allons, adoucissez vos regards farouches : soyez gai et jovial ce soir parmi vos convives."

"Je le serai ; soyez-le aussi : feignons de nos visages des masques pour nos cœurs, pour déguiser ce qu'ils sont."

Après cette conversation, ils se rendirent dans la salle, où le festin étoit preparé ; pendant que chacun prenoit sa place, l'apparition de Banquo prit celle du Roi. A cette vue le regicide se tremoussa, parut comme hors de lui-même, et ne put s'asseoir. La compagnie crut d'abord qu'il ne se portoit pas bien : la femme entreprit de faire une apologie, en disant, que cela lui arrivoit souvent, et même dès sa jeunesse ; que l'accès n'etoit que momentané, et qu'il se trouveroit mieux dans l'instant.

A la disparition de Banquo, le meurtrier reprit ses sens, demanda un verre de vin, et but à la santé de toute la table, et à celle de son chèr ami Banquo. A ces mots, l'esprit reparut, et plongea le Roi dans sa première mélancholie ; la couleur de son visage se changea ; il devint pâle et tremblant, comme si une fièvre l'avoit saisi. Tout le monde fut dans le plus grand étonnement : personne ne savoit que penser.

La Reine, pour ôter toute occasion de soupçon, souhaita le bon soir à la compagnie, et se retira avec son mari. Ils se couchèrent ; mais le malheureux Prince ne put trouver du repôs entre les bras du sommeil. Il résolut d'aller le lendamain trouver les sorcières pour se tranquilliser l'esprit : il les trouva dans un sombre caveau, autour d'un chaudron bouillant, où elles avoient jetté plusieurs ingrédiens, qui devoient servir à leur sortilège. Elles ne firent point de reponse à ses questions ; mais elles firent paroître devant lui plusieurs apparitions. La première qui se présenta, fut une téte : il voulut lui faire

une queſtion : mais une ſorcière lui dit, que cela n'étoit pas néceſſaire ; que l'apparition ſavoit ſes penſées.

" Macbeth, Macbeth, Macbeth ! prenez garde à Macduff, Gouverneur de Fife." Elle dit, et diſparut.

La ſeconde apparition fut un enfant enſanglanté. " Macbeth, Macbeth," lui dit-elle," ſoyez ſanguinaire, hardi et déterminé : moquez vous du pouvoir des hommes." Elle dit, et diſparut.

La troiſième apparition fut un enfant couronné, avec un arbriſſeau à la main. " Ayez le coeur d'un lion ; ſoyez fièr, et ne prenez garde à rien, Macbeth ne ſera jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendra à la haute montagne de Dunſinane contre lui." Elle dit, et diſparut.

" Je ne ſerai donc jamais vaincu," dit Macbeth, un peu ſatisfait. " Qui peut donner du mouvement à la forêt ? commander aux arbres de ce deracher ? Doux préſage ! Placé au ſommet des grandeurs, Macbeth n'aura rien à craindre d'une faction rebelle : il finira le bail de la nature, et rendra ſon dernier ſoupir au temps et à la coutume.——Cependant mon cœur pouſſe des ſanglots, pour ſavoir une choſe. Dites moi, ſœurs inſpirées, les enfants de Banquo regneront-ils jamais dans ce royaume ?"

" Ne cherchez pas," lui répondirent-elles, " à en ſavoir davantage."

A l'inſtant le chaudron s'enfonce en terre. Le Roi deconcerté aux paroles ambigues qu'il avoit entendues, ne ſavoit pas s'il devoit en tirer un bon ou un mauvais augure. Une conſcience gangrenée, comme la ſienne, le rendoit triſte, mefiant, et mélancolique. Tout ce qui l'environnoit lui portoit ombrage ; ſon ombre l'effrayoit. Pendant qu'il étoit dans les plus violentes agitations, Lénox vint lui dire, que Macduff s'étoit retiré en Angleterre.

" En Angleterre," s'écria le Roi furieux ! O temps ! tu anticipes mes funeſtes exploits ! Pour joindre mes penſées à mes actions, je vais, dès ce moment, aller ſurprendre le château de Macduff, me ſaiſir de Fife, et faire paſſer au fil de l'epée ſa femme, ſes enfants, et tous ceux de ſa race."

De ſon côté la femme de Macduff, ſurpriſe de la fuite

de

de ſon mari, en demanda la raiſon au Gouverneur de Roſſe ; il la pria d'avoir patience.

" Il n'en avoit point," s'écria-t-elle ; " ſa fuite eſt une folie. Quand nos actions ne nous rendent pas traîtres, nos craintes le font ſouvent."

" Vous ne ſavez pas, ſi c'étoit ſageſſe ou crainte."

" Sageſſe ! laiſſer ſa femme, laiſſer ſes enfants ſa maiſon et ſes titres dans une place, d'où il s'enfuit ! Il ne nous aime pas : Il n'a pas la preuve, que la nature même fournit ; car le pauvre roitelet, le plus petit des oiſeaux, défend ſes jeunes dans ſon nid contre le hibou——Tout eſt crainte dans ſa fuite, rien n'eſt amour."

" Ma chère couſine, de grace moraliſez-vous vous-même. Quant à votre mari, il eſt noble, ſage, judicieux, et connoît mieux que vous les occaſions favorables. Je n'oſe pas en dire davantage ; mais les temps ſont cruels, quand nous ſommes des traîtres. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, quand nous écoutons les bruits de ce que nous craignons.——Je prens congé de vous."

A peine fut-il parti, qu'un meſſager vint à la hâte avertir la femme de Macduff de ſon danger, et de s'éloigner avec ſon fils, le plus promtement, qu'il lui ſeroit poſſible.

" Où fuirai-je ?" s'écria-t-elle. " Je n'ai point fait de mal ; mais je me ſouviens à préſent, que je ſuis dans ce monde, où il eſt ſouvent louable de faire du mal, et quelquefois dangereux de faire du bien."

Elle n'eut pas plûtôt achevé ces mots, qu'elle vit entrer deux meurtriers, qui s'informèrent d'abord où étoit ſon mari ; et ayant appris qu'il n'étoit pas au logis, l'un d'eux ſe jetta ſur le fils et le tua. La mère n'eut que le temps de s'enfuir : Les meurtriers la pourſuivirent, l'atteignirent, et la firent tomber ſous leur coups. Le Gouverneur de Roſſe, ayant appris tant d'horreurs, ſe hâta de ſe rendre en Angleterre pour en communiquer la nouvelle à l'infortuné Macduff.

" Votre château eſt pris," lui dit-il, " votre femme et vos enfants ont été maſſacrés d'une maniere ſauvage !"

" Quoi ! ma femme et mes enfans !"

" Femmes, enfants, domeſtiques, tout ce qu'on a pu trouver."

" Le barbare n'a point d'enfants.——Tous mes beaux enfants ?——Avez vous dit *tous ?*——Quoi ! tous ? Oh ! tiſon d'enfer ! Tous ? Quoi ! Tous mes beaux enfants, même leur mére enlevée !"

" Conſolez-vous," dit Malcolm. " Que notre grande vengeance nous prépare des remèdes pour guérir ce chagrin mortel ! Allons, partons dans l'inſtant. L'Angleterre nous prête le bon Général Siward avec dix mille hommes. L'univers ne nous fournit pas un meilleur ſoldat, ni plus expérimenté. Combattez le tiran ſans titre, avec un ſceptre enſanglanté, comme il convient à un homme de le faire."

" Je le ferai ; mais il faut auſſi, que je ſente, comme un homme. Je ne ſaurois m'empêcher de me ſouvenir, que c'èſt par rapport à moi, qu'ils furent tous maſſacrés. Ce ne ſont pas leurs propres démérites, ce ſont les miens, qui les ont fait tomber ſous les poignards des meurtriers.

" Que cette conſidération ſoit une pierre pour aiguiſer votre épée. Changez le chagrin en courroux ; n'émouſſez pas votre valeur : augmentez en la rage."

" Oh ! je pourrois repréſenter le rôle d'une femme avec mes yeux, et faire le fanfaron avec ma langue. Mais, ô Dieux ! abrégez toute interruption. Faites paroître cet ennemi de l'Ecoſſe et le mien face à face. Mettez-le à la diſtance de mon épée ; s'il échappe, que le Ciél alors lui pardonne."

" Voilà un diſcours mâle et nerveux. Allons ſans délai trouver le Roi d'Angleterre : Nos forces ſont prêtes : Nous n'avons beſoin de rien, que de prendre congé de lui. Macbeth a mis le comble à ſes crimes ; il chancèle, il èſt ſur le point d'être ébranlé, l'abîme èſt creuſé ſous ſes piés, et les puiſſances d'en-haut nous fourniſſent les moyens de l'y faire tomber."

Ils ne perdirent pas un moment de temps ; L'uſurpateur fut fort ſurpris, quand on vint lui dire que les Anglois avançoient avec dix mille hommes : Il ne fut pas effrayé de leur approche : Il ſe ſouvint de la prédiction, qu'il ne ſeroit pas vaincu, à moins que la forêt de Birnam ne vint à Dunſinane.

Cependant les Anglois faiſoient des progrès dans leur marche, et arrivèrent dans la forêt de Birnam. Le brave Malcolm ordonna à chaque ſoldat de couper une branche,

branche, et de la porter devant lui, pour cacher le nombre des troupes, et pour faire prendre le change à l'ennemi. Macbeth, ſachant à n'en pouvoir pas douter que l'ennemi approchoit, prit ſon conſeil dans le déſeſpoir, et fortifia à la hâte le château de Dunſinane.

" Que l'on déploye," s'écria-t-il, " nos drapeaux ſur les murs extérieurs. Le bruit court encore, *Ils viennent*; mais la force du château peut braver un ſiège. Que les Anglois ſe préſentent ici, et qu'ils y reſtent, juſqu'à ce que la famine les ait fait périr."

Dans le temps qu'il parloit avec tant d'intrépidité, Seyton, un de ces officiers, vint lui dire, que la Reine étoit morte. Pour ſurcroit de mauvaiſe nouvelle, un meſſager lui annonça, que regardant vers Birnam, il lui ſembloit que la forêt étoit en mouvement. Le régicide commença à entrevoir le vrai ſens des paroles de l'apparition, et devint furieux.

" Aux armes, aux armes!" s'écria-t-il; " ſi ce que dit le meſſager eſt vrai, je ne ſaurois prendre la fuite, ni m'arrêter ici. Je ſouhaiterois, que l'univers fût un chaos.—Que l'on ſonne la trompette.—Vents! ſoufflez. Deſtruction! venez.—Au moins mourrai-je avec fermeté."

Cependant Macduff, Malcolm et leur armée avançoient, avec des branches à la main, vers le château du Dunſinane; et quand ils furent plus près, Malcolm ordonna aux ſoldats de les jetter à terre, et de ſe montrer tels qu'ils étoient. Macbeth, voyant qu'il ne pourroit pas faire tête à tant de forces réunies, ne voulut pas attendre l'iſſue d'un ſiège: Il ſortit de ſon château, et réſolut d'attaquer le plus brave, qui ſe préſenteroit.

Le vaillant Macduff de ſon côté fut impatient de rencontrer le meurtrier de ſa femme et de ſes enfants. Ils ſe rencontrèrent bientôt: L'un et l'autre, également furieux mirent l'épée à la main; Macbeth, le cruel Macbeth, périt. Ainſi, finit ſa vie, tiſſue des crimes les plus horribles; digne châtiment d'un monſtre en forme humaine, et qui ſembloit braver le Ciel et la Terre. Macduff, le brave Macduff, lui coupa la tête, la montra à toute l'armée, et proclama Malcolm Roi d'Ecoſſe. La proclamation paſſa de rang en rang: L'air retentit de cris de joie: VIVE LE ROI MALCOLM!

SUR

# SUR LES SPECTACLES DES ANGLOIS.

## A M. le Baron de K**** à Berlin.

AIMABLE Ami, vous me flattez bien agréablement en me disant que mes lettres ne vous paroissent pas trop longues, et en m'en demandant la continuation. Je satisferai à vos désirs autant que les affaires sérieuses que j'ai à traiter ici me le permettront. Tous mes moments de loisir vous seront consacrés.

La nation Angloise a beaucoup de conformité avec les anciens Romains. Ceux-ci ne demandoient que *du pain et des spectacles*; il semble que les Anglois ne forment d'autres voeux. C'est pour se procurer le pain et les besoins d'une vie aisée qu'ils perfectionnent l'industrie, qu'ils font avec tant de chaleur le commerce et la navigation, qu'ils nourissent un petit fond d'avarice qui leur fait aimer le *jeu*, et les *paris*. Les arts et les sciences mêmes ne sont cultivés ici que dans un point de vue d'intérêt. Le second objet capital des Anglois c'est les spectacles. Ils ne peuvent assez les varier, ni en multiplier assez les espèces. Indépendamment de ceux dont je vous ai fait la description dans une autre Lettre, il y a durant l'Eté par toute l'Angleterre des courses de chevaux, espèce de divertissement public qui réunit le *spectacle* et le *pari*, et pour lequel par conséquent le goût de la nation ne s'emoussera jamais. J'ai vu pendant mon premier voyage ces courses à *Newmarket* aussi bien qu'à *Yorck*, et je vous avoue que le coup d'oeil m'en a frappé. J'admire moins la chose même, le légéreté, la force et la velocité des chevaux, que l'appareil dont elle est accompagnée; la foule innombrable de spectateurs, la quantité d'équipages à six, à quatre, à deux chevaux, le nombre de domestiques la plupart à cheval, des chevaux de mains, des cavaliers, &c. les tribunes remplies de dames parées de leurs plus beaux habits et de leurs plus magnifiques dia-

diamans, et en un mot tout ce qui peut rendre un pareil ſpectacle éclatant.

Je ne vous parlerai point des combats de bêtes feroces, de dogues, et de toutes ſortes d'autres animaux qu'on voit ici. Ces combats ſe donnent aſſez fréquemment au peuple, qui en eſt fort avide, mais je ne puis me diſpenſer de vous dire quelques mots des combats que les hommes ſont entre eux à la honte de l'humanité. Tantôt ce ſont des lutteurs nuds juſqu'à la ceinture, qui s'attaquent à coups de poing, que ſe portent des coups affreux, qui ſe jettent à terre, que leurs ſecondans rélevent, eſſuyent, excitent de nouveau au combat comme des dogues, et qui quelquefois s'étouffent ou s'étranglent; tantôt ce ſont des eſpadonneurs qui ſe battent á coups de ſabre, mais auxquels on a ſoin d'enfermer les piés dans des ſandales attachées au plancher, de mainère qu'ils ne peuvent bouger de leur place. Leurs ſabres ſont extraordinairement affilés et fort légers vers la pointe, de maniére que les bleſſures qu'ils ſe font ne ſont jamais bien profondes; mais le ſang ruiſſele bientôt, et le peuple bat des mains. Tantôt, enfin, ce ſont d'autres gladiateurs, armés de bâtons ferrés par les bouts, qui s'aſſomment on ſe font des contuſions énormes. Ce qu'il y a, à mon ſens de ſcandaleux, c'eſt que ces combats ſe font ſous l'autorié du Gouvernement, ſous les yeux d'un officier de la police, ſur un théatre public, où l'entrée ſe paye, où le partèrre, et qui plus eſt les loges ſont remplies d'honnêtes gens comme elles pourroient l'être à l'opera. On m'a mené l'autre jour à une pareille ſcène au petit théatre du *Haymarket*. Jamais je ne vis un ſpectacle ſi degoutant, ni ſi honteux pour l'eſprit et le coeur humain. Mes conducteurs me donnèrent quelques mauvaiſes raiſons pour excuſer une férocité ſi barbare; mais elles ſont ſi foibles, qu'elles ne valent pas la peine d'être ni rapportées ni refutées.

On diroit que les combats des coqs apartiennent au genre de divertiſſement qui eſt reſervé pour l'enfance; mais ici c'eſt un ſpectacle ſérieux, qui a ſes théatres, et dont des perſonnes conſidérables dans l'Etat s'amuſent quelquefois. Comme il donne lieu à des paris, il a beaucoup de partiſans. Pluſieurs particuliers élevent et entretiennent ces ſortes de coqs, et les portent dans les arénes publiques pour

pour les faire combattre contre d'autres de leurs semblables. J'ai été surpris de la valeur de ces animaux. A peine les a-t-on lâchés hors de leurs sacs, qu'ils s'élancent soudainement l'un sur l'autre, et se battent sans aucun objet, jusqu'à ce que le plus foible reste étendu sur la place. Avant le combat les connoisseurs jugent de la force et de la vaillance des coqs par leurs coups d'oeil, et examinent pour cet effet fort attentivement leurs yeux; après quoi, les paris se font, et la bataille commence. Attiré l'autre jour par la curiosité à un pareille spectacle, je tenois en main une orange, lors qu'un des coqs terrassant son adversaire l'étendit sur le carreau, où il resta un moment sans donner signe de vie. Un voisin inconnu me dit alors avec vivacité, *Monsieur je parie quatre guinées contre votre orange pour le coq maintenant victorieux.* Je lui répondis, *Monsieur, voilà qui est fait.* Le coq terrassé ramasse ses forces, remonte sur ses ergots, et remporte la victoire. Je gardai mon orange, mais je refusai de prendre les quatre guinées du parieur qui me parut également sensible à sa perte et à ma générosité.

On m'a raconté qu'un Italien industrieux s'avisa de donner il y a quelques années un spectacle singulier à Londres. C'étoit d'abord un concert de chats qu'il avoit rangés selon leur age, leur grosseur et leur voix plus ou moins forte, sur des gradins, en forme d'amphithéatre. Tous les chats étoient ajustés de fraises et de manchettes de papier. Ils avoient devant eux des pupitres où leurs pattes étoient attachées. Chaque chat avoit devant soi une feuille de musique et deux bougies. L'on m'a assuré que cette assemblée de *virtuoses mistigris* formoit un coup d'oeil bien comique au moment qu'on levoit la toile, qu'il y avoit parmi ces chats des physionomies fort plaisantes, que chacun d'eux sembloit rouler les yeux d'une manière différente; que la musique et les instruments dont on accompagnoit leur voix, étoient également bizarres; et que toutes leurs queues étant arrêtées dans des pinces, le maître de cette chapelle singulière n'avoit qu'à serrer ces pinces pour faire miauler et crier ses chanteurs aux endroits où il en avoit besoin.

La seconde partie de ce spectacle burlesque étoit formée par des coqs d'Inde qu'on faisoit marcher dans des espèces de galleries dont le fond étoit de fer ou laiton

batu-

battu. On plaçoit sous ces galleries des braſiers allumés, qui échauffoient peu à peu le fer. Les coqs d'Inde marchoient d'abord à pas graves et meſurés au ſon d'une muſique qui jouoit des ſarabandes, des loures, &c. A meſure que le parquet s'échauffoit, les coqs d'Inde doubloient le pas, et la muſique alloit plus vite; juſqu'à ce qu'enfin le fer venant preſque à ſe rougir, ces pauvres animaux ne feſoient plus que ſauter, cabrioler et faire des contorſions qui feſoient pâmer de rire les badauts Anglois. On prétend que cet Italien s'eſt enrichi à Londres, par cette invention comique.

Mais que direz-vous de la fougue d'un peuple qui, ſeduit par ſa paſſion pour le ſpectacle et pour le ſingulier, ſe laiſſa perſiffler par un mauvais plaiſant, qui avoit fait afficher aux coins des rues de Londres, *qu'à tel jour, à telle heure, et à tel théatre, un homme ſauteroit dans une bouteille qui put contenir une pinte.* Oui, monſieur, les plus honnêtes gens d'Angleterre ſe rendirent à ce ſpectacle, payèrent l'entrée, la ſalle étoit remplie comme un œuf: Mais tous furent attrapés; car au bout d'une heure d'attente, le mauvais plaiſant ſe preſenta ſur le bord du théatre, et dit qu'on n'avoit pu trouver dans tous les cabarets de Londres une bouteille qui contint l'exacte meſure d'une pinte, qu'ainſi on demandoit pardon aux ſpectateurs, et qu'on étoit prêt à leur rendre l'argent à la porte s'ils l'exigeoient. Il diſparut au même inſtant. Le parterre ſe voyant ainſi leurré entra en fureur, fit tapage, briſa les bancs, les décorations; et il y eut un tumulte ſi grand, que les uns y perdirent leurs épées, d'autres les perruques, leurs chapeaux, &c. mais l'argent ne peut être rendu, et le fourbe avoit trouvé moyen de s'évader ſans qu'on ait jamais pu le découvrir.

Je ne vous raconte ces babioles que pour vous faire connoître le genié du peuple Anglois, et ſon goût décidé pour tout ce qui s'appelle ſpectacle. Il me ſemble que leur trop grande multiplicité cauſe trop de diſtraction à la nation, et enlève trop de tems à l'induſtrie. Les courſes de chevaux ſurtout ſont d'une dangereuſe conſéquence, parce qu'elles occupent trop la multitude et donnent aux Grands comme au peuple un certain ton de libertinage, et un éloignement pour la vie ſédentaire et pour l'application aux principaux objèts de leur devoir.

Je

Je ne fais, chèr Ami, ſi ma lettre vous rencontrera encore à Berlin. Vous êtes ſans doute parti avec le Roi pour la Silefie ; et Je crois que vous ſuivrez ſon plumèt blanc dans la route de l'honneur et de la gloire. Puiſſiez-vous y cueillir des lauriers qui ne ſoient pas teints de votre propre ſang. J'éleverai, comme Moiſe, mes mains vèrs le Cièl ſur la plus haute montagne d'Angleterre, et je ferai des voeux pour votre conſervation, tandis que vous jouerez des conteaux dans les plaines de Silefie.

---

## SUR LA MARINE.

LES Anciens nous ont tranſmis preſque tous les arts, qui ſont reſſuſcités avec les lettres ; mais nous l'emportons ſur eux dans la marine militaire. Tyr et Sydon, Carthage et Rome, n'ont preſque vu que la Méditerranée ; et pour courir cette mèr, il ne falloit que des radeaux. des galères, et des rameurs. Les combats alors pouvoient être ſanglants ; mais l'art de la conſtruction et de l'armement des flottes ne devoit pas être ſavant. Pour traverſer de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des batteaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : Car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mèr de leur ſang. Les Athéniens et les républiques de l'Aſie, firent heureuſement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuſes eurent laiſſé la terre et la mèr à des brigands et à des pirates, la marine reſta durant douze ſiècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces eſſaims de barbares, qui dévorèrent le cadavre et le ſquélette de Rome, vinrent de la mèr Baltique ſur des radeaux ou des pirogues, ravager et piller nos côtes de l'océan, mais ſans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des deſcentes qui ſe renouvelloient chaque jour. Les Danois et les Normands n'etoient point armés en courſe, et ne ſavoient guerres ſe battre que ſur terre.

Enfin, le haſard ou la Chine donna ſa bouſſole à l'Europe, et la bouſſole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils

s'pa-

s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courſes, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie et l'aſtronomie apprirent à meſurer la marche des aſtres, à fixer par eux les longitudes, et à eſtimer à-peu près de combien on avançoit à l'Eſt ou à l'Oueſt. Dès lors on devoit ſavoir à quelle hauteur à quelle diſtance on ſe trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoiſſance des longitudes ſoit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une et l'autre eurent bientôt aſſez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guèrre navale. Cependant elle débuta par des gallères qui étoient en poſſeſſion de la Méditerranée. La plus fameuſe bataille de la marine moderne fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cent cinq galères des Chrètiens, et deux cent ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé et n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent ajourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges, que celles de nos jours, comme l'atteſtent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, et les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galères, et moins de puiſſance ſur cette mèr, qu'elle *épouſe*, et que d'autres ſillonnent et labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats: il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II. Roi de toutes les Eſpagnes et des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne et de Portugal, de Naples et de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; et ſa flotte prit le nom de l'*Invincible Armada*. Elle étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux, dont près de cent étoient les plus grôs qu'on eût encore vus ſur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtiments, ſuivoient cette flotte, voguoient et combattoient ſous ſes ailes. L'enflure Eſpagnole du ſeizieme ſiècle s'eſt prodigieuſement appeſantie ſur une deſcription exagérée et pompeuſe de cet ar-

armement ſi formidable. Mais ce qui répandit la terreur et l'admiration il y a deux ſiècles, ſerviroit de riſée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaiſſeaux ne ſeroient que du troiſieme rang dans nos eſcadres. Ils étoient ſi peſamment armés et ſi mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient preſque ſe remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manoeuvre dans des temps orageux. Les matelots étoient auſſi lourds que les vaiſſeaux étoient maſſifs, les pilotes preſqu'auſſi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoiſſoient déjà toute la foibleſſe et le peu d'habileté de leurs ennemis ſur la mèr, ſe reposèrent du ſoin de leur défaite ſur leur inexperience. Contents d'èviter l'abordage de ces peſantes machines, ils en brulèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres deſemparés. Une tempête ſurvint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, et jettés, les uns ſur les côtes occidentales de l'Ecoſſe, les autres ſur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte peut retourner en Eſpagne, où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus; abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit couté trois ans de préparatifs où ſes forces et ſes revenus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mèr aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſpérité d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des Rois. Lorſque cette République levoit la tête hors de ces marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guèrres civiles par le fanatiſme. Dans tous les états, la perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition, que la Maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination; les buchers, que Henri II. allumoit en France; tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mèr, dans le monde entier. Liſbonne, Cadiz et Anvers, feſoient preſque tout le commerce de l'Europe

l'Europe ſous un même Souverain, que ſa puiſſance et ſon ambition rendoient l'objèt de la haine et de l'envie. Les nouveaux Républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment et le beſoin, ſe firent corſaires, et ſe formèrent une marine aux dépens des Eſpagnols et des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France et l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la Maiſon d'Autriche dans les progrès de la république naiſſante, l'aidérent à garder des conquêtes et des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurèrent des établiſſements par tout où ils voulurent porter leurs armes; s'affermirent dans leurs acquiſions, avant qu'on pût en être jaloux; et ſe rendirent inſenſiblement les maitres de tout le commerce par leur induſtrie, et de toutes les mèrs par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favorisèrent quelque temps cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple inſulaire. Partager l'empire de la mer, c'étoit le céder. Les Hollandois réſolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageuſement à la guèrre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales; et cette opiniâtreté contre les revèrs, leur conſerva, du moins, une honorable rivalité. La ſupériorité dans la conſtruction, dans la forme des vaiſſeaux, donna ſouvent la victoire à leurs ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes déciſives.

Cependant, ces longs et terribles combats avoient epuiſé du moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorſque Louis XIV. voulant profiter de leur affoibliſſement réciproque, aſpira à l'empire des mèrs. En prenant les rénes de ſon Royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ſes ports que huit ou neuf vaiſſeaux demi pourris; encore n'étoient ils ni du premier, ni du ſecond rang. Richelieu avoit, ſu jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV. et ſon ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projèt; mais tout ne pouvoit naitre à la fois que dans le beau ſiècle de la nation Françoiſe. Louis, qui faiſiſſoit, du moins, toutes

les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conſeil de conſtruction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers et des arſenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaiſſeaux de ligne.

Ses forces s'eſſayèrent d'abord contre les Barbareſques, qui furent châtiés. Enſuite elles firent baiſſer le pavillon à l'Eſpagne. Delà, ſe meſurant avec les flottes, tantôt ſéparées, tantôt combinées, de l'Angleterre et de la Hollande, preſque toujours elles emportèrent l'honneur et l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'eſſuya la marine Françoiſe, fut en 1692, lorſqu'avec quarante vaiſſeaux elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt dix vaiſſeaux Anglois et Hollandois, pour donner à l'Angleterre un Roi qu'elle ne vouloit pas. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II. ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit; comme ſi, dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ſes forces navales.

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la première ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au temps de Céſar; tantôt elle veut avoir régné ſur l'Ocean, du moins au neuvieme ſiècle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront et liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la Méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme; il a beſoin d'aggrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui vit avant et après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere Chrétienne juſqu'au ſeizième ſiècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maitres de la Normandie et des côtes de la France.

Lorſque Henri VIII. voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiſſeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick; mais ſur-tout de Gênes et de Veniſe, qui ſavoient

ſavoient ſeules conſtruire et conduire une marine ; qui fourniſſoient les navigateurs et les Amiraux ; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, une Verezani, ces hommes divins, par qui le monde èst devenu ſi grand. Eliſabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiſſeaux pour courir ſur les ennemis de l'Etat. Cette permiſſion forma des ſoldats matelots. La Reine alla voir un vaiſſeau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embraſſa Drake, en le creant Chevalier. Elle laiſſa quarante-deux vaiſſeaux de guèrre à ſes ſucceſſeurs. Jacques I. et Charles I. ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône ; mais les Commandants de cette marine étoient pris dans la nobleſſe qui, contente des honneurs, laiſſoit les travaux à des pilotes. L'art ne feſoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de Nobles. Les vaiſſeaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naiſſance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionèrent, ils illuſtrèrent la marine Angloiſe.

Charles II. en remontant ſur le trône, la trouva forte de cinquante-ſix vaiſſeaux. Elle s'augmenta ſous ſon regne, juſqu'au nombre de quatre vingt trois bâtiments, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II. ſon frère, la rétablit dans ſon premier éclat, l'éleva même à plus de ſplendeur. Grand Amiral, avant d'être Roi, il avoit inventé l'art de commander la manoeuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Quand le Prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa Couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante et trois vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, et montés par quarante deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guèrre pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre ſe croit en état de balancer ſeule, par ſes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puiſſance èſt ſur mèr, ce qu'étoit Rome ſur la terre quand elle tomba de ſa grandeur.

La nation Angloiſe regarde ſa marine comme le rem-

part de ſa ſûreté, comme la ſource de ſes richeſſes. C'eſt dans la paix, comme dans la guèrre, le pivot de ſes eſpérances. Auſſi leve-t-elle, et plus volontièrs, et plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dèpenſe, aucune reſſource de politique, pour avoir des hommes de mèr.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenſes. Le Parlement, en 1744, declara que toutes les priſes que feroit un vaiſſeau de guèrre, appartiendroient aux Officiers et à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres Sterling de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, ſe ſeroit élancé ſur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le Gouvernement ajoute les voies de la force, ſi la neceſſité l'exige. Dans les temps de guèrre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'eſt plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois ſur les hommes et ſur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conſéquence des beſoins de l'etat, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objèt la ſûreté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui paroiſſent en être les victimes; et que l'etat de ſociété exige que chaque volonté particulière ſoit ſoumiſe à la volonté générale. D'ailleurs, le matelot n'eſt à la charge du public, que lorſqu'il le ſert. Les expéditions en ſont plus ſécrètes et plus promptes; les équipages ne ſont jamais oiſifs. Enfin, fût-ce un inconvenient, eſt-il pire que la ſervitude perpétuelle où les claſſes tiennent les matelots de toute l'Europe?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien ſyſtême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les Maiſons d'Autriche et de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'eſt cette iſle qui diſpoſe aujourd'hui du continent. Comme elle eſt voiſine, par ces vaiſſeaux, de tous les pays qui tiennent à la mèr, elle peut faire du bien et du mal à plus d'un Etat. Elle a donc plus d'alliés, plus de conſidération et d'influence. C'eſt elle qui domine en Amérique, parce qu'elle y poſſede des hommes et des arts, au lieu d'or et de matières de luxe. Elle ſeule

eſt

ëſt de levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions ; comme elle promene ſur ſes flottes le deſtin des nations ! On l'accuſe de vouloir être ſeule maîtreſſe de la mèr et du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraineroit ſa perte. La monarchie univerſelle des mèrs, n'ëſt pas un projèt moins vain que celle de la terre.

La France crie et répète qu'il faut établir un équilibre de puiſſance ſur mèr : Mais on la ſoupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux ſur le continent ; du moins elle n'a pérſuadé juſqu'à préſent que l'Eſpagne. C'ëſt un bonheur pour l'Europe, que les forces de la mèr faſſent une diverſion à celles de la terre. Une puiſſance qui a des côtes à garder, ne peut aiſément franchir les barrières de ſes voiſins. Il lui faut des preparatifs immenſes ; des troupes innombrables ; des arſenaux de toute eſpèce ; un double proviſion de moyens et de reſſources, pour exécuter des projèts de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au dehors. Ses guèrres ne ſont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins ſanglantes ; mais elle en ëſt moins ravagée, moins affoiblie. Les operations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, et moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts, et moins de ſécouſſes. Toutes les paſſions des hommes ſont entrainées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques et morales. Quel ëſt-il ? Le commerce.

SUR

# SUR LE COMMERCE.

SI la navigation èſt née de la pêche, comme la guèrre de la chaſſe, la marine èſt ſortie du commerce. On a d'abord voyagé ſur mèr, pour poſſéder ; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objèt de conquête a fondé le commerce ; et pour ſoutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui ſont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, ſitués ſur les bords de la mèr, aux confins de l'Aſie et de l'Afrique, pour recevoir et répandre toutes les richeſſes de l'ancien monde ; les Phéniciens ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes, que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage, ils jettèrent les fondements d'une République qui commerça par l'Océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grècs ſuccédèrent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois et aux Grècs : Ils furent les maîtres de la mèr comme de la terre ; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie, et du monde conquis Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'èſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'Empire fut deviſé : Les armes et la guèrre reſtèrent dans l'Occident ; mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſôrs de l'Inde.

Les Croiſades épuisèrent en Aſie toutes les fureurs de zèle et d'ambition, de guèrre et de fanatiſme, qui circuloient dans les veines des Européens : Mais elles rapportèrent en Europe le gout du luxe Aſiatique ; et elles rachetèrent par un germe de commerce et d'induſtrie, le ſang et la population qu'elles avoient coutés. Trois ſiècles de guèrre et de voyages en Orient, donnèrent à l'inquietude de l'Europe, un aliment dont elle avoit beſoin pour ne pas périr d'une ſorte de conſomption interne ; Ils prèparèrent cette effervèſcence de génie et d'activité,

tivité, qui, dèpuis, s'exhala et ſe déploya dans la conquête et le commerce des Indes orientales et de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparèrent ſucceſſivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au Cap de Bonne-Eſpérance. Ils employèrent quatre-vingts ans à ſe rendre maîtres de toute la côte occidentale où finit ce grand Cap. En 1497, Vaſco de Gama franchît cette barrière ; et remontant la côte orientale de l'Afrique, il alla, par un trajèt de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les tréſôrs des plus riches pays de l'Aſie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or et d'argent. Ces métaux devinrent non ſeulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reſte, et comme ſigne, et comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe et de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face et la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant, les deux nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts et la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or, elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient : Et ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols devinrent ou reſtèrent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres et ſans mines. C'èſt une nation au ſervice de toutes les autres, mais qui s'èſt louée à tres haut prix. Dès qu'elle ſe fut réfugiée au ſein de la mer, avec l'induſtrie et la liberté, qui ſont ſes Dieux tutélaires, elle s'apperçut, qu'elle n'avoit pas même aſſez de terre pour nourrir le ſixième de ſa population. Alors elle jetta les yeux ſur la face du globe, et ſe dit à elle-même : " Mon

" domaine

" domaine eſt le monde entier ; j'en jouirai par ma na-
" vigation et mon commerce. Toutes les terres fourniront
" à ma ſubſiſtence ; tous les peuples à mon aiſance."
Entre le Nord et le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges et Anvers avoient attiré l'Italie et l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à ſon tour l'entrepôt de toutes les Puiſſances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre ; apporter au Nord les ſubſiſtances du Midi ; vendre aux Eſpagnols des navires pour des cargaiſons ; échanger ſur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants et les fermiers des grandes maiſons, qui, par le gain et les profits qu'ils y font, ſe mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'eſt, pour ainſi dire, aux fraix de l'Eſpagne et du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces Puiſſances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, et preſque tout le profit de leurs colonies. Elle ſut endormir la pareſſe de ces conquérants ſuperbes ; et par ſon activité, ſa vigilance, ſuprendre le clèf de leurs tréſôrs dont elle ne leur laiſſoit que la caſſette, qu'elle avoit ſoin de vuider à meſure qu'ils la rempliſſoient. C'eſt ainſi qu'un peuple roturier, ruina des peuples gentilshommes ; mais au jeu le plus honnête et le plus légitime qui ſoit dans les combinaiſons de la fortune.

Tout favoriſa la naiſſance et les progrès du commerce de la République : Sa poſition ſur les bords de la mèr, à l'embouchure de pluſieurs grandes revières ; ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe ; ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre et l'Allemagne, qui la défendoient contre la France ; le peu d'étendue et de fertilité de ſon terrein, qui forçoit ſes habitants à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionaires ; à vivre, en un mot, d'induſtrie, au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat et du ſol pour établir et hâter ſa proſpérité : La liberté de ſon Gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontents du leur ; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à

toutes

toutes les autres un exercice public et tranquille, c'èſt-à dire l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot, la tolérance, cette Religion univerſelle de toutes les âmes juſtes et éclairées, amies du Ciel et de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin, la République commerçante ſut tourner à ſon profit tous les événements, et faire concourir à ſon bonheur les calamités et les vices des autres nations.

Cette induſtrie de la Hollande, où ſe mêla beaucoup de cette fineſſe politique qui ſeme la jalouſie et les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres Puiſſances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du deſpotiſme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption et la moleſſe, voulut acheter les richeſſes par le travail qui en èſt le contrepoiſon. Ce fut elle qui, la première, enviſagea le commerce, comme la ſcience et le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant et même vèrtueux. Elle y vit moins une acquiſition de jouiſſances, qu'une angmentation d'induſtrie ; plus d'encouragement d'activité pour la population, que de luxe et de magnificence pour la repréſentation. Appellée à commerce par ſa ſituation, ce fut-là *l'eſprit* de ſon Gouvernement, et le *levier* de ſon ambition. Tous ſes reſſorts tendirent à ce grand objèt. Mais dans les autres monarchies, c'èſt le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuſe conſtitution, c'èſt l'Etat ou la nation entière : toujours ſans doute avec le deſir de dominer, qui renferme celui d'aſſervir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le ſoumettre. Par la guèrre, le vainqueur n'èſt guère plus heureux que le vaincu, puiſqu'il ne s'agit entre eux que de ſang et de plaies : Mais par le commerce, le peuple conquérant introduit néceſſairement l'induſtrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis ſi elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, ſi elle n'y étoit point entrée avec lui. C'èſt ſur ces principes que l'Angleterre a fondé ſon commerce et ſa domination, et qu'elle a réciproquement, et tour-à-tour, étendu l'un par l autre.

Les François, ſitués ſous un Ciél et ſur un ſol également

ment heureux, ſe ſont long temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, et preſque rien à leur demander. Mais Colbert ſentit que, dans la fermentation où ſe trouvoit de ſon temps toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture et les productions d'un pays qui travailleroit ſur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les ſoieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or et d'argent, acquirent dans les mains des François une raffinement de luxe et de gout, qui les fit rechercher par tout de cette nobleſſe qui poſſede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut poſſéder les matières premières, et le commerce direct pouvoit ſeul les fournir. Les haſards de la navigation avoient donné des poſſeſſions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mèr. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord et même agrandies par le commerce des Hollandois et des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaiſon naturelle avec ſes colons. Le Gouvernement éleva donc ſes forces navales à l'appui de ſa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit ſur la matière et l'art de ſes manufactures. Elle pouſſa cette branche précaire et momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laiſſer long-temps ſes rivaux en arrière ; et la France jouit encore de la ſupériorité ſur les autres nations, dans tous les arts de luxe et de décoration qui attirent les richeſſes à l'induſtrie.

La mobilité naturelle du caractère national, ſa frivolité même, a valu des tréſors à l'Etat, par l'heureuſe contagion de ſes modes. Semblable à ce ſexe delicat et léger, qui nous montre et nous inſpire le gout de la parure, le François domine dans les Cours, au moins par la toilette : et ſon art de plaire eſt un des ſécrèts de ſa fortune et de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par ſes moeurs ſimples et ruſtiques, qui font les vertus guerrières ; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres par des coups d'autorité ſans principes et ſans bornes, il devienne mepriſable à ſes propres-yeux. Alors avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie,

qui

qui èſt une des ſources de ſon opulence et des reſſorts de ſon activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle âme du monde moral s'èſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le gout du luxe et des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons, moins propres au grand air, qui èſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on éſt encore plus heureux d'énerver l'eſpèce humaine ſous les toits des ateliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guèrre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'èſt plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force èſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus et d'une vie entièrement occupée. L'or et l'argent ne corrompent que les âmes oiſives, qui jouiſſent des délices du luxe, au ſejour des intrigues et des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras et les doigts du peuple ; mais ils excitent dans les campagnes à réproduire ; dans les villes maritimes, à naviguer ; dans le centre d'un Etat, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme èſt aux priſes avec la nature : ſans ceſſe il la modifie, et ſans ceſſe il en èſt modifié. Les peuples ſont taillés et façonnés par les arts qu'ils exércent. Si quelques métiers amolliſſent et dégradent l'eſpèce, elle s'endurcit et ſe repare dans d'autres. S'il èſt vrai que l'art la dènature, du moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares, des temps hèroïques. Sans doute, il èſt facile, il èſt beau de peindre les Romains, avec le ſeul art de la guèrre, ſubjugant tous les autres arts, toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces ; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous ſes Dieux d'argille qu'avec les ſtatues d'or de leurs Empereurs : Mais il èſt encore plus doux, et plus beau peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans

ceſſe autour du globe, pour le défricher et l'approprier à l'homme ; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes réproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances ; remuer et ſoulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volants de communication, qui rejoignent un continent à l'autre ; ſuivre toutes les routes du ſoleil ; franchir les barrières annuelles, et paſſer des tropiques aux poles ſous les ailes des vents ; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population et de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'èſt alors, peut-être, que la Divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, et ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle èſt l'image du commerce, Admirez ici le gênie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'employe à ſuivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre ; mais dépendent des caprices des hommes et de l'inſtabilité de mille événements. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel et Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le diſpotiſme des Rois, il la poſſede et va plus loin : Car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup d'œil, et dirige ſes operations ſur une infinité de rapports qui n'èſt donné que rarement à l'homme d'Etat, ou même au philoſophe, de ſaiſir et d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prevoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux ; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce ; les révolutions que la guèrre ou la paix doivent opérer dans le prix et le cours des merchandiſes, dans la maſſe et le choix des approviſionements dans, la fortune des places et des ports du monde entier ; les ſuites que peut avoir ſous la Zone Toride l'alliance de deux nations du Nord ; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup

que

que portera ſur l'Afrique et ſur l'Amérique, la chute d'une Puiſſance d'Europe dans l'Inde; les ſtagnations que produira dans cèrtains pays l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie; la dependance réciproque entre la plupart des branches de commerce, et le ſécours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire; le moment de commencer, et celui de s'arrêter dans toutes les enterpriſes nouvelles; en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, et de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objèts qu'embraſſe la profeſſion de négociant.

C'èſt à lui, ſur-tout, qu'il appartient d'approfondir le coeur humain, et de traiter avec ſes égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce èſt une ſcience qui demande à la fois la connoiſſance des hommes et des choſes. La difficulté de la ſcience vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objèts, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'emulation augmente le concours des efforts, la jalouſie en arrête le ſuccès. Si l'intérét èſt le vice rongeur des profeſſions, que doit-il être pour celle qu'il enfante? Sa propre faim le dévore lui-même. La paſſion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui retrécit tout, juſqu'aux moyens d'amaſſer.

Faut-il accuſer ici les commerçants de cette rivalité, des Gouvernements, qui gêne l'induſtrie générale par des prohibitions réciproques; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner ſans commerce, gêne toutes les claſſes de l'induſtrie par des corporations? Oui, toutes ces corps etouffent l'âme du commerce: *la liberté!* Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'èſt le condamner en même-temps à l'oiſiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oiſiveté; c'èſt diminuer la maſſe du travail national; c'èſt appauvrir le peuple pour enrichir le fiſc; c'èſt les anéantir l'un et l'autre.

La jalouſie du commerce n'èſt entre les Etats, qu'une conſpiration ſécrète de ſe ruiner tous, ſans qu'aucun s'enrichiſſe. Ceux qui gouvernent les peuples, mèttent la même addreſſe à ſe defendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des Grands. Un ſeul

homme, bas et méchant, ſuffit pour introduire cens contraintes en Europe. Les chaines s'y multiplient, comme les armes deſtructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorſions de la finance, ont fait les contrebandiers et les forçats, les douanes et les monopoles, les corſaires et les maltotiers. La terre et l'eau ſont couvertes de guérites et de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un et l'autre ſont expoſés à tous les pièges d'une légiſlation artificieuſe, qui sème les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable, ſans le ſavoir ni le vouloir: on èſt arrêté, dépouillé, taxé, ſans ceſſer d'être innocent. Le droit des gens èſt violé par ſes protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du Prince ne ceſſe de tourmenter l'homme de l'Etat, et le traitant vexe le négociant. Tel èſt le commerce en temps de paix. Que reſte-t-il à dire des guèrres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourſe, arrache le fèr aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, et qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, et peut faire ſubſiſter pluſieurs Etats du ſuperflu de ces richeſſes, quel intèret l'excite à declarer la guèrre à d'autres nations induſtrieuſes; à les empêcher de naviguer et de travailler: en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche et de navigation à titre de propriété, comme ſi la mér devoit être diviſée en arpents de même que la terre? Sans doute, on voit le motif de ces guèrres; on ſait que la jalouſie de commerce n'èſt qu'une jalouſie de puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empecher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, et d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue!

Des guèrres de commerce: quel mot contre nature! Le commerce alimente, et la guèrre détruit. Le commerce peut bien enfanter et nourrir la guèrre; mais la guèrre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une

qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce, èst un germe de travail et d'émulation pour toutes les deux: Dans la guèrre, c'èst une perte pour l'une et pour l'autre; car le pillage, et le fèr et le feu, n'engraissent ni les terres, ni les hommes. Les guèrres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuèlle de la mèr sur la terre, et de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrasement devient général; et que les dissentions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, et l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes et toutes les mèrs rougies de sang et couvertes de cadavres; les foudres de la guèrre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Asie, et l'Amerique, sur l'Océan qui nous sépare du nouveau monde, sur la vaste étendue de la mèr Pacifique: Voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guèrres, où toutes les Puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secousses et frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats, et le commerce ne la repeuploit pas; les campagnes étoient desséchées par les impôts, et les canaux de la navigation n'arrosoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'Etat ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses succomboient sous le faix des conquêtes; et s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantissoient, pour ainsi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient et souffroient des insultes plus flétrissantes qui les défaites d'une guèrre ouverte.

Quel systême insensé que ces guèrres de commerce, également nuisibles à toutes les Puissances qui les font, sans être avantageuses aux Etats qui n'y sont point compris; que ces guèrres, où les matelots sont changés en soldats, et les vaisseaux marchands en corsaires; où les métropoles et les colonies souffrent de l'interruption de leurs échanges, et de la cherté réciproque de leurs denrées!

Quelle source d'abus politiques, que ces traités de commerce qui deviennent autant de semences de guèrre!

ces privileges excluſifs qu'une nation obtient chez une autre pour un traffic de luxe, ou pour un aprovifionnement de ſubſiſtance ! La liberté générale de l'induſtrie et du commerce : Voilà le ſeul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, et négocier chez les autres. Ce peuple ſeroit le bienfaiteur du genre humain. Plus il y auroit de travail ſur la terre, de vaiſſeaux ſur la mèr, plus il lui reviendroit de ces jouiſſances qu'il recherche et par des traités et par des guèrres. Car il n'y a point de progrès de richeſſes dans un pays, s'il n'y a point d'induſtrie chez ſes voiſins. Ceux-ci ne peuvent les acquérir que par des matières d'echange, ou qu'avec de l'or et de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, ſans commerce et ſans induſtrie ; ni ces deux ſources de richeſſes, ſans liberté. L'oiſiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre èſt inverti par le ſyſtême actuel du commerce et de l'induſtrie.

On retrouve les belles laines d'Eſpagne dans les troupeaux de l'Angletèrre, et les foieries d'Italie ſont cultivées juſques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ſes vins, ſans le commerce excluſif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord et du Midi ſuffiroient pour approviſionner l'Europe de bois ou de métaux, et les plaines en produiroient plus de grains et de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, ſi la circulation y verſoit l'abondance des choſes communes. On ne laiſſeroit pas des Provinces incultes au milieu d'un Etat, pour fertiliſer des marais mal-ſains, où, quand la terre vous ſubſiſtante, l'air et la mèr vous conſument. On ne vèrroit pas toutes les richeſſes du commerce dans quelques villes d'un grand Royaume, comme on y voit tous les droits et tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation ſeroit plus vive, et la conſommation plus abondante. Chaque Province cultiveroit ſa production favorite, et chaque famille ſon petit champ. Sous chaque toît, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation et pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un eſſaim innombrable de population et d'induſtrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit inſenſiblement

cette

cette paix univerſelle, qu'un Roi guèrrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'eſprit de calcul et d'intérêt fonderoit le ſyſtême du bonheur des nations ſur le développement de la raiſon, qui ſeroit une belle et glorieuſe ſauve-garde de moeurs.

---

# PORTRAIT DE CROMWELL.

ON peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute ſa vie. J'ai de la peine à le croire. Je penſe, qu'il fut d'abord entouſiaſte, et qu'enſuite il fit ſervir ſon fanatiſme même à ſa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient ſouvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, et on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paîtri des petiteſſes de ſon couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde; le moine s'inſtruit, ſe forme, s'intrigue, et ſupplante ſon maître.

Cromwell ne ſavoit d'abord s'il ſe feroit eccléſiaſtique ou ſoldat. Il fut l'un et l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange Frederic-Henri, grand homme, frère de deux grands homme; et quand il revint en Angleterre, il ſe mit au ſervice de l'évêque Williams, et fut le théologien de monſeigneur, tandis que monſeigneur paſſoit pour l'amant de ſa femme. Ses principes étoient ceux des Puritains; ainſi il devoit haïr de tout ſon coeur un évêque, et ne pas aimer les rois. On le chaſſa de la maiſon de l'évêque Williams, parce qu'il étoit Puritain; et voilà l'origine de ſa fortune. Le Parlement d'Angleterre ſe déclara contre la Royauté et contre l'Epiſcopat; quelques amis qu'il avoit dans ce Parlement lui procurèrent la nomination d'un Bourg. Il ne commença à exiſter que dans ce tems-là, et il avoit plus de quarante ans ſans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avoit beau poſſéder l'Ecriture ſainte, diſputer ſur les droits des prêtres et des diacres, faire quelques mauvais ſermons et quelques libelles,

belles, il étoit ignoré. J'ai vu de lui un ſermon qui èſt fort inſipide, et qui reſſemble aſſez aux prédications des Quakers; on n'y découvre aſsûrément aucune trace de cette éloquence perſuaſive avec laquelle il entraîna depuis les Parlements. C'èſt qu'en effet il étoit beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'egliſe. C'étoit ſurtout dans ſon ton et dans ſon air que conſiſtoit ſon éloquence; un geſte de cette main qui avoit gagné tant de batailles, et tué tant de royaliſtes, perſuadoit plus que les périodes de Ciceron. Il faut avouer, que ce fut ſa valeur incomparable qui le fit connoître, et qui le mena par degrés au faite de la grandeur.

Il commençà par ſe jetter en volontaire qui vouloit faire fortune, dans la ville de Hull aſſiégée par le Roi. Il y fit de belles et d'heureuſes actions, pour leſquelles il reçut une gratification d'environ ſix mille francs du Parlement. Ce préſent fait par le Parlement à un avanturier, fait voir que le parti rebelle dévoit prévaloir. Le Roi n'étoit pas en état de donner à ſes Officiers Generaux ce que le Parlement donnoit à des volontaires. Avec de l'argent et du fanatiſme on doit à la longue être maître de tout. On fit Cromwell Colonel. Alors ſes grands talents pour la guèrre ſe développèrent au point que lorſque le Parlement créa le Comte de Mancheſter Général de ces armées, il fit Cromwell Lieutenant Général, ſans qu'il eût paſſé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander; jamais on ne vît plus d'activité et de prudence, plus d'audace et plus de reſſources que dans Cromwell. Il èſt bleſſé à la bataille d'York; et tandis que l'on mèt le premier appareil à ſa playe, il apprend que ſon Général Mancheſter ſe retire, et que la bataille èſt perdue. Il court à Mancheſter; il le trouve fuyant avec quelques Officiers; il le prend par le bras, et lui dit avec un air de confiance et de grandeur, *Vous vous méprenez, mylord, ce n'èſt pas de ce côté-ci que ſont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite Moiſe, Gédéon et Joſué, recommence la bataille, au point du jour contre l'armée royale victorieuſe, et la défait entièrement. Il falloit qu'un tel homme périt ou fût le maî-

tre

tre. Preſque tous les Officièrs de ſon armée étoient des entouſiaſtes, qui portoient la Bible à l'arçon de leur ſelle : On ne parloit à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jèruſalem, de briſer le coloſſe. Cromwell parmi tant de fous ceſſa de l'être, et penſa qu'il valoit mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inſpiré lui reſtoit. Figurez-vous un faquir, qui s'èſt mis aux reins une ceinture de fèr par pénitence, et qui enſuite détache ſa ceinture pour en donner ſur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient auſſi intriguant qu'il étoit intrépide ; il s'aſſocie avec tous les Colonels de l'armée, et forme ainſi dans les troupes une republique, qui force le Généraliſſime à ſe démettre. Un autre Généraliſſime èſt nommé, et il le dégoute. Il gouverne l'armée, et par elle il gouverne le Parlement ; il mèt ce Parlement dans la néceſſité de le faire enfin Généraliſſime. Tout cela èſt beaucoup ; mais ce qui èſt eſſentièl, c'èſt qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande ; et il les gagne, non en voyant combattre, et en ſe ménageant, mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ſes troupes, courant partout, ſouvent bleſſé, tuant de ſa main pluſieurs Officiers royaliſtes, comme un grénadier furieux et acharné.

Au milieu de cette guèrre affreuſe Cromwell feſoit l'amour ; il alloit, la Bible ſous le bras, faire ſa cour à la femme de ſon Major général Lambert. Elle aimoit le Comte de Holland, qui ſervoit dans l'armée du Roi. Cromwell le prend priſonnier dans une bataille, et jouit du plaiſir de faire trancher la tête à ſon rival. Sa maxime étoit de verſer le ſang de tout ennemi important, ou ſur le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toujours ſon pouvoir, en ôſant toujours en abuſer ; la profondeur de ſes deſſeins n'ôtoit rien à ſon impetuoſité féroce. Il entre dans la chambre du Parlement, et prenant ſa montre, qu'il jette à terre, et qu'il briſe en morceaux ; Je vous caſſerai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chaſſe tous les membres l'un après l'autre, en les feſant défiler devant lui. Chacun d'eux èſt obligé en paſſant de lui faire une profonde révérence. Un d'eux paſſe le chapeau ſur la tête ; Cromwell

well lui prend ſon chapeau, et le jette par terre : Apprenez, dit-il, à me reſpecter.

Quand il eut outragé tous les Rois en fesant couper la tête à ſon Roi légitime, et qu'il commença lui même à régner, il envoya ſon portrait à une tête couronnée, c'étoit à la Reine de Suède Chriſtine. Marvel, fameux poëte Anglois, qui feſoit fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de ſix vers, où il fait parler Cromwell lui-meme. Cromwell corrigea les deux derniers, que voici :

*At tibi ſubmittet frontem reverentior umbra,*
*Non ſunt hi vultus regibus uſque truces.*

Le ſens hardi des ſix vers peut ſe rendre ainſi :

Les armes à la main j'ai défendu les loix ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez ſans frémir cette image fidelle ;
Mon front n'eſt pas toujours l'épouvante des Rois.

Cette Reine fut la première à le reconnoître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Preſque tous les Souverains de l'Europe envoyèrent des Ambaſſadeurs *à leur frère Cromwell*, à ce domeſtique d'un évêque, qui venoit de faire périr par les mains du bourreau un Souverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi ſon alliance. Le cardinal Mazarin, pour lui plaire, chaſſa de France les deux fils de Charles I. les deux petits fils de Henri IV. les deux couſins germains de Louis XIV. La France conquit Dunkerque pour lui, et on lui en remit les clefs. Après ſa mort Louis XIV. et toute ſa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiſelle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, et ſoutint ſeule l'honneur de ſa race.

Jamais Roi ne fut plus abſolu que lui. Il diſoit, qu'il avoit mieux aimé gouverner ſous le nom de Protecteur que ſous celui de Roi, parce que les Anglois ſavoient juſqu'où s'etend la prérogative d'un Roi d'Angleterre, et ne ſavoient pas juſqu'où celle d'un Protecteur pouvoit aller. C'étoit connoître les hommes, que l'opinion gouverne, et dont l'opinion dépend d'un nom. Il avoit con-

çu

eu un profond mépris pour la religion, qui avoit ſervi à ſa fortune. Il y a une anecdote certaine conſervée dans la maiſon de St Jean, qui prouve aſſez le peu de cas que Cromwell feſoit de cet inſtrument, qui avoit opéré de ſi grands effets dans ſes mains. Il buvoit un jour avec Ireton, Fletwood, et St Jean, biſayeul du célébre Milord Bolingbrooke ; on voulut déboucher une bouteille, et le tirebouchon tomba ſous la table ; ils le cherchoient tous, et ne le trouvoient pas. Cependant une députation des égliſes Preſbytériennes attendoit dans l'antichambre, et un huiſſier vint les annoncer. Qu'on leur diſe que je ſuis retiré, dit Cromwell, et *que je cherche le Seigneur*. C'étoit l'expreſſion dont ſe ſervoient les fanatiques, quand ils feſoient leurs prières. Lorſqu'il eut ainſi congédié la bande de miniſtres, il dit à ſes confidents ces propres paroles ; *Ces faquins-là croyent que nous cherchons le Seigneur, et nous ne cherchons que le tirebouchon.*

Il n'y a guères d'example en Europe d'aucun homme, qui venu de ſi bas, ſe ſoit élevé ſi haut. Mais que lui faloit-il abſolument avec tous ſes grands talents ? La fortune. Il l'eut cette fortune ; mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre et inquièt juſqu'à quarante trois ans ; il ſe baigna depuis dans le ſang, paſſa ſa vie dans le trouble, et mourut avant le tems à cinquante ſept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un Newton, qui a vecu quatre-vingt-quatre années, toujours tranquille, toujours honoré, toujours la lumière de tous les êtres penſants, voyant augmenter chaque jour ſa renommée, ſa réputation, ſa fortune, ſans avoir jamais ni ſoins ni remords ; et qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

*O curas hominum, ô quantum èſt in rebus inane !*

DIS-

# DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE.

## A' SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANCOISE.

Prononcé le lundi 9 Mai 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établiſſement toute la nobleſſe et la grandeur de ſon âme : Il voulut que vous fuſſiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-deſſus de la dépendance, des hommes qui étoient au-deſſus de l'intérêt, et qui auſſi généreux que lui, feſoient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. Il étoit peut-être à craindre qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe rallentiſſent. Ce fut pour les conſervèr dans leur vigueur, que vous vous fites une règle de n'admettre aucun académicien qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés ſagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelloient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchants ou ſublimes rendoient toûjours préſents parmi vous : Car ce ſeroit violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands hommes. Si feu Mr le préſident Bouhier, après s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie et lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultiva pas moins vos ſciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, et où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractères des citoyens.

Il feſoit reſouvenir la France de ces tems où les plus auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étude des loix, ſe délaſſoient des fatigues de leur état dans les travaux de la litérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne ſais quelle miſerable grandeur à ſe renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidoit encore

encore les cauſes des citoyens, écrivoit ſur la nature des Dieux, conféroit avec des philoſophes; qu'il alloit au théâtre; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Eſopus et de Roſcius, et laiſſoit aux petits eſprits leur conſtante gravité, qui n'eſt que le maſque de la médiocrité.

Monſieur le Préſident Bouhier étoit très ſavant; mais il ne reſſembloit pas à ces ſavants inſociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue pour ſavoir imparfaitement des langues anciennes; qui ſe croyent en droit de mépriſer leur ſiècle, parce qu'ils ſe flattent d'avoir quelques connoiſſances des ſiècles paſſés; qui ſe récrient ſur un paſſage d'Eſchyle, et n'ont jamais eu le plaiſir de verſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poeme de Pétrone ſur la guèrre civile, non qu'il penſât que cette declamation pleine de penſées fauſſes, approchât de la ſage et élégante nobleſſe de Virgile: il ſavoit que la ſatyre de Pétrone, quoique ſemée de traits charmans, n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs, ni dans ſon ſtile. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de gout et de volupté eſtiment tout dans Pétrone; et Mr Bouhier plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit: c'eſt un des progrés de la raiſon humaine dans ce ſiécle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur, et qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talents ſur ce poeme, ſur l'hymne à Vénus, ſur Anacréon, pour montrer que les poetes doivent être traduits en vers: c'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur, et on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourrai contribuer au progrès des arts; et j'aimerois mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens et chez les Anglois, pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poete de l'antiquité en proſe, et pourquoi n'en avons-nous encore vu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La difficulté ſurmontée dans quelque genre que ce

puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines : et il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poeſie ancienne. Les premiers poetes formèrent le génie de leur langue ; les Grècs et Latins employèrent d'abord la poeſie à peindre les objèts ſenſibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les François qui n'ont guèrres commencé à perfectionner la grande poeſie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont du exprimer alors que ce qui peut toucher l'âme. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objèts que d'autres nations ont ôſé peindre. Il n'èſt rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens : Il accoutûma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques, qui nomme ſans détour tous les inſtruments de l'agriculture ? A peine les connoiſſons-nous, et notre moleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos et du luxe de nos villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champètres, et au détail de ces arts utiles, que les maitres et les légiſlateurs de la terre cultivoient de leurs mains victorieuſes. Si nos bons poetes avoient ſu exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui èſt très grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la converſation, et pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur et le ſtile du theâtre ont entièrement prévalu : Ils ont embelli la langue Françoiſe ; mais ils en ont reſſerré les agréments dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Meſſieurs, que ce ſont les grands poetes qui ont déterminé le génie des langues, je n'avance rien qui ne ſoit connu de vous. Les Grècs n'ecrivirent l'hiſtoire que quatre cens ans après Homère. La langue Grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie et de l'Europe : C'eſt Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toûjours élégante : c'èſt Petrarque qui après le Dante donna à la langue Italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toujours conſervées. C'èſt à Logès de Vega, que l'Eſpagnol doit ſa nobleſſe et

ſa

ſa pompe ; c'eſt Shakeſpear, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglois cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, et par conſequent ſans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la poeſie, de former et fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'imprimeut dans la memoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers ; les hommes qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement la manière de s'exprimer, et même de penſer, des premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, Meſſieurs, quand je dirai, que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid et de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient ſavoir le François ; mais le ſtile de Montagne n'eſt ni pur ni correct, ni précis, ni noble. Il eſt energique et familier ; il exprime naïvement de grandes choſes ; c'eſt cette naïveté qui plait ; on aime le caractère de l'auteur ; on ſe plait à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours et d'opinion avec lui. J'entens ſouvent regretter le langage de Montagne, c'eſt ſon imagination qu'il faut régretter : Elle étoit forte et hardie ; mais ſa langue étoit bien loin de l'être.

Marot qui avoit formé le langage de Montagne, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toûjours dans le ſujèt ; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie : On écrivit dans ce ſtile les tragèdies, les poemes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux Deſpréaux à dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'oſe croire qu'il auroit dit le *naïf badinage*, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui paſſent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit et chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot.

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon

familier, dans lequel on réuſſiſſoit quelquefois à faire d'heureuſes plaiſantries : Mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt point admiré des autres nations.

*Enfin Malherbe vint, et le premier en France*
*Fit ſentir dans les vers une juſte cadance,*
*D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.*

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut élégant. Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſoient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils liſoient le poeme admirable de la Jéruſalem, l'Orlando, le Paſtor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoit-on aſſocier à ces chefs dœuvre un très petit nombre de vers François, bien écrits à la vérité, mais foibles et preſque ſans imagination.

La langue Françoiſe reſtoit donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'eſprit de toute une nation. C'eſt le plus grand de vos premiers académiciens, c'eſt Corneille ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le tems que le Cardinal de Richelieu commençoit à faire reſpecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné et plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; auſſi ſublime quelquefois, et toûjours noble ſans enflure ; jamais déclamateur parlant au cœur avec plus de vérité, et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut être du ſublime qui élève l'âme, et du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un et l'autre, laborieux, ſévère, preciſ, pur, harmonieux, qui devint enfin le poete de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatyres, mais bientôt après il égala et ſurpaſſa peut-être Horace dans la morale et dans l'art poetique : Il donna les préceptes et les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, reuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatyre meurt avec ceux qui en ſont les victimes, et que la raiſon et la vertu ſont éternelles. Vous eutes en tous

les

les genres cette foule de grands hommes, que la nature fit naître, comme dans le siècle de Léon X. et d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire: Et graces en partie aux soins du Cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, et plus encore chez les sages par ses vastes connoissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour et de ces états? il la parle avec cette force et cette finesse que la seule étude ne donne jamais, et qui est le caractère du génie: Non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les âmes supérieures saisissent toujours ces tours et ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux âmes foibles. Il est dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le François est cultivé dans Rome, où il étoit dédaigné autrefois; il est aussi familier au Souverain Pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivoit, quand il instruisit le monde Chrétien qu'il gouverne; Plus d'un Cardinal Italien écrit en François dans le Vatican, comme s'il étoit né a Versailles. Vos ouvrages, Messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Asie, et le plus vaste de l'univers: Dans cette ville, qui n'étoit, il y a quarante ans, qu'un désert habité par des bêtes sauvages: On y représente vos piéces dramatiques; et le même gout naturel qui fait recevoir dans la ville de Pierre le grand, et de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellents écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénerer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satyriques qui prétendent en secrèt justifier leur propre foiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la glorie de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres: Mais le feu qui nous éclairoit, n'est pas encore étient. Ces der-

nières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie, dans lequel on n'a jamais mieux peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des siècles? Ouvrage, qui, s'il étoit sèchement instructif, comme tant d'autres, seroit le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur a trouvé encore le secrèt de plaire; partage réservé au très petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès et de la chute de l'empire Romain dans un livre encore plus court, écrit par une génie mâle et rapide, qui approfondit tout en paroissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégants et plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent et profond s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que Tibulle et Ovide eussent regardés comme leurs disciples, et dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chûte prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand Molière achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienséance: école qui méritoit chez les François la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il est encore l'honneur et la consolation du vôtre.

Les grands talents sont toujours necessairement rares; surtout quand le gout et l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés et élévés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, et beaucoup de misère; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisement, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais

Mais enfin, malgré cette culture univerſelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue ſi belle et qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut ſe corrompre aiſément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de ſa pureté dans preſque tous les livres compoſés dans cette célèbre republique, ſi longtems notre alliée, où le François èſt la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais ſi elle s'altère dans ce pays par le mélange des idiômes, elle èſt prête a ſe gâter parmi nous par le mélange des ſtiles. Ce qui déprave le gout, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages ſérieux et inſtructifs par les expreſſions familières de la converſation. Souvent on introduit le ſtile marotique dans les ſujèts les plus nobles; c'èſt revêtir un prince des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, et qu'on ne doit hazarder que quand ils ſont néceſſaires. Il èſt d'autres défauts, dont je ſuis encore plus frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Meſſieurs, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccéde, s'étoit donne par ſes études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce conſul parloit la ſienne. Mais c'èſt ſurtout à celui qui a fait ſon étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, et qui étoit l'amie de Mr le Préſident Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter et à célébrer, un ami à recevoir et à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de ſenſibilité que moi, quels charmes l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux lettres, combien elle ſert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les conſoler; combien elle inſpire à l'âme cette joie douce et recueillie, ſans laquelle on n'èſt jamais le maître de ces idées.

C'èſt ainſi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même; c'èſt dans le ſein de l'amitié qu'elle prit naiſſance. Des hommes unis entre eux par ce lien reſpectable et par le gout des beaux arts, s'aſſembloient ſans ſe montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs ſucceſſeurs, et non moins heureux.

heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satyre, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles feront l'éternel exemple des gens de lettres, et serviront peut-être à corriger ceux qui ce rendent indignes de ce nôm. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui èst plus que moi en droit de le dire? J'ôserois m'etendre, Messieurs, sur les bontés dont la plûpart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objèt de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoute aisément des éloges: je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout èst épuisé sur votre fondateur et sur vos protecteurs; mais pourrois-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en èst de ces éloges qu'on répète, comme de ces solemnités qui sont toûjours les mêmes, et qui réveillent la mémoire des evênements chèrs à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu, et Louis XIV. un Seguier, un Colbert, un Turenne, un Condé: C'èst dire à haute voix, *Rois, ministres, généraux à venir, imitez ces grands hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu? et Marc-Aurèle, le premier des empereurs et des hommes, n'avoit-il pas dans ses écrits, l'emulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin? Lorsqu'Henri IV. entendit dans le parlement nommer Louis XII. le Père du peuple, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, et il le surpassa.

Pensez-vous, Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV. ne se soient pas fait entendre au coeur de son successeur, dès sa première enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes differentes. L'un et l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnoissance; et peut être c'èst en cela qu'ils ont été plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, et ont commandé leurs armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit; il l'appelloit à lui du haut de son trône; il en étoit suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises; il en rempliſſoit

rempliſſoit le monde ; il déployoit une âme ſublime dans le bonheur et dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe et de l'Aſie : les terres et les mèrs rendoient témoignage à ſa munificence, et les plus petits objèts, ſi-tôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère, et recevoient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs et des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſécourir ſes ſujèts et y vole du ſein de la mort, dont il éſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité, qui feroit penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, èſt pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon âme, ſans s'etudier même à la cacher ; et il ne peut en affoiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV. ſe ſignala par des monuments admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragements qu'il leur prodiguoit : O vous, SON AUGUSTE SUCCESSEUR, vous l'avez déjà imitè, et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projèts bienfeſants, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre biſayeul, et vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ſes glorieuſes campagnes forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangèe. Cette gloire qu'il déſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne ramporta preſque de victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels et intrépides ennemis de la votre.

Votre fils aprés vous, l'objet de nos vœux et de notre crainte apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même ſans être troublé, et le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les moments d'horreur et de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce Général qui n'avoit ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus et les ſiennes ont fait votre ſujèt, que la France

comptera

comptera toujours parmi ſes enfants les plus chèrs et les plus illuſtres. Vous récompenſiez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; et cette récompenſe èſt la plus belle pour des François.

Mais ce qui ſera conſerve à jamais dans les faſtes de l'Académie, ce qui èſt précieux à chacun de vous. Meſſieurs, ce fut l'un de vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur et la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, aprés avoir combattu en tant d'endroits différents, courut donner et exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le Roi, dont la vue diſcernoit tout dans des moments où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez, Meſſieurs, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu de votre fondateur ſur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particulière vous èſt chère, combien ſont chères à toute la France, combien le ſeront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV. après ſes victoires ! Il les fait encore, il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de ſon cœur, ils le feroient leur arbitre au lieu de le combattre ; et ce ſeroit peut-être le ſeul moyen d'obtenir ſur-lui des avantages. Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé ; celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous plus heureux, nous avons connu ſon âme dès qu'il a régné. Nous avons penſé, comme penſeront tous les peuples et tous les ſiècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : Tous nos cœurs le ſentent, et vos bouches éloquentes en ſont les interprètes. Dès médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce, éterniſent ſes triomphes et notre bonheur. Puiſſai-je voir dans nos places publiques, ce Monarque humain, ſculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les ſymboles de la felicité publique ! Puiſſai-je lire aux pieds de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs. *Au père de la patrie !*

ATHA-

# ATHALIE.

## TRAGEDIE.

ACTEURS.

- JOAS, roi de Juda, fils d'Ocosias.
- ATHALIE, veuve de Joram, ayeule de Joas.
- JOAD, *autrement* JOIADA, Grand-Prêtre.
- JOSABET, tante de Joas, femme du Grand-Prêtre.
- ZACHARIE fils de Joad et de Josabet.
- SALOMITH, soeur de Zacharie.
- ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.
- AZARIAS.
- ISMAEL.
- Et les trois autres Chefs des Prêtres et des Lévites.
- MATHAN, Prêtre Apostat, Sacrificateur de Baal.
- NABAL, confident de Mathan.
- AGAR, femme de la suite d'Athalie.
- Troupe de Prêtres et de Lévites.
- Suite d'ATHALIE.
- La NOURRICE de Joas.
- CHOEUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

*La scene est dans le Temple de Jérusalem dans un vestibule de l'appartement du Grand-Prêtre.*

## ACTE PREMIERE.

### SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUI, je viens dans son temple adorer l'Eternel.
Je viens, selon l'usage antique et solemnel,
Celébrer avec vous la fameuse journée,

Où

Où ſur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps ſont changés ! ſi-tôt que de ce jour
La trompette ſacrée annonçoit le retour,
Du temple orné par tout de feſtons magnifiques,
Le peuple ſaint en foule inondoit les portiques ;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits
Au Dieu de l'Univers conſacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient ſuffire aux ſacrifices.
L'audace d'une femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Oſe des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le Reſte pour ſon Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empreſſant aux autels de Baal,
Se fait initier à ſes honteux myſtères,
Et blaſphême le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous même de l'autel vous faſant arracher,
N'acheve enfin ſur vous ſes vengeances funeſtes,
Et d'un reſpect forcé ne dépouille les reſtes.

*Joad.* D'où vous vient aujourd'hui ce noir preſſentiment ?

*Abner.* Penſez-vous être ſaint et juſte impunément ?
Dès longtems elle hait cette fermeté rare
Qui rehauſſe en Joad l'éclat de la tiare.
Des longtems votre amour pour la religion
Eſt traité de révolte et de ſédition.
Du mérite éclatant cette Reine jalouſe,
Hait ſur-tout Joſabet votre fidelle épouſe,
Si du grand prêtre Aaron Joad èſt ſucceſſeur,
De notre dernier roi Joſabet èſt la ſoeur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre ſacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'aſſiege,
Mathan de nos autels infâme déſerteur,
Et de toute vertu zélé perſécuteur.
C'èſt peu que le front ceint d'une mître étrangère,
Ce Lévite à Baal prête ſon miniſtère.
Ce temple l'importune, et ſon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour

Pour vous perdre, il n'eſt point de reſſorts qu'il n'in-
vente;
Quelquefois il vous plaint, ſouvent même il vous vante,
Il affecte pour vous une fauſſe douceur;
Et par-là de ſon fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette Reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or ſa ſoif inſatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous ſeul connoiſſez,
Vous cachez des tréſors par David amaſſés.
Enfin depuis deux jours la ſuperbe Athalie
Dans un ſombre chagrin paroit enſévelie.
Je l'obſervois hier, et je voyois ſes yeux
Lancer ſur le lieu ſaint des regards furieux;
Comme ſi, dans le fond de ce vaſte édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour ſon ſupplice.
Croyez-moi, plus j'y penſe, et moins je puis douter
Que ſur vous ſon courroux ne ſoit prêt d'éclater;
Et que de Jezabel la fille ſanguinaire,
Ne vienne attaquer Dieu juſqu'en ſon ſanctuaire.

*Joad.* Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait auſſi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zèle officieux
Qui ſur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injuſtice en ſecrèt vous irrite,
Que vous avez encore le coeur Iſraëlite.
Le Ciel en ſoit béni. Mais ce ſecrèt courroux,
Cette oiſive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, eſt-ce une foi ſincère?
Huit ans déjà paſſés, une impie étrangère
Du ſceptre de David uſurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le ſang de nos rois,
Des enfants de ſon fils déteſtables homicide,
Et même contre Dieu lève ſon bras perfide.
Et vous l'un des ſoutiens de ce tremblant etat,
Vous, nourri dans les camps du Saint Roi Joſaphat,
Qui ſous ſon fils Joram commandiez nos armées,
Qui raſſurates ſeul nos Villes allarmées,
Lorſque d'Ocoſias le trépas imprévu
Diſperſa tout ſon camp à l'aſpect de Jéhu;

Je crains Dieu, dites-vous, ſa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche ;
Du zèle de ma loi que ſert de vous parer ?
Par de ſtériles vœux penſez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos ſacrifices ?
Ai-je beſoin du ſang des boucs et des géniſſes ?
Le ſang de vos Rois crie, et n'eſt point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

*Abner.* Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin eſt ſans force, et Juda ſans vertu.
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, diſent-ils, s'eſt retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois ſi jaloux,
Il voit ſans intérêt leur grandeur terraſſée,
Et ſa miſéricorde à la fin s'eſt laſſée.
On ne voit plus pour nous ſes redoubtables mains,
De merveilles ſans nombre effrayer les humains.
L'Arche ſainte eſt muette et ne rend plus d'oracles.

*Joad.* Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il ſon pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton coeur, frapperont tes oreilles ?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
Des tyrans d'Iſraël, les célebres diſgraces ;
Et Dieu trouvé, fidelle en toutes ſes ménaces ?
L'impie Achab détruit, et de ſon ſang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit uſurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
Dans ſon ſang inhumain les chiens déſaltérés,
Et de ſon corps hideux les membres déchirés ;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du Ciél ſur l'autel deſcendue ;
Elie aux eléments parlant en ſouverain,
Les Cieux par lui fermés et devenus d'airain,

Et

Et la terre trois ans ſans pluie et ſans roſée ;
Les morts ſe ranimant à la voix d'Eliſée ?
Reconnoiſſez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il ſait, quand il lui plaît, faire éclater ſa gloire,
Et ſon peuple eſt toujours préſent à ſa mémoire.

*Abner.* Mais où ſont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon ſon fils ?
Hélas ! nous eſpérions que de leur race heureuſe
Devoit ſortir de Rois une ſuite nombreuſe ?
Que ſur toute tribu, ſur toute nation,
L'un d'eux établiroit ſa domination,
Feroit ceſſer par-tout la diſcorde et la guèrre,
Et vèrroit à ſes pieds tous les rois de la terre.

*Joad.* Aux promeſſes du Ciel pourquoi renoncez-vous ?

*Abner.* Ce Roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le Ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre ſeché juſques dans ſes racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, ſortent-ils du tombeau ?
Ah ! ſi dans ſa fureur elle s'étoit trompée ;
Si du ſang de nos Rois quelque goute échappée——

*Joad.* Hé bien, que feriez-vous ?

*Abner.* O jour heureux moi ?
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roi !
Doutez vous qu'à ſes pieds nos tribus empreſſées——
Mais pourquoi me flatter de ces vaines penſées ?
Deplorable héritier de ces Rois triomphans,
Ocoſias reſtoit ſeul avec ſes enfants.
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils maſſacrés par la mère.

*Joad.* Je ne m'explique point. Mais quand l'aſtre du jour
Aura ſur l'horriſon fait le tiers de ſon tour,
Lorſque la troiſième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que ſa parole eſt ſtable, et ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour, il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

*Abner.* Quel ſera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illuſtre Joſabet porte vers vous ſes pas.
Je ſors, et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe ſolomnelle.

## SCENE II.

JOAD, JOSABET.

*Joad.* Les temps ſon accomplis, Princeſſe, il faut parler.
Et votre heureux larcin ne ſe peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable inſolence,
Abuſant contre lui de ce profond ſilence,
Accuſent trop longtems ſes promeſſes d'erreur.
Que dis-je ? Le ſuccès animant leur fureur,
Juſques ſur notre autel, votre injuſte marâtre,
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune Roi, que vos mains ont ſauvé,
Sous l'aile du Seigneur, dans le temple élevé.
De nos princes Hébreux il aura le courage,
Et déjà ſon eſprit a devancé ſon âge.
Avant que ſon deſtin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les Rois.
Auſſi-tôt aſſemblant nos Lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

*Joſabet.* Sait-il déjà ſon nom, et ſon noble deſtin ?

*Joad.* Il ne répond encore qu'au nom d'Eliacin,
Et ſe croit quelque enfant rejetté par ſa mère,
A qui j'ai par pitié daigné ſervir de père.

*Joſabet.* Hélas ! de quel péril je l'avois ſu tirer !
Dans quel péril encore eſt-il prêt de rentrer !

*Joad.* Quoi, déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne ?

*Joſabet.* A vos ſages conſeils, Seigneur, je m'abandonne
De jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos main tout le ſoin de ſon ſort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'evite ſa préſence,
De peur qu'en la voyant, quelque trouble indiſcrèt.
Ne faſſe avec mes pleurs échapper mon ſécrêt.
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières
Conſacrer ces trois jours et ces trois nuits entiéres.

Ce-

Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous ſeconder ?
Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il, près de ſon Roi, fait ſerment de ſe rendre ?
*Joad.* Abner, quoiqu'on ſe pût aſſurer ſur ſa foi,
Ne ſait pas même encore ſi nous avons un Roi.
*Joſabet.* Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Eſt-ce Obede, eſt-ce Ammon que cet honneur regarde ?
De mon père ſur eux les bienfaits répandus——
*Joad.* A l'injuſte Athalie ils ſe ſont tous vendus.
*Joſabet.* Qui donc oppoſez-vous contre ſes ſatellites ?
*Joad.* Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos prêtres, nos Levites.
*Joſabet.* Je ſais que prés de vous en ſécrèt aſſemblé,
Par vos ſoins prévoyants leur nombre eſt redoublé ;
Que plein d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un ſerment ſolemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puiſſent bruler,
Peuvent-ils de leur Roi venger ſeuls la quérelle ?
Pour un ſi grand ouvrage eſt-ce aſſez de leur zèle ?
Doutez-vous qu'Athalie au premier bruit ſemé
Qu'un fils d'Ocoſias eſt ici renfermé,
De ſes fiers étrangers aſſemblant les cohortes,
N'environne le temple et n'en briſe les portes ?
Suffira-t-il contr'eux de vos miniſtres ſaints,
Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne ſavent que gémir, et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais verſé que le ſang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups——
*Joad.* Et comptez vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
Dieu qui de l'orphelin protege l'innocence,
Et fait dans la foibleſſe éclater ſa puiſſance ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Iſraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A juſques ſur ſon fils pourſuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps ſuſpendu,
Sur cette race impie eſt toujours étendu.
*Joſabet.* Et c'eſt ſur tous ces Rois ſa juſtice ſévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.

Qui ſait ſi cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux, en naiſſant, ne fut pas condamné ?
Si Dieu, le ſéparant d'une odieuſe race,
En faveur de David voudra lui faire grace ?
Hélas, l'Etat horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit !
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas, laiſſé pour mort, frappa ſoudain ma vûe.
Je me figure encore ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage ;
Et ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocents je me ſentis preſſer.
Grand Dieu, que mon amour ne lui ſoit point funeſte !
Du fidelle David c'eſt le précieux reſte.
Nourri dans ta maiſon en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encore d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aſpect du péril ſi ma foi s'intimide,
Si la chair et le ſang ſe troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui !
Conſerve l'héritier de tes ſaintes promeſſes,
Et ne punis que moi de toutes mes foibleſſes.

*Joad.* Vos larmes, Joſabet, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on eſpère en ſon ſoin paternel,
Il ne recherche point, aveugle en ſa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.
Tout ce qui reſte encore de fidelles Hébreux,
Lui viendront aujourd'hui renouveller leurs vœux.
Autant que de David la race eſt reſpectée,
Autant de Jézabel la fille eſt déteſtée.
Joas les touchera par ſa noble pudeur,
Où ſemble de ſon ſang reluire la ſplendeur.
Et Dieu, par ſa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans ſon temple.
Deux infidelles Rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que ſur le trône un Roi ſoit élevé,

Qui

Qui ſe ſouvienne un jour qu'au rang de ces ancêtres,
Dieu l'a fait remonter par la main de ſes prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, ſi tu prévois qu'indigne de ſa race,
Il doit de David abandonner la trace ;
Qu'il ſoit comme le fruit en naiſſant arraché,
Ou qu'un ſouffle ennemi dans ſa fleur a ſéché,
Mais ſi ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes deſſeins un inſtrument utile,
Fais qu'au juſte héritier le ſceptre ſoit remis.
Livre en mes foibles mains ſes puiſſants ennemis.
Confonds dans ſes conſeils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan et ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des Rois funeſte avant-coureur.
L'heure me preſſe. Adieu. Des plus ſaintes familles
Votre fils et ſa ſœur vous amenent les filles.

## SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, *Le* CHŒUR.

*Joſabet.* Chèr Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas,
De votre auguſte père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidelle,
Que déjà le Seigneur embraſe de ſon zèle,
Qui venez ſi ſouvent partager mes ſoupirs,
Enfants, ma ſeule joie en mes longs déplaiſirs ;
Ce feſtons dans vos mains, et ces fleurs ſur vos têtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuſes fêtes.
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande ſied mieux que celle de nos pleurs ?
J'entends déjà, j'entends la trompette ſacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE

## SCENE IV.

*Le* CHOEUR.

*Tout* le *Chœur.*

Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naiſſance.
Chantons, publions ſes bienfaits.

*Une Voix* ſeule.

En vain l'injuſte violence
Au peuple qui le loue, impoſeroit ſilence.
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour ſa gloire et ſa puiſſance.
Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

*Tout* le *Chœur* répete.

Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

*Une Voix* ſeule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître et meurir les fruits.
Il leur diſpenſe avec méſure,
Et la chaleur des jours et la fraicheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec uſure.

*Une Autre.*

Il commande au ſoleil d'animer la nature ;
Et la lumiére èſt un don de ſes mains.
Mais ſa loi ſainte, ſa loi pure,
Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

*Une Autre.*

O mont de Sinai, conſerve la mémoire
De ce jour à jamais auguſte et renommé,
Quand ſur ton ſommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur renfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de ſa gloire.
Dis nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnèrre ?
Venoit-il renverſer l'ordre des éléments ?
Sur ſes antiques fondements,
Venoit-il ébranler la terre ?

*Une*

*Une Autre.*

Il venoit révéler aux enfants des Hébreux
De ces préceptes ſaints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

*Tout* le *Choeur.*

O divine, ô charmante loi !
O juſtice ! ô bonté ſuprême !
Que de raiſons, qu'elle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour et ſa foi !

*Une Voix* ſeule.

D'un joug cruel il ſauva nos ayeux ;
Les nourrit au deſert d'un pain délicieux.
Il nous donne ſes loix, ô bonté ſuprême !
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Le *Choeur.*

O juſtice ! ô bonté ſuprême !

Le *Meme Voix.*

Des mèrs pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit ſortir des ruiſſeaux.
Il nous donne ſes loix, ô bonté ſuprême !
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Le *Choeur.*

O divine, ô charmante loi !
Que de raiſons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour et ſa foi !

*Une Autre Voix* ſeule.

Vous, qui ne connoiſſez qu'une crainte ſervile,
Ingrats, un Dieu ſi bon ne peut-il vos charmer ;
Eſt-il donc à vos coeurs, èſt-il ſi difficile
Et ſi pénible de l'aimer ?
L'eſclave craint le tyran qui l'outrage.
Mais des enfants l'amour èſt le partage.

*Tout* le *Choeur.*

O divine, ô charmante loi !
Que de raiſons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour et ſa foi ?

Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais,
A vos sens agités venez rendre la paix.

*Athalie.* Non, je ne puis, tu vois mon trouble, et ma foiblesse.
Va dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours!
*(Elle s'assied.)*

## SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

*Abner.* Madame, pardonnez si j'ôse le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Levites marqua leurs places et leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoi? Vous de nos Rois et la femme et la mère
Etes vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos loix? Et faut-il qu'aujourd'hui——
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

*Athalie.* Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons-là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes allarmes.
Je sais que, dès l'enfance, élevé dans les armes,
Abner a le coeur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

## SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

*Mathan.* Grande Reine, est ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?

Parmi

Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane ôſez-vous aprocher ?
Avez-vous dépouillé cette haine ſi vive——

*Athalie.* Prêtez moi l'un et l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeller le paſſé.
Ni vous rendre raiſon du ſang que j'ai verſé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoique ſon inſolence ait ôſé publier,
Le Ciel même a pris ſoin de me juſtifier.
Sur d'eclatants ſuccès ma puiſſance établie,
A fait juſqu'aux deux mèrs reſpecter Athalie.
Par moi Jéruſalem goûte un calme profond ;
Le jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philiſtin par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos Rois, déſoler ſes rivages.
Le Syrien me traite et de reine et de ſœur.
Enfin de ma maiſon le perfide oppreſſeur,
Qui devoit juſqu' à moi pouſſer ſa barbarie,
Jéhu, le fièr Jéhu, tremble dans Samarie.
De toutes parts preſſé par un puiſſant voiſin,
Que j'ai ſu ſoulever contre cet aſſaſin,
Il me laiſſe en ces lieux ſouveraine maîtreſſe.
Je jouiſſois en paix du fruit de ma ſageſſe.
Mais un trouble importun vient, depuis quelque jours,
De mes proſpérités interrompre le cours.
Un ſonge (me devrois je inquiéter d'un ſonge ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me pourſuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit,
Ma mère Jézabel devant moi s'eſt montrée,
Comme au jour de ſa mort, pompeuſement parée,
Ses malheurs n'avoient point abattu ſa fierté.
Même elle avoit encore cet éclat emprunté,
Dont elle eut ſoin de peindre et d'orner ſon viſage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte auſſi ſur toi.
Je te plains de tomber dans ſes mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,

Son ombre vers mon lit a paru ſe baiſſer ;
Et moi je lui tendois les mains pour l'embraſſer.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange,
D'os et de chair meurtrie, et traîné dans la fange,
Des lambeaux pleins de ſang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants ſe diſputoient entre eux.

*Abner.* Grand Dieu !

*Athalie.* Dans ce déſordre, à mes yeux ſe préſente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hebreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes eſprits abattus.
Mais, lorſque revenant de mon trouble funeſte,
J'admirois ſa douceur, ſon air noble et modeſte,
J'ai ſenti tout-à coup un homicide acier,
Que le traître en mon ſein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre aſſemblage,
Peut-être du hazard vous paroît un ouvrage
Moi-même quelque-temps honteuſe de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une ſombre vapeur.
Mais de ce ſouvenir mon âme poſſédée,
A deux fois en dormant revu la même idée.
Deux fois mes triſtes yeux ſe ſont vu retracer,
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Laſſe enfin des horreurs dont j'etois pourſuivie,
J'allois prier Baal de veiller ſur ma vie,
Et chercher du repos aux pieds de ſes autels.
Que ne peut la frayeur ſur l'eſprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un inſtinct m'a pouſſé,
Et d'appaiſer leur Dieu j'ai conçu la penſée.
Jai cru que des preſents calmeroient ſon courroux ;
Que ce Dieu, quel qu'il ſoit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excuſez ma foibleſſe.
J'entre. Le peuple fuit. Le ſacrifice ceſſe.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô ſurpriſe ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je ſuis menacée,
Tel qu'un ſonge affrayant l'a peint à ma penſée.
Je l'ai vu. Son même air, ſon même habit de lin,
Sa démarche, ſes yeux, et tous ſes traits enfin.
C'eſt lui même. Il marchoit à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait diſparoître,

Voilà

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et ſur quoi j'ai voulu tous deux vous conſulter.
Que préſage, Mathan, ce prodige incroyable ?
*Mathan.* Ce ſonge, et ce rapport, tout me ſemble effroyable.
*Abdie.* Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.
Quel eſt-il ? De quel ſang ? Et de quelle tribu ?
*Abner.* Deux enfants à l'autel prêtoient leur miniſtère.
L'un eſt fils de Joad, Joſabet eſt ſa mère.
L'autre m'eſt inconnu.
*Mathan.* Pour quoi délibérer ?
De tous les deux, Madame, il ſe faut aſſûrer
Vous ſavez pour Joad mes égards, mes meſures ;
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la ſeule équité règne en tous mes avis.
Mais lui-même après tout, fût-ce ſon propre fils,
Voudroit-il un moment laiſſer vivre un coupable ?
*Abner.* De quel crime un enfant peut-il être capable ?
*Mathan.* Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le Ciel eſt juſte et ſage et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?
*Abner.* Mais ſur la foi d'un ſonge,
Dans le ſang d'un enfant voulez-vous qu'on ſe plonge ?
Vous ne ſavez encore de quel père il eſt né,
Quel il eſt.
*Mathan.* On le craint, tout eſt examiné.
A d'illuſtres parents s'il doit ſon origine,
La ſplendeur de ſon ſort doit hâter ſa ruine.
Dans le vulgaire obſcur ſi le ſort l'a placé,
Qu'importe qu'au hazard un ſang vil ſoit verſé ?
Eſt-ce aux Rois à garder cette lente juſtice ?
Leur ſûreté ſouvent dépend d'un prompt ſupplice.
N'allons point les gêner d'un ſoin embarraſſant.
Dès qu'on leur eſt ſuſpect, on n'eſt plus innocent.
*Abner.* Hé quoi, Mathan D'un prêtre eſt-ce là le langage.
Moi nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des Rois miniſtre rigoureux.
C'eſt moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

Et vous, qui leur devez des entrailles de père ;
Vous, miniſtre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre reſſentiment,
Le ſang à votre gré coule trop lentement ?
Vous m'avez commandé de vous parler ſans feinte,
Madame. Quel eſt donc ce grand ſujet de crainte ?
Un ſonge, un foible enfant que votre œil prévenu,
Peut être, ſans raiſon, croit avoir reconnu.
*Athalie* Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.
Peut-être un ſonge vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loiſir examiner les traits.
Qu'on les faſſe tous deux paroître en ma préſence.
*Abner.* Je crains——
*Athalie.* Manqueroit-on pour moi de complaiſance ?
De ce refus bizarre où ſeroient les raiſons ?
Il pourroit me jetter en d'étranges ſoupçons ?
Que Joſabet, vous dis-je, où Joad les amene.
Je puis, quand je voudrai, parler en ſouveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de ſe louer.
Je ſais, ſur ma conduite et contre ma puiſſance,
Juſqu'où de leurs diſcours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur temple eſt debout.
Mais je ſens que bientôt ma douceur eſt à bout.
Que Joad mette un frein à ſon zèle ſauvage,
Et ne m'irrite point par un ſecond outrage.
Allez.

## SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, *ſuite d'Athalie.*

*Mathan.* Enfin je puis parler en liberté.
Je puis dans tout ſon jour mettre la vérité.
Quelque monſtre naiſſant dans le temple s'élève,
Reine. N'attendez pas que le nuage créve.
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour.
Pour le ſang de ſes Rois vous ſavez ſon amour.
Et qui ſait ſi Joad ne veut point en leur place,
Subſtituer l'enfant dont le Ciel vous menace,

Soit

Soit ſon fils, ſoit quelqu'autre——
*Athalie.* Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.
Mais je veux de mon doute être débarraſſée.
Un enfant eſt peu propre à trahir ſa penſée.
Souvent d'un grand deſſein un mot nous fait juger.
Laiſſez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez, et, ſans jetter d'allarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

## SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LEVITES, *Le* CHOEUR, *ſuite d'Athalie.*

*Joſabet, (aux deux Lévites.)* O vous, ſur ces enfants ſi chèrs, ſi précieux,
Miniſtres du Seigneur, ayez toujours les yeux.
*Abner, (à Joſabet.)* Princeſſe, aſſurez vous, je les prends ſous ma garde.
*Athalie.* O Ciel! plus j'examine, et plus je le regarde!
C'eſt lui! D'horreur encore tous mes ſens ſont ſaiſis. *(Montrant Joas.)*
Epouſe de Joad, eſt-ce là votre fils?
*Joſabet.* Qui? Lui, Madame?
*Athalie.* Lui.
*Joſabet.* Je ne ſuis point ſa mère.
Voilà mon fils. *(Montrant Zacharie.)*
*Athalie, (à Joas.)* Et vous, quel eſt donc votre père?
Jeune enfant, répondez.
*Joſabet.* Le Ciel juſqu'aujourdhui——
*Athalie, (à Joſabet.)* Pourquoi vous preſſez-vous de répondre pour lui?
C'eſt à lui de parler.
*Joſabet.* Dans un âge ſi tendre,
Quel éclairciſſement en pouvez-vous attendre?
*Athalie.* Cet âge eſt innocent. Son ingenuité
N'altère point encore la ſimple vérité.
Laiſſez le s'expliquer ſur tout ce qui le touche.
*Joſabet, (bas à part.)* Daigne mettre, grand Dieu, ta ſageſſe en ſa bouche.

*Athalie.* Comment vous nommez-vous ?
*Joas.* J'ai nom Eliacin.
*Athalie.* Votre père ?
*Joas.* Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connoissance.
*Athalie.* Vos êtes sans parents ?
*Joas.* Ils m'ont abandonné.
*Athalie.* Comment ? Et depuis quand ?
*Joas.* Depuis que je suis né.
*Athalie.* Ne sait-on pas au moins quel pays ést le vôtre ?
*Joas.* Ce temple ést mon pays, je n'en connois point d'autre.
*Athalie.* Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer !
*Joas.* Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
*Athalie.* Qui vous mit dans ce temple ?
*Joas.* Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.
*Athalie.* Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?
*Joas.* Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.
*Athalie.* Quel prodige nouveau me trouble, et m'embarrasse.
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder—— Je serois sensible à la pitié !
*Abner.* Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture ést visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous fesoit trembler.
*Athalie, (à Joas et à Josabet.)* Vous sortez ?
*Josabet.* Vous avez entendu sa fortune,
Sa présence à la fin pourroit être importune.
*Athalie.* Non. Revenez. Quel ést tous les jours votre emploi ?
*Joas.* J'adore la Seigneur. On m'explique sa loi.

Dans

Dans ſon livre divin on m'apprend à le lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.
*Athalie.* Que vous dit cette loi ?
*Joas.* Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard ſon ſaint nom blaſphémé.
Qu'il èſt le défenſeur de l'orphelin timide ;
Qu'il réſiſte au ſuperbe, et punit l'homicide.
*Athalie.* J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?
*Joas.* Il loue, il bénit Dieu.
*Athalie.* Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?
*Joas.* Tout profane exercice èſt banni de ſon temple.
*Athalie.* Quels ſont donc vos plaiſirs ?
*Joas.* Quelquefois à l'autel
Je préſente au grand-prêtre ou l'encens, ou le sèl.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ſes cérémonies.
*Athalie.* Hé quoi, vous n'avez point de paſſe-temps plus doux ?
Je plains le triſte ſort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y vérrez ma gloire.
*Joas.* Moi des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !
*Athalie.* Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
*Joas.* Vous ne le priez point.
*Athalie.* Vous pourrez le prier.
*Joas.* Je vérrois cependant en invoquer un autre.
*Athalie.* J'ai mon Dieu que je ſers. Vous ſervirez le vôtre.
Ce ſont deux puiſſants Dieux.
*Joas.* Il faut craindre le mien ;
Lui ſeul èſt Dieu, Madame, et le vôtre n'èſt rien.
*Athalie.* Les plaiſirs près de moi vous chercheront en foule.
*Joas.* Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.
*Athalie.* Ces méchants, qui ſont-ils ?
*Joſabet.* Hé, Madame ! excuſez,
Un enfant——
*Athalie, (à Joſabet.)* J'aime à voir comme vous l'inſtruiſez. En-

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire.
Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis Reine, et n'ai point d'héritier.
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

*Joas.* Comme votre fils ?

*Athalie.* Oui. Vous vous taisez ?

*Joas.* Quel père
Je quitterois ? Et pour——

*Athalie.* Hé bien ?

*Joas.* Pour quelle mère ?

*Athalie, (à Josabet.)* Sa mémoire est fidelle ; et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

*Josabet.* Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers le sait. Vous-même en faites gloire.

*Athalie.* Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingt fils de Rois ?
Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quels Prophètes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.
Et moi, Reine sans coeur, fille sans amitié,
Esclave d'une lache et frivole pitié.
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage,
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage ;
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?
Où serois-je aujourd'hui, si domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût, par ce coup hardi, réprimé vos complots ?

Enfin,

Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maiſons rompit toute alliance.
David m'eſt en horreur ; et les fils de ce Roi,
Quoique nés de mon ſang, ſont étrangers pour moi.

*Joſabet.* Tout vous a réuſſi. Que Dieu voie, et nous juge.

*Athalie.* Ce Dieu, depuis longtems, votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ſes prédictions !
Qu'il vous donne ce Roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre eſpoir, votre attente——
Mais nous nous reverrons. Adieu, je ſors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

*Abner, (à Joſabet.)* Je vous l'avois promis ;
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

## SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LEVITES, *le* CHOEUR.

*Joſabet, (à Joad.)* Avez-vous entendu cette ſuperbe Reine,
Seigneur ?

*Joad.* J'entendois, et plaignois votre peine :
Ces Lévites et moi prêts à vous ſecourir,
Nous étions avec vous reſolus de périr.
*(à Joas en l'embraſſant.)*
Que Dieu veille ſur vous, enfant, dont le courage
Vient de rendre à ſon nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce ſervice important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière,
A ſouillé les regards et troublé la prière,
Rentrons, et qu'un ſang pur par mes mains épanché,
Lave juſques aux marbres où ſes pas ont touché.

SCENE

## SCENE IX.

*Le* CHOEUR.

*Une de Filles du Chœur.*

Quel aſtre à nos yeux vient de luire ?
Quel ſera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faſte orgueilleux,
Et ne ſe laiſſe point ſéduire
A tous ſes attraits périlleux.

*Une Autre.*

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenſer l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui ſeul eſt éternel,
Et parle comme un autre Elie,
Devant cette autre Jézabel.

*Une Autre.*

Qui nous révélera ta naiſſance ſécrète,
Chèr enfant ? Es-tu fils de quelque ſaint prophète ?

*Une Autre.*

Ainſi l'on vit l'aimable Samuël
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'eſpérance et l'oracle.
Puiſſe-tu, comme lui, conſoler Iſraël !

*Une Autre* chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend ſa voix,
Et que ce Dieu daigne inſtruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il eſt orné dès ſa naiſſance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point ſon innocence,

*Tout* le *Chœur.*

Heureuſe, heureuſe l'enfance
Que le Seigneur inſtruit et prend ſous ſa défenſe !

La *Même Voix* ſeule.

Tel en un ſécrèt vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'Aquilon,
Une jeune Lys, l'amour de la nature.

Loin

Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il eſt orné dès ſa naiſſance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point ſon innocence.
*Tout* le *Chœur.*
Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ſes loix !
*Une Voix* ſeule.
Mon Dieu, qu'une vertu naiſſante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obſtacles à ces deſſeins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où ſe peuvent cacher tes ſaints ?
Les pecheurs couvrent la terre.
*Une Autre.*
O palais de David, et ſa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtems habité,
Comment as tu du Ciel attiré la colère ?
Sion, chèr Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Aſſiſe, hélas ! au trône de tes Rois ?
*Tout* le *Chœur.*
Sion, chèr Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Aſſiſe, hélas ! au trône de tes Rois ?
La *Meme Voix* continue,
Au lieu des cantiques charmants,
Où David t'exprimoit ſes ſaints raviſſements,
Et Béniſſoit ſon Dieu, ſon Seigneur et ſon Père ;
Sion, chèr Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et Blaſphémer le nom qu'ont adoré tes Rois ?
*Une Voix* ſeule.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Vérrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
Juſques dans ton ſaint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'inſenſé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneut, combien de temps encore
Vérrons-nous contre toi les méchants s'élever !

*Une*

*Une Autre.*

Que vous ſert, diſent-ils, cette vertu ſauvage?
De tant de plaiſirs ſi doux
Pourquoi fuyez vous l'uſage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

*Une Autre.*

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaiſirs en plaiſirs
Promenons nos déſirs ;
Sur l'avenir, inſenſé qui ſe fie.
De nos ans paſſagers le nombre eſt incertain ;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui ſait ſi nous ſerons demain ?

*Tout* le *Chœur.*

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémiſſent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité ſainte
Ne verront point l'éternelle ſplendeur.
C'eſt à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'eſt à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

*Une Voix* ſeule.

De tous ces vains plaiſirs où leur âme ſe plonge,
Que leur reſtera-t-il ! Ce qui reſte d'un ſonge
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô rèveil plein d'horreur ?)
Pendant que le pauvre à ta table
Goutera de ta paix la douceur ineffable ;
Ils boiront dans la coupe affreuſe, inépuiſable,
Que tu preſenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

*Tout* le *Chœur.*

O réveil plein d'horreur !
O ſonge peu durable !
O dangereuſe erreur !

## ACTE III.

### SCÈNE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, *Le* CHŒUR.

*Mathan* Jeunes filles allez. Qu'on diſe à Joſabet
Que Mathan veut ici lui parler en ſecrèt.

*Une*

*Une des Filles du Chœur.* Mathan ! ô Dieu du Ciel,
puiſſes-tu le confondre !
*Nabal.* Hé quoi, tout ſe diſperſe et fuit ſans vous répondre ?
*Mathan.* Approchons.

## SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

*Zacharie.* Temeraire, où voulez-vous paſſer !
Au délà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'eſt des miniſtres ſaints la demeure ſacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour ſolemnel,
De l'idolâtre impur fuit l'aſpect criminel.
Et devant le Seigneur maintenant proſternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.
*Mathan.* Mon fils, nous attendrons, ceſſez de vous troubler.
C'eſt votre illuſtre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

## SCENE III.

MATHAN, NABAL.

*Nabal.* Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occaſion ?
D'où naît dans ſes conſeils cette confuſion ?
Par l'inſolent Joad ce matin offenſée,
Et d'un enfant fatal en ſonge menacée,
Elle alloit immoler Joad à ſon courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'eſpérois ma part d'une ſi riche proie.
Que fait changer ainſi ſes vœux irréſolus ?
*Mathan.* Ami, depuis deux jours, je ne la connois plus,
Ce n'eſt plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au deſſus de ſon ſexe timide,
Qui d'abord accabloit ſes ennemis ſurpris,
Et d'un inſtant perdu connoiſſoit tout le prix.

La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;
Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel,
Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ces parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit. On commence à vanter ses ayeux.
Joad de temps en temps le montre aux factieux.
Le fait attendre aux juifs comme autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuye, et s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eût un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt.
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt.
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

*Nabal.* Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enséveli sous l'herbe...

*Mathan.* Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains cet enfant soit livré,
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste.
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux,
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

*Nabal.*

*Nabal.* Qui peut vous inſpirer une haine ſi forte ?
Eſt-ce que de Baal le zele vous tranſporte ?
Pour moi, vous le ſavez, deſcendu d'Iſmaël,
Je ne ſers ni Baal, ni le Dieu d'Iſraël.

*Mathan.* Ami, peux-tu penſer que d'un zèle frivole,
Je me laiſſe aveugler pour une vaine idôle,
Pour un fragile bois, que malgré mon ſecours,
Les vers ſur ſon autel conſument tous les jours ?
Né miniſtre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le ſerviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la ſoif de commander,
Avec ſon joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'eſt-il beſoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuſe querelle,
Quand j'ôſai contre lui diſputer l'encenſoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon déſeſpoir
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la cour s'attacha toute entière,
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur coeur, je flattai leurs caprices,
Je leur ſemai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs paſſions, rien ne me fut ſacré,
De méſure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudeſſe
De leur ſuperbe oreille offenſoit la molleſſe,
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triſte vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue ſur-tout du ſang des miſérables.
Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut conſtruit.
Jéruſalem pleura de ſe voir profanée.
Des enfants de Lévi la troupe conſternée,
En pouſſa vèrs le Cièl des hurlements affreux.
Moi ſeul donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déſerteur de leur Roi, j'approuvai l'enterpriſe,
Et par-là de Baal méritai la prêtriſe.
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai ſon égal,
Toutefois je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire,

Jette encore en mon âme un reſte de terreur.
Et c'eſt ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux ! ſi ſur ſon temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin ſa haine d'impuiſſance ;
Et parmi les débris, le ravage, et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voici Joſabet.

## SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

*Mathan.* Envoyé par la Reine,
Pour rétablir le calme et diſſiper la haine ;
Princeſſe, en qui le Ciel mit un eſprit ſi doux,
Ne vous étonnez pas ſi je m'adreſſe à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant ſoupçonné de menſonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en ſonge,
Sur Joad accuſé de dangereux complots,
Alloit de ſa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes ſervices.
De Joad contre moi je ſais les injuſtices.
Mais il faut à l'offenſe oppoſer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, ſolemniſez vos fêtes ſans ombrage.
De votre obéiſſance, elle ne veut qu'un gage.
C'eſt, pour l'en détourner, j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant ſans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.

*Joſabet.* Eliacin !

*Mathan.* J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain ſonge peut être elle fait trop de conte ;
Mais vous vous declarez ſes mortels ennemis,
Si cet infant ſur l'heure en mes mains n'eſt remis.
La Reine impatiente attend votre réponſe.

*Joſabet.* Et voilà de ſa part la paix qu'on nous annonce ?

*Mathan.* Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaiſance eſt-ce trop l'acheter ?

*Joſabet.* J'admirerois ſi Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de ſon coeur ſurmonter l'injuſtice,
Et ſi de tant de maux le funeſte inventeur,
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

*Ma-*

*Mathan.* De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec fureur
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare ?
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer.
*Josabet.* Quel bruit ?
*Mathan.* Que cet enfant vient d'illustre origine,
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.
*Josabet.* Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur—
*Mathan.* Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que la vie à sa sincérité,
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
Un profond mystère enveloppe sa race ?
Et vous même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?
Parlez, je vous écoute, et suis prêt à vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.
*Josabet.* Méchant c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée ;
Vous, malheureux, nés dans la chaire empestée
Où le mensonge règne et répand son poison ;
Vous, nourri dans la fraude et dans la trahison ?

## SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

*Joad.* Où suis je ! De Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ! Et vous ne craignez pas,
Que du fond de l'abîme, entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou, qu'un tremblement subit, ces murs ne vous écrasent ?

Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

*Mathan.* On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une Reine, et ne pas outrager
Celui, que de son ordre elle a daigné charger.

*Joad.* Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre ?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

*Mathan.* J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

*Joad.* Sors donc de devant moi, monstre d'impiété :
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron, et Dathan, Doeg, Achitophel.
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

*Mathan, (troublé.)* Avant la fin du jour . . . on verra
. . . qui de nous . . .
Doit . . . Mais sortons, Nabal.

*Nabal.* Où vous égarez-vous ?
De vos sens étonnés, quel désordre s'empare !
Voilà votre chemin.

SCENE VII.

JOAD, JOSABET.

*Josabet.* L'orage se déclare.
Athalie en fureurs demande Eliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein,
On commence, Seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

*Joad.* Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

*Josabet.* J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?

Je

Je suis prêt. J'irai une secrette issue,
Par où, sans qu'on le voie, et sans être apperçu,
De Cédron avec lui traversant le torrent
J'irai dans Jezraël, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je connoîtrai moins pour lui les lions et les ours
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Fesons de ce traître Jéhu dépositaire.
On peut dans ses états le conduire aujourd'hui
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas ! est-il un Roi fidèle et si cruel,
A moins qu'il n'ait pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignit l'infortune ?
Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune ?

*Joad.* Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?
En l'appui de Jéhu pouviez-vous espérer ?

*Josabet.* Dieu défend-il avec soin et toute prémoyance
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
A ses desseins sacrés employant des humains.
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

*Joad.* Jéhu qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix ;
Suit des Rois d'Israël les profanes exemples ;
Du vil Dieu de l'Egypte conservé les temples,
Jéhu sur les hauts lieux encor offrant encens,
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause, ni venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non, n'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Eliacin ; et loin de le cacher,
Que du sang de son père sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée
Avant que de Mathan le complot soit formé.

## SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, *suivis de* CHOEURS *et de plusieurs* LÉVITES.

*Joad.* Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

*Azarias.* J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

*Joad.* N'y reste-t-il que vous, et vos saintes cohortes?

*Azarias.* De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui. Tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau, qu'a dispersé la crainte;
Et Dieu n'est plus servi que dans la seule sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

*Joad.* Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! poursuivons notre ouvrage.
Mais, que retient encore ces enfants parmi nous?

*Une des Filles du Chœur.* Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

*Une Autre.* Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes, du moins, il peut être invoqué.

*Joad.* Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau quand tu veux tu fais nous rappeler.
Tu frappes, et guéris; tu perds, et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites.
Mais en ton nom sur eux invoquant tes bienfaits,
En tes serments jurés au plus saint de leurs Rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée,
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?

C'est

C'ëſt lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent ;
Et les ſiècles obſcurs devant moi ſe découvrent,
Lévites, de vos ſons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvements ſécondez les tranſports.

*Le Chœur chante au ſon de toute la ſymphonie des inſtruments.*

Que du Seigneur la voix ſe faſſe entendre,
Et qu'à nos cœurs ſon oracle divin,
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Eſt au printems la fraicheur du matin.

*Joad.* Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur ſommeille.
Pécheurs, diſparoiſſez, le Seigneur ſe réveille.

*Ici recommence la ſymphonie, et Joad auſſitôt reprend la parole.*

Comment en un plomb vil l'or pur s'ëſt-il changé ?
Quel ëſt dans ce lieu ſaint ce pontife égorgé !
Pleure, Jéruſalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuſe homicide.
De ſon amour pour toi ton Dieu s'ëſt dépouillé.
Tout encens à ſes yeux ëſt un encens ſouillé.
Où menez-vous ces enfants, et ſes femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres ſont captifs, ſes rois ſont rejettés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ſes ſolemnités.
Temple renverſe toi. Cedres jettez des flames.
Jéruſalem, objèt de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ;
Qui changera mes yeux en deux ſources de larmes
Pour pleurer ton malheur.

*Azarias.* O ſaint temple !
*Joſabet.* O David !
*Le Chœur.* Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en notre faveur tes antiques bontés.

*La ſymphonie recommence encore ; et Joad, un moment après, l'interrompt.*

Joad

*Joad.*

Quelle Jéruſalem nouvelle
Sort du fond du déſert brillante de clartés.
Et porte ſur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jéruſalem * renaît plus charmante, et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces † enfants qu'en ſon ſein elle n'a point portés ?
Lève, Jéruſalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés,
Les Rois des nations devant toi proſternés,
De tes pieds baiſent la pouſſière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux ! qui pour Sion d'une ſainte ferveur
Sentira ſon âme embraſée.
Cieux, répandez votre roſée,
Et que la terre enfante ſon Sauveur.

*Joſabet.* Hélas ! d'où nous viendra cette inſigne faveur,
Si les Rois de qui doit deſcendre ce Sauveur——

*Joad.* Préparez, Joſabet, le riche diadême.
Que ſur ſon front ſacré David porta lui-même.
*(Aux Levites.)*
Et vous, pour vous armer, ſuivez-moi dans ces lieux
Où ſe garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées,
Qui du ſang Philiſtin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit conſacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble uſage ?
Venez, je veux moi même en faire le partage.

## SCENE VIII.

SALOMITH, *le* CHOEUR.

*Salomith.*

Que de craintes, mes ſoeurs, que de troubles mortels !
Dieu tout-puiſſant ſous ce là les prémices,
Les parfums, et les ſacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir ſur tes autels ?

*Une*

* L'Egliſe. † Les Gentiles.

*Une* des *Filles du Choeur.*

Quel ſpectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides,
Briller dans la maiſon de paix ?

*Une Autre.*

D'où vient que, pour ſon Dieu, pleine d'indifférence,
Jéruſalem ſe taît en ce preſſant danger ?
D'où vient, mes ſœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompe pas le ſilence ?

*Salomith.*

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres loix
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et baſſe obéiſſance,
Ma ſœur, pour la triſte innocence,
Qui voudroit élever ſa voix ?

*Une Autre.*

Dans ce péril, dans ce déſordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le ſacré diadême ?

*Salomith.*

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à ſon prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre,
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

*Tout* le *Choeur* chante

O promeſſe ! ô ménace ! ô ténébreux myſtère !
Que de maux, que de biens ſont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère,
Accorder tant d'amour ?

*Une Voix* ſeul.

Sion ne ſera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ſes ornaments.

*Une Autre Voix.*

Dieu protége Sion. Elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

La *Premiere.*

Je vois tout ſon éclat diſparoître à mes yeux.

La *Seconde.*

Je vois de toutes parts ſa clarté répandue.

La *Premiere.*

Dans un gouffre profond Sion eſt deſcendue.

Le

*La Seconde.*
Sion a ſon front dans les cieux.
*La Première.*
Quel triſte abaiſſement !
*La Seconde.*
Quelle immortelle gloire !
*La Première.*
Que de cris de douleur !
*La Seconde.*
Que de chants de victoire !
*Une Troiſième.*
Ceſſons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand myſtère.
*Toutes Trois.*
Révérons ſa colère,
Eſpérons en ſon amour.
*Une Autre.*
D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté ſuprême,
Et ne ſe cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Eſt-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, *ses* LEVITES, *le* CHŒUR.

*Salomith.* D'un pas majeſtueux, à côté de ma mère,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes ſœurs, que portent-ils tous deux,
Quel èſt ce glaive enfin qui marche devant eux ?
*Joſabet, (à Zacharie.)* Mon fils, avec reſpect, poſez ſur cette table
De notre ſainte loi le livre redoutable.
Et vous auſſi, poſez, aimable Eliacin,
Cet auguſte bandeau près du livre divin.

Le-

Lévite, il faut placer, Joad ainſi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de ſa couronne.
*Joas.* Princeſſe, quel eſt donc ce ſpectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre ſaint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans ſon temple,
D'un ſemblable appareil je n'ai point vu d'exemple.
*Joſabet.* Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.
*Joas.* Vous voulez eſſayer ce bandeau ſur mon front ?
Ah, princeſſe ! gardez d'en profaner la gloire.
Du Roi qui l'a porté reſpectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné.——
*Joſabet, (lui eſſayant le diadême.)*
Laiſſez, mon fils, je ſais ce qui m'eſt ordonné,
*Joas.* Mais j'entends les ſanglots ſortir de votre bouche ?
Princeſſe, vous pleurez ? Quelle pitié vous touche ?
Eſt-ce qu'en holocauſte aujourd'hui preſenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiſer la colère ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne ſoit à ſon père.
*Joſabet.* Voici qui vous dira les volontés des Cieux.
Ne craignez rien. Et nous, ſortons tous de ces lieux.

## SCENE II.

JOAS, JOAD.

*Joas, (courant dans les bras du Grand Prêtre.)*
Mon père !
*Joad.* Hé bien, mon fils ?
*Joas.* Qu'eſt ce donc qu'on prépare ?
*Joad.* Il eſt juſte, mon fils, que je vous le déclare,
Il faut que vous ſoyez inſtruit, même avant tous,
Des grands deſſeins de Dieu ſur ſon peuple et ſur vous.
Armez vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il eſt temps de montrer cette ardeur et ce zèle,
Qu'au fond de votre cœur mes ſoins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Vous ſentez-vous cette noble et généreuſe envie ?
*Joas.* Je me ſens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.
*Joad.* On vous a lu ſouvent l'hiſtoire de nos Rois.
Vous ſouvient-il, mon fils, quelles étroites loix

Doit s'impoſer un Roi digne du diadême ?

*Joas.* Un Roi ſage, ainſi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richeſſe et l'or ne met point ſon appui,
Craint le Seigneur ſon Dieu, ſans ceſſe a devant lui
Ses préceptes, ſes loix, jugements ſévères,
Et d'injuſtes fardeaux n'accable point ſes frères.

*Joad.* Mais ſur l'un de ces Rois s'il falloit vous regler,
A qui choiſiriez-vous, mon fils, de reſſembler ?

*Joas.* David, pour le Seigneur plein d'un amour fidelle,
Me paroit des grands Rois le plus parfait modelle.

*Joad.* Ainſi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidelle Joram, l'impie Océſias.

*Joas.* O mon père !

*Joad.* Achevez, dites, que vous en ſemble ?

*Joas.* Puiſſe périr comme eux quiconque leur reſſemble. (*Joad ſe proſterne à ſes pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

*Joad.* Je vous rends le reſpect, que je dois à mon Roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

*Joas.* Joas ! Moi ?

*Joad.* (*ſe relevant.*) Vous ſaurez par quelle grace inſigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le deſſein,
Quand déjà ſon poignard étoit dans votre ſein,
Vous choiſit, vous ſauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes par encore échappé de ſa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de ſon fils,
A vous faire périr ſa cruauté s'attache,
Et vous pourſuit encore ſous le nom qui vous cache.
Mais ſous vos étendarts j'ai déjà ſu ranger
Un peuple obéiſſant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles ſacrés,
Du miniſtère ſaint tour à tour honorées.

SCENE

## SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chefs des* LEVITES.

*Joad.* Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis.
*Azarias.* Quoi ! c'eſt Eliacin !
*Iſmael.* Quoi ! cet enfant aimable——
*Joad.* Eſt des Rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du Triſte Ocoſias,
Nourri, vous le ſavez, ſous le nom de Joas.
De cette fleur ſi tendre et ſitôt moiſſonée,
Tout Juda comme vous, plaignant la deſtinée,
Avec ſes frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel ſut détourner l'atteinte,
Conſerva dans ſon cœur la chaleur preſque éteinte ;
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Joſabet dans ſon ſein l'emportât tout ſanglant ;
Et n'ayant de ſon vôl que moi ſeul pour complice,
Dans le temple cacha l'enfant et la nourrice.
*Joas.* Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?
*Joad.* Gardez pour d'autres temps cette reconnoiſſance.
Voilà donc votre Roi, votre unique eſpérance.
J'ai pris ſoin juſqu'ici de vous le conſerver.
Miniſtres du Seigneur, c'eſt à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Inſtruite que Joas voit encore la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà ſans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres ſaints, c'eſt à vous de prévenir ſa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux eſclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur Roi.
L'entrepriſe, ſans doute, eſt grande et périlleuſe,
J'attaque ſur ſon trône une Reine orgueilleuſe,
Qui voit ſous ſes drapeaux marcher un camp nombreux,
De hardis étrangers, d'infideles Hebreux.
Mais ma force eſt au Dieu, dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Iſraël réſide.

Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà trompant ſes ſoins, j'ai ſu vous raſſembler ;
Elle nous croit ici ſans armes, ſans défenſe ;
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides ſoldats ;
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
Et réveillant la foi dans les coeurs endormie,
Juſques dans ſon palais cherchons notre ennemie.
Et quels coeurs ſi plongés dans un lâche ſommeil,
Nous voyant avancer dans ce ſaint appareil,
Ne s'empreſſeront pas à ſuivre notre exemple ?
Un Roi, que Dieu lui-même a nourri dans ſon temple,
Le ſucceſſeur d'Aaron de ſes prêtres ſuivi,
Conduiſant au combat les enfants de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David conſacrées,
Dieu ſur ſes ennemis répandra ſa terreur.
Dans l'infidelle ſang baignez-vous ſans horreur :
Frappez et Tyriens, et même Iſraëlites,
Ne deſcendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui lorſqu'au Dieu du Nil le volage Iſraël,
Rendit dans le deſert un culte criminel,
De leurs plus chèrs parents ſaintement homicides,
Conſacrèrent leurs mains dans le ſang des perfides ;
Et par ce noble exploit, vous acquirent l'honneur
D'être ſeuls employés aux autels du Seigneur ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me ſuivre.
Jurez donc, avant tout, ſur cet auguſte livre,
A ce Roi, que le Ciel vous redonne ajourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

*Azarias, (au bout de la table, ayant la main ſur le livre ſaint.)*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ſes pères.
De ne pôſer le fèr entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ſes ennemis.
Si quelque tranſgreſſeur enfreint cette promeſſe,
Qu'il éprouve, Grand Dieu, ta fureur vengereſſe :
Qu'avec lui, ſes enfants de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

*Joad.* Et vous, à cette loi, votre regle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle ?

Joas.

*Joas.* Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?
*Joad.* O mon fils, de ce nom j'ôse encore vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes,
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bien-tôt ils vous diront, que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obeissent aux Rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple èst condamné,
Et d'un sceptre de fèr veut être gouverné ;
Que s'il n'èst opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le prémier de vos soins.
Que sévère aux mechants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous futes pauvre, et comme eux orphelin.
*Joas, (au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.)*
Je promèts d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.
*Joad* Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

## SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *rois autres Chefs des* LEVITES, *le* CHOEUR.

*Josabet, (embrassant Joas.)* O Roi, fils de David !
*Joas.* O mon unique mère ?
Venez, chèr Zacharie, embrasser votre frère.

*Joſabet, (à Zacharie.)* Aux pieds de votre Roi, proſternez-vous, mon fils.

*(Zacharie ſe jette aux pieds de Joas.)*

*Joad, (pendant qu'ils s'embraſſent.)* Enfants, ainſi toujours puiſſiez-vous être unis !

*Joſabet (à Joas.)* Vous ſavez donc quel ſang vous a donné la vie ?

*Joas.* Et je ſais quelle main ſans vous me l'eut ravie.

*Joſabet.* De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

*Joas.* Joas ne ceſſera jamais de vous aimer.

*Le Chœur.* Quoi, C'eſt-là——

*Joſabet.* C'eſt Joas.

*Joad.* Ecoutons ce Lévite.

## SCENE V.

JOAS, JOSABET, JOAD, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chefs des* LEVITES, *un* LEVITE, *le* CHŒUR.

*Un Levite.* J'ignore contre Dieu quel projet on medite.
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendarts,
Et ſans doute, Athalie aſſemble ſon armée.
Déjà même au ſecours, toute voie eſt fermée.
Déjà le ſacré mont, où le temple eſt bâti,
D'inſolents Tyriens eſt par-tout inveſti.
L'un d'eux en blaſphémant, vient de nous faire entendre,
Qu'Abner eſt dans les fers, et ne peut nous défendre.

*Joſabet, (à Joas.)* Chèr enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu.
Hélas ! pour vous ſauver, j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne ſe ſouvient plus de David votre père.

*Joad, (à Joſabet.)* Quoi ! Vous ne craignez pas d'attirer ſa colère
Sur vous, et ſur ce Roi ſi chèr à votre amour ?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant ſans retour,
Voudroit que de David la maiſon fût éteinte,
N'êtes vous pas ici ſur la montagne ſainte,

Où * le père des Juifs sur un fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bucher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seule renfermé ?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde.
Vous le côté de l'ourse, et vous de l'occident
Vous le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit Lévite ;
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde en son aveugle rage
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi
Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi.
Venez, chèr rejetton d'une vaillante race, *(à Joas.)*
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en Roi s'il faut périr.
Suivez le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
*(à un Levite.)*
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.
*(Au Choeur.)*

## SCENE VI.

SALOMITH, *le* CHOEUR.

Le *Choeur* chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez,
Jamais plus illustre querelle,
De vos ayeux n'arma le zèle,
Partez, enfants d'Aaron, partez,
C'est votre Roi, c'est Dieu, pour qui vous combattez.

*Une Voix* seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es tu plus le Dieu des vengeances ?

*Une*

* ABRAHAM.

*Une Autre.*

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

*Le Chœur.*

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

*Une Voix ſeule.*

C'eſt à toi que dans cette guerre,
Les flèches des méchants prétendent s'addreſſer.
Feſons, diſent ils, ceſſer,
Les fêtes de Dieu ſur la terre,
De ſon joug importun délivrons les mortels.
Maſſacrons tous ſes ſaints. Renverſons ſes autels.
Que de ſon nom, que de ſa gloire,
Il ne reſte plus de mémoire.
Que ni lui, ni ſon Chriſt ne regnent plus ſur nous.

*Le Chœur.*

Où ſont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juſte courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

*Une Voix ſeule.*

Triſte reſte de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige ſi belle,
Hélas ! ſous le couteau d'une mère cruelle,
Te verrons-nous tomber une ſeconde fois ?
Prince aimable, dis-nous ſi quelque ange au berceau,
Contre tes aſſaſſins prit ſoin de te défendre ;
Ou ſi dans la nuit du tombeau,
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

*Une Autre.*

D'un père et d'un ayeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui ſont-ils imputés,
Eſt-ce que ſans retour ta pitié l'abandonne ?

Le *Chœur.*

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es tu plus le Dieu qui pardonne ?

*Une* des *Filles* du *Chœur*, ſans chanter.

Chères ſœurs, n'entendez-vous pas,
Des cruels Tyriens la trompette qui ſonne ?

Sur

*Salomith.*

J'entends même les cris des barbares foldats,
Et d'horreur j'en friſſonne.
Courons, fuyons ; retirons-nous
A l'ombre ſalutaire
Du redoutable ſanctuaire.

## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, *le* CHOEUR.

*Salomith.* Chèr Zacharie, hé bien ? Que nous apprenez vous ?

*Zacharie.* Redoublez au Seigneur votre ardente prière.
Peut-être, nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma ſoeur, l'ordre èſt donné.

*Salomith.* Que fait Joas ?

*Zacharie.* Joas vient d'être couronné.
Le grand prêtre a ſur lui répandu l'huile ſainte.
O Cièl ! dans tous les yeux, quelle joie étoit peinte
A l'aſpect de ce Roi, racheté du tombeau !
Ma ſoeur, on voit encore la marque du coûteau.
On voit paroître auſſi ſa fidelle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaſte édifice,
Gardoit ce chèr dépôt, et n'avoit de ces ſoins,
Que les yeux de ma mère, et que Dieu pour témoins,
Nos Lévites pleuroient de joie et de tendreſſe,
Et mêloient leurs ſanglots à leurs cris d'allegreſſe ;
Lui, parmi ces tranſports, affable, et ſans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'oeil,
Juroit de ſe regler par leurs avis ſincères,
Il les appelloit tous ſes pères ou ſes frères.

*Salomith.* Ce ſécrèt au dehors èſt-il auſſi ſemé ?

*Zacharie.* Ce ſécrèt, dans le temple, èſt encore renfermé.
Des enfants de Lévi, la troupe partagée,
Dans un profond ſilence, aux portes s'èſt rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour ſignal : " Vive le Roi Joas."

Mais

Mais mon père défend que le Roi se hazarde,
Et veut, qu'Azarias, demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines;
Quelques prêtres, ma soeur, ont d'abord proposé,
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse,
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche, qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rébrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente?
Ma mère, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
L'oeil tantôt sur ce prince, et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des allarmes,
Aux yeux des plus cruels, arracheroit des larmes.
Le Roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte——Chères soeurs, suivez toutes mes pas;
Et s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

*Salomith.* Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Que fait courir ainsi ces Lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

*Zacharie.* Dissipez vos allarmes.
Dieu nous envoye Abner.

## SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, *le* CHOEUR.

*Joad.* En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège?
On disoit que d'Achab la fille sacrilège,
Avoit pour assurer les projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

Ab-

*Abner.* Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage ;
Mais c'eſt le moindre prix que me gardoit ſa rage.
Dans l'horreur du cachot, par ſon ordre enfermé,
j'attendois que le temple en cendres conſumé,
De tant de flots de ſang non encore aſſouvie,
Elle vint m'affranchir d'un importune vie,
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de ſurvivre à mes Rois.

*Joad.* Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace

*Abner.* Dieu dans ce cœur cruel fait ſeul ce qui ſe paſſe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré,
Tu vois de mes ſoldats tout ce temple entouré,
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre :
Et ton Dieu contre moi ne le ſauroit défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut ſe hâter,
A deux conditions peuvent ſe racheter.
Qu'avec Eliacin on mette en ma puiſſance
Un tréſor, dont je ſais qu'ils ont la connoiſſance,
Par votre Roi David autrefois amaſſé,
Sous le ſceau du ſécrèt au grand prêtre laiſſé.
Va, dis-leur, qu'à ce prix je leur permets de vivre.

*Joad.* Quel conſeil, chèr Abner, croyez vous qu'on doit ſuivre ?

*Abner.* Et tout l'or de David, s'il èſt vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque tréſor ſécrèt,
Et tout ce que des mains de cette Reine avare
Vous avez pu ſouver et de riche et de rare,
Donnez le. Voulez-vous que d'impures aſſaſſins
Viennent briſer l'autel, bruler les Chèrubins,
Et portant ſur notre arche une main téméraire,
De votre propre ſang ſouiller le ſanctuaire ?

*Joad.* Mais ſieroit-il, Abner, à ces cœurs généreux
De livrer au ſupplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de ſa vie ?

*Abner.* Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puiſſant,
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du ſang d'Abner ſa cruauté contente,
Crût calmer par ma mort, le Cièl qui la tourmente.

Mais

Mais que peuvent pour lui nos inutiles soins ?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère, au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné.
Mais Dieu le conservant, contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à notre Eliacin.
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable,
De nos malheureux Rois, l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à son aspect, je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?
(*à Josabet.*)
Hé quoi ? pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit, Joad laisse égorger,
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore,
Le seul lieu sur la terre, où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des Rois vos ayeux,
Ce jeune enfant étoit un reste précieux ?

*Josabet, (bas à Joad.)* Pour le sang de ses Rois, vous voyez sa tendresse,
Que ne lui parlez vous ?

*Joad.* Il n'est pas temps, Princesse.

*Abner.* Le temps est chèr, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal, et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés génoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mésures,
Pour assurer le temple, et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours,
Pour vous persuader sont un foible secours.

Votre

Votre auſtère vertu n'en peut être frappée.
Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puiſſe, du moins, mourir en combattant.

*Joad.* Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embraſſe.
De tant de maux, Abner, détournons la ménace.
Il èſt vrai, de David un treſor èſt reſté,
La garde en fut commiſe à ma fidélité.
C'étoit des triſtes Juifs l'eſpérance dernière,
Que mes ſoins vigilants cachoient à la lumière.
Mais puiſque à votre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir;
De ſes plus braves chèfs qu'elle entre accompagnée;
Mais de nos ſaints autels qu'elle tienne éloignée,
D'un ramas d'èstrangers l'indiſcrétte fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feront ils quelque ombre?
De la ſuite avec vous qu'elle regle le nombre.
Et quant à cet enfant ſi craint, ſi redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer ſa naiſſance.
Vous vérrez, s'il le faut remettre en ſa puiſſance.
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

*Abner.* Ah! je le prends déjà, Seigneur, ſous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

## SCENE III.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, *le Chœur.*

*Joad.* Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie.
Iſraël, écoutez. *(Il lui parle bas.)*

*Joſabet.* Puiſſant maître des Cieux,
Remèts-lui le bandeau dont tu couvris ſes yeux,
Lorſque lui dérobant tout le fruit de ſon crime,
Tu cachas dans mon ſein cette tendre victime.

*Joad.* Allez, ſage Iſraël, ne perdez point de temps.
Suivez du point en point ces ordres importants.

Sur-tout, qu'à ſon entrée, et que ſur ſon paſſage,
Tout d'un calme profond lui préſente l'image.
Vous, enfants, preparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance ſuivi de nos ſacrés ſoldats,
Faites venir auſſi ſa fidelle nourrice,
Princeſſe, et de vos pleurs que la ſource tariſſe.
*(A un Lévite.)*
Vous, dès que cette Reine yvre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura paſſé le ſeuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez ſoin qu'à l'inſtant la trompette guerrière,
Dans le camp ennemi jette un ſubit effroi.
Appellez tout le peuple au ſécours de ſon Roi.
Et faites retentir juſques à ſon oreille,
De Joas conſervé l'étonnante merveille.
Il vient.

## SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET. ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, *Troupes de* PRETRES *et de* LEVITES, *le* CHOEUR.

*Joad.* Lévites ſaints, prêtres de notre Dieu,
Par-tout, ſans vous montrer, environnez ce lieu.
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle.
*(Ils ſe cachent tous.)*
Roi, je crois qu'à vos vœux cet eſpoir eſt permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur pourſuivit votre enfance,
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur eſt debout avec nous.
Montez ſur votre trône, et —— Mais la porte s'ouvre
Permettez un moment que ce voile vous couvre.
*(Il tire un rideau.)*
Vous changez de couleur, Princeſſe ?
*Joſabet.* Ah ! ſans ! pâlir,
Puis-je voir d'aſſaſſins le temple ſe remplir ?
Quoi ! Ne voyez-vous pas quelle nombreuſe eſcorte ——
*Joad.* Je vois que du ſaint temple on renferme la porte,
Tout eſt en ſureté.

SCENE

## SCENE V.

ATHALIE, JOAS *caché derrière le rideau*, JOAD, JOSABET, ABNER, *suite d'Athalie.*

*Athalie*, (*à Joad.*) Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
De ton espoir frivole es-tu desabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te——Mais du prix qu'on m'offre, il faut se contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?
*Joad.* Sur le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.
(*Le rideau se tire.*)
Paroissez, chèr enfant, digne sang de nos Rois.

(*Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs Levites, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.*)

Connois tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? De ton poignard connois, du moins, ces marques.
Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Ocosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnoissez Joas.
*Abner.* Ciel !
*Athalie*, (*à Joad.*) Perfide !
*Joad.* Vois tu cette Juive fidelle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé,
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des tresors de David voilà ce qui me reste.
*Athalie.* Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez moi.
*Joad.* Soldats du Dieu vivant, défendez votre Roi.

*Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les Lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)*

*Athalie.* Où fuis je! O trahiſon! ô Reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je me vois environnée!

*Joad.* Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a ſu t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée.
Rends-lui conte du ſang dont tu t'ès enyvrée.

*Athal.* Quoi? La peur a glacé mes indignes ſoldats?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

*Abner.* Reine, Dieu m'ès témoin——

*Athalie.* Laiſſe-là ton Dieu, traître?
Et venge-moi.

*Abner, (ſe jettant aux pieds de Joas.)* Sur qui? Sur Joas? Sur mon maître?

*Athalie.* Lui Joas? Lui ton Roi? Songez, mechants, ſongez,
Que mes armes encore vous tiennent aſſiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon ſécours. Tremblez, troupe rebelle.

## SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, *et tous les acteurs de la ſcène précédente.*

*Iſmaël, (à Joad.)* Seigneur, le temple ès libre, et n'a plus d'ennemis.
L'étranger ès en fuite, et le Juif ès ſoumis.
Comme le vent dans l'air diſſipe la fumée,
La voix de Tout-Puiſſant a chaſſé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos ſacrés parvis,
D'Ocoſias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté ſon enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Par-tout en même temps la trompette a ſonné;
Et ces ſons, et leurs cris dans ſon camp étonné,
Ont répandu le trouble et la terreur ſubite,
Dont Gédéon frappa le fièr Madianite.
Les Tyriens jettant armes et boucliers,
Ont par divers chemins diſparu les premiers.

Quel-

Quelques Juifs épardus ont auſſi pris la fuite.
Mais de Dieu ſur Joas admirant la conduite,
Le reſte à haute voix s'èſt pour lui déclaré ;
Enfin d'une même eſprit tout le peuple inſpiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embraſſent avec joie,
Bénissent le Seigneur, et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils reſſuſcité.
Baal èſt en horreur dans la ſainte cité.
De ſon temple profane on a briſé les portes.
Mathan èſt égorgé.

*Athalie.* Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Oui, c'èſt Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
Je vois d'Oceſias et le port, et le geſte.
Tout me trace enfin un ſang que je déteſte.
David, David triomphe, Achab ſeul èſt detruit.
Impitoyable Dieu, toi ſeul as tout conduit.
C'èſt-toi qui, me flattant d'une vengeance aiſée,
M'as, vingt fois en un jour, à moi-même oppoſée,
Tantôt pour en enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouiſſant de tes riches tréſors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il regne donc ce fils, ton ſoin, et ton ouvrage.
Et que pour ſignaler ſon empire nouveau,
On lui faſſe en mon ſein enfoncer le couteau.
Voici ce qu'en mourant lui ſouhaite ſa mère.
Que dis-je, ſouhaiter ? Je me flatte, j'eſpère,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidelle au ſang d'Achab, qu'il à reçu de moi,
Conforme à ſon ayeul, à ſon père ſemblable,
On vérra de David l'héritier déteſtable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab, et Jéſabel.

(*Athalie ſort, les Levites la ſuivent.*)

*Joad.* Qu'à l'inſtant hors du temple elle ſoit emmenée,
Et que la ſainteté n'en ſoit point profanée.
Allez, ſacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur ſang par ſa mort faire ceſſer les cris.
Si quelque audacieux embraſſe ſa quèrelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

## SCENE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, *et tous les Acteurs de la scène précédente.*

*Joas. (descendu de son trône.)* Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Detournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais quelle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.
*Joad. (aux Lévites.)* Appellez tout le peuple, et montrons lui son Roi,
Qu'il lui vienne en ses mains renouveller sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance;
Et saintement confus de nos égarements,
Nous regagner à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.

## SCENE DERNIERE.

*Un* LEVITE, JOAS, JOAD, *et tous les Acteurs de la scène précédente.*

*Joad, (au Lévite.)* He bien? De cette impie a-t-on puni l'audace?
*Un Levite.* Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem longtems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.
*Joad.* Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un Juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

LE

# LE COCU IMAGINAIRE.

## COMEDIE.

### *ACTEURS.*

GORGIBUS, Bourgeois de Paris.
CELIE, sa Fille.
LELIE, Amant de Celie.
GROS-RENE', Valet de Lelie.
SGANARELLE, Bourgeois de Paris, et Cocu Imaginaire.
SA FEMME.
VILLEBREQUIN, Père de Valere.
LA SUIVANTE de Celie.
UN PARENT de Sganarelle.

*La Scene èſt à Paris.*

### SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, SA SUIVANTE.

CELIE *ſortant toute éplorée, et ſon Père la ſuivante.*

AH! n'eſperez jamais que mon coeur y conſente.

*Gorgibus.* Que marmotez-vous là, petite impertinente?
Vous pretendez choquer ce que j'ai reſolu?
Je n'aurai pas ſur vous un pouvoir abſolu?
Et par ſottes raiſons votre jeune cervelle
Voudroit regler ici la raiſon paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O ſotte, peut juger ce qui vous èſt utile?

Par

Par le corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile,
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sait encore montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera, Madame la mutine,
D'accepter sans façons l'Epoux qu'on vous destine.
*J'ignore*, dites-vous, *de quelle humeur il est*,
*Et dois auparavant consulter, s'il vous plaît.*
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
Et cet Epoux ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas ?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme,
Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme.

*Celie.* Hélas !

*Gorgibus.* Hé bien hélas ! que veut dire ceci ?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
Hé ! que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas, de belle sorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos Romans ;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clelie.
Jettez-moi dans le feu tous ces méchants écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur,
Et plein de beaux dictons à reciter par coeur,
La Guide des Pécheurs est encore un bon livre ;
C'est-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre :
Et si vous n'aviez lu que ces Moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

*Celie.* Quoi, vous prétendez donc, mon Père, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lelie !
J'aurois tort, si sans vous je disposois de moi ;
Mais vous-même à ses voeux engageâtes ma foi.

*Gorgibus.* Lui fût elle engagé encore davantage,
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage :
Lelie est fort bienfait, mais apprens qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien :
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,

Et

Et que ſans lui le reſte èſt une triſte affaire.
Valere, je crois bien, n'èſt pas de toi cheri ;
Mais s'il ne l'èſt Amant, il le ſera Mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'Epoux engage,
Et l'amour èſt ſouvent un fruit du mariage.
Mais ſuis-je pas bien fat de vouloir raiſonner,
Où de droit abſolu j'ai pouvoir d'ordonner ?
Tréve donc, je vous prie, à vos impertinences ;
Que je n'entende plus vos ſottes doleances.
Ce Gendre doit venir vous viſiter ce ſoir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir ;
Si je ne vous lui vois faire fort bon viſage,
Je vous—je ne veux pas en dire davantage.

## SCENE II.

CELIE, SA SUIVANTE.

*Sa Suivante.* Quoi refuſer, Madame, avec cette rigueur,
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur coeur !
A des offres d'Hymen répondre par des larmes !
Et tarder tant à dire un oui ſi plein de charmes ?
Hélas ! que ne veut-on auſſi me marier !
Ce ne ſeroit pas moi qui ſe feroit prier ;
Et loin qu'un pareil oui me donnât de peine.
Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
Le precepteur, qui fait repeter la leçon
A votre jeune frère, a fort bonne raiſon,
Lors que nous diſcourant des choſes de la terre,
Il dit que la femelle èſt ainſi que le Lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'arbre il ſe tient bien ſerré,
Et ne profite point, s'il en èſt ſeparé.
Il n'èſt rien de plus vrai, ma très chere Maîtreſſe,
Et je l'éprouve en moi chetive pechereſſe,
Le bon Dieu faſſe paix à mon pauvre Martin ;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un Cherubin,
L'embonpoint merveilleux, l'oeil gai, l'âme contente :
Et maintenant je ſuis ma Commere dolente.
Pendant cet heureux tems paſſé comme un éclair,
Je me couchois ſans feu dane le fort de l'Hyver
Secher même les draps me ſembloit ridicule :
Et je tremble à preſent dedans la Canicule.

Enfin

Enfin il n'èſt rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprés de ſoi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous ſalue,
*D'un Dieu vous ſoit en aide*, alors qu'on éternue.
*Celie.* Peux tu me conſeiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lelie, et prendre ce mal fait ?
*La Suivante.* Votre Lelie auſſi n'èſt ma foi qu'une bête,
Puiſque ſi hors de tems ſon voyage l'arrête ;
Et la grande longueur de ſon éloignement
Me le fait ſoupçonner de quelque changement.
*Celie (lui montrant le Portrait de Lelie.)*
Ah ! ne m'accable point par ce triſte préſage ;
Vois attentivement les traits de ce viſage,
Ils jurent à mon coeur d'éternelles ardeurs ;
Je veux croire aprés tout qu'ils ne ſont pas menteurs,
Et que, comme c'èſt lui que l'art y repreſente,
Il conſerve à mes feux une amitié conſtante.
*La Suivante.* Il èſt vrai que ces traits marquent un digne Amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.
*Celie.* Et cependant il faut—ah ! ſoutiens-moi.
*(laiſſant tomber le Portrait de Lelie.)*
*La Suivante.* Madame,
D'où vous pourroit venir—ah ! bons Dieux ! elle pâme.
Hé ? vîte, holà quelqu'un.

## SCENE III.

CELIE, SA SUIVANTE, SGANARELLE.

*Sganarelle.* Qu'èſt-ce donc ? me voilà.
*La Suivante.* Ma Maîtreſſe ſe meurt.
*Sganarelle.* Quoi ? n'èſt ce que cela ?
Je croyois tout perdu, de crier de la ſorte :
Mais approchons pourtant : Madame, êtes-vous morte ?
Ouais ! elle ne dit mot.
*La Suivante.* Hélas ! daignez me l'apporter,
Il lui faut du vinaigre, et j'en cours apprêter.

SCENE

## SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, SA FEMME.

*Sganarelle*, (*en lui paſſant la main ſur le ſein.*)
Elle èſt froide par tout, et je ne ſais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir ſi ſa bouche reſpire ;
Ma foi je ne ſais pas ; mais j'y trouve encore moi
Quelque ſigne de vie
*La Femme de Sganarelle (regardant par la fenêtre.)*
Ah ! qu'èſt-ce que je vois ?
Mon Mari dans ces bras—Mais je m'en vais deſcendre,
Il me trahit ſans doute, et je veux le ſurprendre.
*Sganarelle.* Il faut ſe depêcher de l'aller ſécourir,
Certes elle auroit tort de ſe laiſſer mourir ;
Aller en l'autre monde èſt très grande ſottiſe,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de miſe.
*(Il l'emporte.)*

## SCENE V.

*La* FEMME *de* SGANARELLE, *ſeul.*

Il s'èſt ſubitement éloigné de ces lieux,
Et ſa fuite a trompé mon deſir curieux :
Mais de ſa trahiſon je ne ſuis plus en doute,
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
Il reſerve, l'ingrat, ſes careſſes à d'autres,
Et nourrit leurs plaiſirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procedé commun ;
Ce qui leur èſt permis leur devient importun.
Dans les commencements ce ſont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
Mais les traîtres bien tôt ſe laſſent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ai de dépit, que la loi n'autoriſe
A changer de mari comme on fait de chemiſe.
Cela ſeroit commode, et j'en ſais telle ici

Qui

Qui comme moi, ma foi, le voudroit bien auſſi.
(*En ramaſſant le Portrait que Celie avoit laiſſé tomber.*)
Mais quel èſt ce bijou que le ſort me preſente ?
L'émail en èſt fort beau, la gravure charmante,
Ouvrons.

## SCENE VI.

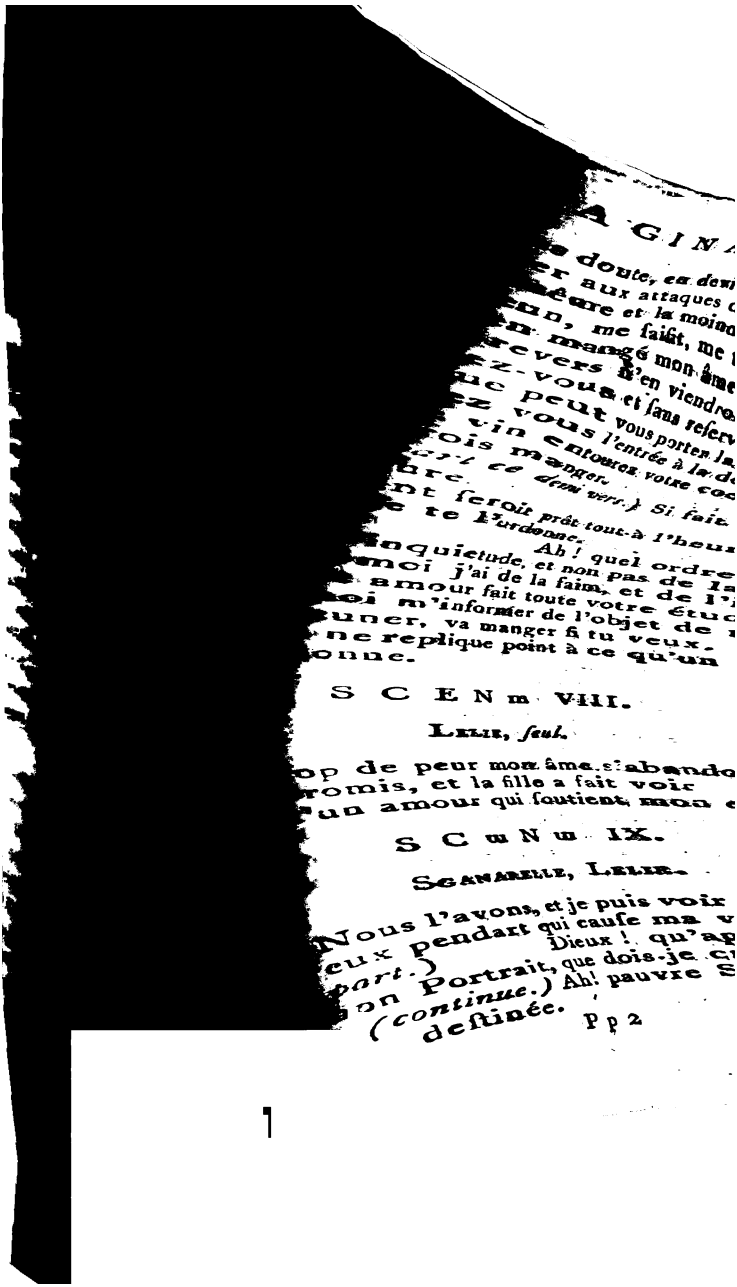
SGANARELLE *et* SA FEMME.

*Sganarelle.* On la croyoit morte, et ce n'étoit rien,
Il n'en faut plus qu'autant, elle ſe porte bien.
Mais j'apperçois ma Femme.
*Sa Femme.* O Ciel ! c'èſt une mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.
*Sganarelle* (*à part et regardant ſur l'épaule de ſa Femme.*)
Que conſidere-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain ſoupçon je me ſens l'âme émue.
*Sa Femme, (ſans l'appercevoir continue.)*
Jamais rien de plus beau ne s'ôffrit à ma vue ;
Le travail plus que l'or s'en doit encore priſer.
Ho que cela ſent bon !
*Sganarelle, (à part.)* Ouoi, peſte, le baiſer !
Ha ! j'en tiens.
*Sa Femme, (pourſuit.)* Avouons qu'on doit être ravie,
Quand d'un homme ainſi fait on ſe peut voir ſervie,
Et que s'il en contoit avec attention,
Le penchant ſeroit grand à la tentation.
Ah ! que n'ai-je un Mari d'un auſſi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon ruſtre.—
*Sganarelle, (lui arrachant le Portrait.)* Ah ! mâtine,
Nous vous y ſurprenons en faute contre nous,
Et diffamant l'honneur de votre cher Epoux :
Donc à votre calcul, ô ma trop digne Femme !
Monſieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame ?
Et de par Belzebut qui vous puiſſe emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous ſouhaiter ?
Qui peut trouver en moi quelque choſe à redire ?
Cette taille, ce port que tout le monde admire,
Ce viſage ſi propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés ſoupirent nuit et jour :

Brèf-

Bref en tout et par tout, ma perſonne charmante
N'eſt donc pas un morceau dont vous ſoyez contente ?
Et pour raſſaſier votre appetit gourmand,
Il faut joindre au Mari le ragout d'un galand ?
*Sa Femme.* J'entends à demi mot ou va la raillerie,
Tu crois par ce moyen——
*Sganarelle.* A d'Autres, je vous prie,
La choſe eſt averée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.
*Sa Femme.* Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offenſe.
Ecoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et ſonge un peu——
*Sganarelle.* Je ſonge à te rompre le cou.
Que ne puis-je, auſſi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original ?
*Sa Femme.* Pourquoi ?
*Sganarelle.* Pour rien, mamie,
Doux objet de mes voeux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.
*(Regardant le Portrait de Lelie.)*
Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tiſon de ta flamme ſecrette,
Le drôle avec lequel——
*Sa Femme.* Avec lequel ? pourſuis.
*Sganarelle.* Avec lequel, te dis-je et j'en créve d'ennuis.
*Sa Femme.* Que me veut donc compter par là ce maître yvrogne ?
*Sganarelle.* Tu ne m'entends que trop, Madame la Carogne ;
Sganarelle eſt un nom qu'on ne me dira plus :
Et l'on va m'appeller, ſeigneur Cornelius :
J'en ſuis pour mon honneur, mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.
*Sa Femme.* Et tu m'oſes tenir de ſemblables diſcours ?
*Sganarelle.* Et tu m'oſes jouer de ces diables de tours ?
*Sa Femme.* De quels diables de tours ? parle donc ſans
rien feindre.
*Sganarelle.* Ah ! cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre,
D'un panache de Cerf ſur le front me pourvoir,
Hélas ! voilà vraiment un beau *venez-y voir.*

AILLE



A GIN
e doute, en dem
r aux attaques
ême et la moin
un, me faict, me
n mangé mon âme
revers n'en viendro
z-vous et sans reserv
ue peut vous porter la
z vous l'entrée à la d
vin entourez votre coc
ois manger.
ire.
nt feroit prêt tout-à l'heur
e te l'ordonne.
Ah! quel ordre
nquietude, et non pas de la
noi j'ai de la faim, et de l'
amour fait toute votre étud
oi m'informer de l'objet de
uner, va manger si tu veux.
ne replique point à ce qu'un
onne.

SCENE VIII.

LELIE, *seul.*

op de peur mon âme s'abando
romis, et la fille a fait voir
un amour qui soutient mon

SCENE IX.

SCAMARELLE, LELIE.

Nous l'avons, et je puis voir
eux pendant qui cause ma v
Dieux! qu'ap
part.)
on Portrait, que dois-je c
(continue.) Ah! pauvre
destinée.

*Sa Femme.* Donc après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une Femme exciter la vengeance,
Tu prens d'un feint courroux le vain amusement,
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment?
D'un pareil procedé l'insolence est nouvelle,
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.
*Sganarelle.* Eh la bonne effrontée! à voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une Femme de bien?
*Sa Femme.* Va, va, fui ton chemin, cajole tes maîtresses,
Addresse-leur tes voeux, et fais leurs des caresses,
Mais rends-moi mon Portrait, sans te jouer de moi.
*(Elle lui arrache le Portrait et s'enfuit.)*
*Sganarelle.* Oui, tu crois m'échapper, je l'aurai malgré toi.

## SCENE VII.

LELIE, GROS-RENE.

*Gros-René.* Enfin, nous y voici: Mais, Monsieur, si je l'ose.
Je voudrois vous prier de me dire une chose.
*Lelie.* Hé bien, parle.
*Gros René.* Avez-vous le Diable dans le corps,
Pour ne pas succomber à de pareils efforts?
Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer des chiennes de mulettes,
Dont le train maudit nous a tant secoués,
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués;
Sans prejudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire;
Cependant arrivé, vous sortez bien et beau,
Sans prendre du repos, ni manger un morceau.
*Lelie.* Ce grand empressement n'est pas digne de blame,
De l'Hymen de Celie on alarme mon ame;
Tu sais que je l'adore, et je veux être instruit
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.
*Gros-René.* Oui, mais un bon repas vous seroit necessaire,
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire;

Et

Et votre coeur, ſans doute, en deviendroit plus fort,
Pour pouvoir reſiſter aux attaques du ſort.
J'en juge par moi-même et la moindre diſgrace,
Lorſque je ſuis à jeun, me faiſit, me terrace ;
Mais quand j'ai bien mangé mon âme eſt forme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous et ſans reſerve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la Fortune,
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre coeur.

*Lelie.* Je ne ſaurois manger.

*Gros-René.* (*à part ce demi vers.*) Si fait bien, moi, je meure.

Votre diné pourtant ſeroit prêt tout-à l'heure.

*Lelie.* Tai-toi, je te l'ordonne.

*Gros-René.* Ah ! quel ordre inhumain !

*Lelie.* J'ai de l'inquietude, et non pas de la faim.

*Gros-René.* Et moi j'ai de la faim, et de l'inquietude,
De voir qu'un ſot amour fait toute votre étude.

*Lelie.* Laiſſe-moi m'informer de l'objet de mes voeux,
Et ſans m'importuner, va manger ſi tu veux.

*Gros-René.* Je ne replique point à ce qu'un Maître ordonne.

## SCENE VIII.

LELIE, *ſeul.*

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne,
Le Pere m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui ſoutient mon eſpoir.

## SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

*Sganarelle.* Nous l'avons, et je puis voir à l'aiſe la trogne
Du malheureux pendart qui cauſe ma vergogne ;

*Lelie,* (*à part.*) Dieux ! qu'apperçois je ici !
Et ſi c'eſt mon Portrait, que dois-je croire auſſi ?

*Sganarelle (continue.)* Ah! pauvre Sganarelle, à quelle deſtinée.

T'a reputation èſt-elle condamnée ?
Faut—
*(Appercevant Lelie qui le regarde, il ſe retourne d'un autre côté.)*
*Lelie (à part.)* Ce gage ne peut pas, ſans alarmer ma foi
Etre ſorti des mains qui le tenoient de moi.
*Sganarelle.* Faut-il que deformais à deux doigts on te montre.
Qu'on te mette en chanſons, et qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le ſcandaleux affront,
Qu'une Femme mal née imprime ſur ton front ?
*Lelie. (à part.)* Me trompai-je ?
*Sganarelle.* Ah ! Truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait Cocu dans la fleur de mon âge ?
Et femme d'un mari qui peut paſſer pour beau,
Faut-il qu'un Marmouzet, un maudit Etourneau—
*Lelie, (à part, et regardant encore ſon Portrait.)*
Je ne m'abuſe point, c'èſt mon Portrait lui même.
*Sganarelle, (lui tourne le dos.)* Cet homme èſt curieux.
*Lelie, (à part.)* Ma ſurpriſe èſt extrême.
*Sganarelle.* A qui donc en a-t il ?
*Lelie (à part.)* Je le veux accoſter.
*(Haut)*—Puis-je—he ! de grace un mot.
*Sganarelle (le fuit encore)* Que me veut-il conter ?
*Lelie.* Puis je obtenir de vous, de ſavoir l'avanture,
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture ?
*Sganarelle, (à part, et examinant le Portrait qu'il tient de Lelie.)*
D'où lui vient ce deſir ? mais je m'aviſe ici—
Ah ! ma foi me voilà de ſon trouble éclairci,
Sa ſurpriſe à preſent n'étonne plus mon âme,
C'èſt mon homme, ou plûtôt c'èſt celui de ma femme.
*Lelie.* Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient—
*Sganarelle.* Nous ſavons, Dieu merci, le ſouci qui vous tient.
Ce portrait qui vous fâche èſt votre reſſemblance,
Il étoit en des mains de votre connoiſſance.
Et ce n'èſt pas un fait qui ſoit ſecret pour nous,
Que les douces ardeurs de la Dame et de vous.
Je ne ſais pas ſi j'ai, dans ſa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre Seigneurie ;
Mais faites moi celui de ceſſer deſormais
Un amour qu'un Mari peut trouver fort mauvais,

Et

Et ſongez que les nœuds du ſacré mariage—
*Lelie.* Quoi, celle, dites-vous, qui conſervoit ce gage—
*Sganarelle.* Eſt ma Femme, et je ſuis ſon mari.
*Lelie.* Son mari ?
*Sganarelle.* Oui, ſon mari, vous dis-je; et mari très marri;
Vous en ſavez la cauſe, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ſes Parents.

## SCENE X.

LELIE, *ſeul.*

Ah! que viens-je d'entendre!
On me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous
L'Homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille ſerments de ta bouche infidelle
Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,
Le ſeul mépris d'un choix ſi bas, et ſi honteux,
Devoit bien ſoutenir l'interêt de mes feux,
Ingrate, et quelque bien—Mais ce ſenſible outrage
Se mêlant aux travaux d'un aſſez long voyage,
Me donne tout à coup un choc ſi violent,
Que mon coeur devient foible, et mon corps chancelant.

## SCENE XI.

LELIE, LA FEMME *de* SGANARELLE.

*La Femme de Sganarelle ſe tournant vers Lelie.*
Malgré moi, mon perfide—Hélas! quel mal vous preſſe?
Je vous vois prêt, Monſieur, à tumber en foibleſſe.
*Lelie.* C'eſt un mal qui m'a pris aſſez ſubitement.
*La Femme de Sganarelle.* Je crains ici beaucoup l'évanouïſſement;
Entrez dans cette ſalle, en attendant qu'il paſſe.
*Lelie.* Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

## SCENE XII.

SGANARELLE, *et le* PARENT *de* SA FEMME.

*Le Parent.* D'un mari ſur ce point j'approuve le ſouci:
Mais c'eſt prendre la chevre un peu bien vite auſſi;

Et tout ce que de vous je viens d'ouir contr'elle,
Ne conclut point, Parent, qu'elle ſoit criminelle ;
C'eſt un point delicat, et de pareils forfaits,
Sans les bien averer, ne s'imputent jamais,

*Sganarelle.* C'eſt à-dire qu'il faut toucher au doigt la choſe.

*Le Parent.* Le trop de promtitude à l'erreur nous expoſe ;
Sait-on comme en ſes mains ce Portrait eſt venu,
Et ſi l'homme après tout lui peut être connu ?
Informez-vous en mieux ; et ſi c'eſt ce qu'on penſe,
Nous ſerons les premiers à punir ſon offenſe.

## SCENE XIII.

SGANARELLE, *ſeul.*

On ne peut pas mieux dire ; en effet, il eſt bon
D'aller tout doucement. Peut-être ſans raiſon
Me ſuis-je en tête mis ces viſions cornues,
Et les ſueurs au front m'en ſont trop tôt venues.
Par ce Portrait, enfin, dont je ſuis alarmé,
Mon deshonneur n'eſt pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos ſoins—

## SCENE XIV.

SGANARELLE, SA FEMME, LELIE.

*(ſur la porte de Sganarelle, en parlant.)*

*Sganarelle, (pourſuit.)* Ah ! que vois je ! je meure,
Il n'eſt plus queſtion de portrait, à cette heure,
Voici ma foi la choſe en Propre original.

*La Femme de Sganarelle, (à Lelie.)* C'eſt par trop vous hâter, Monſieur, et votre mal,
Si vous ſortez ſi tôt, pourra bien vous reprendre.

*Lelie.* Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puiſſe rendre.
Du ſécours obligeant que vous m'avez prêté.

*Sganarelle, (à part.)* La maſque encore après lui fait civilité !

SCENE

## SCENE XV.

SGANARELLE, LELIE.

*Sganarelle, (à part.)* Il m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

*Lelie, (à part.)* Ah! mon âme s'émeut, et cet objet m'inspire—

Mais je dois condamner cet injuſte tranſport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon ſort.
Envions ſeulement le bonheur de la flâme.
O trop heureux d'avoir une ſi belle Femme!
*(Paſſant auprès de lui, et le regardant.)*

## SCENE XVI.

SGANARELLE, CELIE, *regardant par ſa fenetre aller Lelie.*

*Sganarelle, (ſans voir Celie.)* Ce n'eſt point s'expliquer en termes ambigus,
Cet étrange propos me rend auſſi confus,
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.
Allez, ce procedé n'eſt point du tout honnête.
*(Il ſe tourne du côté que Lelie s'en vient d'en aller.)*

*Celie, (à part.)* Quoi, Lelie a paru tout-à-l'heure à mes yeux,
Qui pourroit me cacher ſon retour en ces lieux?

*Sganarelle, (pourſuit.)* O trop heureux d'avoir une ſi belle Femme!
Malheureux, bien plutôt, de l'avoir cette infâme,
Dont le coupable feu, trop bien verifié,
Sans reſpect ni demi nous a cocufié,
*(Celie approche peu à peu de lui, et attend que ſon tranſport ſoit fini pour lui parler.)*
Mais je le laiſſe aller après un tel indice,
Et demeure les bras croiſés comme un Jocrice;
Ah! je devois du moins lui jetter ſon chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter ſon manteau;
Et ſur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire au Larron d'honneur crier le voiſinage.

*Celie.* Celui qui maintenant devers vous eſt venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous eſt-il connu?

Sga-

*Sganarelle.* Hélas ! ce n'eſt pas moi qui le connois Madame.
C'eſt ma femme.
*Celie.* Quel trouble agite ainſi votre âme ?
*Sganarelle.* Ne me condamnez point d'un double hors de ſaiſon,
Et laiſſez-moi pouſſer des ſoupirs à foiſon.
*Celie.* D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?
*Sganarelle.* Si je ſuis affligé, ce n'eſt pas pour des prunes.
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi,
De ſe voir ſans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modelle ;
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'eſt peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encore la reputation.
*Celie.* Comment ?
*Sganarelle.* Ce Damoiſeau, parlant par reverence,
Me fait Cocu, Madame, avec toute licence ;
Et j'ai ſu par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce ſecret de ma femme et de lui.
*Celie.* Celui qui maintenant.....
*Sganarelle.* Oui, oui, me deshonore,
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.
*Celie.* Ah ! j'avois bien jugé que ce ſecret retour
Ne pouvoit me couvrir que de quelque lâche tour !
Et j'ai tremblé d'abord en le voyant paroître,
Par un preſſentiment de ce qui devoit être.
*Sganarelle.* Vous prenez ma défence avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité,
Et pluſieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.
*Celie.* Eſt-il rien de plus noir que ta lâche action ?
Et peut-on lui trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Aprés t'être ſouillé de cette perfidie ?
O Ciel ! eſt-il poſſible ?
*Sganarelle.* Il eſt trop vrai pour moi.
*Celie.* Ah ! traître, ſcelerat, Ame double et ſans foi.
*Sganarelle.* La bonne âme !

*Celie.*

*Celie.* Non, non, l'Enfer n'a point de gêne
Qui ne ſoit pour ton crime une trop douce peine.
*Sganarelle.* Que voilà bien parler !
*Celie.* Avoir ainſi traité
Et la même innocence, et la même bonté !
*Sganarelle. (Il ſoupire haut.)* Hai !
*Celie.* Un cœur qui jamais n'a fait la moindre choſe,
A meriter l'affront où ton mépris l'expoſe !
*Sganarelle.* Il eſt vrai.
*Celie.* Qui bien loin—Mais c'eſt trop, et ce cœur
Ne ſauroit y ſonger ſans mourir de douleur.
*Sganarelle.* Ne vous fâchez point tant, ma trés chere Madame,
Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'âme.
*Celie.* Mais ne t'abuſe pas, juſqu'à te figurer
Qu'à des plaintes ſans fruit j'en veuille demeurer :
Mon cœur pour ſe venger ſait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut diſtraire.

## SCENE XVII.

SGANARELLE *ſeul.*

Que le Ciel la preſerve à jamais de danger.
Voyez quelle bonté de vouloir me venger :
En effet, ſon courroux, qu'excite ma diſgrace,
M'enſeigne hautement ce qu'il faut que je faſſe ;
Et l'on ne doit jamais ſouffrir ſans dire mot
De ſemblables affronts, à moins qu'être un vrai ſot.
Courrons donc le chercher ce pendart qui m'affronte ;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, Maroufle, à rire à nos dépens,
Et ſans aucun reſpect faire Cocu les gens.
Doucement, s'il vous plait, cet homme a bien la mine,
*(Il ſe retourne ayant fait trois ou quatre pas.)*
D'avoir le ſang bouillant, et l'âme un peu mutine,
Il pourroit bien, mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les eſprits coleriques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant, de peur d'être battu,

Et l'humeur débonnaire èſt ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe
Il faut abſolument que je prenne vengeance.
Ma foi, laiſſons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera :
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup tranſperçé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas ;
Dites moi, mon honneur, en ſerez-vous plus gras ?
La biere èſt un ſéjour par trop melancolique,
Et trop mal ſain pour ceux qui craignent la colique ;
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compaſſé,
Qu'il vaut mieux être encore Cocu, que trepaſſé.
Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle ?
Peſte ſoit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'éſprit de cette viſion,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus ſage,
Aux choſes que peut faire un femme volage.
Puiſqu'on tient à bon droit tout crime perſonnel,
Que fait là nôtre honneur pour être criminel ?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blame.
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur nôtre dos,
Elles font la ſottiſe, et nous ſommes les Sots :
C'èſt un vilain abus, et les gens de Police
Nous devroient bien regler une telle injuſtice.
N'avons nous pas aſſez des autres accidents,
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
Les querelles, procès, faim, ſoif et maladie,
Troublent-ils pas aſſez le repos de la vie,
Sans s'aller de ſurcroît aviſer ſottement ?
De ſe faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Mocquons nous de cela, mépriſons les alarmes,
Et mettons ſous nos pieds les ſoupirs et les larmes,
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort.
Mais, pourquoi moi pleurer, puiſque je n'ai point tort ?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'èſt que je ne ſuis pas ſeul de ma confrairie :
Voir cajoler ſa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,

Pour

Pour un affront qui n'eſt que pure bagatelle,
L'on m'appellera Sot de ne me venger pas :
Mais je le ſerois fort de courir au trépas.
*(Mettant la main ſur ſon eſtomac.)*
Je me ſens là pourtant remuer une bile,
Qui veut me conſeiller quelque action virile :
Oui, le courroux me prend, c'eſt trop être poltron,
Je veux reſolument me venger du Larron :
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma Femme.

## SCENE XVIII.

GORGIBUS, CELIE, *la* SUIVANTE.

*Celie.* Oui, je veux bien ſubir une ſi juſte Loi,
Mon Père, diſpoſez de mes voeux et de moi,
Faites, quand vous voudrez, ſigner cet Hymenée,
A ſuivre mon devoir je ſuis determinée ;
Je prétens gourmander mes propres ſentiments,
Et me ſoûmettre en tout à vos commandements.
*Gorgibus.* Ah ! voilà qui me plait, de parler de la ſorte ;
Parbleu, ſi grande joye à l'heure me tranſporte,
Que mes jambes ſur l'heure en cabrioleroient,
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient.
Approche-toi de moi, viens-ça que je t'embraſſe,
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace,
Un Pere, quand il veut, peut ſa Fille baiſer,
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer,
Va, le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année.

## SCENE XIX.

CELIE, *la* SUIVANTE.

*La Suivante.* Ce changement m'étonne.
*Celie.* Et lorſque tu ſauras
Par quel mortif j'agis, tu m'en eſtimeras.
*La Suivante.* Cela pourroit bien être.
*Celie.* Apres donc que Lelie

A pu bleſſer mon coeur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux ſans—
*La Suivante.* Mais il vient à nous.

## SCENE XX.

LELIE, CELIE, *la* SUIVANTE.

*Lelie.* Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.
*Celie.* Quoi, me parler encore! avez-vous cette audace?
*Lelie.* Il eſt vrai qu'elle eſt grande; et votre choix eſt tel
Qu'à vous reprocher je ſerois criminel.
Vivez, vivez contente, et braves ma memoire,
Avec le digne Epoux qui vous comble de gloire.
*Celie.* Oui, traître, j'y veux vivre; et mon plus grand deſir
Ce ſeroit que ton coeur en eût du déplaiſir.
*Lelie.* Que rend donc contre moi ce courroux légitime?
*Celie.* Quoi, tu fais le ſurpris, et demandes ton crime?

## SCENE XXI.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, *la* SUIVANTE.

*Sganarelle, (entre armé.)* Guèrre, guèrre mortelle à ce Larron d'honneur.
Qui ſans miſericorde a ſouillé nôtre honneur.
*Celie.* (*à Lelie.*) Tourne, tourne les yeux ſans me faire répondre.
*Lelie.* Ah! je vois—
*Celie.* Cet objet ſuffit pour te confondre.
*Lelie.* Mais pour vous obliger bien plutot à rougir.
*Sganarelle.* Ma colère à preſent eſt en état d'agir,
Deſſus ſes grand chevaux eſt monté mon courage,
Et ſi je le rencontre, on va voir du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut m'empêcher;
Où je le trouverai, je le veux dépêcher;
Au beau milieu du coeur il faut que je lui donne—
*Lelie.* A qui donc en veut-on?
*Sganarelle.* Je n'en veux à perſonne,

*Lelie.*

*Lelie.* Pourquoi ces armes-là ?
*Sganarelle.* C'eſt un habillement
Que j'ai pris pour la pluye.
*(à part.)* Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ! prenons-en le courage.
*Lelie.* Hai ?
*Sganarelle.* Je ne parle pas.
*(Se donnant des coups de poing ſur l'eſtomac, et des ſoufflets pour s'exciter.)*
*(à part.)* Ah ! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule.
*Celie.* Il t'en doit dire aſſez,
Cet objet dont tes yeux nous paroiſſent bleſſés.
*Lelie.* Oui, je connois par là que vous êtes coupable
De l'infidelité la plus inexcuſable,
Qui jamais d'un amant puiſſe outrager la foi.
*Sganarelle. (à part.)* Que n'ai-je un peu de cœur ?
*Celie.* Ah ! ceſſe devant moi,
Traître, de ce diſcours l'inſolence cruelle.
*Sganarelle.* Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux ;
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.
*Lelie faſant deux ou trois pas ſans deſſein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*
Puiſqu'un pareil diſcours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer ſatisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.
*Celie.* Oui, oui, mon choix eſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.
*Lelie.* Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.
*Sganarelle.* Sans doute elle fait bien de défendre mes droits :
Cette action, Monſieur, n'eſt point ſelon les loix ;
J'ai raiſon de m'en plaindre ; et ſi je n'étois ſage,
On verroit arriver un étrange carnage.
*Lelie.* D'où vous vient cette plainte ? et quel chagrin brutal.
*Sganarelle.* Suffit, vous ſavez bien où le bât me fait mal :
Mais votre conſcience et le ſoin de vot e âme

Vous devroient mettre aux yeux que ma Femme eſt ma Femme ;
Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon Chrétien.
*Lelie.* Un ſemblable ſoupçon eſt bas et ridicule :
Allez, deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule ;
Je ſais qu'elle eſt à vous, et bien loin de bruler——
*Celie.* Ah ! qu'ici tu ſais bien, Traître, diſſimuler !
*Lelie.* Quoi ? me ſoupçonnez-vous d'avoir une penſée,
Dont ſon âme ait ſujet de ſe croire offenſée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?
*Celie.* Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.
*Sganarelle.* Non, non, vous dites mieux que je ne ſaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

## SCENE XXII.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

*La Femme de Sganarelle. (à Celie.)* Je ne ſuis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux :
Mais je ne ſuis point dupe, et vois ce qui ſe paſſe :
Il eſt de certains feux de fort mauvaiſe grace ;
Et votre âme devroit prendre un meilleur emploi,
Que de ſeduire un coeur qui doit n'être qu'à moi.
*Celie.* La declaration eſt aſſez ingenue.
*Sganarelle (à ſa femme.)* L'on ne demande pas Carogne, ta venue,
Tu la viens quéreller lorſqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.
*Celie.* Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
(*Se tournant vers Lelie.*)
Tu vois ſi c'eſt menſonge, et j'en ſuis fort ravie.
*Lelie.* Que me veut-on conter ?
*La Suivante.* Ma foi je ne ſais pas,
Quand on vérra finir ce galimatias :
Depuis aſſez long-tems je tâche à le comprendre,
Et ſi plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler,
(*Allant ſe mettre entre Lelie et ſa maîtreſſe.*)

Ré-

Répondez-moi par ordre, et me laiſſez parler.
(*A Lelie.*)
Vous, qu'èſt ce qu'à ſon coeur peut reprocher le votre ?
*Lelie.* Que l'infidelle a pu me quitter pour un autre ;
Et que quand ſur le bruit de ſon Hymen fatal
J'accours tout tranſporté d'un amour ſans égal,
Dont l'ardeur reſiſtoit à ſe croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.
*La Suivante.* Mariée ; à qui donc ?
*Lelie.* (*Montrant Sganarelle.*) A lui.
*La Suivante.* Comment à lui ?
*Lelie.* Oui-dà.
*La Suivante.* Qui vous l'a dit ?
*Lelie.* C'èſt lui même aujoud'hui.
*La Suivante* (*à Sganarelle.*) Eſt-il vrai ?
*Sganarelle.* Moi ! j'ai dit que c'étoit a ma Femme
Que j'étois marié.
*Lelie.* Dans un grand trouble d'âme,
Tantôt de mon portrait je vous ai vû ſaiſi.
*Sganarelle.* Il èſt vrai, le voilà.
*Lelie.* Vous m'avez dit auſſi
Que celle, aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Etoit liée à vous des noeuds du Mariage.
*Sganarelle* (*Montrant ſa Femme*) Sans doute, et je l'avois de ſes mains arraché,
Et n'euſſe pas ſans lui découvert ſon péché.
*Sa Femme.* Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
Je l'avois ſous mies pieds rencontré par fortune ;
Et même quand après ton injuſte courroux
J'ai fait dans ſa foibleſſe entrer Monſieur chez nous.
(*Montrant Lelie.*)
Je n'ai pas reconnu les traits de ſa peinture.
*Celie.* C'èſt moi qui du Portrait ai cauſé l'avanture,
Et je l'ai laiſſé cheoir en cette pâmoiſon,
(*à Sganarelle.*)
Qui m'a fait par vos ſoins remettre à la maiſon.
*La Suivante.* Vous le voyez, ſans moi vous y ſeriez encore,
Et vous aviez beſoin de mon peu d' Ellebore.
*Sganarelle.* Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant ?

Mon front l'a ſur mon âme eu bien chaude pourtant.
*Sa Femme.* Ma crainte toutefois n'eſt pas trop diſſipée,
Et d'où que ſoit le mal, je crains d'être trompée.
*Sganarelle.* Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je riſque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte ſans façon le parti qu'on propoſe.
*Sa Femme.* Soit; mais gare le bois ſi j'apprens quelque choſe.
*Celie, (à Lelie après avoir parlé bas enſemble.)*
Ah Dieux! s'il eſt ainſi, qu'eſt ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet:
Oui, vous croyant ſans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux ſécours de mon obeiſſance.
Et depuis un moment mon coeur vient d'accepter
Un Hymen que toujours j'eus lieu de rebuter;
J'ai promis à mon Père, et ce qui me deſole——
Mais je le vois venir.
*Celie.* Il me tiendra parole.

## SCENE XXIII.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

*Lelie.* Monſieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brulant des mêmes feux, et mon ardent amour
Vérra, comme je crois, la promeſſe accomplie,
Qui me donna l'eſpoir de l'Hymen de Celie,
*Gorgibus.* Monſieur, que je revois en ces lieux de retour
Brulant des mêmes feux et dont l'ardent amour
Vérra que vous croyez la promeſſe accomplie,
Qui vous donne l'eſpoir de l'Hymen de Celie,
Très humble ſerviteur à votre Seigneurie.
*Lelie.* Quoi, Monſieur, eſt ce ainſi qu'on trahit mon eſpoir?
*Gorgibus.* Oui, Monſieur, c'eſt ainſi que je fais mon devoir,
Ma fille en ſuit les loix.
*Celie.* Mon devoir m'intereſſe,
Mon Père, à dégager vers lui votre promeſſe.

*Gorgibus.*

*Gorgibus.* Est-ce répondre en fille à mes commandements ?
Tu te démens bien-tôt de tes bons sentiments,
Pour Valere tantôt.—Mais j'apperçois son Père,
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

## SCENE DERNIERE.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, VILLEBREQUIN, LA SUIVANTE.

*Gorgibus.* Que vous amene ici, Seigneur Villebrequin ?
*Villebrequin.* Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'Hymenée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en Epoux ;
Et comme des Parents le bien et la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'Alliance,
Je vous viens——
*Gorgibus.* Brisons-là, si sans votre congé
Valere votre fils ailleurs s'est engagé ;
Je ne vous puis celer que ma fille Celie
Dès long-tems par moi-même est promise à Lelie,
Et que riche en vertus son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.
*Villebrequin.* Un tel choix me plaît fort.
*Lelie.* Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.
*Gorgibus.* Allons choisir le jour pour se donner la foi.
*Sganarelle.* A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse creance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
Et quand vous vérriez tout, ne croyez jamais rien.

# EXTRAITS
# DES VARIETE'S HISTORIQUES.

## CHARLES XII. *Roi de Suède.*

CHARLES XII. étoit d'une taille avantageuſe et noble : Il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé ; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lèvres ; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très peu, et ne répondoit ſouvent que par ce rire, dont il avoit pris l'habitude. On obſervoit à ſa table un ſilence profond. Il avoit conſervé dans l'inflexibilité de ſon caractère cette timidité que l'on nomme *mauvaiſe honte*. Il eût été embarraſſé dans une converſation ; parce que s'étant donné tout entier aux travaux de la guèrre, il n'avoit jamais connu la ſociété. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, et juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans foibleſſes. Il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie : Sa libéralité dégénérant en profuſion, a ruiné la Suède : Son courage, pouſſé juſqu'à la témérité, a cauſé ſa mort ; ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté ; et dans ſes dernières années, le maintien de ſon autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eut pu immortaliſer un autre Prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne ; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'aggrandir ſes états : Il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guèrre, et pour la vengeance, l'empêcha d'être politique ; qualité ſans

ſans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avoit que de la modeſtie ; après la défaite, que de la fermeté. Dur pour les autres comme pour lui-même ; comptant pour rien la peine et la vie de ſes ſujets, auſſi bien que la ſienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter ; ſa vie doit apprendre aux Rois combien un gouvernement pacifique et heureux èſt au-deſſus de tant de gloire.

Le caractère de ce Prince s'étoit manifeſté de bonne heure. Etant encore enfant, on lui demanda ce qu'il penſoit d'Alexandre, dont il liſoit l'hiſtoire dans *Quinte Curce*. Je penſe, répondit-il, que je voudrois lui reſſembler. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente deux ans. Ah ! reprit-il, n'èſt ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes ?

Lors de ſa première campagne en 1700, comme il n'avoit jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie, il demanda au Major-général Stuart, qui ſe trouvoit auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit ſifflement qu'il entendoit à ſes oreilles ? C'èſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *ce ſera-là dorénavant ma muſique*. Dans le même inſtant, le Major, qui expliquoit le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi.

Ce Prince ayant eu un cheval tué ſous lui à la bataille de Narva, il ſauta légèrement ſur un autre, diſant gaiement, *Ces gens-ci me font faire mes exercices*.

Au ſiège de Thorn, ce Prince, dont l'habit étoit toujours fort ſimple, s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux nommé Liéven, qui étoit vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop apperçu. Il lui ordonna de ſe ranger derrière lui. Liéven connoiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, et craignant également pour le Roi, héſitoit s'il devoit obéir. Le Roi impatient, le prend auſſitôt par le bras, ſe met devant lui et le couvre ; au même inſtant une volée de canon que venoit en flanc, renverſe le général mort ſur la place que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme, tué préciſément au lieu de lui, parce qu'il vouloit le ſauver, affermit Charles dans l'opinion,

où

où il fut toute ſe vie, de la prédeſtination abſolue ; et ce dogme qui favoriſoit ſon courage, peut auſſi ſervir à juſtifier ſes témérités.

Ce Prince étoit aſſiégé dans Stralſund, place frontière de ſes Etats. Un jour qu'il dictoit des lettres à un ſecrétaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces: le cabinet où le Roi dictoit étant pratiqué en partie dans une groſſe muraille, ne ſouffrit point de l'ébranlement ; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui ſautoient en l'air, n'entra dans ce cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maiſon qui ſembloit tomber, la plume échappa des mains du ſecrétaire. Qu'y a-t-il donc ? lui dit le Roi, d'un air tranquille ; pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : Eh ! Sire, la bombe.—Eh bien, répondit le Roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? Continuez.

Preſque tous ſes principaux officiers ayant été tués ou bleſſés dans ce ſiège, le Colonel Baron de Reichel, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jetté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde ſur le rempart ; il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du Roi, et tant de fatigues ſi intolérables et ſi inutiles. Le Roi, qui l'entendit, courut à lui, et ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui : " Vous n'en pouvez plus, lui dit-il, mon " cher Reichel ; j'ai dormi une heure, je ſuis frais, je " vais monter la garde pour vous : dormez ; je vous " éveillerai quand il en ſera temps." Après ces mots il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, et alla monter la garde.

Ce héros étoit trop ſenſible à la gloire militaire pour refuſer ſes éloges à ſes ennemis, lorſqu'ils les méritoient. Un célèbre Général Saxon lui ayant échappé par de ſavantes manoeuvres, dans une occaſion où cela ne devoit point arriver, ce Prince dit hautement *Schulembourg nous a vaincus.*

Lorſque dans un ſiège ou un combat on lui annonçoit la mort de ceux qu'il eſtimoit, et qu'il aimoit le plus, il répondoit

repondoit ſans émotion : " Eh bien, ils ſont morts en braves gens pour leur prince."

Ce prince diſoit à ſes ſoldats : " Mes amis, joignez " l'ennemi ; ne tirez point : c'eſt aux poltrons à le faire."

Charles ayant, en 1706, forcé les Polonois à exclure le Roi Auguſte du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe pour obliger ce Prince lui même à reconnoître les droits du ſucceſſeur qu'on lui avoit donné. Il choiſit ſon camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Guſtave Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu : " J'ai tâché, dit-il, de vivre " comme lui ; Dieu m'accordera peut-être un jour une " mort auſſi glorieuſe."

Un jour le Roi ſe promenant à cheval près de Leipſic, un payſan Saxon vint ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit deſtiné pour le diner de ſa famille. Le Roi fit venir le ſoldat. Eſt-il vrai, dit-il, d'un viſage ſévère, que vous avez vôlé cet homme ? " Sire, dit le ſoldat, je " ne lui ai pas fait tant de mal que votre Majeſté en a " fait à ſon maitre : Vous lui avez ôté un royaume ; et je " n'ai pris à ce manant qu'un dindon." Le Roi donna de ſa propre main dix ducats au payſan, et pardonna au ſoldat, en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : " Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un roy- " aume au Roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi."

On a rapporté cette autre anecdote. Ce Prince, occupé d'une affaire importante, alla de grand matin chez ſon Miniſtre pour en conférer avec lui. Comme il étoit encore au lit, ce Prince attendit quelques moments. Il y avoit auſſi un ſoldat qui attendoit dans l'antichambre ; Charles lui fit pluſieurs queſtions, auxquelles il répondit indifféremment. Enfin on ouvre, le Miniſtre fait mille excuſes à ſon maître. Le ſoldat, confus de lui avoir parlé avec tant de liberté, ſe jette à ſes pieds, et lui dit : " Sire, pardonnez-moi, je vous ai pris pour un homme." " Il n'y a pas de mal, repondit Charles ; rien ne reſ- " ſemble plus à un homme qu'un Roi."

Charles, pour tout amuſement dans ſa retraite de Bender en Turquie, jouoit quelquefois aux échecs. Si les petites choſes, dit l'hiſtorien de ſa vie, peignent les hommes,

mes, il eſt permis de rapporter, qu'il ſeſoit toujours manger le Roi à ce jeu ; il s'en ſervoit plus que des autres pièces, et par-là il perdoit toutes les parties.

Les hiſtoriens ont loué la libéralité de ce Prince ; mais il la pouſſoit à l'excès, ainſi que ſes autres vertus. Grothuſen, ſon favori et ſon tréſorier, étoit le diſpenſateur de ſes libéralités. C'étoit un homme qui aimoit autant à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante et dix mille écus en deux lignes : Dix mille écus donnés aux Suédois et aux Janiſſaires par les ordres généreux de ſa Majeſté ; et le reſte mangé *par moi*. " Voilà comme j'aime que mes amis me rendent " leurs comptes, dit ce Prince : Mullern me fait lire des " pages entières pour des ſommes de dix mille francs ; " j'aime mieux le ſtyle laconique de Grothuſen."

Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa Majeſté donnoit tout à Grothuſen : " Je ne donne de l'argent, répondit le " Roi, qu'à ceux qui ſavent en faire uſage."

La Princeſſe Lubomirſki, qui étoit dans les intérêts et dans les bonnes grâces du Roi Auguſte, ennemi de la Suède, avoit pris la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guèrre cruelle qui déſoloit la Pologne en 1705. Hagen, Lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, ſe mit en ambuſcade, et ſe rendit maître de la Princeſſe, de ſes équipages, de ſes pierreries, de ſa vaiſſelle, de ſon argent comptant, objets très conſidérables. Charles XII. inſtruit de cette avanture, écrivit de ſa propre main à M. Hagen : " Comme je ne fais pas la guèrre aux dames, le " Lieutenant-colonel remettra, auſſitôt ma préſente re- " çue, ſa priſonnière en liberté, et lui rendra tout ce qui " lui appartient ; et ſi pour le reſte du chemin elle ne " ſe croit pas aſſez en ſureté, le Lieutenant colonel l'eſcor- " tera juſques ſur la frontiére de Saxe."

Quoique Charles fût, peut-être, l'homme le plus frugal de ſon armée, un ſoldat mécontent oſa lui préſenter un jour du pain noir et moiſi, fait d'orge et d'avoine, ſeule nourriture que les troupes euſſent alors, et dont elles manquoient même ſouvent. Le Roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit enſuite froidement au ſoldat. *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* C'eſt par de ſemblables traits que ce Prince

ſeſoit

faisoit supporter à son armée, des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Sa témérité, qui l'avoit si souvent exposé à la mort, la lui fit enfin trouver au siège de Frédérickshall, le 11. Décembre 1718, lorsqu'il visitoit sur les neuf heures du soir les travaux du siège à la lueur des étoiles. Une balle qui l'atteignit à la tempe droite le fit expirer subitement. Cependant il eut encore la force de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée. A ce spectacle, l'ingénieur Mégret, homme singulier et indifférent, dit à ceux qui se trouvèrent présents : *Voilà la pièce finie, allons souper.*

## STANISLAS I. *Roi de Pologne.*

STANISLAS avoit coutume de dire, qu'une seule vertu vaut mieux qu'un siècle d'ayeux. Ce seroit mal répondre à un sentiment si sublime que de s'occuper à prouver l'ancienneté de sa maison. Ce grand Prince ne se rappelloit la gloire de ses ancêtres que pour s'exciter à l'héroïsme. Son éducation fut pénible et laborieuse. Convaincu par les événements pénibles de sa vie, que l'on change plutôt ses désirs que l'ordre des choses, il n'enchaina jamais son bonheur à la fortune, et l'attendit du plaisir seul de faire du bien. Rendre les hommes heureux étoit le principe de toutes ses actions : sa valeur, sa magnanimité, son économie même, découloient d'une source si pure. Combien d'établissements utiles, d'édifices superbes, d'embellissements de toute espèce créés de ses propres deniers pour la gloire et l'utilité de la Lorraine ! Un Athénien se félicitoit d'être né du temps de Socrates ; tous les Lorrains se regardoient heureux d'être nés sous le règne de Stanislas. Doux, affable, compatissant, il s'entretenoit avec ses sujets comme avec ses égaux ; il partageoit leurs peines, et les consoloit en père tendre. Son peuple ne l'appelloit autrement que Stanislas le *Bienfaisant*, titre qui ne peut être comparé qu'à celui de *Bien-Aimé*. Ce Prince, après nous avoir donné, pendant sa vie, l'exemple de toutes les vertus, nous instruit encore après sa mort, dans les écrits qu'il a laissés, et qui ont été rassemblés en quatre volumes *in* 8vo, et *in* 12mo, sous

ſous le titre, *Oeuvres du Philoſophe Bienfaiſant.* Cet ami des hommes avoit une phyſionomie des plus heureuſes, et qui annonçoit toute la candeur de ſon âme. Comme il avoit beaucoup d'eſprit et de lumières, il protégea d'une manière particulière les ſciences et les arts, qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès. S'il n'avoit été qu'un ſimple particulier, on le loueroit ici de ſes talents pour la méchanique.

Staniſlas eut le rare avantage de trouver dans un père tendre un ami éclairé, qui ſe rendit le compagnon d'études de ſon fils, pour l'aider plus facilement dans ſa marche. Le jeune Staniſlas récompenſa ces ſoins paternels par les progrès les plus rapides dans les ſciences et dans la vertu. A l'âge de dix neuf ans il diſcuta dans les diètes, avec la plus vive éloquence, les intérêts de la Pologne. " Staniſ-" las Leſczynſki, ecrivoit alors l'Eveque de Warmie, " èſt regardé parmi nous comme l'honneur de notre pa-" trie : On pourroit l'appeller les délices du genre hu-" main. Une heureuſe facilité de moeurs qui éclate dans " ſes diſcours et dans ces maniéres, lui ſoumet généra-" lement tous les coeurs. Je ne doute point qu'il ne ſoit " né pour être la gloire de ſon ſiècle ; du moins èſt-il " dès à préſent la joie de ſa nation. Sa naiſſance, toute " diſtinguée qu'elle èſt, n'èſt point au-deſſus de ſes ver-" tus ; et ſes vertus ſont infiniment au-deſſus de ſon âge. " Dans la prèmiere fleur de ſa jeuneſſe, on voit éclore " les fruits d'un âge avancé ; et, pour tout dire en un " mot, tout èſt grand en lui : Son caractère, ſon génie, " ſes ſentiments, et juſqu'à l'eſpoir qu'il donne à nos " peuples des avantages qu'il peut un jour leur procu-" rer."

En 1704, Staniſlas fut député par l'aſſemblée de Varſovie auprès de Charles XII. Roi de Suede, qui venoit de conquérir la Pologne et de détrôner Frédéric Auguſte. Staniſlas étoit alors âgé de vingt-ſept ans, Palatin de Poſnanie, et avoit été ambaſſadeur extraordinaire auprès du Grand Seigneur en 1699. Charles témoigna pluſieurs fois la ſatisfaction et l'étonnement que lui cauſoient l'air plein de nobleſſe et le merite ſuperieur du jeune député. Il dit un jour en ſortant d'une longue conférence avec Staniſlas. " Qu'il n'avoit jamais vu " d'homme ſi propre à concilier tous les partis ;" et il ajouta ; " Voilà celui qui ſera toujours mon ami." On

s'apperçut

s'apperçut bientôt après que ces paroles signifioient, Voilà celui que je donnerai pour Roi à la Pologne.

Le primat de Pologne étoit accouru pour faire tomber le choix du conquérant sur un Lubomirski. Il représenta que Staniſlas Leſczynſki étoit trop jeune : " Mais il " eût à-peu-près mon âge," répliqua sèchement Charles XII. et aussitôt il envoya le Comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un roi dans cinq jours, et qu'il falloit élire Staniſlas Leſczynſki. Le Cardinal Primat ne voulut point se trouver à l'election : l'Evêque de Posnanie viat. preſider à l'assemblée à la place du Primat, et proclama le 12 Juillet 1704 Staniſlas Ier Roi de Pologne, et Grand Duc de Lithuanie. Ce ne fut néanmoins que le 4 Octobre de l'année suivante qu'il fut couronné par l'Archevêque de Leopold, et en préſence du Roi de Suède, qui voulut être témoin de cette cérémonie.

Le nouveau Roi suivit Charles XII. en Saxe, où il y eut en 1706, après plusieurs combats, un traité de paix conclu entre les deux Rois d'une part, et le Roi Auguſte, qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut Staniſlas pour légitime Souverain de cet Etat. Mais tous les trophées du conquérant du Nord ayant été renverſés en un seul jour à la bataille de Pultawa le 28 Juin 1709. Auguſte oublia bientôt ſes engagements. La Pologne ſe vit de nouveau déchirée par ſes propres mains, et par celles des Moſcovites vainqueurs de Charles XII. Staniſlas, touché des malheurs des Polonois, et ne pouvant plus ſe flatter de jouir d'une paix qui lui laiſsât les moyens de rendre ſon peuple heureux, ambitionna la ſeule gloire qui lui reſtoit, celle de ſacrifier une couronne à ſa patrie. Il avoit écrit à Charles XII. pour avoir ſon conſentement ; et comme ce Roi refuſoit d'approuver une telle démarche, Staniſlas alla à Bender, où Charles s'étoit retiré après ſa défaite. Staniſlas, pour mieux couvrir ſa marche, ſe diſoit un Suédois envoyé vers ſon ſouverain. Il ignoroit que Charles avoit été fait priſonnier, et il fut lui-même arrêté par les Turcs. Le monarque Suédois, dans la captivité, agiſſoit et penſoit encore en roi et en vainqueur. Il fit dire à Staniſlas de ne faire aucun traité avec Auguſte, et lui promit de le rétablir inceſſamment ſur le trône où il l'avoit déjà placé. Mais ſes promeſſes furent vaines. Charles déſeſpérant de pouvoir armer les

Turcs contre les Moscovites, demanda sa liberté, et l'obtint facilement : Il repassa dans ses Etats. Ce Roi assigna pour retraite à Stanislas le duché des Deux-Ponts, et lui céda les revenus de cette province.

Après la mort de Charles, tué devant Frédérickshall en 1718, le duché des Deux Ponts retourna à un Prince de la Maison Palatine Stanislas, obligé d'en sortir, se retira à Weissembourg dans l'Alsace Françoise. Le Roi Auguste ayant fait, à cette occasion, porter des plaintes à la Cour de France par M. Sum, le Duc d'Orléans, alors régent, répondit à l'envoyé ces paroles remarquables : " Monsieur, mandez au Roi votre maître, que la France " a toujours été l'asile des Rois malheureux."

Stanislas vécut dans sa retraite jusqu'en 1725, que la Princesse *Marie* sa fille, le seul des enfants qui lui restoit, épousa Louis XV. Après la mort du Roi Auguste, la France voulut placer de nouveau Stanislas sur le trône de Pologne ; mais l'on sait que cette tentative eut le succès que Stanislas avoit prévu, qu'il avoit même annoncé. Le parti qui l'avoit proclamé Roi, fut obligé de céder aux forces réunies de l'Empereur Charles VI. et de l'Impératrice de Russie. " Nos malheurs, écrivoit alors ce " tendre père à la plus vertueuse des filles, nos malheurs " ne sont grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en " connoit point au-dessus de la perte d'une couronne. " Dois-je avancer la main pour la reprendre ? Non ; il " vaut mieux attendre les vues de la Providence, et nous " convaincre du vuide et du néant des choses d'ici bas."

Dantzig avoit donné une retraite à Stanislas après sa défaite. Cette ville se vit bientôt investie de tous les côtés. Elle fut prise, et Stanislas obligé de fuir, après avoir vu sa tête mise à prix dans sa propre patrie par le général des Moscovites. Ce Prince n'échappa aux périls sans nombre qui le menaçoient, qu'à la faveur de plus d'un déguisement. Le dessein de cette retraite avoit été concerté avec le Marquis de Monti, Ambassadeur de France : Mais une partie du déguisement manquoit : Et Stanislas éprouva, qu'une bagatelle èst quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets. Un habit usé, et tel qu'il convenoit au rôle que ce Prince étoit obligé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude et mal polie, enfilé d'un

d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts ; l'on n'attendoit que des bottes dont il pût se servir, pour le mieux faire ressembler aux payſans de ces cantons, qui ſont dans l'uſage d'en porter en tout temps. On ne vouloit pas en employer de neuves ; et l'Ambaſſadeur de France s'occupoit depuis deux jours à meſurer de l'œil toutes les jambes des Officiers de la garniſon. Les bottes d'un officier François lui parurent à peu-près auſſi groſſes et auſſi honnêtement uſées qu'il le ſouhaitoit ; mais il n'oſoit ſe réſoudre à les demander. Qu'auroit-on penſé de cette envie ? Et dans les circonſtances où ſe trouvoit Staniſlas, n'auroit-elle pas aidé à découvrir ſon deſſein ? Le miniſtre prit le parti de gagner, par un de ſes gens, le valet de cet officier, qui vôla les bottes, et les vendit. Elles furent apportées une heure avant le départ. Ce vôl important, qui avoit mérité la négociation d'un ambaſſadeur, n'avoit pu s'exécuter plus-tôt. Mais le Roi ne put les mettre ; il fallut en avoir d'autres : Il demandoit, il cherchoit, il envoyoit de tous côtés, lorſque par hazard il trouva ſous ſa main des bottes d'un de ſes domeſtiques qu'on eut dit faites exprès. Staniſlas les mit, ainſi que le reſte de ſon accoutrement. Son air noble, et la ſérénité de ſon front, pouvoient ſeuls le trahir : Mais l'obſcurité de la nuit le favoriſoit. Il ſortit à dix heures du ſoir de la maiſon de l'Ambaſſadeur par un eſcalier dérobé. A peine Staniſlas eut-il deſcendu quelques marches, que ce bon Prince voulant raſſurer le Marquis de Monti ſur les craintes que lui donnoit cette retraite, et déſirant eſſuyer ſes larmes, remonta, et frappa à la porte que l'Ambaſſadeur avoit refermée ſans bruit. Il étoit alors proſterné à terre ; et par des prières ferventes il demandoit au Seigneur, qu'il voulût bien être le guide du Monarque fugitif dans un voyage auſſi dangereux. Sourd aux premiers coups, il ſe lève enfin, et ouvrant la porte : " Qu'eſt ce donc, Sire ? s'écria-t-il ; malgré tous " mes ſoins, aurois-je oublié quelque choſe dont votre " Majeſté eût encore beſoin ? " Oui, Monſieur, reprit " Staniſlas, d'un air auſſi ſérieux qu'il lui fut poſſible ; " une choſe très-importante et très neceſſaire : Vous n'a- " vez pas ſongé qu'il me falloit mon cordon bleu. Eſt- " il de la bienſéance que je néglige de le mettre dans " une occaſion comme celle-ci ?" Reprenant auſſitôt ſon

enjouement ordinaire, et un ton plein d'amitié : " Je " viens, lui dit-il, vous embraſſer de nouveau, et vous " prier de vous réſigner autant que je le fais à la Provi- " dence, à laquelle je remets entièrement mon ſort." On aimeroit à ſuivre ce Prince dans tous les événements de ſa retraite ; mais il faut lire la relation qu'il en a lui-même donnée, et qu'il a écrite avec une gaieté vraiment philoſophique.

Les négociations ſecrettes qui ſe tenoient entre la Cour de Vienne et celle de France, terminérent, en 1736, ces différents qui avoient cauſé tant de troubles à la Pologne. Il fut dit dans le premier article des préliminaires de paix ſigné entre l'Empereur et le Roi de France : " Que le " Roi Staniſlas abdiqueroit ; mais qu'il ſeroit reconnu " Roi de Pologne et Grand Duc de Lithuanie, et qu'il " en conſerveroit les titres et les honneurs ; qu'on lui " reſtituéroit ſes biens et ceux de la Reine ſon épouſe, " dont ils auroient la libre jouiſſance et diſpoſition qu'il " y auroit en Pologne une amneſtie de tout le paſſé, et " que chacun y ſeroit rétabli dans tous ſes biens, droits, " et privilèges ; que l'Electeur de Saxe ſeroit reconnu " Roi de Pologne et Grand Duc de Lithuanie, par " toutes les Puiſſances qui accéderoient au traité de paix ; " qu'à l'égard du Roi Staniſlas, il ſeroit mis en paiſible " poſſeſſion du duché de Lorraine et de Bar ; mais " qu'immédiatement après la mort de ce Prince, ces " duchés ſeroient réunis en pleine ſouveraineté, pour tou- " jours, à la couronne de France."

Staniſlas ſuccédoit dans la Lorraine à des Prince chéris qu'elle regrettoit tous les jours. Le Roi de Pologne arriva, et ces peuples retrouvèrent en lui leurs anciens maîtres. Il gouta pour lors le plaiſir qu'il avoit ſi long-temps déſiré, de faire des heureux. Il auroit cru, comme Titus, perdre un jour, s'il ne l'avoit pas ſignalé par quelque bienfait. Mais ce Prince éclairé ſavoit que la bienfaiſance du ſouverain doit toujours avoir le plus grand nombre pour objet, et qu'une grâce que la faveur ſeule accorde à un particulier, eſt une injuſtice faite au peuple. Il a fondé des colleges, bâti des hôpitaux, formé des dots pour de pauvres filles. Il a embelli les villes de Nanci et de Luneville de places, de fontaines, d'édifices publics, qui ne contribuent pas moins à l'ornement de ces villes

qu'à

qu'à la commodité de ses habitants. Ses palais, ses jardins, offroient des modèles en tout genre de ce beau simple, mais sublime, qui annonce le gout éclairé du maître. Les revenus de Stanislas étoient modiques; cependant, lorsqu'on vouloit apprécier ce que ce bon Prince faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. Il suffira de donner un exemple de cette économie sage et raisonnée qui lui faisoit faire de si grandes choses. Ce Prince a donné aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus, qui doivent être employés à acheter du bled lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la somme augmente tous les jours, et bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

---

## PIERRE ALEXIOWITZ, *Czar de Moscovie, Surnommé le Grand.*

L'EMPEREUR PIERRE I. étoit d'une taille haute: il avoit une démarche fière, l'air noble, vif, spirituel; le regard rude, et un certain tic désagréable, qui altéroit souvent les traits de son visage. Il parloit avec feu, s'exprimoit avec facilité; et souvent il haranguoit ses troupes, son conseil, le clergé. Souverain et orateur, ces deux qualités lui donnoient un ascendant auquel il étoit difficile de resister. Simple dans ses mœurs et dans sa cour, il mépriſoit l'éclat et le faste. C'étoit le Prince Menzikof, son favori, qu'il chargeoit de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Il comptoit, non ses jours, mais ses moments, et il n'avoit à regretter la perte d'aucun. La peine et le danger ne l'effrayoient point. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts, et les plus efficaces, étoient toujours ceux qu'il préféroit pour faire réussir ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, soit sur terre, soit sur mer, il commença par exercer lui-même les plus bas emplois. Lorsqu'il établit des gens pour porter du secours dans les incendies, que l'on sait être fort fréquentes en Moscovie, il prit le premier une de ces commissions périlleuses; et dans plus

d'une occaſion, on le vit, non ſans effroi, monter avec la hache au haut des maiſons embraſées qui s'écrouloient. Sa préſence ſembloit-elle neceſſaire ou de quelque utilité dans une partie de ſon Empire, auſſitôt il partoit ſans délai, ſans ſuite, et voloit avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au coeur de l'Aſie. Son voyage le plus fréquent étoit de franchir l'intervalle de Péterſbourg à Moſcow, qui eſt de deux cens lieues communes de France, comme un autre Prince paſſe de ſon palais à une maiſon de plaiſance. Ses peuples le croyoient toujours prêt d'arriver parmi eux. Son activité le *multiplioit* en quelque ſorte, et le rendoit préſent dans toute la vaſte étendue de ſes Etats. Ce Prince avoit, par un accident qui lui étoit arrivé dans ſa jeuneſſe, une antipathie extrême pour l'eau : Il ſut combattre cette frayeur, et s'en dépouiller au point qu'il fit ſes plus grands plaiſirs de la marine. Pierre Alexiowitz ne triompha pas auſſi heureuſement des vices de ſon naturel et de ſon éducation. Ce Prince étoit extrême dans ſa haine, dans ſa vengeance, dans ſes plaiſirs. Il prit avec les jeunes débauchés, que la Princeſſe Sophie avoit mis autour de lui, un gout immodéré pour le vin et les liqueurs fortes. Cet excès de la boiſſon ruina ſon tempérament, lui mit le feu dans le ſang, et le rendit ſujet à des tranſports de fureur, dans leſquels il ne ſe connoiſſoit point. Le Fort étoit le ſeul de ſes favoris qui avoit alors le pouvoir ou le courage de le dompter, de l'arrêter, et de lui reprocher avec force ſes violences. La voix de l'Impératrice Cathérine étoit encore un charme très puiſſant pour retablir le calme dans ſes ſens agités, pour le rapeller aux ſentiments d'humanité, aux principes de vertu, à lui même. Il s'appaiſoit en rougiſſant de ces emportements involontaires, et s'écrioit avec confuſion et avec douleur : *Helas! j'aurai pu réformer ma nation, et je ne pourrai me réformer moi-même!* Pierre le Grand étoit devenu le plus ſavant de ſon Empire ; il parloit pluſieurs langues, et s'étoient rendu habile dans les mathématiques, la phyſique, et la géographie. Il avoit appris juſqu'à la chirurgie, qu'il exerça plus d'une fois avec ſuccès. Les projets les plus vaſtes ne l'étonnoient point ; et il les ſuivoit avec une ardeur, avec une conſtance, qui leur ôtoient tout ce qu'ils paroiſſoient avoir d'abord de chimérique. C'eſt la haſ-

dieſſe de ſon génie, c'èſt ſa paſſion pour les choſes extraordinaires qui lui firent entreprendre et exécuter, en peu d'années, la métamorphoſe étonnante et ſubite d'un peuple groſſier et barbare, en un peuple éclairé et policé. Tout ſa gloire fut utile à ſa patrie. L'hiſtoire n'offrira vraiſemblablement que cet exemple unique d'un Empereur qui deſcend du trône pour aller chez des nations étrangères, travailler comme un ſimple mercenaire dans les atteliers, dans les chantiers, dans les manufactures, ſe confondant et voulant être méconnu parmi les artiſans, afin d'apprendre les éléments des ſciences et des arts, et de les introduire dans ſes Etats. Il y a eu des rois conquérants, il y en a eu des légiſlateurs et de grands politiques; mais Pierre le Grand èſt le ſeul qui, à ces titres glorieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques, de réformateur de ſon pays, de précepteur des connoiſſances utiles, de fondateur des ſciences et des arts, d'inſtituteur des moeurs de ſes peuples.

Le Czar Pierre, qui, par ſon propre génie, s'étoit élevé au deſſus des préjugés, des moeurs, et des loix de ſon pays, comprit que, pour introduire plus promptement dans ſes Etats la réforme générale qu'il méditoit, il falloit l'enſeigner par ſon exemple. Il ſe ſoumit donc le premier aux épreuves d'une diſcipline militaire. Il avoit chargé Le Fort, illuſtre guerrier, de lever cinquante mille hommes de troupes, et de les exercer comme il jugeoit à propos. Le Czar ſe mit lui-même dans la compagnie de Le Fort, qu'il appelloit ſon capitaine. Son premier grade fut celui de tambour; et après avoir battu quelque temps la caiſſe, et couché avec ſes camarades à la ſuite du régiment, il fut nommé ſergent. Il paſſa ſucceſſivement aux autres grades, ſuivant qu'il l'avoit mérité; et il n'étoit pas facile de l'abuſer à cet égard.

Les autres réformes qu'il méditoit, demandoient des épreuves et des lumières. Il prit en conſéquence l'étrange réſolution d'aller les puiſer chez les nations voiſines, et de s'éloigner quelques années de ſes Etats, pour apprendre à les mieux gouverner. Il voyagea en Allemagne, vêtu à l'Allemande, et ſous l'habit d'un ſimple gentilhomme. Il mépriſoit le faſte; mais il n'étoit que trop ſenſible aux plaiſirs de la table, ſi fort à la mode autrefois en Allemagne. Dans un de ces repas, échauffé par les fumées du vin et des liqueurs, il s'oublia aſſez

pour

pour tirer l'épée contre son favori Le Fort ; mais ce qui fait l'éloge de ce Prince, c'est qu'il témoigna un vif regret de cet emportement. Ce fut à cette occasion qu'il se plaignit avec amertume de n'avoir pu triompher de lui-même.

Pendant son séjour en Hollande, il étudia la géographie, la physique, l'histoire naturelle, et surtout la marine. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisoit beaucoup de vaisseaux. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers. On l'appelloit communément maître Pierre, *Peterbas*. Les ouvriers furent d'abord interdits, de voir un Souverain parmi eux ; mais comme ce Souverain n'avoit rien qui le distinguât des autres hommes, ils se familiarisèrent bientôt avec lui.

Ces ouvriers lui avoient appris leur routine dans la construction des vaisseaux : il passa en Angleterre pour en étudier l'art. Le Roi Guillaume, flatté de recevoir dans ses Etats cet illustre voyageur, lui fit un présent digne de tous deux ; c'étoit un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer. Tous les gens de l'équipage voulurent bien aussi se laisser donner ; et Pierre amena avec lui, sur ce vaisseau, une colonie de marins et d'artisans de toute espèce.

Ce fut en 1717 que le Czar vint en France. On lui rendit, dans tous les lieux de son passage, les honneurs dus à son rang. Mais ce cérémonial le gênoit. Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'Evêque de cette ville avoit fait préparer un grand festin : Et comme on lui représentoit que, s'il passoit outre, il feroit mauvais chère : *J'ai été soldat*, repondit ce Prince ; *et pourvu que je trouve du pain et de la bière, je suis content.*

Le Czar fut d'abord reçu au Louvre avec toute sa suite : La magnificence avec laquelle on avoit décoré les appartements, sembloit gêner la simplicité ; il préféra d'aller se loger à l'autre bout de la ville, à l'hôtel de Lesdiguières, où il fut traité et défrayé comme au Louvre. Le Roi, encore enfant (il étoit âgé de sept ans), et conduit par M. de Villeroi, son gouverneur, vint lui rendre visite. Deux jours après, le Czar reçut les respects du corps de ville, et alla le soir voir le Roi. La maison du Roi étoit sous les armes. On mena ce jeune Prince jusqu'au carosse du Czar. Pierre, étonné et inquiet de la foule

foule qui ſe preſſoit autour de ce Monarque enfant, le prit et le porta quelque temps dans ſes bras.

Le Czar, toujours habillé ſimplement, devoit trouver bien ridicule le goût changeant de la nation dans ſes modes. Il remarqua un jeune Seigneur de la cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Ce Prince, ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient : *Il me ſemble*, dit-il, *que ce gentilhomme François n'eſt pas content de ſon tailleur.*

Pierre alla viſiter, en homme qui vouloit s'inſtruire, les monuments et les manufactures dignes de ſon attention. Lorſqu'il fut voir la monnoie royale des médailles, on en frappa pluſieurs devant lui. Une de ces médailles étant tombée à ſes pieds, le Czar s'empreſſa de la ramaſſer ; et il y vit ſon portrait en buſte, et ſur le revers une renommée poſant le pied ſur le globe, et ces mots de Virgile, *Vires acquirit eundo ;* allusion ingénieuſe aux voyages et à la gloire de Pierre le Grand. On préſenta de ces médailles d'or à lui, et à tous ceux qui l'accompagnoient. Il ne put s'empêcher de dire, en les recevant : *Il n'y a que les François capables d'une pareille galanterie*

Lorſqu'il alla dîner à Petit Bourg, chez M. le Duc d'Antin, Surintendant des bâtiments, la première choſe qu'il vit, fut ſon portrait peint en grand, avec le même habit qu'il portoit.

Dans les manufactures, et chez les artiſtes, tout ce qui ſembloit mériter ſon approbation lui étoit offert de la part du Roi.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, et la ſtatue de ce Miniſtre, monument digne de celui qu'il repreſente, le Czar laiſſa paroître un de ces tranſports, et dit une de ces choſes qui ne peuvent échapper qu'à ceux qui ſont nés pour être de grands hommes. Il monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue ; *Grand miniſtre*, dit-il *que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerois la moitié de mon Empire, pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avoit moins d'enthouſiaſme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Ruſſe, répondit: " S'il avoit donné cette moitié, il n'auroit pas long-temps " gardé l'autre."

L'Académie des Sciences de Paris ayant ſupplié le Czar, qui étoit venu à une de ſes aſſemblées du mois de

Juin

Juin 1717, de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ſes membres ; l'Abbé Bignon reçut de Pétersbourgh, le 7 Novembre de la même année, une lettre du premier médecin de ſa Majeſté Czarienne, contenant qu'elle étoit très-ſatisfaite de ce que l'illuſtre corps de l'Académie vouloit la mettre au nombre de ceux qui la compoſoient. M. de Fontenelle, comme ſecrétaire de la compagnie, fut chargé de répondre à cette lettre.

Un des établiſſements que le Czar admira le plus, fut l'Hotel Royal des Invalides. Après qu'il eut tout examiné avec cet oeil obſervateur auquel rien n'échappoit, M. le Maréchal de Villars le conduiſit dans le réfectoire, au moment que les ſoldats ſe mettoient à table. Ce Prince gouta de leur ſoupe, et prenant un verre du vin ; *A la ſanté*, dit-il, *de mes camarades.*

Le Czar, de retour dans ſes Etats, y fit fleurir les ſciences et les arts ; et ce qui eſt peut-être plus difficile, il parvint à réformer les anciens uſages des Moſcovites. Ses divertiſſements mêmes furent conſacrés à faire gouter le nouveau genre de vie qu'il introduiſoit parmi ſes ſujet. C'eſt dans cette vue qu'un ſoir il fit inviter tous les boyards, et les dames, aux noces d'un de ſes bouffons : Il exigea que tout le monde y parut vêtu à l'ancienne mode. On ſervit un repas tel qu'on le feſoit au ſeizième ſiècle. Une ancienne ſuperſtition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : Cette coutume fut ſévèrement obſervée le jour de la fête. Les Ruſſes ne buvoient, point de vin autrefois, mais de l'hydromel, et de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boiſſon. On ſe plaignit en vain : il répondoit en raillant : " Vos ancêtres en uſoient ainſi ; les uſages anciens ſont toujours " les meilleurs." Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Les grands projets de réforme du Czar avoient été ſouvent arrêtés par les guèrres cruelles que lui feſoit Charles XII. Roi de Suède. Ce fut pour s'adonner tout entier à l'exécution de ſes projets, qu'après les campagnes de 1708 il haſarda quelques propoſitions de paix qui furent portées par un gentilhomme Polonois à l'armée de Suède.

Mais

Mais Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leur capitale, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moſcow.* Quand on rapporta au Czar cette réponſe hautaine : " Mon frère Charles, dit-il, prétend " toujours faire l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne " trouvera pas en moi un Darius."

Les ſoins infatigables de Pierre, et les défaites même des Moſcovites, leur apprirent enfin le métier de la guerre. Ils remportèrent une victoire complette ſur Charles XII. à Pultawa, le 8 Juillet 1709. Il y eut beaucoup d'officiers priſonniers parmi les Suédois ; entre autres Renchild, général de l'armée de Suède. On les amena au camp du Czar, qui les invita à manger avec lui, le jour même de ſa victoire. Comme le Czar paroiſſoit ſurpris que les Suédois ſe fuſſent haſardés dans un pays ſi reculé, et euſſent aſſiégé Pultawa avec un petit nombre de troupes : " Nous n'avons pas toujours été conſultés, répondit le " général ; mais, comme fidelles ſerviteurs, nous avons " obéi aux ordres de notre maître, ſans jamais y contre- " dire." Le Czar ſe tourna à cette réponſe vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui : " Ah ! " dit-il, voilà comme il faut ſervir ſon ſouverain." Alors, prenant un verre de vin : " *A la ſanté*, dit-il, *de mes maî-* " *tres dans l'art de la guerre.*" Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un ſi beau titre ?—— *Vous, Meſſieurs les Généraux Suédois.* " Votre Majeſté " eſt donc bien ingrate, reprit Renchild, d'avoir tant " maltraité ſes maîtres." Le Czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita avec bonté.

Le Czar, par ſa bravoure et ſa magnanimité, avoit mérité la victoire de Pultawa. Son chapeau y fut percé d'une balle de mouſquet. Dans le combat du 7 Octobre 1708 contre les Suédois, la confuſion s'étoit miſe dans l'armée des moſcovites. Dès que l'Empereur vit que ſes troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étoient les Coſaques et les Calmoucs : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer ſur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, ſi je fuis aſſez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'avant garde, et rallia ſes troupes lui même.

En

En 1704, il avoit pris d'aſſaut la ville de Nerva. Comme ſes troupes, malgré les ordres qu'il avoit donnés, mettoient tout à feu et à ſang, il ſe jette au milieu des plus mutins, arrache des femmes de leurs mains, et ayant ſauvé deux de ces emportés, il entre à l'hotel-de-ville où les citoyens ſe refugioient en foule; là poſant ſon épée ſanglante ſur la table: "Ce n'eſt pas du ſang des habitans, "dit-il, que cette épée eſt teinte; mais du ſang de mes "ſoldats, que j'ai verſé pour vous ſauver la vie."

Au mois de Juillet 1711, ce Prince, à la tête de ſes troupes, et manquant de proviſions, ſe trouvoit renfermé ſur les bords du Pruth par une armée de cent cinquante mille Turcs. Les ennemis lui impoſèrent, entre autres conditions, qu'on leur livrât Cantemir, Vaivode de Moldavie, qui s'étoit réfugié auprès du Czar. Ce Prince, malgré l'extrémité où il étoit réduit, écrivit de ſa propre main à ſon plénipotentiaire: "J'abandonnerai plutôt "aux Turcs tout le terrein qui s'étend juſqu'à Curſk; il "me reſtera l'eſpérance de la recouvrer: Mais la perte "de ma foi eſt irréparable; je ne peux la violer. Nous "n'avons de propre que l'honneur; y renoncer, c'eſt "ceſſer d'être monarque."

On a reproché à ce Prince une inflexibilité dans le caractere, qui le rendit quelquefois cruel. Mais, peut-être, cette ſévérité étoit-elle néceſſaire pour cimenter les fondements de ſon Empire naiſſant. Il fit condamner ſon propre fils à mort, pour avoir violé ſes ordres. L'Impératrice Cathérine, qui avoit tant de droit ſur ſon cœur, et par ces ſervices, et par ſon attachement, ne put obtenir la grâce d'une de ſes dames d'atour, accuſée, auprès du Czar, d'avoir accepté des préſents, malgré les défenſes faites à toutes perſonnes en place d'en recevoir. Comme Cathérine le ſollicitoit vivement, Pierre, dans ſa colère, caſſa une glace de Veniſe, et dit à ſa femme: "Tu vois "qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer "Cette glace dans la pouſſière dont elle eſt ſortie." Cathérine le regarda avec une douleur attendriſſante, et lui dit: "Hé bien, vous avez caſſé ce qui ſeſoit l'ornement "de votre palais; croyez-vous qu'il en devienne plus "beau?" Ces paroles appaiſèrent l'Empereur; mais toute la grâce que ſa femme put obtenir de lui, fut que

ſa

ſa dame d'atour ne recevroit que cinq coups de *knout*, au lieu de onze.

On a lieu d'être étonné qu'un Prince légiſlateur, et auſſi abſolu que le Czar, n'ait point fait de teſtament. Peut-être ne ſe croyoit-il pas ſi proche de ſa fin, lorſqu'il mourût entre les bras de ſon épouſe, après une agonie de ſeize heures. L'Impératrice Catherine lui ſuccéda.

---

## CATHERINE ALEXOWNA, *Epouſe de Pierre le Grand.*

CATHERINE ALEXOWNA, naquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parents fort pauvres. Elle perdit ſon père de bonne heure ; et le travail de ſes mains ſuffiſoit à peine à ſon exiſtence, et à celle d'une mère accablée d'infirmités.

Elle étoit belle et bien faite ; elle avoit reçu de la nature un eſprit auſſi vif que juſte et ſolide. Sa mère lui apprit à lire, et un vieux Curé Luthérien l'inſtruiſit dans les principes et dans les devoirs de la religion.

Catherine avoit quinze ans, lorſque ſa mère mourut, elle alla demeurer avec le Curé Luthérien qui l'avoit élevée, et rendit aux filles de cet eccléſiaſtique l'education qu'elle avoit reçue de leur père. Elle prit avec ſes élèves des leçons de danſe et de muſique, et elle continua de ſe perfectionner dans ces deux arts juſqu'à la mort de ſon bienfaiteur : Ce malheur la reduiſit à la plus affreuſe indigence : Et la guèrre qui s'alluma entre la Ruſſie et la Suède, força Catherine à quitter ſa patrie, et à aller chercher un aſile à Marienbourg.

Il lui fallut traverſer à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à pluſieurs dangers, elle fut attaquée par deux ſoldats Suedois, qui ſans doute ſe ſeroient portés à lui faire violence, ſi un bas-officier ne fut venu à ſon ſécours. Elle rendoit grâces à ſon libérateur : Quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle reconnut dans lui le fils du Paſteur Luthérien qui avoit élevé ſon enfance ! Le jeune officier fournit à Catherine tous les ſécours néceſſaires pour achever ſon voyage, et lui donna une lettre de recommandation auprès de M. Gluck, ami intime de ſon père, et ſon intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de ſe recommander elle-même par ſon

eſprit, par ſes grâces, et par ſa beauté. Quoique'elle n'eut encore que dix-ſept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ſes deux filles. Dans cet emploi, elle ſut ſi bien mériter l'eſtime du père de ſes élèves, que M. Gluck, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir ſa main. Catharine la refuſa; et, dans le même temps, elle offrit la ſienne à ſon libérateur, quoiqu'il eut perdu un bras, et qu'il fût couvert de bleſſûres.

Il étoit, ſans doute, impoſſible de preſſentir la future grandeur de Catherine; mais en ſuppoſant qu'on la prévît, on eut pu dès-lors aſſurer que la fortune ſeroit toujours au-deſſous d'une telle âme. Le jeune officier étoit alors en garniſon dans la ville. Sa ſurpriſe fut égale à ſa reconnoiſſance: Il accepta avec tranſport la main de Catharine. Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale: Le jour même, Marienbourg eſt aſſiégé par les Ruſſes; le jeune officier eſt appellé pour repouſſer un aſſaut; il eſt tué avant d'avoir recueilli le fruit de la généroſité et de la reconnoiſſance de ſon épouſe.

Cependant le ſiège ſe continuoit avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'aſſaut. La garniſon, les habitants, les femmes, les enfants, tout fut paſſé au fil de l'épée. Enfin, le maſſacre ayant ceſſé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle avoit bravé l'indigence; elle conſerva ſa ſérénité dans l'eſclavage. Ce courage d'eſprit, et ſon rare mérite, la firent bientôt connoître. On en parla au Général Ruſſe, le Prince Menzikoff, dont la deſtinée étoit auſſi biſarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir; il fut epris de ſa beauté: Il l'acheta du ſoldat à qui elle appartenoit, et la mit entre les mains de ſa propre ſœur; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à ſon ſexe et à ſon infortune.

Peu de temps après, Pierre le Grand rendit viſite au Prince Menzikoff. Catherine ſervoit à table avec beaucoup de grâce et de modeſtie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain; il demanda la belle eſclave; il lui fit pluſieurs queſtions, et il trouva que les charmes de ſon eſprit ſurpaſſoient ceux de ſa figure. Pierre, qui ſavoit créer les hommes, ſavoit auſſi les juger. Il crut que Catherine étoit digne de le ſeconder dans ſes grands deſſeins. L'inclination ſe joignit à ſes vues politiques, et il

réſolut

résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie ; il remonta jusqu'à ses premières années ; il la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'âme, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, et triomphe sans attendre d'applaudissements. Il vit Catherine conservant partout ce caractère de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'Impératrice : Cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secrettement.

Catherine sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formoit les hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe ; elle changea leur habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit, pendant toute sa vie, les devoirs d'Impératrice, d'amie, d'épouse, de mère ; elle eut les talents de l'autre sexe, sans lui sacrifier les vertus et les agrémens du sien, et mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit suivie dans l'infortune, et qu'elle avoit porté sur le trône.

## LETTRES DE MADAME DU BOCAGE,

### SUR L'ITALIE.

*A Turin, le 25 Avril 1757.*

APRES avoir franchi les bornes de la France, une chaussée nous conduisit jusqu'aux Alpes. Nous dînames au pont Beauvoisin, limites du Dauphiné et de la France. Ensuite on parcourt au bord d'un précipice, où mugit un torrent serré entre deux rochers, un chemin étroit taillé sous le roc. Un garde-fou, tantôt de pierre, tantôt de bois, souvent rompu, fait pour tranquilliser les Princesses qu'on conduit à Turin, y rassure un peu les yeux effrayés. Près de Chambéry, le Duc Charles Emanuel fit couper dans le rocher une route de quatre-vingts pieds de haut, d'un quart de lieue de long, où, d'espace en espace, deux voitures peuvent passer. Une inscription, faite

en 1670, éterniſe le bienfait de ce Prince. Les bonnes actions des Rois ſe gravent ſur l'airain, les nôtres ſur le ſable. Notre gloire en eſt plus grande : Nous ſervons le bien ſans eſpoir de recompenſe.

En ſortant de ce detroit, où les cavernes qu'on rencontre reſſemblent à l'habitation des Gorgones, nous trouvames des caſcades qui tombent de cents pieds de rochers en rochers, et forment des torrents, qu'on traverſe ſans ceſſe ſur des ponts tremblants. On ſuit ainſi haut et bas, ſur des bords eſcarpés et pierreux, le cours des eaux qui d'abord creuſa ces chemins.

Après avoir paſſé le cruel pas du Termignon, nous arrivames à Lanebourg ; nous y ſoupames aſſez bien avec de mauvais mets, et dormimes mieux ſur un lit de fer, qu'un oiſif ſur le duvet. Pendant notre ſommeil, on démontoit nos voitures pour les faire paſſer à dos de mulet le Mont Cenis, que nous eſcaladames dès le matin en porteurs. Que vis-je au fonds de l'abyme incommenſurable que je côtoyois ? Un torrent noir et bourbeux s'y précipite en mugiſſant, et blanchit d'écume les rochers qui lui font obſtacle. Je ne doutai plus que ce ne fut le Cocyte, et je crus que je deſcendois aux Enfers. On ne peut ſe faire une juſte idée de ces montagnes, qu'on ne les ait parcourues. Les points de vue terribles et admirables qu'on y rencontre, ſont faits pour nourrir l'imagination des poëtes ; mais leurs tableaux n'en peuvent rendre la réalité. Comment peindre cents rochers dont la cime couverte d'une neige éternelle, arrête les nues, les force à ſe diſſoudre, et à creuſer des abymes, où les eaux raſſemblées courent de toutes parts fertiliſer les plaines, &c.

---

*A Veniſe, le—Mai* 1757.

AVANT de vous parler de Veniſe, ma chère Sœur, il faut vous dire un mot de Vicence. On nous propoſa d'aller au Théatre Olympique : J'avois ouï parler de toutes les merveilles de l'Italie ; jamais de celle-ci. Je crus trouver une enceinte où les jeunes gens ſe diſputoient le prix des jeux d'exercice : Qu'elle agréable ſurpriſe ! j'entre dans un ſpectacle des Romains. Sur le Théatre, cinq rues ornées de maiſons, aboutiſſent à une

place

place de la plus belle architecture, où ſe rendent les acteurs. Au pied de cette avant-ſcène, eſt l'orcheſtre où jadis préſidoient les Conſuls et les Veſtales. Autour de ce rèz-de-chauſſée, s'èlèvent en demi-cercle ſeize gradins couronnés d'une baluſtrade, où regnent trente ſtatues plus hautes que nature, le tout couleur de marbre blanc : l'eſpace qu'elles laiſſent entr'elles, et la colonnade qui les environne, nous permit d'en faire le tour, et d'y contempler la décoration du Théatre, où nous deſcendimes pour en parcourir avec ſoin les différentes rues, où les Daves et les Chremès, arrivant ſur la ſcène, pouvoient parler ſans ſe voir. Alors je compris combien leurs très longs *à parté*, ne bleſſoient point la vraiſemblance : Pour concevoir auſſi par quel art les acteurs ſe feſoient entendre dans des lieux ſi vaſtes, nous viſitames les recoins où la voix venoit retentir. Ce curieux Théatre dont j'emporte le plan, ne ſert aujourd'hui qu'à donner des bals dans les foires fameuſes. Nous ſortimes de cette ville par des campagnes plantées en échiquier. Les vignes montent ſur les arbres, et courent de l'un à l'autre en guirlandes : la terre labourée ſous cet ombrage, n'en eſt que plus fertile.

Comme nous étions ſur le canal qui conduit à Veniſe, nous découvrimes un amas d'iles, qui, comme les nuages d'une décoration, ſe ſépara inſenſiblement à nos yeux attentifs, et nous laiſſa voir une ville flottante, où nous entrames par un large canal orné de palais enchantés. Le lendemain, des dames nous menèrent dans une des galères de la République, à la fête du Bucentaure. Imaginez-vous des rivages bordés d'une foule de peuple dont les cris percent les cieux ; la mer couverte de gondoles, et de felouques remplies de muſique ; le bruit des canons des chateaux et des vaiſſeaux, cents banderoles déployées ; et dans le lointain, malgré le ſoleil qui brilloit ſur les toits de la ville, la cime des montagnes du Tirol couverte de neige. Voilà le tableau, qui charmoit nos regards à midi, le jour de l'Aſcenſion. L'habit de maſque de cette cérémonie eſt un long manteau noir ; une belle dentelle noire fait le camail, un chapeau noir emplumé couvre les épaules et la tête, et un maſque blanc le viſage. Hommes et femmes ſont ainſi maſqués dans le temps du carnaval.

Dans les premières visites et les cérémonies, les femmes sont en robe, et les dames en noir qu'elles relèvent par beaucoup de pierreries et de dentelles. J'en vis l'autre jour un grand nombre rassemblées et parées pour une prise d'habit de la fille d'un Sénateur, dans un des Couvents destinés à la Noblesse. La moitié du Sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur et l'intérieur de l'Eglise étoient fort ornés; mais rien n'égale la perspective de la *galerie* par où la victime vint à la grille: elle étoit longue, voûtée, et terminée réellement par la mer: les murs des deux côtés peints en rouge, bordés de vrais orangers entremêlés de statues de carton, imitant parfaitement l'albâtre, formoient la plus étonnante décoration. L'Epouse sacrée, couronnée de fleurs, soutenue par deux Mères vénérables s'avança à pas lents sur un tapis bleu parsemé de roses, prononça ses vœux dans les mains d'un Prélat, au son de mille instruments, et remonta au parloir. Toutes les Dames furent l'y saluer: Madame de Loredano, sœur du Doge, me fit la faveur de m'y conduire: on y servit des rafraîchissements de toutes espèces. Les filles sans espoir d'être bien mariées prennent volontiers le voile. Le Couvent ne les gêne point à l'excès: elles ont tous les soirs des assemblées à la grille; et leur vêtement relève la beauté, loin de l'éteindre. Madame Michaeli m'a donné, sous cet habit, l'idée des figures célestes; je n'ai rien vu de plus beau, de plus touchant, de plus aimable; chacun s'empresse à lui faire sa cour au parloir; les Ministres étrangers y sont admis.

Les Eglises Vénetiennes sont superbes: tous les Voyageurs vous en donneront la description, et celle des tableaux des meilleurs maîtres qui les décorent. Monsieur Farsetti, Noble Vénetien, homme de lettres, a une collection de tableaux choisis et des plus belles statues; elle lui coûte plus de cent cinquante mille livres; ce qui forme la plus curieuse galerie qu'on puisse rassembler. A l'amour du bel antique, il joint le goût des ornemens modernes: c'est ce que l'on voit dans ses entresols, qui règnent sur un large canal. Là, cents gondoles ou bateaux, représentés dans les glaces, en font des tableaux mouvants: et tandis que ces miroirs rendent les images vivantes, les chefs-d'oeuvres des Raphaels, des Titiens, dans l'étage supérieur, fixent le passé sous leurs traits.

Les

Les Vénitiens n'ont ni jeu de boule, ni promenade à pied ou à cheval, ni chaſſe, ni trop de goût pour le vin. L'amour, les farces, les joutes ſur l'eau, ſont leur paſſe-temps.

---

*De Bologne, ce 9 Juin 1757.*

JE ne vous ai pas parlé, ma chère Sœur, de la place de Saint Marc de Veniſe. L'Egliſe du même nom, bâtie en croix Grecque, en tient une des faces. Elle eſt couverte de cinq dômes, et porte à ſon frontiſpice, quatre chevaux de bronze dorés de l'arc triomphal de Néron. Dans cette Baſilique décorée depuis la voûte juſqu'au pavé à la moſaïque, brille un grand nombre de ſtatues apportées d'Athènes. La grande ſalle du Palais eſt remplie d'excellents tableaux de l'école du pays. Nous eumes la curioſité de monter ſur la tour de Saint Marc, ſitué devant l'Egliſe, et haute de trois cens pieds : Sa groſſeur contient un eſcalier en limaçon d'une ſtructure ſi commode, qu'un cheval y peut monter. De-là, comme du Thabor, tout ſe découvre, non ſeulement Veniſe, les ports, et les îles nombreuſes de ſa dépendance, mais la Lombardie, les montagnes de l'Iſtrie, l'endroit où les Alpes enfantent l'Apennin, et la plage où le Pô vomit ſes eaux dans la mer.

J'oublie de vous parler de l'arſenal, île de vingt ſtades en circuit, gardée par des dogues et des murs flanqués de tours. On y voit une multitude de vaiſſeaux enfermés chacun ſous une arcade, où l'eau de la mer les baigne.

---

*De Bologne, le 9 Juin 1757.*

NOUS avons ſuivi ce matin les belles proceſſions du Saint Sacrement, qui attirent nombre d'Etrangers. Le Légat et l'Archevêque, tous deux Cardinaux, y aſſiſtent en pompe. Les galeries larges et élevées, qui règnent ici des deux côtés des rues, ſont la décoration de cette cérémonie. Entre chaque pilaſtre de ces portiques, des gazes en guirlandes et de vrais orangers, entremêlés de ſtatues

arbres, peintures, et ſculptures, y ſont prodigués avec

Nous avons été voir une maiſon de plaiſance des Far-
eſes ; de ce lieu, Rome ſe découvre de la manière la plus
n angle d'où les fenêtres préſentent divers aſpects ren-
us dans les glaces. On voit d'un côté la campagne et
Apennin, dont quelques cimes conſervent en été leurs
imats ; de l'autre, la ville èſt ſous les yeux, au point d'y
iſtinguer les paſſants. Nulle ſituation ne préſente une
ue ſi merveilleuſe, non ſeulement par la magnificence
es dômes, obéliſques, colonnes, palais, mais par la ma-
ière dont ces édifices ſont diſtribués. Les ſept ou neuf
monticules qui les ſoutiennent, en les déployant par am-
phithéatre, en accroiſſent l'étendue. Les puits des jar-
dins d'une maiſon ſemblent ſortir des toits de l'autre ;
l'out ſe voit, rien ne ſe nuit, la variété en fait le charme.

---

*De Naples, 1 Octobre 1757.*

CETTE ville a, dit-on, ſix lieues de tour, et contient cinq cens mille ames : Quoique les rues ſoient en amphithéatre et pavées de larges pierres plates du Vé-ſuve, les petits chevaux du pays ſont ſi bons, qu'ils y gra-villent comme des chèvres. La rue de Tolède, qui ſert de cours aux carroſſes, étonne par ſa largeur et fourmille de paſſants. Les enfants du peuple vont entièrement nuds, et les gens faits à moitié vêtus, pour éviter la cha-leur.

Les Egliſes brillent plus en argenterie, fleurs, dorures et peintures, qu'en architecture. Nous ſommes allés ſur la montagne, ſur laquelle èſt le couvent des Chartreux. De-là, Naples ſemble un amphithéatre dont la mer èſt l'arène, et les côteaux qui l'environnent en forment les gradins et les décorations : Sur le rivage couvert de vaiſ-ſeaux, tantôt les flots ſe creuſent des retraites dans la ter-re, tantôt un rocher réſiſte à leurs efforts et s'avance ſur les eaux. A l'orient, l'air épaiſſi de la fumée du Véſuve borne la vue : Au couchant, la montagne de Paufilipe fixe les regards par la richeſſe des jardins et des bâtiments qui la couvrent.

De

ſtatues ingénieuſements imitées en carton, ſont le plus raviſſant coup-d'oeil. Des tapis ſemés de fleurs couvrent le pavé, decorent les fenêtres garnies de dames. La Nobleſſe et les riches particuliers, étalent ſur les murs les meilleurs tableaux. La célèbre école de cette ville en a paré les temples, dont la ſtructure répond à cette magnificence. On bâtit actuellement, aux dépens de la ville, une vaſte ſalle d'Opéra, où l'attention èſt portée au point d'y faire des remiſes pour mettre les carroſſes à l'abri.

---

*De Rome, le 5 Juillet* 1757.

NOUS voici dans le pays des miracles et des merveilles. On nous a menés voir les feux de la Saint Pierre. Ce ſpectacle bruyant recommence le lendemain; on y joint l'illumination de la coupole et de la colonnade de Saint Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter: il n'èſt point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieux, voie à ſes pieds trois cens colonnes, ſur quatre rangs aſſez eſpacés pour laiſſer au milieu paſſer les carroſſes: Le vaſte cercle qu'enferment ces portiques, eſt orné de deux fontaines jailliſſantes juſqu'aux nues par un large tuyau: Des baſſins de granit à double rang, les reçoivent en mouſſe dans leur chute, et ces caſcades vont ainſi jour et nuit; une obéliſque d'une ſeule pièce de granit, et de cent vingt pieds de hauteur, les ſépare à diſtance egale, et marque le milieu de la place. Ce monument fait ſous Séſoſtris, apporté d'Egypte ſous Caligula, ſe conſerve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de Saint Pierre eſt ſi vaſte, que la voix ne peut porter d'un coté à l'autre, et elle eſt couverte d'une baluſtrade ſur laquelle régnent cent trente huit ſtatues. Cet aſpect m'étonna encore plus que la façade du temple, haute et large d'environ quatre cens pieds. Le portique qui ſe précede, ſoutenu ſur d'immenſes colonnes de marbre antique, feroit ſeul la plus longue et la plus magnifique égliſe de Paris. Je vous omets la deſcription faite et refaite de cette baſilique, etablie par Conſtantin, ſur les fondements du cirque de Néron; rebâtie par le Bramante, ſous Jules II. et par Michel Ange, ſous Paul III. Dorures, bronzes, marbres,

marbres, peintures, et sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farnèses ; de ce lieu, Rome se découvre de la manière la plus enchantereſſe. Le superbe salon où nous étions, forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne et l'Apennin, dont quelques cimes conservent en été leurs frimats ; de l'autre, la ville est sous les yeux, au point d'y distinguer les passants. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la manière dont ces édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéatre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une maison semblent sortir des toits de l'autre ; Tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

---

*De Naples, 1 Octobre 1757.*

CETTE ville a, dit-on, six lieues de tour, et contient cinq cens mille âmes : Quoique les rues soient en amphithéatre et pavées de larges pierres plates du Vésuve, les petits chevaux du pays sont si bons, qu'ils y grimpent comme des chèvres. La rue de Tolède, qui sert de cours aux carrosses, étonne par sa largeur et fourmille de passants. Les enfants du peuple vont entièrement nuds, et les gens faits à moitié vêtus, pour éviter la chaleur.

Les Eglises brillent plus en argenterie, fleurs, dorures et peintures, qu'en architecture. Nous sommes allés sur la montagne, sur laquelle est le couvent des Chartreux. De-là, Naples semble un amphithéatre dont la mer est l'arène, et les côteaux qui l'environnent en forment les gradins et les décorations : Sur le rivage couvert de vaisseaux, tantôt les flots se creusent des retraites dans la terre, tantôt un rocher résiste à leurs efforts et s'avance sur les eaux. A l'orient, l'air épaissi de la fumée du Vésuve borne la vue : Au couchant, la montagne de Pausilipe fixe les regards par la richesse des jardins et des bâtiments qui la couvrent.

De

*De Rome, le 20 Novembre 1757.*

ON nous a menés voir la vigne Borghèse, qui n'a pas besoin de fictions pour charmer. Lisez tout ce que les Voyageurs en disent ; ils ne mentent point sur cet article. Parc pour les bêtes fauves, mail, eaux plates et jaillissantes, bosquets, jardins de fleurs, potagers, cisellerie, orangerie, labyrinthes, enfin, tout ce que l'art peut tirer de la nature. Le coup d'œil du palais étonne. La tabatière la mieux ciselée, est moins achevée que mille bas reliefs antiques, si bien incrustés sur les quatre faces, qu'ils semblent y avoir été sculptés. L'intérieur renferme une compagnie * nombreuse et choisie, dont les traits parlants n'ont pas besoin de langue pour s'exprimer. Il faudroit les mines du Potosi pour payer les figures Grecques : Celles qui m'ont frappé le plus, sont le fameux Gladiateur du ciseau d'Agezia, Sénèque mourant dans le bain, le Sommeil en marbre noir, un Amour monté sur un Centaure, qu'il mène les mains liées sur le dos : La Monstre, d'un air satisfait et soumis, tourne la tête vers son vainqueur.

Nous remarquames, en traversant les rues, plusieurs inscriptions sur la hauteur des débordements du Tibre. Suétone dit qu'Auguste en élargit le lit, pour l'écoulement des neiges fondues. Ce fleuve n'est ni si large que notre imagination gigantesque, sur le compte des Romains, nous le peint, ni si étroit que le disent ceux qui veulent en diminuer l'idée. Il reçoit quatre rivières avant d'arriver à Rome, où il a trois cens pieds de large.

---

*A Rome, 17 Janvier 1758.*

DEPUIS le deux de ce mois que le carnaval est ouvert, la société brillante se réunit à l'Opéra deux heures après la fin du jour. Chacun a sa loge : Il y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, et gâte les acteurs. Ce spectacle de six semaines ne tombe point dans l'insipidité du notre perpétuel. On renouvelle sans cesse

* C'est-à-dire de belles statues.

ceſſe la muſique ſur les mêmes paroles. La danſe des grâces terre-à-terre, en eſt preſque bannie; mais la légéreté et la préciſion y brillent. Les théatres bien coupés en favoriſent le beau deſſein, et les charmantes décorations en augmentent l'illuſion. L'étendue de la ſalle fait qu'on eſt moins choqué de voir figurer des hommes habillés en femme dans le ballet et la pièce: ils ſont jeunes, bien ajuſtés, et beaucoup moins ridicules que vous ne l'imaginez; il ſeroit à ſouhaiter que les opéra fuſſent moins longs, les ballets moins répétés et plus liés au ſujet, les beaux récitatifs plus touchants. Les gens de gout des deux Nations diſent qu'on pourroit, de l'un et de l'autre opéra, en former un plus propre à ſe faire écouter que celui d'Italie, et moins ennuyeux que le François.

---

*De Rome, le 10 Février 1758.*

LE froid dure ici depuis trois ſemaines, ma chère Soeur, et la neige a couvert la terre pluſieurs jours dans cette latitude. Autrefois les maiſons à Rome, comme à Naples, étoient ſans cheminées: La délicateſſe en a fait conſtruire: mais peu s'en ſervent. La cuiſine du peuple a ſes fourneaux dans les rues: Là s'achètent les viandes frites au fricaſſées. Aux aſſemblées des Dames, le ſeul petit feu d'une des pièces échauffe le reſte: Perſonne n'en approche, et les antichambres ont des poëles pleins de braiſe.

Pendant les derniers jours du carnaval, il ſe forme un concours de peuple magnifique. Les fenêtres et les balcons chargés de riches tapis, offrent aux yeux les dames qui craignent la foule: Les trotoirs couverts d'échafauds bordent la rue, et ſont remplis de toutes ſortes de maſcarades. Cent polichinels, arlequins et docteurs, haranguent le peuple, et jettent des dragées aux paſſants. Les laquais et cochers prennent auſſi des déguiſements. Les carroſſes et divers chars portent leurs maîtres en maſque, et forment à pas lents deux files.

Nous avons huit ſpectacles à la fois, deux opéra bouffons; cinq comédies ou farces occupent les autres ſalles, dont pluſieurs ont cinq à ſix rangs de loges. Comme le carnaval dure peu, il en eſt d'autant plus vif. La beauté

du

du séjour de Rome attire beaucoup d'étrangers. Les Anglois y viennent en grand nombre, et apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche : ils se trouvent à Naples à la moitié du carnaval, ici pour les cérémonies de la Semaine Sainte, vers l'Ascension à Venise, de-là aux foires de Padoue et de Vicense : ensuite ils séjournent à Milan, passent l'été à Florence, à cause du bon air ; l'automne à différentes foires où l'Opéra les appelle ; l'hiver à Rome, pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

---

*De Rome, 27 Mars 1758.*

J'AI profité de la quinzaine de Pâques pour courir les meilleurs Prédicateurs : ils me paroissent grands déclamateurs. Les Chaires Italiennes sont des espèces de longs balcons, où le Prédicateur court et s'agite à son aise : leur éloquence parle moins au coeur qu'aux oreilles et aux yeux : trop de gesticulations en ôte la noblesse, trop peu chez les Anglois la rend froide : serions-nous dans ce milieu si difficile à saisir ?

---

*De Parme, le 15 Mai 1758.*

SON Altesse Royale nous a fait la grâce de nous admettre à sa table, dans sa maison de plaisance de Colorno, et d'ordonner qu'on nous représentât la tragédie d'Iphégenie en Tauride. La Comédie Françoise, et l'Opéra Italien, sont en vogue dans toute l'Europe : cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le Théatre de la Cour à Colorno est bien décoré, et plus grand que celui de Versailles. Le Palais, bâti avec l'élégance Italienne, commodément distribué et meublé à la Françoise, règne sur des jardins charmants : là, tout annonce le gout et la magnificence du Prince.

Nous vimes aussi le Théatre Farnèse, le plus grand de l'Italie : la coupe en est si parfaite, qu'une voix basse s'y fait par-tout entendre. Au lieu de loges, des gradins y règnent en cercle : le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées et illumi-

nées

nées qu'on met sur ce petit lac, font un merveilleux effet. Cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires.

---

*D'Avignon, le 15 Juin 1758.*

AVANT de venir dans cette ville, nous avons passé à Marseille. Le Port n'a pas rempli mon attente : peut-être le mal de tête que j'eus en passant un long faux-bourg entre deux murs, où j'étouffois de chaud et de poussière, m'avoit donné de l'humeur. Le Quai est fort rétréci par les loges des galériens qu'on y a transportés de Toulon, de façon qu'on y passe à peine. La nouvelle ville a de belles rues droites ; mais les tortueuses de l'ancienne conviennent mieux au pays brûlé du soleil et battu des vents : Nos Ancêtres avoient moins de tort que de raison, pour éviter nos alignements réguliers ; et leur peu de croisées haut percées les garantissoient mieux du froid et du chaud. En sortant, nous découvrimes les Bastides des Marseillois, que vous avez entendu vanter. Je ne sais comment des hommes les habitent : Leur peu d'espace conviendroit à des Lilliputiens ; leur situation sur un sable brulant, à des salamandres ; la sécheresse du terrein sans moisson et sans abri, à des Sylphes. Peut-être leur multitude se prête l'une à l'autre un agréable point de vue : mais il falloit quitter ces lieux pour voir à Aix une Procession fameuse de Vierges, d'Anges, de Diables et de Moines : Nous y arrivames la veille de ce bizarre spectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaises-a-porteurs, remplies de jolies femmes bien parées.

Nous nous rendimes à Avignon le lendemain : Les murs de cette ville, fondée par les Phocéens, et vendue au Pape Clement VI. par Jeanne Reine de Naples, sont fort beaux ; le rempart planté d'arbres tout autour forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de dames parées comme aux Tuileries : Nulle de nos villes de Province n'en rassemble d'aussi bon air, ni tant de

noms connus. La Marquiſe de Vaucluſe y tient le ſoir l'aſſemblée : On y ſoupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie.

Le Vice-Légat eut la complaiſance de me mener à ſix lieues d'ici, voir Vaucluſe, lieu où le Chanoine Pétrarque ſoupira vingt ans pour la belle Laure : Peut-être n'en étoit-il pas moins dévot. Dans les vieux temps, les Cardinaux, les Evêques, ſefoient même des ſonnets galants ; tout paſſoit, pourvu que ce fut à l'imitation de Petrarque. Les vers de cet amant inimitable, qui pleura dix ans ſa belle, ſont par-tout : et les débris de ſon château reſtent encore ſur un rocher voiſin de cette Fontaine dont on a fait tant de flatteuſes deſcriptions. Son onde claire forme, en flots bouillonants, une rivière dès ſa ſource ; tourne enſuite autour d'une ville, lui donne ainſi le nom de l'Iſle, arroſe les près et les arbres qui l'environnent, en fait un lieu délicieux, et la fourroit d'excellentes truites et d'écréviſſes : Mon bienfeſant conducteur nous en fit manger.

# LES JARDINS.

## Par M. l'Abbé de Lille.

### CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujèt nouveau dois-je monter ma lyre ?
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire :
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire ;
Que la coupe d'Atrée enfanglante ses mains :
Flore a souri ; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais payſages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.
Toi donc, qui mariant la grace et la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O Muſe ! ſi jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des auſtères leçons tu polis la rudeſſe ;
Si par toi, ſans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le ſoc laborieux ;
Viens orner un ſujèt plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger ;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du ſujèt je teindrai mon langage.
L'art innocent et doux que celébrent mes vers,
Remonte aux premièrs jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut ſoumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il ſoigna la parure ;
Et plus près de ſes yeux il rangea ſous ſes loix
Des arbres favoris et des fleurs de ſon choix.
Du ſimple Alcinoüs le luxe encor ruſtique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique

Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.
La Sageſſe autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant inſtruiſoit les humains :
Et quand les Dieux offroient un Elyſée aux ſages,
Etoit-ce des palais ? c'étoit de verds bocages ;
C'étoit des près fleuris, ſéjour des doux loiſirs,
Où d'une longue paix ils goutoient les plaiſirs.
Ouvrons donc, il eſt temps, ma carrière nouvelle ;
PHILIPPE m'encourage, et mon ſujet m'appelle.
Pour embellir les champs ſimples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'inſulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiſte qui penſe,
Prodigue de génie, et non pas de dépenſe.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, eſt un vaſte tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances ſans nombre,
Les jets de la lumière, et les maſſes de l'ombre,
Les heures, les ſaiſons, variant tour-à tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des près émaillés les riches broderies,
Et des riants côteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,
Ce ſont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.
La nature eſt à vous ; et votre main féconde
Diſpoſe, pour créer, des élémens du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le ſein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Obſervez, connoiſſez, imitez la nature.
N'avez vous pas ſouvent aux lieux infréquentés,
Rencontré tout à coup ces aſpects enchantés
Qui ſuſpendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue réverie ?
Saiſiſſez, s'il ſe peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez auſſi les lieux qu'un goût ſavant décore.
Dans ces tableaux choiſis vous choiſirez encore.
Dans ſa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.

Be-

Bloeil, tout à la fois magnifique et champêtre,
Chanteloup, fièr encor de l'exil de ſon maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle ſaiſon,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premièr en France entrevoir le modèle,
Les Grâces en riant deſſinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Déſert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais ſentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à ſon auguſte et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la Majeſté.
Pour elle il s'embellit et s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'aſyle fidèle!
Dont le nom trop modeſte èſt indigne de toi,
Lieu charmant! offre lui tout ce que je lui doi,
Une fortuné loiſir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainſi que du poète,
C'èſt lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poetiques fleurs,
Daigne accueillir ma muſe. Ainſi du ſein de l'herbe
La violette croit auprès du lys ſuperbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! ſi ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à ſa ſuite.
Beau lieu! fais ſon bonheur. Et moi, ſi quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre ſéjour,
De mon illuſtre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage;
Pour elle je cultive et j'enlace en feſtons
Le myrte et le laurier, tous deux chèrs aux Bourbons.
Et ſi l'ombre, la paix, la liberté m'inſpire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter;
Mais il èſt des écueils que l'art doit éviter.
L'eſprit imitateur trop ſouvent nous abuſe
Ne prêtez point au ſol des beautés qu'il refuſe;
Avant tout connoiſſez votre ſite; et du lieu
Adorez le génie, èt conſultez le dieu.
Ses loix impunément ne ſont pas offenſées:
Cependant moins hardi qu'étrange en ſes penſées,

Tous les jours, dans les champs, un artiſte ſans gout
Change, mêle, déplace, et dénature tout;
Et, par l'abſurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un ſite d'Italie.
Ce que votre terrein adopte avec plaiſir,
Sachez le reconnoître, ôſez vous en ſaiſir.
C'eſt mieux que la nature, et cependant c'eſt elle;
C'eſt un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainſi ſavoient choiſir les Berghems, les Pouſſins.
Voyez, étudiez leurs chèfs-d'oeuvre divins:
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoiſſant le rende à la nature.
Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux ſe plairont à recevoir vos loix,
Il fut un temps funeſte où, tourmentant la terre,
Aux ſites les plus beaux l'art déclaroit la guèrre,
Et, comblant les vallons et raſant les côteaux,
D'un ſol heureux formoit d'inſipides plateaux.
Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Evitez ces excès. Vos ſoins infructueux
Vainement combattroient un terrein montueux;
Et dans un ſol égal, un humble monticule
Veut être pittoreſque, et n'eſt que ridicule.
Déſirez vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux
J'aimerois ces hauteurs où ſans orgueil domine
Sur une riche vallon une belle colline.
Là, le terrein eſt doux ſans inſipidité,
Elevé ſans roideur, sèc ſans aridité.
Vous marchez: L'horizon vous obèit. La terre
S'élève ou redeſcend, s'étend ou ſe reſſerre.
Vos ſites, vos plaiſirs changent à chaque pas.
Qu'un obſcur arpenteur, armé de ſon compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin ſymmétrique;
Confie au froid papier le plan géométrique;
Vous, venez ſur les lieux. Là, crayon en main,
Deſſinez ces aſpects, ces coteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, preſſentez les obſtacles:
C'eſt des difficultés que naiſſent les miracles:
Le ſol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Eſt il nu? que des bois parent ſa nudité.

Cou-

Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes.
Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure ; et par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre, et les eaux.
Aride enfin ? cherchez, ſondez, fouillez encore :
L'eau, lente à ſe trahir, peut-être eſt près d'éclore.
Ainſi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond ſtérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
Il eſt des ſoins plus doux, un art plus enchanteur.
C'eſt peu de charmer l'oeil, il faut parler au coeur.
Avez-vous donc connu ces rapports inviſibles
Des corps inanimés et des êtres ſenſibles ?
Avez-vous entendu des eaux, des près, des bois,
La muette éloquence et la ſécrète voix ?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au ſombre,
Du noble au gracieux, les paſſages ſans nombre
M'intéreſſent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Uniſſez tous les tons pour plaire à tous les gouts.
Là, que le peintre vienne enrichir ſa palette ;
Que l'inſpiration y trouble le poete ;
Que le ſage, du calme y goute les douceurs ;
L'heureux, ſes ſouvenirs ; le malheureux, ſes pleurs.
Mais l'audace eſt commune, et le bon ſens eſt rare.
Au lieu d'être piquant, ſouvent on eſt bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents ;
Les contradictions ne ſont pas des contraſtes.
D'ailleurs, à ces tableux il faut des toiles vaſtes.
N'allez pas reſſerrer dans ces cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, abſurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraiſemblable à la fois et groſſier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
Au lieu de cet amas, de ce confus mêlange,
Variez les objets ou que leur aſpect change,
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt ſpectacles divers.
Que de l'effet qui ſuit, l'adroite incertitude
Laiſſe à l'oeil curieux ſa douce inquietude ;

Qu'en

Qu'enfin les ornaments avec gout ſoient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
Sur-tout, du mouvement : Sans lui, ſans ſa magie,
L'eſprit déſoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, ſur vos champs froids mon oeil gliſſe au haſard.
Des grands peintres encor faut-il atteſter l'art ?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets ſur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les paſteurs, et leurs jeux et leur danſe.
Saiſiſſez leur ſécret. Plantez en abondance
Ces ſouples arbriſſeaux, et ces arbres mouvants
Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;
Quels qu'ils ſoient, reſpectez leur flottante verdure,
Et défendez au fèr d'outrager la nature.
Voyez-la deſſiner ces chênes, ces ormeaux,
Voyez comment ſa main, du tronc juſqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage augmentant leur ſoupleſſe,
Des ondulations leur donna la moleſſe.
Mais les ciſeaux cruels——Prévenez-ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en eſt fait.
L'acier a retranché leur cime verdoyante,
Je n'entends plus au loin, ſur leur tête ondoyante,
Le rapide aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, et mourir.
Froids, monotones, morts, du fèr qui les mutile
Ils ſemblent avoir pris la froideur immobile.
Vous donc, dans vos tableux amis du mouvement,
A vos arbres laiſſez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perſpective abonde :
Faites courir, bondir, et rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déſerts ;
Des différents troupeaux dans les ſites divers
Envoyz, répandez les peuplades nombreuſes.
Là, du ſommet lointain des roches buiſſonneuſes,
Je vois la chèvre prendre. Ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces près abreuvés des eaux de la colline,
Couché ſur ſes genoux, le boeuf peſant rumine ;
Tandis qu'impétueux, fièr, inquièt, ardent,
Cet animal guèrrier qu'enfanta le trident,

De-

Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé !
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonant il plonge, et luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;
Soit qu'à travers les près il s'échappe par bonds ;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'oeil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes !
Quand je ne les vois plus, mon oeil le suit encor.
Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrein, les aspects, les eaux, et les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux payſages.
Mais, si du mouvement notre oeil est enchanté,
Il ne chérit pas moins un air de liberté.
Laissez donc des jardins la limite inquiète,
Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'oeil n'espère plus, le charme disparoit.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :
Bientôt il nous ennuye, et même nous irrite.
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encore de plus animables lieux,
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant nos Gothiques ancêtres
Transformoient en champ clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre surement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte ?
A ces murs qui génoient, attristoient les regards,
Le gout préfèreroit ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille et la rose inculte et la mûre sanglante.
Mais les jardins bornés m'importunent encore.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encore des modèles.
Les jardins appelloient les champs dans leur séjour,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste payſage embrasse l'étendue,

La

La Nature au Génie a dit : " Ecoute-moi,
Tu vois tous ces tréſors, ces tréſors ſont à toi.
Dans leur pompe ſauvage et leur brute richeſſe,
Mes travaux imparfaits implorent ton addreſſe."
Elle dit. Il s'élance, il va de tous côtés
Fouiller dans cette maſſe où dorment cent beautés.
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en paſſant le tableau qui varie.
Il ſait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compoſe pas ; il corrige, il épure,
Il acheve les traits qu'ébaucha la Nature.
Le front des noirs rochers a perdu ſa terreur ;
La forêt égayée adoucit ſon horreur ;
Un ruiſſeau s'égaroit, il dirige ſa courſe ;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une ſource.
Il veut ; et des ſentiers courent de toutes parts
Chercher, ſaiſir, lier tous ces membres épars,
Qui, ſurpris, enchantés du noeud qui les raſſemble,
Forment de cents détails un magnifique enſemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art,
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens diſpendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages ſculptés, ces baſſins, ces rigoles,
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce ſeul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un payſage immenſe.
Tombez devant cet art, fauſſe magnificence,
Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,
La France à nos regards offre un vaſte jardin !
Que ſi vous n'oſez pas tenter cette carrière,
Du moins, de vos enclos franchiſſant la barrière,
Par de riches aſpects agrandiſſez les lieux.
D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue :
Poſſédez par les yeux, jouiſſez par la vue.
Sur-tout ſachez ſaiſir, enchaîner à vos plants
Ces accidents heureux qui diſtinguent les champs.
Ici, c'eſt un hameau que des bois environnent :
Là, de leurs longues tours les cités ſe couronnent ;
Et l'ardoiſe azurée, au loin frappant les yeux,
Court en ſommet aigu ſe perdre dans les cieux.

Oublirai-je ce fleuve, et son cours, et ses rives ?
Votre oeil de loin poursuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élèvent de son sein ;
Quelquefois il s'enfuit sous l'arc d'un pont lointain.
Et si la vaste mer à vos yeux se présente,
Montrez, mais variez cette scène imposante.
Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux.
Comme au bout d'un long tube une voute la montre.
Au detour d'un bosquet ici l'oeil la rencontre,
La perd encore ; enfin la vue en liberté
Tout à-coup la découvre en son immensité.
Sur ces aspects divers fixez l'oeil qui s'égare ;
Mais il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature et le temps
Sement autour de nous de riches accidents.
O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Ausonie !
Lieux toujours inspirants, toujours chers au génie ;
Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon,
Dessine ces lointains, et ces mères, et ces îles,
Ces ports, ces monts brulants et devenus fertiles,
Des laves de ces monts encore tout menaçants,
Sur des palais détruits d'autres palais naissants,
Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !
Hélas ! je n'ai point vu de séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté :
Mais, j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai ; de l'Appennin je franchirai les cimes ;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
Vous, épris des beautés qu'étalent ces rivages
Au lieu de ces aspects, de ces grands payſages,
N'avez-vous au-dehors que d'insipides champs ?
Qu'au dedans, des objets mieux choisis, plus touchants
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère :
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;
Symbole heureux du sage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans son âme, et se plait avec lui.
Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.
Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile

En

En aſpects variés èſt le plus abondant,
Des tréſors de la vue économe prudent,
Faites les acheter d'une courſe légère.
Que votre art les promette, et que l'oeil les eſpère :
Prométtre, c'èſt donner ; eſpérer, c'èſt jouir.
Il faut m'intéreſſer, et non pas m'éblouir.
Dans mes leçons encore je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les ſurprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès longtems ambitieux rivaux,
Se diſputent nos voeux. L'un à nos yeux préſente
D'un deſſin régulier l'ordonnance impoſante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoiſſoient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et deſpote orgueilleux ; brille entouré d'eſclaves.
Son air èſt moins riant et plus majeſtueux.
L'autre, de la nature amant reſpectueux,
L'orne, ſans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmants, ſa noble négligence,
Sa marche irrégulière, et fait naître avec art
Les beautés, du déſordre, et même du haſard.
Chacun d'eux a ſes droits ; n'excluons l'un ni l'autre :
Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre.
Ainſi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix.
L'un èſt fait pour briller chez les grands et les Rois ;
Les Rois ſont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puiſſance ;
On y veut admirer, enyvrer ſes regards
Des prodiges du luxe et du faſte des arts.
L'art peut donc ſubjuguer la nature rebelle ;
Mais c'èſt toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ces droits ; c'èſt un uſurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Inſipides réduits, dont l'inſipide maître
Vous vante, en s'admirant, ſes arbres bien peignés,
Ses petits ſallons verds bien tondus, bien ſoignés ;
Son plant bien ſymmétrique, ou, jamais ſolitaire,
Chaque allée a ſa ſoeur, chaque berceau ſon frère ;
Ses ſentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, ſon maigre filet d'eau,

Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vaſe,
Et ſes petits bergers bien guindés ſur leur baſe.
Laiſſez-le s'applaudir de ſon luxe meſquin ;
Je préfère un champ brut à ſon triſte jardin.
Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, ſuivez mon vol au pays des preſtiges,
A ce pompeux Verſaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, et l'art ont embelli.
C'eſt là que tout eſt grand, que l'art n'eſt point timide ;
Là, tout eſt enchanté. C'eſt le palais d'Armide ;
C'eſt le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans ſa retraite, et grand dans ſon répos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obſtacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ſes loix ;
A ces douze palais d'élégante ſtructure
Ces arbres marier leur verte architecture ;
Ces bronzes reſpirer ; ces fleuves ſuſpendus,
En grôs bouillons d'écume à grand bruit deſcendus
Tomber, ſe prolonger dans des canaux ſuperbes ;
Là, s'épancher en nappe ; ici, monter en gerbes ;
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un ſoleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur ?
Si j'egare mes pas dans ces bocages ſombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Venus enchantent ce beau lieu.
Tout boſquet eſt un temple, et tout marbre eſt un Dieu ;
Et Louis, reſpirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ſes fêtes
C'eſt dans ces grands effets que l'art doit ſe montrer.
Mais l'eſprit aiſément ſe laſſe d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles penſées
Roulent pompeuſement, avec ſoin cadencées :
Mais ce plaiſir eſt court. Je quitte l'orateur,
Pour chercher un ami qui me parle du coeur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornements de l'art l'oeil bientôt ſe fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.

Regardez dans Milton. Quand ſes puiſſantes mains
Préparent un aſyle aux premiers des humains ;
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes priſonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et ſon premier printemps ?
Sans contrainte, ſans art, de ſes douces prémices
La Nature épuiſa les plus pures délices.
Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des ſentiers ſinueux les routes indéciſes,
Le déſordre enchanteur, les piquantes ſurpriſes,
Des aſpects où les yeux héſitoient à choiſir,
Varioient, ſuſpendoient, prolongeoient leur plaiſir.
Sur l'émail velouté d'une fraiche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du gout et des regards,
Elégamment grouppés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une ſcène imprévue ;
Ou, tombant juſqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obſtacle embarraſſer leurs pas :
Ou pendoient ſur tête en feſtons de verdure,
Et de fleurs, en paſſant, ſemoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbuſtes, d'arbriſſeaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ?
C'eſt là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à ſon jeune époux abandonna ſa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par ſon éclat, l'onde par ſon murmure.
La terre, en treſſaillant, reſſentit leurs plaiſirs ;
Zéphyre aux antres verds rediſoit leurs ſoupirs ;
Les arbres frémiſſoient, et la roſe inclinée
Verſoit tous ſes parfums ſur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ſes jardins ; heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourments où l'orgueil eſt en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie !

# EGLOGUES.

## DE VIRGILE.

### EGLOGUE I. *TITYRE.*

MELIBEE, TITYRE.

*Melibee.*

TRANQUILLE, chèr Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez : Mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;
Et quand tout retentit de nos derniers régrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

*Tityre.*

Un Dieu, chèr Mélibée, appui de ma foibleſſe,
Accorde ces loiſirs aux jours de ma vieilleſſe :
Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le ſang de mes agneaux rougira ſes autels ;
Si mon troupeau tranquille erre encore ſur ces rives,
Quand le ſort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaſte effroi trouble nos champs déſèrts,
Si dans un doux répos je chante encore des airs,
Berger, c'èſt un bienfait de ce Dieu ſécourable ;
C'èſt à lui que je dois ce deſtin favorable.

*Melibee.*

Parmi tant de malheurs et de troubles affreux,
Que je ſuis étonné de trouver un heureux !
Je fuis, traînant à peine en cet exil funeſte
De mes nombreux troupeaux le déplorable reſte :
Cette triſte brebis, l'eſpoir de mon troupeau,
Dans ſa fuite a perdu ſon languiſſant agneau :
Déjà, dans ma douleur, j'ai briſé ma muſette :
Pourquoi te tiens je encore, inutile houlette ?
Hélas ! ſouvent le Cièl, irrité contre nous,
Par des ſignes trop ſûrs m'annonçoit ſon courroux ;

Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,
Le tonèrre à mes yeux èſt tombé ſur un chêne ;
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs.
Mais pourquoi rappeller ces douloureux préſages ?——
Berger, qu'el èſt ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

*Tityre.*

Bien loin de nos hammeaux ce Héros tient ſa Cour,
Sa préſence embellit un plus noble ſéjour ;
Rome èſt ce lieu charmant : Autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au deſſus de Mantoue ;
Qu'elle étoit mon erreur ! ſur ces bords enchantés
Le tibre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes,
Que le plus haut Cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

*Melibee.*

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux ?

*Tityre.*

La Liberté, Berger, s'y montroit à mes voeux :
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler ſous ſes auſpices ;
Mantoue à mes déſirs refuſoit ce bonheur,
Par d'inutiles ſoins je briguois ſa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquents ſacrifices
Dépeuploient mon barcail d'agneaux et de géniſſes ;
Vainement j'implorois l'heureuſe liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'ôſai porter ma plainte au Souverain du Tibre ;
J'étois alors eſclave ; il parla, je fus libre.

*Melibee.*

Lorſque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces ſombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée ;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendriſſoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins et les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépériſſoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur berger.

*Tityre.*

Si je n'avois quitté ma triste solitude,
Je souffrirois encore la même servitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours ;
Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours :
Là, j'ai vu ce Héros, que chante ma tendresse,
Il est dans le printemps d'une belle jeunesse ;
Allez, Berger, dit-il, conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs et vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

*Melibee.*

Ainsi donc, chèr Tityre, exempt de nos misères,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères,
Vos troupeaux respectés du barbare vainqueur
Demeureront ici sous leur premier pasteur ;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres sauvages :
Vos abeilles encore, au retour de matin,
Picoteront la fleur des saules et du thym ;
Nos champs abandonnés vont rester inutiles,
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles,
Vous pourrez encore voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux soupirs des rossignols fidelles,
Les doux gémissements des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

*Tityre.*

L'Amour saura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage :
Le Cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitants des eaux iront dans les Déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate.

*Melibee.*

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux !
Nos pasteurs pleurent tous un même disgrace,
Nous fuyons, dispersés ; les uns aux champs de Thrace

Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats!
Qu'un eternel hivèr couvre d'âpres frimas;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les désèrts voisins de la Zone Torride;
Compagnon de leurs maux, et banni pour toujours,
Sous un ciel inconnu, je traînerai mes jours.
Quoi! je ne vérrai plus ces campagnes si chères,
Ni ce rustique toit hérité de mes pères!
O Mantoue! ô du moins, si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne vérrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;
D'avides étrangers, des soldats inhumains
Déseoleront ce champ cultivé de mes mains;
Etoit-ce donc, grands Dieux! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?
C'en èst fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chèrs à mon cœur et si beaux à mes yeux.
O Guèrre! ô triste effèt des discordes civiles!
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des Villes:
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux!
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te vérrai plus bondir sur la verdure:
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

*Tityre.*

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la prémière aurore.
Regagnons le hameau: Berger, suivez mes pas,
Thestile nous apprête un champêtre repas;
Le jour fuit, hâtons nous: du sommet des collines
L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'èlève sur les airs.

## Egloque II. *IRIS.*

L'Astre brulant du jour, sur nos paisibles rives,
Repandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses régrêts.

Il adoroit Iris : d'une plaine étrangère
Il vouloit dans ſon champ attirer la Bergère :
Iris étoit promiſe aux feux d'une autre amant,
Et plaignoit Coridon ſans calmer ſon tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres ;
Solitaire, il venoit ſe cacher ſous des hêtres ;
C'eſt-là qu'ayant conduit ſes troupeaux languiſſants,
Il ſoupiroit un jour ces douloureux accents.
Hâtez-vous, ſombres jours d'une odieuſe vie ;
Puiſque toute eſpérance à mes voeux eſt ravie,
Puiſqu'un autre berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encore des jours ?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cauſe ;
Il eſt l'heure du jour où tout ici repoſe :
Là Monſieur tranquille, à l'abri du ſoleil,
Répare ſa vigueur dans le ſein du ſommeil ;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage ſombre,
Sylvie et ſon Berger goutent le frais de l'ombre :
Privé de ces loiſirs, et bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémiſſements l'écho paroit ſenſible,
Tout me plaint, votre coeur reſte ſeul inflexible.
Que n'ai-je pour Phillis brulé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas, que n'ai je offert mes voeux !
Leurs graces, il eſt vrai, n'égalent point vos charmes ;
Mais leur coeur moins ingrat m'eut coûté moins de larmes.
Ah ! ne comptez point tant ſur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;
La beauté n'eſt qu'un lys, l'aurore l'a vu naître,
L'aurore à ſon retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous ? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe enrichit de ſes eaux.
En lait délicieux mes brebis ſont fécondes,
Lors même que l'hiver glace et l'air et les ondes :
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens ſouvent le prix des champêtres concerts,
Et ſi le ruiſſeau pur qui coule en ce bocage
N'abuſe point mes yeux d'une flatteuſe image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai conſulté ce cryſtal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits ;
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asyles ;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos :
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan fait charmer l'Arcadie :
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flute un son harmonieux ;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le Dieu des Bergers et de leurs Bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau :
Cette bouche charmante et des graces chéries,
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie :
Je vous garde une hautbois qui semble fait pour vous,
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux :
Tyrsis, prêt d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tyrsis
Une belle houlette et des agneaux choisis,
Je vous destine encore deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai, l'autre jour, du sein d'une fontaine :
Laure en sera jalouse : elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore sur votre route assemble ses compagnes,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés ;
De l'encens du printemps les airs sont parfumés :
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, et remplit sa corbeille,
Sa main fait assortir les dons qu'elle a cueillis
Et marier la rose au jeune et tendre lis :
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices :
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif et doux,
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous.
J'ai des myrtes fleuris, leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaine fidelle :
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.

Mais

Mais que dis-je, insensé ! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
J'étois libre autrefois, et mon paisible coeur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur :
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
L'amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours ;
Ainsi l'aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate, estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux bergers ont chanté sous nos hêtres ;
Les déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fière Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les coeurs sont maîtrisés par un charme secret,
Le loup cherche sa proie auteur des bergeries,
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries,
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! voeux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse !
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois,
A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un pasteur.
Revenez, chèrs moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
Puisque mes voeux sont vains, de l'insensible Iris,
Allons près de Climéne oublier les mépris.

## Eglogue III. *PALEMON.*

## COMBAT PASTORAL.

Palemon, Menalque, Damete.

*Menalque.*

Apprenez-moi, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

Da-

*Damete.*

J'en ſuis le conducteur, Lycas en eſt le maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

*Menalque.*

O Bercail malheureux ! depuis que nuit et jour
Lycas près de Climéne eſt conduit par l'amour,
Oubliant ces moutons, et ne ſongeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de ſa bergère :
Troupeaux infortunés, votre ſort fut plus doux,
Tandis que, libre encore, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce paſteur mercenaire; auquel il vous confie,
Loin des yeux du berger, détruit la bergerie.

*Damete.*

Vous deviez m'épargner ce reproche indiſcret ;
On vous connoit, Ménalque, on ſait certain ſecret,
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte—
D'un plus ample détail je vous ſauve la honte ;
Vous m'entendez ; alors les Déeſſes des eaux
Rentrèrent en riant au fond de leurs roſeaux.

*Menalque.*

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbriſſeaux d'Arcas et ſa vigne nouvelle ?

*Damete.*

Quel berger ne ſait point que, ſous ces vieux ormeaux,
Ménalque d'Eurylas briſa les chalumeaux ?
Rival de ce paſteur, jaloux de ſa victoire,
Votre coeur indigné ne put ſouffrir ſa gloire ;
Vous feriez mort enfin d'envie et de fureur ;
Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

*Menalque.*

Qu'entends-je ? ſur quel ton me parleroit un maître,
Si ce pâtre à tel point ôſe ſe méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laiſſa ſeul ſon troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui ſurprendre un chevreau ?

*Damete.*

De ce prétendu vol Damon ne peut ſe plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai ſans craindre,
Puiſqu'il étoit le prix d'un combat paſtoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

*Menalque.*

Vous vainqueur de Damon ! D'une flute champêtre
Damete dans nos bois s'eſt-il jamais vu maître,

Lui

Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne ſait que déchirer des airs faits par autrui.

*Damete.*

Pour finir entre nous une vaine diſpute,
J'ôſe vous défier au combat de la flute ;
Ou, ſi vous l'aimez mieux, à l'ombre des buiſſons,
Eprouvons un combat de vers et de chanſons ;
Si le Dieu de Délos èſt pour vous plus propice,
Je vous donne à choiſir la plus tendre géniſſe.
Quel prix riſquerez-vous contre un gage ſi beau ?

*Menalque.*

Je n'ôſerois choiſir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton, j'eſſuierois la colère
D'une marâtre injuſte, et d'un père ſévere ;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complèt ſe trouve à mon retour ;
Mais je puis hazarder deux beaux vaſes de bêtre ;
On voit ramper autour un vigne champêtre ;
Alcimédon ſur eux a gravé deux portraits :
Du célebre Conon l'un ranime les traits ;
L'autre peint ce mortel dont l'adreſſe féconde
A décrit ſes ſaiſons et meſuré le monde ;
Ces coupes ſon encore dans leur prémier éclat ;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

*Damete.*

J'ai deux vaſes pareils, revêtus d'un feuillage,
Du même Alcimèdon ce préſent èſt l'ouvrage ;
Le chantre de la Thrace èſt peint ſur les dehors,
Il èſt ſuivi des bois qu'entraînent ſes accords.

*Menalque.*

Palémon vient à nous : Qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, et témoin de ma gloire.

*Damete.*

Je conſens qu'il nous juge, et malgré vos mépris,
Je ſaurai me défendre et balance le prix ;
Ma muſe en ces combats ne fut jamais craintive,
Prêtez nous, Palemon, une oreille attentive.

*Palemon.*

Chantez, dignes rivaux : La nouvelle ſaiſon
Invite à des concerts ſur ce naiſſant gazon ;
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ;

Philomele reprend ſes airs doux et plaintifs,
L'amant des fleurs ſuccede aux aquilons captifs ;
Tout charme ici les yeux : chaque inſtant voit éclore,
Dans ces près émaillés de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix ;
Ces combats ſont chers de la Muſe des Bois.

*Damete.*

Muſes ! donnez au Maître du Tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chanſons :
Il eſt tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il diſpenſe à nos champs les jours et les moiſſons.

*Menalque.*

Du jeune Dieu que le Permeſſe adore,
Muſes ! chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient ſe dore ;
D'un feſton de lauriers je pare ſes autels.

*Damete.*

Quand je ſuis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me reveille : et d'une courſe agile
Elle fuit dans un antre, et s'y cache à demi.

*Menalque.*

Philis, près de ma bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs :
Nos troupeaux réunis paiſſent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

*Damete.*

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycère au premier jour :
Ce couple heureux d'oiſeaux fidelles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

*Menalque.*

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

*Damete.*

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère,
Zéphyrs qui l'écoutez dans ces momens ſi doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma bergère,
Des plaiſirs ſi charmants rendroient le Ciel jaloux.

*Me-*

*Menalque.*

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois :
Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

*Damete.*

Je célebre bientôt le jour de ma naissance :
Venez, belle Glycère, honorer ce beau jour,
Vous ferez l'ornement des concerts de la danse,
Votre chant et vos pas sont conduits par l'amour.

*Menalque.*

Cloris seule a mon coeur, seule elle a tous les charmes :
Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux !
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah ! quand pourrai-je, amour, revoir de si beaux yeux ?

*Damete.*

Mon coeur redoute autant les rigueurs de Glycère,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups ;
Qu'un laboureur, veillant sur une moisson chère,
Craint le souffle fougueux des acquilons jaloux.

*Menalque.*

Ma cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour une jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride et languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

*Damete.*

Puisque Pollion veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

*Menalque.*

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau :
Savantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros savant offrez un fier taureau.

*Damete.*

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel et les parfums naissent en sa faveur.

*Menalque.*

Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille,

Du fade Mévius qu'il aime auſſi les vèrs :
Qu'il aſſerviſſe au joug le renard indocile,
Qu'il préfère aux zèphyrs les vents des noirs hyvèrs.

*Damete.*

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroit n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un ſerpent èſt caché ſous ces belles couleurs.

*Menalque.*

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chèrs moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies ;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

*Damete.*

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fèrs de l'amour.

*Menalque.*

L'amour ne me nuit point, j'ignore ſes alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſants :
Mais un ſombre enchanteur, par ſes funeſtes charmes,
Fait périr ſans pitié mes agneaux innocents.

*Damete.*

De ce douteux débat, la palme vous èſt due,
Si vous ſavez m'expliquer en quels lieux
L'oeil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue,
De ce vaſte horizon qui termine les cieux.

*Menalque.*

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure,
Et ſur Cloris je vous cède mes droits,
Si vous ſavez me dire en quel lieu la nature
Sur de naiſſantes fleurs grave le nom des Rois.

*Palemon.*

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un et l'autre à mes yeux en emporte la gloire,
Et tout berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite, comme vous, la palme des chanſons.
Renouvellez ſouvent en cadences egales
Le paiſible combat de vos muſes rivales :
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours, entre vous, le prix reſte indécis.

SATIRE

# SATIRE III.

## De MONS. BOILEAU DESPREAUX.

A. QUEL ſujèt inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre et ſevere,
Et ce viſage enfin plus pâle qu'un reatier,
A l'aſpect d'un arrêt qui retranche un quartier?
Qu'èſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, et de biſques nourrie?
Où la joye en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit reformé la cuiſine?
Ou quelque longue pluye inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un fat qui pour m'empoiſonner,
Je penſe, expres chez lui m'a forcé de diner.
Je l'avois bien prevu. Depuis près d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hièr il m'aborde, et me ſerant la main:
Ah! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux—Bucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Vilandri priſeroit ſa ſéve, et ſa verdeur,
Moliere avec Tartuff y doit jouer ſon rôle;
Et lambert, qui plus èſt m'a donné ſa parole.
C'èſt tout dire en un mot, et vous le connoiſſez.
Quoi Lambert? Oui Lambert. A demain? C'èſt aſſez.
Ce matin donc, ſeduit par ſa vaine promeſſe,

J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe,
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme en m'embraſſant m'èſt venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegrèſſe entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert, ni Molière,
Mais puiſque je vous vois, je me tiens trop content,
Vous êtes un brave homme. Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'Eté :
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance :
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments ;
J'enrageois. Cependant on apporte un potage ;
Un coq y paroiſſoit ſur ce pompeux équipage,
Qui changeant en plat et d'état et de nom,
Par tous les conviès s'èſt appellé chapon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragout de perſil couronnée ;
L'autre d'un godiveau tout brulé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord, notre troupe ſerrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrée,
Où chacun, malgre ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Feſoit un tour à gauche, et mangeoit de côté,
Jugez en cet état ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chère :
Si l'on n'èſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'abbé Cotin.
Nôtre Hôte cependant, s'addreſſant à la troupe :
Que vous ſemble, a-t-il dit, du gout de cette ſoupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'oeufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot, et tout ce qu'il apprête.
Les cheveux cependant me dreſſoient à la tête :
Car Mignot, c'èſt tout dire, et dans le monde entier.
Jamais empoiſonneur ne fut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geſte.
Penſant qu'au moins le vin dut reparer le reſte.
Pour m'en eclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,

Un

Un laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,
Et qui rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avoit rien qu'un gout plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traitresse.
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse ;
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il fesoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Eté !
Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table :
Et dut on m'appeller et fantasque et bouru,
J'allois sortir enfin : quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'alouettes pressées ;
Et sur les bords du plat, six pigeons étalés,
Presentoient pour renfort leurs squeletes brulés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'un de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes fots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance :
Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit Profés dans l'ordre de Coteaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers :
Et pour flater notre hôte observant son visage,

Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte et ſon langage;
Quand notre Hôte charmé, m'aviſant ſur ce point :
Qu'avez vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiérs reſtent ſur votre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade ? on en a mis par tout.
Ah ! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût;
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chaire blanche et molle.
Ma foi, tout èſt paſſable, il le faut confeſſer :
Et Mignot aujourd'hui s'èſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce, il faut qu'on y raffine.
Pour moi, j'aime ſur tout que le poivre y domine :
J'en ſuis fourni, Dieu ſait, et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statue èſt au feſtin de Pierre :
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aile de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de nôtre Hôte :
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent ſont défi.
Un ſi galant exploit reveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracés
Têmoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
Quand un des conviés, d'un ton melancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique :
Tous mes ſots à la fois ravis d'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La muſique ſans doute étoit rare et charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuyant de ſon aigre ſouffle,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas comtés,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultés,
Deux Marmitons craſſeux revêtus de ſerviettes
Lui ſervoient de Maſſiers, et portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec de ris de veau,

Et

Et l'autre du pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les conviés la joye èſt redoublée :
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de frédonner,
D'un ton gravement fou s'èſt miſe à raiſonner.
Le vin au plus muet fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les interêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, et reformé l'Etat ;
Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guèrre
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnaſſe.
Mais notre Hôte ſur tout, pour la juſteſſe et l'art,
Elevoit juſqu'au Ciel Theophile et Ronſard.
Quand un des Campagnards releuant ſa mouſtache,
Et ſon fentre à grands poils ombragé d'une panache,
Impoſe à tous ſilence, et d'un ton de docteur.
Morbleu, dit il, la Serre èſt un charmant auteur !
Ses vers ſont d'un beau ſtile, et ſa proſe èſt coulante,
La Pucelle èſt encore une ouvre bien galante ;
Et je ne ſais pourquoi je bâille en la liſant.
Le Pais, ſans mentir, èſt un bouffon plaiſant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille èſt joli quelquefois,
En verité pour moi, j'aime le beau Frangois.
Je ne ſais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'èſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certain Satire,
Qu'un jeune homme—Ah ! je ſais ce que vous voulez dire,
A répondu nôtre Hôte, *un Auteur ſans défaut.*
*La raiſon dit Virgile, et la rime Quinaut.*
Juſtement. A mon gré, la pièce èſt aſſez plate ;
Et puis blâmer Quinaut—Avez vous vu l'Aſtrate ?
C'èſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'Anneau Royal me ſemble bien trouvé.

Son

Son ſujêt êſt conduit d'un belle manière,
Et chaque acte en ſa pièce êſt un pièce entière,
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il êſt vrai que Quinaut êſt un eſprit profond:
A repris certain fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu poëte;
Mais il en êſt pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'êſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
Peut-être, a dit l'Auteur pâliſſant de courroux;
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Vous? Mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur ſur le champ aſſez plaiſamment reparti.
Je ſuis donc un Sot? moi? vous en avez menti:
Repond le Campagnard; et ſans plus de langage,
Lui jette, pour défi, ſon aſſiette au viſage.
L'autre eſquive le coup, et l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront, l'auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement ſe ruant entre deux,
Nos braves s'acrochant ſe prennent aux cheveux;
Auſſi-tôt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un long débris de bouteilles caſſées:
En vain à lever tous les Valets ſont fort prompts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare;
De nouveau l'on s'éforce, on crie, on les ſepare,
Et leur première ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je conſents de bon coeur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aout l'on mange des pois verds.

## EPITRE VI. De M. BOILEAU.

### A M. de Lamoignon Avocat-General.

OUI, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne èſt mon unique azile;
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'èſt un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'oeil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
Voit du ſein de ſes eaux vingt iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manières,
D'une rivière ſeule, y forment vingt rivières.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés,
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le village au deſſus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre
Et dans le roc qui cède et ſe coupe aiſément,
Chacun ſait de ſa main creuſer ſon logement :
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
Se preſente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord :
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'èſt là, chèr Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantôt un livre en main errant dans les prairies
J'occupe ma raiſon d'utiles reveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je conſtruis,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide ;
Ou d'un plomb qui ſuit l'oeil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guèrre aux habitants de l'air.
Une table au retour propre et non magnifique
Nous preſente un repas agréable et ruſtique.

Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes de Brouſſain,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain.
La maiſon le fournit, la Fermière l'ordonne,
Et mieux que Borgerat l'appetit l'aſſaiſonne.
O fortuné ſejour ! O champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde !
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendant au paſſage,
Un couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encore tout poudreux, et ſans me débotter
Chez vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi ſe prit à rire,
Contre vos derniers vers on eſt fort en courroux !
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de nôtre place
Au tour d'un caudebec j'en ai lu la preface.
L'autre jour ſur un mot la cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous votre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait au Louvre on vous ſoupçonne.
Mais ? Vous. On me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulés, depuis le jour fatal,
Qu'un libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toujours depuis ce tems en proye aux ſots diſcours,
Contre eux la verité m'eſt d'un foible ſecours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un plaiſant du païs inſipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi :
Et le ſot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à temoin et la cour et la ville.
Non à d'autres, dit-il, on connoit votre ſtile.
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien couté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en verité :

Peut-

Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé ;
Juge, si toujours triste interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les Muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque évenement
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valenciennes êst entré comme un foudre ;
Que Cambray des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil :
Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu fait, comme les vers chez-vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cageoler,
Et dans ce tems guerrier, et fecond en Achilles,
Croit que l'on fait des vers, comme l'on prend des villes.
Mais moi dont le genie êst mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux êst le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fèrs et nos entraves
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où nôtre esprit une fois s'êst fait voir,
Sans un facheux éclat, nous ne saurions déchoir,
Le public enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles,
Au comble parvenus il veut que nous croissions !
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroit, et moi même à qui l'âge,

D'au-

D'aucune ride encore n'a flétri le viſage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence et de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaît dans leurs routes perdues,
Ne ſauroit plus marcher ſur le pavé des rues.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encore m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eté loin de toi demeurant au village
J'y paſſe obſtinement les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de Paſſion.
C'eſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le mérite eclatant, et la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie :
Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux,
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un réveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait raméné l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ces nouveaux bienfaits,
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville,
Là dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me vérras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif cavalier galoper ſur ta trace.
Tantôt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene épand ſes liberales eaux ;
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude ;
Chercher quels ſont les biens veritables et faux ;
Si l'honnête homme en ſoi doit ſouffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.

C'eſt

C'èſt ainſi que chez toi tu ſaures m'attacher.
Heureux ! ſi les fâcheux prompts à nous y chercher,
N'y viènnent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute èſpèce,
Que ſans ceſſe à Baville attire le devoir ?
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiègent les allées.
Alors ſauve qui peut, et quatre fois heureux !
Qui ſait pour s'échapper quelque autre ignoré d'eux.

---

# FABLES

## PAR M. DE LA FONTAINE.

### L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

UNE Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quoiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et avant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que le chanvre ſe ſéme,
Elle vit un Manant en couvrir maints ſillons.
Ceci ne me plait pas, dit-elle aux Oiſillons,
Je vous plains. Car pour moi, dans ce péril extrême,
Je ſaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'èſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine,
Qui cauſera dans la ſaiſon

Votre mort ou votre priſon,
Gâre la cage ou le chaudron.
C'èſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.
Les oiſeaux ſe monquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop dequoi.
Quand la chénevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
Le chanvre étant tout à-fait crû.
L'Hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien,
Mauvais grain èſt tôt venu.
Mais puiſque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous vérrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés
Feront au Oiſillons la guèrre,
Quand reginglettes et rézeaux
Atraperont petits Oiſeaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la grue et la Bécaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état
De paſſer, comme nous, les déſèrts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'èſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſûr,
C'èſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaſer auſſi confuſément,
Que feſoient les Troyens, quand la pauvre Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oiſillon ſe vit eſclave retenu.
Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il èſt venu.

LE

## LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortelans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au feſtin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la ſale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.
Le bruit ceſſe, on ſe retire :
Rats en campagne auſſi-tôt,
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.
C'eſt aſſez, dit le ruſtique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'eſt pas que je me pique :
De tous vos feſtins de Roi.
Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loiſir,
Adieu donc, fi ! du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

## LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup ſurvient à jeun, qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage.

Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majeſté
Ne ſe mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle conſidère
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au deſſous d'elle ;
Et que par conſequent, en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je ſai que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né ?
Reprit l'Agneau, je tête encore ma mère.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frère.
Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens.
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit, il faut que je me venge.
Là deſſus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

---

# ODES

## PAR M. ROUSSEAU.

### A LA FORTUNE.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouis ?
Juſques à quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices,
Et par l'hommage des mortels ;
Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſpérité,

Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu ſupréme,
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ſes fauſſes maximes
Erigent en héros ſublimes
Tes plus coupables favoris.
Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ces héros ſoient revétus,
Prenons la raiſon pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés !
Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les héros parfaits :
Qu'elle voit tout la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits :
Qu'elle n'adopte point la gloire,
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le fort remporte pour eux ;
Et que devant ſes yeux ſtoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.
Quoi, Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guèrriere
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains ?
Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables conquérants ?
Des voeux outrés, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des tyrants ;

Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,
Un peuple aux fers abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.
Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Et ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans les meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister ?
Images des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?
Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paule Emile
Fit tout les succès d'Annibal.
Quel èst donc le héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'èst un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui :
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle,
Fait le plus chèr de ses souhaits :
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.
Vous, chez qui la guèrriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fièr meurtrier de Clitus :
Vous vérrez un Roi respectable,
Humain, généreux, équitable ;

Un Roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.
Héros cruels et sanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le deſtructeur rapide
De Marc Antoin et de Lépide
Rempliſſoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux et juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.
Montrez-nous, guèrriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour,
Voyons comment vos coeurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſéconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit.
L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui dompte la fortune,
Mérite ſeule le nom de grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus ;
Et ſa grande âme ne s'altère,
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des diſgraces de Varus.
La joie imprudente et legère
Chez lui ne trouve point d'accès ;
Et ſa crainte active modère
L'yvreſſe des heureux ſuccès.
Si la fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce
Dans ces obſtacles paſſagers.

Le bonheur peut avoir ſon terme,
Mais la ſageſſe èſt toujours ferme,
Et les deſtins toujours légèrs.
En vain un fière Déeſſe
D'Enée a réſolu la mort :
Ton ſécours, puiſſante ſageſſe,
Triomphe des Dieux et du ſort.
Par toi Rome au bord du naufrage,
Juſques dans les murs de Carthage,
Venges le ſang de ſes guèrriers ;
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes cyprès en lauriers.

## ODE

### A MONS. LE COMTE DE SINZINDORF.

CHANCELIER DE LA COUR IMPERIALE.

L'HYVER, qui ſi longtems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaine plus le cours des paiſibles ruiſſeaux ;
Et les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.
Les troupeaux ont quitté leurs cabanes ruſtiques :
Le laboureur commence à lever ſes guérets :
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.
Déjà la terre s'ouvre ; et nous voyons éclore
Les premices heureux de ſes dons bienfeſants.
Cérès vient, à pas lents, à la ſuite de Flore,
Contempler ſes nouveaux preſents.
De leurs douces chanſons inſtruits par la nature,
Milles tendres oiſeaux font réſonner les airs ;
Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture,
Danſent au bruit de leurs concerts.
Des objèts ſi charmants, un ſéjour ſi tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
Toute invite le ſage à chercher un aſyle
Contre le tumulte des cours.

Mais

Mais vous, à qui Minerve et les filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains,
Vous, qui n'ôsez quitter la balance sacrée
Dont Thémis a chargé vos mains :
Ministre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puissant autant que glorieux,
Vous ne pouvez longtems vous dérober aux chaines
De vos emplois laborieux.
Bientôt l'état, privé d'une de ses colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit : Hélas ! tu m'abandonnes ;
Je perds mon plus ferme soutien.
Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la nature et l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent soin d'embellir pour vous.
Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître,
Vous verrez le soleil, cultivant leurs trésors,
Se lever le matin, et le soir disparoître,
Sans sortir de leurs riches bords.
Tantôt, vous tracerez la course de votre onde :
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur fève vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.
Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,
Vous irez insulter le sanglier glouton ;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux de Phase
Subir le sort de Phaëton.
O doux amusements ! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde ébloüit le chaos !
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence et du repos.
Délices des ayeux d'une épouse adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;
Et dans qui la vertu, par les graces parée,
Brille au-dessus de leurs grandeurs.
Arbres verds et fleuris, bois paisibles et sombres,
A votre possesseur si doux et si charmants.
Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres :
A ses nobles délassements.
Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs :

In n'écoutera plus que la voix qui le preſſe
De s'arracher à vos plaiſirs.
Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il eſt échappé ;
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de ſa gloire occupé.
Allez, illuſtre appui de ſes vaſtes provinces,
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrets du plus ſage des princes,
Veiller ſur ſes peuples chéris.
C'eſt pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Conſacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fites admirer votre heureuſe induſtrie
A ſes plus illuſtres rivaux.
La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naiſſant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit oppoſer votre Egide
Au cruel démon des combats.
Vos voeux ſont ſatisfaits. La diſcorde et la guerre
N'ôſent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les Dieux appaiſés rédonnent à la terre
Des jours plus ſereins et plus beaux.
Ce Chef de tant d'états, à qui le Ciel diſpenſe
Tant de riches tréſors, tant de fameux bienfaits,
A déjà de ces dieux reçu la récompenſe
De ſa tendreſſe pour la paix.
Il a vu naître enfin de ſon épouſe aimée
Un gage précieux de ſa fécondité,
Et qui va deſormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.
Arbitre tout-puiſſant d'un Empire invincible,
Plus maître encore du coeur de ſes ſujets heureux,
Qu'a-t-il à deſirer, qu'un uſage paiſible
Des jours qu'il a reçus pour eux ?
Non, non : Il n'ira point, après tant de tempêtes
Reſſuſciter encore d'antiques differents ;
Il ſait trop que ſouvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérants.
Si toutefois l'ardeur de ſon noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ſes droits ;
Ecoutez la leçon d'un Socrate ſauvage,
Faite au plus puiſſant de nos Rois.

Pour

Pour la troiſième fois du ſuperbe Verſailles
Il feſoit aggrandir le parc délicieux :
Un peuple harraſſé de ces vaſtes murailles
Creuſoit le contour ſpacieux.
Un ſeul contre un vieux chêne appuyé, ſans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là, dit le Prince ? Hélas, Sire,
Répond le champêtre vieillard,
Pardonnez. Je ſongeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'aggrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voiſins.

## ODE, TIRE'E DU PSEAUME XIV.

*Caractère de l'Homme juſte.*

SEIGNEUR, dans ton temple adorable
Quel mortel eſt digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce ſanctuaire impénétrable,
Où tes ſaints inclinés, d'un oeil reſpectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux ?
Ce ſera celui qui du vice
Evite le ſentier impur :
Qui marche d'un pas ferme et ſur
Dans le chemin de la juſtice ;
Attentif et fidèle à diſtinguer ta voix,
Intrépide et ſévère à maintenir tes loix.
Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité :
Qui ſous un air d'humanité
Ne cache point un coeur farouche :
Et qui par des diſcours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baiſſer les yeux.
Celui devant qui le ſuperbe,
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroit plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe.
Qui bravant du méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte infortuné,
Celui, dis-je, dont les promeſſes

Sont

Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infame gain
Ne fait point groſſir ſes richeſſes :
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'innocent.
Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur
Un jour des élus du Seigneur,
Partagera la ſainte joie :
Et les frémiſſements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité

## ODE, TIRE'E DU PSEAUME XVIII.

*Mouvements d'une âme qui s'élève à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes ouvrages.*

LES cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enſerre
Célébre un Dieu créateur.
Quel plus ſublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords !
De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit,
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur et myſtérieux :
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.
Dans une eclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce ſoleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.

En-

Environné de lumiere,
Cet aſtre ouvre ſa carière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.
L'univers à ſa preſence,
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bientôt ſa marche feconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par ſa chaleur puiſſante
La nature languiſſante
Se ranime et ſe nourrit.
Oh ! que tes oeuvres ſont belles !
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits !
Que ceux qui te ſont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inſpire la joie :
Elle aſſure notre voie ;
Elle nous rend triomphants :
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfants.
Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puiſſant : Inſpire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi ſainte, loi deſirable,
Ta richeſſe èſt préférable
A la richeſſe de l'or ;
Et ta douceur èſt pareille
Au mièl dont la jeune abeille
Compoſe ſon chèr trèſor.
Mais ſans tes clartés ſacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon coeur !
Prête-moi tes feux propices.
Viens m'aider à fuir les vices

Qui s'attachent à mes pas.
Viens conſumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas,
Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes ſens;
Si tu daignes me ſourire,
Mes jours ſeront innocents.
J'irai puiſer ſur ta trace,
Dans les ſources de ta grace;
Et de ſes eaux abreuvé,
Ma gloire ſera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

---

# IDYLLES DE THE'OCRITE.

## IDYLLE VIII.

DAPHNIS, MENALQUE, UN BERGER.

MENALQUE feſoit paître ſes brebis ſur de hautes montagnes, et y rencontra l'aimable Daphnis, qui gardoit auſſi ſon troupeau de boeufs. Ces deux Bergers étoient blonds: Tous deux à la fleur de l'âge: Tous deux habiles à chanter, et à jouer de la flute. Ménalque apperçut le premier Daphnis, et lui parla ainſi:

*Menalque.*

Daphnis, Paſteur de troupeaux mugiſſants, veux-tu diſputer avec moi le prix du chant? Je t'avoue ſincèrement qu'il ne me ſera pas difficile de remporter la victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes:

*Daphnis.*

Ménalque, conducteur de brebis couvertes de riches toiſons, ſavant joueur de flûte, tes chants, quels que ſoient tes efforts, ne l'emporteront point ſur les miens!

*Me-*

*Menalque.*

Veux-tu eſſayer! Veux-tu dépoſer un prix pour le vainqueur ?

*Daphnis.*

Je diſputerai volontiers contre toi, et je conſens à donner un gage.

*Menalque.*

Mais quel gage pourrons-nous dépoſer qui ſoit digne de notre victoire ?

*Daphnis.*

Pour-moi, je riſquerai un Veau tendre ; et toi, tu mettras un Agneau auſſi gros que la mère.

*Menalque.*

Je ne puis gager un Agneau : Mon père et ma mère ſont trop redoutables : Ils comptent chaque ſoir toutes les Brebis.

*Daphnis.*

Mais, que peux-tu donc parier ? Quel prix remportera donc le vainqueur !

*Menalque.*

J'ai une belle [illegible] que j'ai faite moi-même. Les tuyaux ſont de la même longueur, et unis enſemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : Mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

*Daphnis.*

J'en poſſede une toute ſemblable : Les tuyaux en ſont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même le doigt en la feſant, et j'en reſſens encore la douleur. Mais qui nous écoutera ? Qui ſera notre Juge ?

*Menalque.*

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ces Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : Il accourt auſſi-tôt pour les entendre : Ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants, on conſulte le ſort ; il tombe ſur Ménalque : Celui ci doit jouer le premier de la flute, et Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Menalque commence donc ainſi :

*Menalque.*

Bois, et vous, fleuves, dont l'origine eſt céleſte, ſi Ménalque a chanté quelquefois ſur ſon chalumeau des airs agréables, procurez à ſes Brebis de gras pâturages : et ſi Daphnis conduit ici ſes Geniſſes, accordez-lui la même faveur !

*Daphnis.*

Herbes tendres, claires Fontaines, gazons délicieux, ſi Daphnis chante auſſi agréablement que le Roſſignol, engraiſſez ſes troupeaux ; et ſi Ménalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondants pâturages !

*Menalque.*

Dans tous les endroits où paroit ma charmante Bergère, le Printemps ſourit, les pâturages abondent, les mamelles ſont remplies de lait, et les jeunes Troupeaux s'engraiſſent : Mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons ſe deſſechent, et le Berger languit.

*Daphnis.*

Les Brebis et les Chèvres mettent bas des jumeaux, les Abeilles remplissent de miel leurs ruches, les chênes portent plus haut leur [illegible] lieux où ſe trouve le beau Milon ; mais quand il les abandonne, le Berger sèche auſſi-tôt de douleur, et les Troupeaux maigriſſent.

*Menalque.*

O toi, le mari de mes Chèvres blanches ! O profondeur immenſe des forêts !—Et vous, mes Chevreaux, venez-vous déſaltérer dans ce ruiſſeau : Milon eſt dans ces contrées : Et toi qui es privé de tes cornes, cours dire à ce même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux-marins.

*Daphnis.*

Je ne deſire point le Royaume de Pelops, ni des tréſors accumulés, ni d'être plus leger à la courſe que les vents : Je préfère de chanter des airs champêtres, aſſis près de toi au pied de ce rocher ſourcilleux, et de voir paître d'un côté mes Brebis, et de porter de l'autre mes regards ſur la mer de Sicile.

*Menalque.*

Les froids ſont funeſtes aux arbres ; les chaleurs aux ruiſſeaux ; les lacets aux oiſeaux ; les piéges aux bêtes ſauvages ; et aux hommes, la paſſion ardente d'une jeune Beauté.

Beauté. O Jupiter ! O Souverain Maître des Dieux ! Je ne reſſens pas ſeul les feux de l'amour ; tu brules auſſi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers ; Ménalque commença ainſi ſon dernier couplet :

*Menalque.*

Epargne mes Chevreaux, Loup cruel, épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien, quoique je ſois jeune et le gardien d'un Troupeau nombreux ! O Lampure, comment peux-tu dormir auſſi profondément ! Un chien fidèle ne doit point ſe livrer au ſommeil, lorſqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de ſon Troupeau. Et vous, mes chères Brebis, raſſaſiez-vous ſans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt ! Paiſſez ſans inquiétudes ? Paiſſez ſans alarmes ! Rempliſſez de lait vos mamelles, afin que vous puiſſiez en fournir ſuffiſamment à vos petits, et qu'il en reſte encore aſſez pour remplir quelques vaſes !

Daphnis chante à ſon tour un air mélodieux.

*Daphnis.*

Hier une jeune Bergère, dont les ſourcils étoient parfaitement beaux, me regarda, lorſque je paſſois devant ſa grotte avec mes Geniſſes : Elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponſe dure et impolie ; mais je baiſſai auſſi-tôt les yeux, et je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Geniſſes et leurs mères mugiſſent agréablement, et leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les grandes chaleurs, ſur les bords verdoyants d'un ruiſſeau qui coule avec un doux murmure ! Les pommes ſont l'ornement des pommiers et les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères, et les Troupeaux ſont la richeſſe des Bergers.

C'èſt ainſi que chantèrent ces deux Bergers ; et celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

*Le Berger.*

Que ta voix èſt agréable, ô Daphnis ! Que tes chants ſont harmonieux ! Il èſt plus doux de t'entendre chanter, que de ſavourer le miel ! Reçois ces deux flutes : elle ſont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau,

je

je te donnerai cette Chèvre dont les cornes ſont bridées : elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de ſa victoire, ſaute et bat des mains : il reſſemble à un Faon qui bondit autour de ſa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triſte et confus, comme une jeune Epouſe le jour de ſes noces. Depuis cet inſtant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers ; et quoique jeune alors, il épouſa une Bergère remplie de grâces et d'attraits.

## IDYLLE IX.

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

*Ménalque.*

DAPHNIS, chante un air champêtre ! Fais entendre le premier des chants bucoliques ! Commence, Daphnis ; et que Ménalque te réponde ! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux ſous leurs mères ; raſſemblez vos Taureaux et vos Geniſſes, afin qu'ils ne puiſſent s'écarter du reſte du Troupeau ! Daphnis, chante le premier un air paſtoral ; Ménalque te répondra enſuite.

*Daphnis.*

Les mugiſſements des Veaux et des Geniſſes ont de la douceur : le ſon de la flute eſt doux : le chant des Bergers eſt mélodieux ; ma voix eſt harmonieuſe : j'ai ſur les bords frais d'un ruiſſeau un lit ſur lequel j'ai étendu pluſieurs belles peaux de Geniſſes blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher où elles broutoient l'arbouſier. Je me ſoucie autant des chaleurs brulantes de l'Eté, qu'un fils amoureux eſt ſenſible aux reproches de ſes parents.

Tels furent les chants de Daphnis ; et Ménalque lui répondit ainſi :

*Ménalque.*

L'Etna me ſert de retraite : j'habite une grotte charmante taillée dans le flanc de cet immenſe rocher. Je poſſede tous les tréſors qu'un ſonge flatteur peut offrir pendant le ſommeil, des Brebis, des Chèvres en grand nombre,

nombre, et des peaux sur lesquelles je repose mollement. Je fais cuire mes aliments avec un feu de bois de chêne : l'Hyver je me chauffe avec des morceaux secs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid, qu'un homme sans dents s'empresse de manger des noix, lorsqu'il a devant lui une nourriture liquide.

*Le Berger.*

J'applaudis aux chants de ces deux Bergers, et aussi, tôt je leur fis des présents. Je donnai à Daphnis une grosse massue, que la nature seule avoit formée dans les champs de mon père ; les plus habiles n'auroient pu y trouver le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poisson qui étoit dedans, et nous la mangeâmes.

Ménalque fit sur-le-champ résonner cette coquille.

Je vous salue, Muses pastorales ! Publiez la chanson que je répétai autrefois devant ces deux Bergers ! Depuis long-temps je garde le silence.

La Cigale est chère à la Cigale, la Fourmi à la Fourmi : Les Vautours aiment les Vautours, et moi je chéris les Muses, et je prends plaisir aux tendres chansons. Puisse ma cabane retentir toujours de sons mélodieux ! Puisse-t-elle servir d'asyle aux Muses !

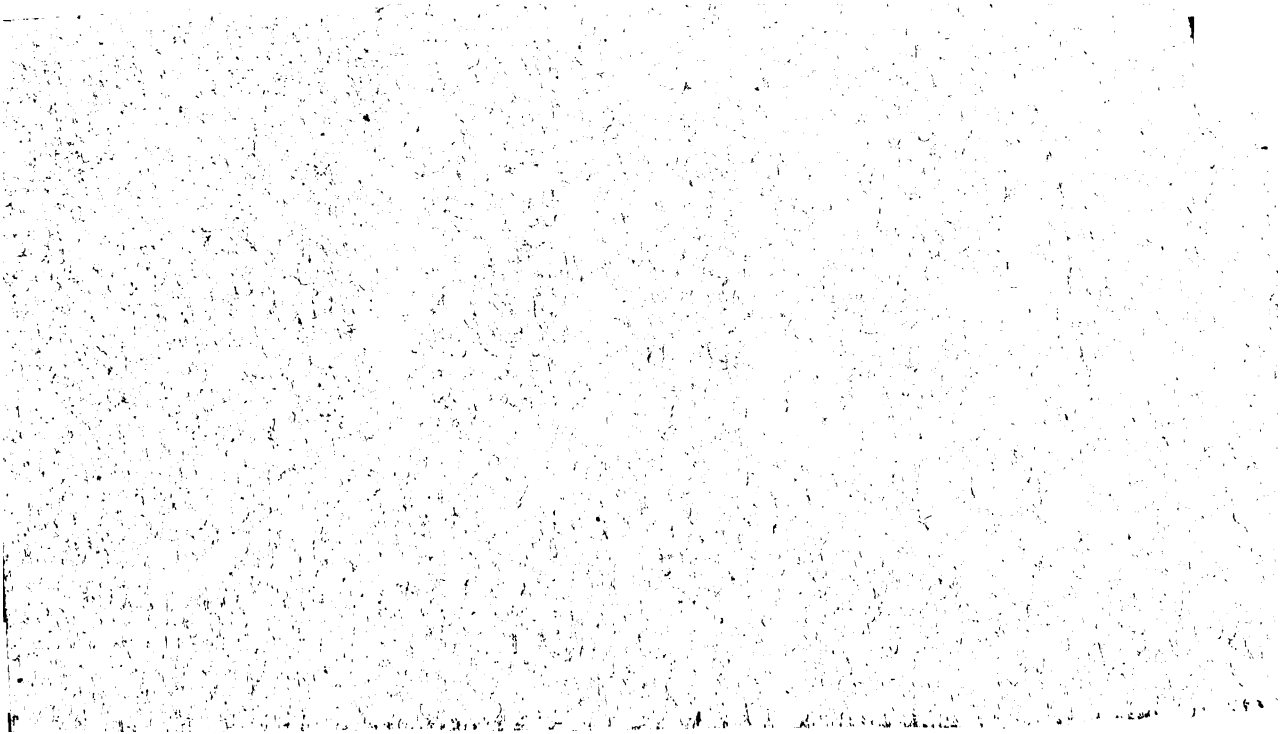
Un doux sommeil, la saison nouvelle ne me sont pas plus agréables, que le commerce de ces Déesses ! Ceux qu'elles daignent regarder d'un oeil favourable, n'ont rien à craindre des enchantemens de Circé.

FIN.

5 2 0
1 0 0 0

J. L. Smith
Book-16th Edition
Ch. Moscow
Ch. 1903

1000
1000
6000000
8 0



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06542 3983
MAY 15 19